Le cri du bulot

Colin Crombac

Mercredi 28 octobre 2020

(en fait, non, mais il restera figé à cette date un moment)

À mes parents, mes très chers parents, qui, parce que leurs idéologies étaient aussi antagonistes qu'extravagantes, m'ont jeté dans le relativisme ; et, ardemment, j'espère les retrouver un jour, mais « pas tout de suite, pas tout de suite » , ainsi que le disait si justement Juba, l'esclave numide du film Gladiator…

À Vanille, ma bien-aimée petite sœur, partie trop tôt au paradis des chiens – il est vrai qu'elle vivait sept fois plus vite que moi –, qui restera la plus marquante histoire de mon existence.

Et à tous les autres chiens que j'ai aimés : Tara, Joseph, Rambo, Bistrot, Brutus, Ricardo, Lotus, etc… je n'aurais pas dû tenter de les énumérer, car, d'emblée, j'aime tous les chiens, ils sont d'une race très supérieure à la nôtre, bien plus agile de ses pattes et d'un cœur infiniment plus fidèle !

Prélude

J'étais debout sur le pont d'un majestueux voilier, enlaçant de mon bras droit les épaules de la sublime femme à côté de moi, mais il faisait un froid polaire et, jusqu'à l'horizon, le brouillard nous tenait lieu de seul paysage…

D'un coup, d'un seul, il se déchira, dévoilant le Soleil qui, quelques milles devant nous, faisait scintiller un vertigineux mur de glace !... ce ne pouvait qu'être le bord du disque terrestre, l'Antarctique, la digue naturelle grâce à laquelle les océans ne se déversaient pas dans le vide sidéral : la Terre était bel et bien plate !

Le capitaine ordonna à l'équipage d'affaler les voiles et…

Livre premier : Tycho Petit

Chapitre 1 – Grandeur des Petit

Dans les cent années qui s'écoulèrent entre 1891 et 1990, si l'on se fie aux statistiques de l'INSEE sur les patronymes les plus répandus, 228.857, 120.573, 108.141 et 105.463 Français naquirent respectivement sous les noms de Martin, Bernard, Thomas et Petit ; ainsi, arrivé 2.678 occurrences derrière Thomas, Petit avait manqué de peu la médaille de bronze, de sorte qu'il ne figurait même pas sur le podium ; mais, banal jusque dans sa banalité, Petit n'avait-il pas paradoxalement remporté la palme du nom le plus discret ?

En partant de ces chiffres, et à condition de tenir pour vrai que les Petit étaient des gens raisonnables qui venaient au monde avec régularité, l'on pouvait calculer que le nombre cumulé de Petit depuis 1891 s'élevait à 84.370 au début de l'année 1971, puis 85.425 à la fin de cette même année. Un Petit né exactement au milieu de l'année, à savoir le 2 juillet, avait donc une chance sur trois d'incarner le 84.898e porteur du nom, comme aussi le 84.897e ou le 84.899e, mais ces deux derniers nombres me semblaient moins aimables !

Étant né le 2 juillet 1971, justement sous le nom de Petit, le 84.898e pouvait être moi !... et je le portais bien, ce patronyme ô combien ordinaire reflétant ma façon d'être tellement discrète ; à tout le moins, jusqu'aux événements qui vous intéressent, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs de la Commission.

Certes, mon prénom, l'improbable Tycho, contrebalançait quelque peu la banalité de Petit, mais comme je le tenais de Tycho Brahe, astronome danois et surtout concepteur de la première horloge qui décomptait les secondes, plus qu'une fantaisie destinée à me singulariser, il fallait y voir un hommage à la précision, ma seconde qualité après la discrétion ; seconde plutôt que deuxième parce qu'on ne m'en prêtait pas d'autre, à part, peut-être, mes capacités mathématiques surnaturelles, mais en général elles effrayaient les gens…

C'était mon père, horloger de luxe établi à Paris après des études de physique théorique en Suisse, moitié juif d'on ne savait pas où, moitié protestant de Genève, qui avait choisi ce prénom ; c'était lui, aussi, qui m'avait patiemment inculqué les valeurs de discrétion et de précision : les piliers de la morale de tout bon horloger, avait-il coutume de dire, sans compter qu'elles permettaient de diminuer les risques de contrôle fiscal, pensait-il très fort.

De son côté, ma mère, femme au foyer – certes, après une carrière avortée de comédienne, et ce malgré un beau classement au concours du conservatoire, ainsi qu'un petit rôle dans un film de Bourvil –, m'avait appris que les femmes devaient se vêtir avec classe et néanmoins originalité ; en clair, si je ramenais chez nous une pute habillée comme un mannequin d'une maison à la fois reconnue et décalée (elle appréciait surtout Sonia Rykiel), nous serions les bienvenus, mais si c'était une smicarde ne sachant pas transcender les vêtements de Prisunic ou bien une bourgeoise ayant manqué la mode de la saison, mieux vaudrait choisir l'hôtel !

Vous pourriez me faire observer, Mesdames et Messieurs de la Commission, que je vous parle de mes parents alors qu'ils ne sont pour rien dans la tragédie dont vous êtes saisis, mais vous conviendrez avec moi que je devais commencer par eux pour bien éclairer vos travaux sur la genèse de tout cela, non ?

* * *

Mon enfance, si je devais la résumer, fut surtout marquée par la compassion de ma famille et l'hostilité du reste du monde, les gosses en particulier, qui, pour ainsi dire, me jetaient des pierres quand je voulais interagir avec eux.

J'étais loin d'être le seul exclu dans mon école publique du bourgeois 16e arrondissement de Paris, puisque mes camarades de classe – selon la formule, quoique consacrée, ici à la limite de l'oxymore – ostracisaient également les 3A (Africains, Arabes et Asiatiques), les handicapés, les roux, les obèses (à défaut, à cette époque, de Mac Donald dans notre quartier, il n'y en avait guère), les pauvres et les enfants de divorcés… ils lançaient à l'un : « Va mourir la baleine, tu es trop gros pour jouer avec nous ! » , à l'autre : « Dis à ta mère de trouver un mari, on te parlera après… » et au troisième : « Passe tes cheveux à l'eau de Javel, le rouquin… ».

Moi, Blanc, sans handicap visible ni surpoids et issu d'une famille aussi unie qu'aisée, personne ne me disait rien, l'on se contentait de me fuir comme si j'avais la gale, et, n'ayant pas encore exhibé toute la palette de mes dons de mathématicien, la seule explication rationnelle était que j'émettais des ondes de répulsion !... après avoir supputé l'existence de ces ondes, je me réfugiai dans un univers de rêveries mathématiques et bigarrées : je voyais souvent les nombres sous forme de couleur et réciproquement, on appelle cela la synesthésie, appris-je plus tard... ainsi, tout le monde me laissa bien tranquille jusqu'à cette marquante rentrée de CM1.

Une nouvelle maîtresse, une jeune, innocente, Rose, m'y attendait, qui estima mon statut intolérable : il devait y avoir une cause au rejet de mes camarades, conjectura-t-elle, peut-être souffrais-je de troubles mentaux invisibles pour les adultes ?... bien sûr, Rose exigea que mes parents allassent au plus vite me faire examiner par des médecins spécialisés.

Ma mère n'y était pas favorable, disant qu'il fallait se révolter contre cet oukase infamant qui émanait d'une poufiasse habillée comme un sac et me mettre dans une école très privée, l'une de celles à la pédagogie alternative où les enfants décident du programme, votent en assemblée générale le budget de l'établissement et peuvent évidemment révoquer *ad nutum* un professeur dont ils ne partagent plus la vision !... mon père se montra plus mesuré, plaidant qu'il y aurait peut-être quelque chose d'utile à retirer de ces examens.

Il eut gain de cause et me confia un mercredi après-midi à de gentilles dames d'un centre médical du 15e arrondissement. Elles m'offrirent des madeleines avant de me demander si j'étais content d'être là ; et, comme j'eus l'imprudence de répondre par l'affirmative – j'étais un enfant très poli –, me conduisirent aussitôt dans un bureau où se trouvait une femme ressemblant trait pour trait à la Cruella des *101 Dalmatiens*, la salope qui commanditait des enlèvements de chiots en vue de se fabriquer un très exclusif manteau de fourrure.

Mon médecin-évaluateur me parut alors d'emblée antipathique, parce que j'adorais les chiens, qui, contrairement aux enfants, se montraient plus qu'amicaux envers moi. Nous en avions deux à la maison : Galilée, un imposant bouvier bernois, ainsi que Brigitte Bardot, une scottish-terrier qu'on appelait Brigie, et ils tenaient le rôle du frère et de la sœur qui ne viendraient jamais.

L'année de mes quatorze ans, ils nous quittèrent à quelques mois d'intervalle, et, dans la mesure où, quand j'étais enfant, l'on m'avait chaque fois caché le décès de mes grands-parents – partis en voyage m'avait-on menti –, ce fut mon premier contact avec la mort, un moment détestable !... Greta Garbo, une West highland white terrier d'une improbable beauté qu'on appellerait Greta, et Copernic, un bouvier bernois doté d'un impressionnant pénis, leur succédèrent avec dignité.

- Bonjour Tycho, tu sais pourquoi tu es ici ? – s'est enquise Cruella.
- Vous devez me faire passer des tests.
- C'est ça Tycho… je suis le docteur Isabelle Renault ; tu peux me tutoyer si tu veux, et il faut m'appeler Isabelle puisque je t'appelle Tycho... est-ce

que tu as des questions avant qu'on ne commence ?

- Oui… vous n'avez pas honte de faire tuer des dalmatiens, Isabelle ?
- Mais je ne veux pas faire de mal à de gentils chiens !... qui t'a mis cette idée bizarre dans la tête, Tycho ?
- Je vous ai vue au cinéma, donc je sais qu'en plus d'être le docteur Isabelle Renault, vous êtes Cruella dans une autre vie et vous voulez tuer cent un dalmatiens pour en faire un manteau de fourrure…
- Bon, écoute Tycho, j'adore les chiens, j'ai un bichon maltais qui s'appelle Oscar, mais, surtout, à ton âge, tu fais très bien la différence entre le cinéma et la vraie vie, sauf si tu es idiot… tu n'as pas l'air idiot, tu es juste en train de te moquer de moi : alors, on commence les tests, d'accord ?

Comprenant que c'était la condition pour, au plus vite, mettre fin à mon calvaire, je consentis à pactiser avec cette équarrisseuse de canidés…

D'abord, Cruella me donna des cubes en bois, des rouges et des blancs, et, après m'avoir montré le dessin d'une maison, elle voulut que je la reproduise en me servant d'eux ; moi, je voyais sa bicoque comme le nombre 13, aussi assemblai-je un 1 avec les cubes blancs et un 3 avec les rouges ; ce fut ensuite un bateau, que je restituai sous forme de 17, puis un escalier, qui m'évoquait sans hésitation un 5 ; et, enfin, une pomme que je voyais nettement comme un 2.001, si bien que je me plaignis de ne pas disposer du matériel pour fabriquer quatre chiffres ; mais, malheureusement, il n'y n'avait plus de cubes en réserve.

Cruella passa à l'exercice suivant, en l'occurrence me faire mémoriser des séries de nombres que je devais ensuite répéter ; et, je l'exécutai sans jamais me tromper, ce qui l'énerva... quand elle eut fini de me faire restituer tout le cahier d'où elle tirait ses nombres, elle en sortit un autre d'un tiroir, sans doute celui des plus grands, et l'on reprit du début ; je continuai à ne pas me tromper… tout cela commençait à m'amuser, mais nous en vînmes, Cruella et moi, à discuter de la vie. Elle me posa alors bien des questions embarrassantes, comme : « Tycho, lorsqu'une fille te dira que tu es très beau, qu'est-ce que tu lui répondras ? » Qu'en savais-je, moi ?… l'on verrait bien si l'occasion se présentait !

Finalement, deux heures plus tard, les tests étaient enfin terminés… Cruella me laissa repartir avec mon père en nous expliquant qu'il lui faudrait un certain délai pour établir son diagnostic et qu'elle aurait peut-être besoin d'examens complémentaires, notamment de l'imagerie médicale : elle nous recontacterait et l'on viendrait discuter de tout cela dans le 15e.

Quelques semaines après ce laborieux après-midi, espionnant Magdalena, notre femme de ménage – j'étais attiré par ses corpulentes fesses adipeuses sans savoir pourquoi –, je la vis fouiller dans un compartiment secret du piédestal du bouddha du salon, un vestige de la quête spirituelle de ma mère ; et, si je n'avais pas l'intention de dénoncer Magdalena à mes parents, dès la fin de son travail, je me précipitai pour inventorier le contenu cette cachette jusque-là ignorée de moi.

J'y trouvai moult trésors, en particulier un courrier de Cruella avec son diagnostic : le docteur Renault estimait que j'étais peut-être autiste asperger, ce qui aurait expliqué à la fois mes difficultés relationnelles et mon génie des mathématiques, à moins que je ne fusse schizophrène, ce qui cette fois aurait fourni une cause adéquate à mes hallucinations numérico-chromatiques, ou bien complètement con ; à vrai dire, elle avouait que son cœur balançait entre les trois hypothèses…

* * *

Comment, je l'ignore toujours aujourd'hui, mais l'un de mes camarades eut vent de ce diagnostic. Ainsi, un funeste lundi matin, la maîtresse ayant déserté sa classe sans que personne ne la remplaçât – en ce temps-là, un professeur pouvait encore aller pisser sans risquer un procès d'assises –, le caïd de notre CM1, Lionel, un brun avec une tête de boxeur en fin de carrière, se posta devant mon pupitre et m'asséna « Toi, tu es l'asperge ! » , tous ses affidés se mettant à scander de concert : « C'est l'asperge… c'est l'asperge… c'est l'asperge… » .

Je demeurai après cette révélation dans la catégorie des enfants bizarres, quoique cette fois pourvu d'une étiquette explicative, l'asperge, qui semblait moins ingrate que baleine, face de citron ou bamboula ; pour preuve, certains de mes camarades daignèrent enfin me parler, mais c'était surtout pour me demander si mes deux parents étaient aussi des légumes ou seulement un seul d'entre eux, et alors lequel : si, à cette époque, j'avais été instruit des choses de la vie, je leur aurais répondu que mon père était un vaillant concombre avec lequel ma mère s'était trop amusée…

Chapitre 2 – Les douze travaux des petits génies

À force de côtoyer mes pairs à l'école, je finis tant bien que mal par maîtriser mes ondes répulsives, et, si je continuais souvent à me tromper sur ce que les gens me voulaient ou me racontaient, j'avais développé une série de stratagèmes complexes pour qu'ils ne s'en rendissent plus compte ; mais l'exercice était tellement épuisant que parfois je craquais et disais n'importe quoi, surtout dans un contexte défavorable, quand on m'avait énervé, pressé ou empêché de porter les vêtements qui me donnaient confiance en moi.

Mon passage à la télévision illustre cela à merveille, je m'en souviens comme si c'était hier !... mon père avait eu la très mauvaise idée de mentionner à l'un de ses clients, un dirigeant d'Antenne 2, mes capacités mathématiques surnaturelles ; or, ce monsieur cherchait des candidats pour une nouvelle émission ; des enfants surdoués s'y affronteraient au cours d'épreuves ressemblant à des tests de QI, elle s'appellerait *Les douze travaux des petits génies*. Le succès de ce jeu était essentiel pour la chaîne, car il s'agissait, d'après ce que mon père avait déduit des brumeuses explications de son client, de replacer la performance individuelle au cœur du septennat : nous étions en 1983, c'est-à-dire au moment de la conversion de François Mitterrand – que l'on prononçait « Mitt**é**rrand » si l'on était de gauche et » Mitt**eu**rand » si l'on était de droite – à l'économie de marché.

Avec mes mots d'adolescent, j'avais fait valoir que le principe de discrétion m'empêchait de passer à la télévision ; et, mon père, lui, avec ses mots d'adulte, avait fait valoir que, depuis l'élection de Mitterrand, il ne vendait presque plus de montres, et qu'il n'allait pas, pour un caprice de son fils, se fâcher avec le dernier acheteur compulsif de Patek Philippe ; comme souvent, le point de vue de mon père l'avait emporté et j'avais passé un casting au cours duquel mes dons avaient tellement stupéfié la production qu'ils m'avaient immédiatement sélectionné !... à la suite de quoi le client de mon père avait commandé à la boutique un nouveau garde-temps aussi suisse qu'onéreux.

Le jour de l'enregistrement, un mercredi, ma mère voulut que je mette un jeans à la dernière mode de Saint-Germain-des-Prés qu'elle m'avait acheté pour l'occasion. Je refusai de le porter à cause de sa teinte violette que j'associais au 2, un nombre résolument réservé aux filles, mais elle soutint que mon jeans n'avait rien de violet, qu'il était zinzolin et que, d'après elle, cette couleur correspondait à un autre chiffre sûrement masculin.

Mon père, bien que le studio d'enregistrement fût à la Maison de la Radio à deux pas de chez nous, craignait que nous n'arrivions en retard : c'était un obsédé de la ponctualité… il pressait donc ma mère de me laisser m'habiller ainsi que je l'entendais et « d'arrêter de nous pomper l'air avec son pantalon de pédé ! » ; d'ordinaire, il n'était jamais grossier, c'est dire la tension qui régnait ce jour-là !

Galilée et Brigie qui, comme tous les chiens, devinaient l'excitation des humains, aboyaient sans discontinuer… bref, l'ensemble de la famille Petit se trouvait à la limite du burn-out – quoique la notion demeurât peu documentée à l'époque –, et il n'y avait pas pire contexte existentiel pour moi.

Ma mère arracha mon consentement au zinzolin contre la promesse de m'acheter la boîte Meccano avec toutes les pièces pour construire la tour Eiffel, y compris ses ascenseurs hydrauliques ; certes, cette boîte valait huit cents francs, mais la rumeur disait qu'une de mes aïeules avait eu une relation avec Gustave Eiffel, aussi convenait-il de vérifier qu'il en restait des traces dans mon ADN ; quoi qu'il en soit, grâce à cet aggiornamento vestimentaire, nous pûmes enfin partir…

Nous descendîmes la rue Raynouard au pas de course, de telle sorte que nous arrivâmes à l'heure à la Maison de la Radio. Mes parents, après m'avoir confié au personnel de la production, rejoignirent le public ; moi, je fus conduit dans la salle où j'attendrais avec les autres génies.

Les murs étaient jaune canari, les meubles rouge vif et le plafond orange, des couleurs si saturées que je n'entrevoyais pas leur transfiguration numérique, la tête me tournait, j'avais envie de vomir, un instant après de m'évanouir !… mes concurrents ne semblaient guère incommodés par ce charivari chromatique, ce devaient être des monstres d'insensibilité !

Heureusement, une jeune femme vint tous nous chercher pour nous amener sur la scène de l'auditorium : les douze épreuves allaient commencer… au départ, j'étais ravi de quitter cet enfer coloré, mais je déchantai bien vite quand on me fit asseoir sur un tabouret derrière le pupitre 6 de la scène, avec, en face de moi, cinq cents personnes qui allaient scruter les moindres de mes paroles, faits et gestes…

L'animateur, un monsieur obèse et chauve qui suait à grosses gouttes, interrogea chacun des candidats dans l'ordre croissant de leur numéro de pupitre ; et, quand vint mon tour, j'eus un mal fou à parler, finissant péniblement par trouver la force d'articuler quelques mots.

- À toi, le numéro 6, comment t'appelles-tu ? – m'a-t-il interrogé.
- Tycho – lui ai-je répondu, me demandant, malgré mon amour pour les nombres, de quel droit il me traitait de numéro : je n'étais pas un numéro !
- C'est pas banal ça !... je sais que tu es à moitié suisse, c'est un prénom de là-bas ?
- Non… c'est comme Tycho Brahe.
- Qui est Tycho Brahe ? – s'est-il enquis, exhibant à des millions de téléspectateurs l'étendue de son inculture…
- Un astronome danois.
- C'est formidable !... quel âge as-tu, Tycho ?
- 11 ans 8 mois et 3 jours.
- Tu es précis, Tycho, mais pas très bavard ; il paraît que tu es doué en mathématiques, c'est vrai ça ?
- Oui… je vois des nombres et des couleurs partout, mais c'est parce que je suis autiste asperger ou schizophrène ou bien complètement con…
- Con-voqué !… eh oui, Tycho, tu es un véritable génie, comme les onze autres candidats qui ont été con-voqués pour participer aux douze travaux, mais il y en aura un qui sera le plus fort !... est-ce que ce sera la jeune fille à côté de toi, celle qui va maintenant se présenter ? – s'est-il interrogé tout en se dirigeant vers le pupitre numéro 7 ; il avait posé bien plus de questions aux cinq premiers génies qu'à moi, ai-je constaté un peu étonné.
- Pas convoqué, con, stupide… enfin, c'est ce que dit le docteur Renault.

J'avais dit cela par souci de rétablir la Vérité, avec un grand V, qui, à cette époque, me paraissait une valeur aussi cardinale que la Ponctualité !

Personne n'entendit ma rectification, parce qu'il y avait un problème technique avec mon micro, et l'animateur commença à interroger ma voisine ; puis, une fois que les douze candidats se furent présentés, l'obèse dégoulinant de sueur nous expliqua en quoi consisterait la première épreuve : des séries de nombres allaient s'afficher sur le grand écran de l'auditorium et, chaque fois, nous aurions à appuyer sur l'une des cent touches du clavier devant nous, bien sûr celle qui correspondrait au nombre complétant la série.

L'écran afficha « 1… 2… 3… 4… ? » et je pressai évidemment la touche « 5 », mon pupitre s'éclairant aussitôt d'une intense lumière rouge, le signe d'une mauvaise réponse, tandis que ceux de mes onze compétiteurs, les uns après les autres, s'illuminaient d'un vert assez laid, un vert 32, sans doute n'avais-je pas appuyé assez fort, me dis-je pour m'expliquer le phénomène.

Une série presque aussi triviale que la précédente apparut, et je tapai encore la bonne réponse, provoquant à nouveau la lumière rouge !… bien que je déteste attirer l'attention sur moi, je voulus signaler à la production que mon clavier dysfonctionnait, mais mon micro resta coupé et personne ne sembla remarquer que j'agitais frénétiquement mon doigt dans le vide !

Le problème se répéta avec la série suivante, ainsi fus-je le premier petit génie éliminé de la compétition… j'aurais pu assister à la fin des épreuves dans le public avec mes parents, mais je leur dis que je préférais rentrer à la maison.

Les chiens m'accueillirent en remuant la queue, et après l'on ne parla plus jamais des *Douze travaux des petits génies* à la maison. Néanmoins, j'y repensai tout le temps, d'autant plus que, dès le lendemain de la diffusion de l'émission (elle n'était pas en direct), je devins « l'asperge sans cerveau » pour toute ma classe…

Je réaliserais bien plus tard que mon élimination n'avait rien d'un accident, que la production, qui n'avait pas supporté que je me revendiquasse autiste, schizophrène ou con, avait décidé de me sortir du jeu le plus vite possible, bloquant mon clavier et coupant mon micro afin que je ne puisse pas m'en plaindre… vous le savez sûrement, les dictionnaires définissent le complot comme « un projet concerté secrètement entre plusieurs individus contre une personne, une institution ou un gouvernement » , j'avais donc été victime de celui d'Antenne 2 ; alors, vous comprendrez aisément, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs de la Commission, que lorsque l'on fait face à son premier complot à l'âge de onze ans, l'on a souvent après tendance à chercher des explications conspirationnistes à des faits que d'autres personnes pourraient interpréter plus sobrement.

En somme, j'avais pris mes distances avec la Vérité, et ce ne serait pas mon futur métier d'avocat fiscaliste, qui se ferait sous le haut patronage d'un adepte de Protagoras et des autres sophistes, maître van Dieten, qui me réconcilierait avec elle !... nous y reviendrons largement.

* * *

Dans un souci d'exhaustivité de ce bref historique de ma jeunesse, il me faut traiter, Mesdames et Messieurs de la Commission, la question de mes premières amours, et ce sera rapide parce qu'il n'y en eut pas…

Je devais être beau garçon, je le sus quand j'étais au collège : un jour, je m'insérai dans la foule compacte d'un bus 22, et deux filles de ma classe – une jolie et une laide, elles forment souvent des binômes – y montèrent à l'arrêt suivant ; à côté de moi, mais sans remarquer que j'étais-là, elles discutèrent des garçons de notre classe, égrenant les uns après les autres tous nos prénoms et pouffant lorsque vint le mien !… la jolie conclut l'étude de mon cas en disant que « Tycho, en fait, il est très mignon, mais qu'est-ce qu'il est bizarre » , la laide ajoutant : « il paraît que c'est un mongolien avec un visage normal » .

Malgré le rire niais de ces filles à l'appel de ma cause, j'avais trouvé encourageant le jugement qu'elles avaient rendu, car, d'une part, la jolie me trouvait « très mignon » et, d'autre part, la laide avait choisi l'adjectif « bizarre » et pas, à l'instar de Cruella, celui de « con » , parce que moche ou con, on le demeurait toute sa vie, tandis que bizarre permettait, certes avec du travail, d'espérer des améliorations ; bref, j'avais une chance de ne pas demeurer puceau…

Quelques années après l'épisode du bus 22, je n'avais visiblement pas encore assez travaillé : un matin, en effet, alors que je m'apprêtais à passer le tourniquet du métro, une beauté brune avait collé son pubis à mes fesses, et je l'avais repoussée avec véhémence, lui disant que le règlement de la RATP, l'opérateur du métro parisien, nous interdisait formellement de passer à deux avec le même ticket !

Je savais déjà à l'époque qu'il y avait des lois à respecter et d'autres qui n'en valaient pas la peine… mon père, par exemple, roulait très au-dessus des limitations de vitesse, mais, comme il le faisait avec une plaque étrangère – il n'avait pas voulu de la nationalité française, la sienne, doublée d'une carte de commerçant étranger, lui suffisant amplement –, l'on ne pouvait rien contre lui, le Code de la route s'avérait donc facultatif ; ma mère, au contraire, avait été verbalisée suite à un oubli de Galilée sur le trottoir : respecter la réglementation applicable aux déjections canines était bien obligatoire, ce n'était pourtant pas un belliqueux, notre Maire, Jacques Chirac, lequel avait refusé la guerre en Irak !

Si je connaissais la distinction, j'ignorais encore comment reconnaître parmi les millions de normes les obligatoires des autres, ce qui me forçait à toutes les respecter à la lettre, y compris le règlement de la RATP ; d'ailleurs, je déplorais que les députés qui votaient les lois ne précisassent pas eux-mêmes celles qui étaient « pour de vrai » et celles « pour de rire » , cela aurait grandement facilité la vie des honnêtes citoyens !

Je ne voulus pas, à cause de ce problème d'effectivité des normes, gâcher mes chances avec la brune, aussi lui proposai-je de lui offrir un ticket de seconde classe – eh oui, le métro avait encore deux classes à cette époque – ; j'aurais pu lui payer la première, mais j'avais craint qu'elle ne trouvât ce choix déplacé, les jeunes ne voyageant jamais en première.

Sans dire un mot, en guise de réponse, elle approcha sa main droite ouverte pour recevoir mon offrande et, alors que j'allais y déposer trois pièces d'un franc et une de cinquante centimes, la belle la retira brusquement et s'en servit pour me gifler de toutes ses forces, mon argent tombant par terre !... des années plus tard, dans mes pires cauchemars, il m'arriverait parfois de réentendre l'horrifique bruit de ces pièces qui avaient rebondi encore et encore sur le bitumineux sol noir du métro parisien...

* * *

Voilà où j'en étais quand j'entrai dans ma dernière année de lycée. Mon établissement s'appelait Claude Bernard et passait pour le pire de mon quartier ; mais il est vrai qu'en dépit de mes surnaturels dons en mathématiques, j'étais un élève plutôt médiocre.

Mon année de terminale B – je faisais celle des économistes, des cancres, car l'on ne m'avait pas adoubé chez les scientifiques – se déroula comme les précédentes, à savoir avec des notes correctes dans les matières littéraires et toujours cinq sur vingt en mathématiques.

Pourtant, aussi difficile que fût un exercice de mathématiques, je trouvais instantanément la bonne réponse sans avoir besoin de réfléchir : elle s'imposait à moi comme si les nombres eux-mêmes me l'avaient soufflée, mais, revers de la médaille, n'ayant pas eu à développer le moindre raisonnement, je ne pouvais guère expliquer mes résultats et me contentais donc d'écrire une série de chiffres sur ma copie, plus, bien sûr, malgré ma discrétion, mon nom en haut de la page ; et, alors que j'avais sauvegardé des arbres et du temps de cerveau de professeur, l'on me sanctionnait chaque fois par un lamentable cinq sur vingt en me disant que le résultat ne valait rien sans le raisonnement…

Avec une moyenne de cinq, dois-je le préciser, il n'était pas question pour moi d'imaginer après le bac une quelconque « prépa » à une école d'ingénieurs ni encore moins un cursus de mathématiques à l'université, les seules voies qui pourtant me semblaient acceptables.

Ainsi, au lieu de choisir ce que je *voulais* faire dans la vie, l'on m'enjoignait d'accoucher de ce qui me *déplaisait le moins*, et vite, parce que, quand même, l'Éducation nationale n'avait pas que mon cas à traiter !

Demandez au condamné à mort s'il préfère la guillotine ou la pendaison, il risque fort de tergiverser, le salaud !... ce que je fis et qui bien entendu causa ma convocation chez le conseiller d'orientation : nous l'appelions pour rire, comme les éminences grises dans les films de mafiosi, le Consigliere Humbert…

Chapitre 3 – Le Consigliere Humbert

Le jour prévu, exactement à l'heure, j'entrai dans un bureau où se trouvait un homme aussi barbu que taciturne, lequel m'enjoignit de m'asseoir sur une vieille chaise métallique.

L'antre de Monsieur Humbert n'avait qu'une fenêtre avec un vieux carton brun en guise de carreau, ses murs souffraient d'une lèpre si mal soignée que la peinture s'en détachait par plaques entières et les meubles hors d'âge semblaient provenir des invendus de chez Emmaüs… finalement, même le local où les femmes de ménage rangeaient leurs balais me paraissait plus avenant que cette pièce, et je le connaissais bien, ce local, certain de mes camarades m'y enfermant après les cours – ils s'y mettaient à trois parce que j'étais plus fort qu'eux –, cela, vous devez l'avoir en tête, Mesdames et Messieurs de la Commission.

Si le Consigliere avait eu, sans même parler d'expertise en orientation, au moins un commencement d'intuition sur le sujet, me dis-je, il aurait choisi un métier avec plus de débouchés que le sien, un emploi qu'il aurait exercé dans un vrai bureau aux murs blancs et doté de carreaux en verre à ses fenêtres…

- Tycho Petit – a prononcé Monsieur Humbert, et moi je suis resté silencieux à attendre qu'il accouche de la suite de sa phrase.
- Vous êtes bien Tycho Petit ?
- Oui… Tycho, comme l'astronome danois qui a inventé la première horloge décomptant les secondes, et, Petit, le quatrième nom le plus répandu en France : j'ai calculé que j'ai une chance sur trois d'être le 84 898e Petit.
- Donc c'est bien ça, Tycho Petit… au fait, si vous passez des entretiens en vue d'intégrer une école, il ne faudra pas leur faire le coup de l'astronome danois, parce que ça risque de ne pas leur plaire.
- Je peux quand même me revendiquer le 84. 898e Petit ?
- Non plus, surtout pas !… et puis, je vous conseille de ne pas y aller habillé comme aujourd'hui… – a-t-il précisé, faisant certainement référence à mon pantalon traditionnel suisse, un short en cuir grossier.

À l'époque où mon père me voyait encore reprendre son magasin, il m'avait emmené à La Chaux-de-Fonds, en Suisse, visiter quelques-uns de ses fournisseurs, des manufactures horlogères ; c'était, en plus de m'initier au métier, une façon pour lui de me faire découvrir un pays dans lequel, bien que j'en eusse la nationalité

par son sang – ce qui faisait de moi l'heureux possesseur du passeport rouge valant celui des diplomates –, je n'avais jamais mis les pieds.

La Confédération helvétique, dès ma descente du tégévé, m'avait semblé un paradis pour les amoureux de précision comme nous l'étions, mon père et moi ; je m'étais alors dit qu'il avait dû falloir une grande détermination à mon géniteur pour le quitter au profit de la France, ce pays chaotique dont le peuple avait inventé la révolution, décapité son roi, sa reine et leurs enfants et qui, au lieu de cacher ses crimes, s'en vantait depuis lors sur tous les toits !

Quoi qu'il en soit, désireux de rapporter un joli souvenir de ce voyage initiatique, j'avais acheté le pantalon traditionnel suisse, le short en croûte de vache comme je l'ai déjà dit, que les hommes, tous les dimanches, mettaient pour aller voter à main levée sur la place de leur village ; j'ai bien dit les hommes, car les femmes ne portaient pas ce type de vêtements et de toute façon n'avaient généralement pas le droit de vote, cela dépendait des cantons : elles ne l'eurent dans celui d'Appenzell Rhodes-Intérieures qu'en 1991, bien après mon voyage…

Une fois de retour à Paris, ma mère s'était chargée de ranger mes affaires et, ayant entr'aperçu mon short, de peur que sa laideur ne contamine l'ensemble des armoires de la maison, avait voulu que je m'en débarrasse… mais j'étais parvenu à le cacher dans mon tiroir secret, celui où je stockais tout ce dont j'avais besoin pour satisfaire mes besoins intimes d'adolescent célibataire, de sorte qu'il avait échappé au bûcher.

Depuis, bien qu'il contrariât mon idéal de discrétion – c'était un vêtement singulier qu'on ne voyait pas porté par tout le monde – je mettais mon short fétiche pour toutes les grandes occasions, comme ce rendez-vous avec le Consigliere, parce que je me sentais bien dedans et il me donnait confiance en moi, ce dont j'avais grand besoin !

- Bon, assez perdu de temps, est-ce que vous avez une idée de métier ? – m'a demandé le Consigliere déjà lassé par ma présence : je devais incarner, pour lui, l'archétype du cas difficile à traiter.
- De métier, pas vraiment, mais je voudrais bien faire polytechnique ou alors des études de mathématiques à l'université.
- L'X ?!?... Mais vous n'avez jamais eu plus de 5 en mathématiques et qui plus est dans une terminale économique !

J'avais prévu qu'il aborderait ce sujet, car être précis comme moi, cela permet d'anticiper les événements… depuis plusieurs jours, j'avais donc réfléchi avec mes parents à une stratégie de réponse à cette épineuse question de l'incompatibilité entre ce que je voulais faire de toute ma vie et les résultats en mathématiques de mes trois années de lycée.

Mon père m'avait suggéré de la jouer profil bas, d'expliquer à monsieur Humbert que, à cause de mes dons, je n'avais pas suffisamment travaillé au lycée, mais que je m'y mettrais enfin le moment venu ; et, si j'appréciais le caractère discret de cette stratégie, en fait, elle ne me convenait pas du tout : mon cerveau me posait bien des problèmes, mais il était doté de grandes ailes grâce auxquelles je planais indolent au-dessus de l'océan des nombres, alors perdre mon temps à détailler mes raisonnements, c'était comme me les arracher pour aller ramper à terre au milieu des cloportes, très peu pour moi !

Ma mère, elle, m'avait incité à jouer les imbéciles, à ne pas écouter le conseiller et choisir l'école qui me plaisait : si cela se passait mal, j'irais gagner ma vie dans le magasin de mon père… entendant cela, l'intéressé était sorti de ses gonds, aboyant qu'il ne prendrait pas chez lui un vendeur qui aurait pour unique motivation d'avoir échoué dans ses études, fût-il son fils, et qu'il m'embaucherait seulement si la *passion* des montres se décidait enfin à me saisir, comme Paul de Tarse sur le chemin de Damas, illustra-t-il sa pensée ; mais, bien que je n'eusse jamais entendu parler de cet horloger oriental, je m'abstins d'aggraver mon cas en le faisant remarquer à mon père.

Aucune de leurs suggestions ne m'ayant paru exploitable, j'avais choisi de rester factuel, d'expliquer simplement le problème à M. Humbert.

- Mes notes en mathématiques ne sont pas très bonnes parce que je n'ai pas besoin de raisonner : je devine le résultat de tous les exercices et ça énerve beaucoup mes professeurs…
- Ça ne les énerve pas, c'est juste qu'on ne vous demande pas de deviner les résultats, on attend que vous les calculiez ; et, croyez-moi, c'est aussi ce qu'on exigera à l'X… de toute façon, vous ne pourrez jamais y entrer, même une petite école d'ingénieurs est hors de votre portée ; quant à université de mathématiques, avec n'importe quel bac vous avez le droit d'y aller, mais venant de B vous ne réussirez jamais les examens de première année…
- Donc, d'après vous, un génie en mathématiques n'a pas le droit de faire les études qui conviennent à ses dons naturels ?

- Je suis désolé de vous décevoir, mais, selon les standards académiques, vous n'êtes absolument pas un génie, sinon nous n'aurions pas cette discussion…
- Qui définit ces standards ?... par exemple, qui a décidé qu'un devoir avec des résultats justes et aucun raisonnement ne valait que cinq sur vingt ?
- Un siècle de recherches en sciences de l'éducation a montré que c'était la bonne façon de noter, c'est tout !

Le Consigliere, sans sourciller, venait ainsi de m'avouer que, dans le seul but d'empêcher les génies comme moi d'étudier les mathématiques, des voyous avaient inventé une pseudodiscipline : les sciences de l'éducation, quelle blague !

Ces scélérats, c'étaient sûrement les savants professionnels qui, grâce à leurs liens avec l'Éducation nationale et les grandes écoles, avaient réussi à imposer ces concours conçus pour que les génies ne puissent pas les réussir et après menacer leurs postes… maintenant que je connaissais leur existence, je décidai d'appeler tous ces brigands « le Cartel des Médiocres Savants » .

Finalement, ce pauvre Humbert ne s'en rendait pas compte, mais il était bien le Consigliere d'un cartel mafieux, et tout cela était si informel et insidieux qu'il n'y avait sans doute aucun parrain pour lui donner des ordres directs… en tout cas, maintenant que le Consigliere avait bien rempli sa mission, qu'il m'avait dégoûté de l'X comme de l'université de mathématiques, il ne lui restait plus qu'à me proposer un plan de carrière où je ne gênerais personne…

Humbert constata que j'avais de bonnes notes en histoire – je connaissais les cours par cœur, alors que je ne prenais jamais de notes, ce qui étonnait beaucoup mon Professeur – et se demanda s'il ne fallait pas regarder de ce côté-là. Je lui avouai que la seule période digne d'intérêt, selon moi, était celle de l'Empire romain, qui me rappelait celui de la saga *Star Wars*, mais c'était un brin léger pour déterminer le choix d'une carrière ; alors, le Consigliere mentionna mon honorable niveau en français, mais sans me proposer de débouchés crédibles à part l'Éducation nationale, seulement il n'était pas question d'envoyer un asperger affronter une classe de sauvageons.

- Et le droit, j'aurais dû y penser plus tôt ! – s'est-il soudain exclamé.
- Le droit ?... pourquoi le droit ?
- Les gens prétendent que c'est une matière logique ; moi, quand je lis les règlements d'admission aux concours, j'en doute… mais, c'est là qu'on envoie tous ceux qui n'ont jamais été fichus d'avoir la moyenne en

mathématiques et qui pourtant se prennent pour de futurs médaillés Fields : on dirait que la filière a été créée spécialement pour vous !

Il avait l'air très sûr de lui, si bien que je consentis, à peine forcé par le Cartel, à m'orienter vers des études de droit…

C'est ainsi que, après un bac obtenu au rattrapage – au lieu de mon habituel 5, j'avais eu 3 en mathématiques, et le coefficient de la matière, même en série B, était significatif –, par la grâce de quelques coups de téléphone passés par mon père à ses clients députés et sénateurs, je me retrouvai en première année de droit à la faculté Paris 2 – Assas, la meilleure de France et aussi la plus réactionnaire.

Chapitre 4 – Abandonnez tout espoir…

Je quittai la maison à l'aube le 2 septembre 1991, ce premier jour d'université qui revenait pour moi à un saut dans l'inconnu !... mon cerveau, en effet, aurait à échafauder de nouvelles stratégies pour cacher ma vraie personnalité non plus à des lycéens à peine finis, mais à des étudiants en droit, des gens supposés devenir un jour l'élite de la société : l'on avait cette chance-là, à l'époque, en sortant d'une bonne université comme Assas ; aujourd'hui, si un étudiant croyait cela encore vrai, il ferait beaucoup rire, ou pleurer…

Or, pendant cette période de restructuration, mon cerveau n'allouerait que peu de ressources aux tâches subalternes, je le savais d'expérience, aussi risquais-je de dire n'importe quoi, d'oublier des choses importantes ou tout simplement de me perdre dans la rue, voilà pourquoi j'étais parti tôt ce matin.

Monté dans la rame de sept heures vingt et une, qui ne subirait ni « malaise voyageur » ni « incident de signalisation » , j'arrivai à la station Raspail à sept heures trente-neuf ; il me restait donc une heure et vingt et une minutes pour trouver, d'abord l'université Paris 2 - elle se situait à proximité du magasin Sonia Rykiel, de sorte que ma mère s'était chargée des démarches d'inscription à ma place et que je n'y étais encore jamais allé –, puis son grand amphithéâtre, là où serait donné mon premier cours, droit constitutionnel, à neuf heures.

Au sortir du métro, pour plus de sûreté, je décidai de faire valider par quelqu'un du quartier l'itinéraire que j'avais imaginé la veille en étudiant un plan de Paris (je ne pouvais pas me reposer sur mon smartphone, un tel objet n'existant pas encore), et ce quelqu'un ce serait de préférence une dame.

Je n'abordais pas les filles de mon âge, parce que si un garçon demandait à une jeune femme son chemin, du feu ou l'heure, il sous-entendait généralement « à part ça, on baise ? » , par quel moyen, je l'ignorais, peut-être le ton de sa voix ?... or, je ne voulais pas, sans le faire exprès, demander à une fille si, après m'avoir indiqué mon chemin, elle accepterait de faire l'amour avec moi : c'était une proposition que l'on devait faire consciemment ; ainsi, le plus sûr était de ne s'adresser qu'aux vieilles

Boulevard Raspail, par chance, il y avait une dame assez âgée qui promenait un caniche abricot. Je l'abordai et elle prit le temps de bien m'expliquer mon chemin, concluant pour m'encourager que c'était facile et, qu'avec mes grandes jambes musclées, j'en aurais pour dix minutes tout au plus.

Je suivis ses indications et mon cerveau me laissa assez d'attention pour que je n'oublie pas de tourner aux bonnes intersections, si bien que j'arrivai aux abords de la faculté Paris 2 - Assas à seulement sept heures quarante-neuf.

C'était un grand bâtiment dont l'architecture un peu stalinienne m'évoquait celle de l'ambassade d'URSS, que je connaissais bien parce qu'elle défigurait le paysage de mon quartier.

Je vis qu'il y avait cinq filles et trois garçons qui, au lieu d'entrer, faisaient le pied de grue devant la fac – c'était beaucoup, puisque tous les cours de rentrée commençaient à neuf heures –, et je compris en m'approchant que les portes se trouvaient encore fermées : il me faudrait faire comme eux, attendre… j'entrepris alors, presque à mon corps défendant, de noter les cinq filles, ce qui me remit en mémoire l'incident avec Madame Bayol…

* * *

Madame Bayol, ma professeur.e de français de première, une féministe patentée, pendant un cours où elle projetait d'explorer le *Deuxième sexe* m'avait arraché des mains une boulette de papier qui venait de m'être lancée par Antoine, un albinos à l'intellect assez poussif, hormis quand il s'agissait d'informatique, et atteint de sérieux troubles qu'on appelle aujourd'hui obsessionnels compulsifs, mon meilleur camarade, le seul en fait…

Ensuite, Bayol avait rageusement déplié la prose d'Antoine avant de la lire à haute voix de manière à ce que nous en profitions tous… elle contenait une liste des filles de la classe, avec, pour chacune d'elle, une note entre 0 et 20, accompagnée d'appréciations plus ou moins graveleuses et truffées de fautes d'orthographe, que la/le professeur.e se fit un devoir de corriger au fil de sa lecture.

- Ce sont des notes, hein, Tycho ? – m'avait-elle demandé après avoir lu la liste jusqu'au dossier de Véronique, 14, qu'Antoine « niquerait bien » sans « s » , alors que c'était un conditionnel à la première personne du singulier.
- Ce sont les notes données par Antoine, moi je devais rajouter les miennes à côté, mais sans observations, juste des nombres.

- Et qu'est-ce que vous notez tous les deux chez vos camarades ?
- Antoine, ce qu'il veut… moi, j'évalue surtout l'harmonie du visage, l'opulence des seins et le rebondi du fessier.
- Vous savez que nous sommes à deux mois du bac français et que je peux vous faire exclure de l'établissement ?
- Renvoyé pour avoir noté des filles ?
- En notant le physique de vos camarades, vous les avez *réifiées*, c'est-à-dire rabaissées au rang de choses !… est-ce que vous vous rendez compte de l'humiliation que vous leur avez infligée ? – avait-t-elle hurlé avec sa voix de crécelle, oubliant que si quelqu'un avait irrémédiablement humilié ces filles, c'avait bien été elle en divulguant leurs notes à toute la classe !
- Je ne veux réifier personne, mais j'ai besoin de numéroter les gens pour me souvenir d'eux : mon cerveau ne fonctionne qu'avec des nombres, c'est une différence cognitive, comme disent les médecins, que j'ai avec vous… d'ailleurs, je numérote aussi les garçons, eux par rapport à leur taille : par exemple, j'ai indexé le premier garçon d'un mètre quarante que j'ai croisé dans ma vie comme le 1 ; 140, le suivant, le 2 ; 140, etc. me suis-je justifié.

Au lieu de commenter mon ingénieux système d'indexation, Bayol, qui sûrement me savait asperger, voire schizophrène ou bien con, et n'ignorait pas les nombreux problèmes d'Antoine, nous avait tous les deux renvoyés de sa classe avec huit heures de colles : si en arithmétique la multiplication prévalait sur l'addition, en non-discrimination, le sexe faible l'emportait sur le handicap mental, avais-je alors réalisé, me demandant s'il existait un document officiel qui recensait toutes les règles de priorité applicables en politiquement correct, il m'aurait été utile…

* * *

Je parvins à occulter ce déplaisant souvenir et achever mes évaluations des filles devant Assas. J'estimai qu'il y en avait une moche 7 / 20, trois moyennes et une avec des cheveux couleur d'or, un visage absurdement harmonieux magnifié par de grands yeux bleus expressifs, le tout couronné d'un sublime postérieur, à qui je donnai 20 / 20 !... une telle distribution de la beauté correspondait à la courbe en cloche de la loi de Gauss, ce qui semblait presque miraculeux compte tenu de la faiblesse de mon échantillon, seulement cinq jeunes femmes !
À sept heures cinquante-cinq, nous attendions encore l'ouverture des portes quand je remarquai que la belle blonde s'était mise à son tour à m'évaluer...

Elle s'attarda sur mes jambes, et, dans la mesure où, sauf la vieille à qui j'avais demandé mon chemin, personne ne les avait jamais remarquées, je me dis qu'elle était impressionnée par mon short en croûte de vache, que je portais évidemment ce jour de rentrée ; j'étais d'ailleurs le seul des garçons vêtu d'une manière originale, ce qui, je m'en rendais compte, contrevenait au principe de discrétion.

Ayant attiré l'attention de cette sublime jeune femme, je devais trouver la force de lui parler, sinon ce serait revenu à cracher à la face du destin !

Mais quoi dire à cette fille ?… alors que j'hésitais entre la complimenter sur ses beaux yeux bleus ou lui demander ce qu'elle trouvait d'attrayant à mon short traditionnel suisse, deux vigiles ouvrirent les portes, tous les étudiants, elle comprise, s'y engouffrant aussitôt… je suivis la foule, disons le mouvement puisque nous n'étions alors que neuf.

Chacun des membres de la future élite de la France partit après dans sa propre direction au sein du grand hall vide, et la beauté blonde se déroba vite à ma vue…

* * *

La cafète du hall et ses sièges en plastique orange – une pernicieuse couleur que j'associais à 666, le nombre de la Bête ! –, inoccupés à cette heure matinale, ne m'attiraient guère ; et, même si je m'étais dispensé de prendre mon petit déjeuner ce matin, je n'avais toujours pas faim, c'était un symptôme de l'amour, disait-on ; est-ce que cela signifiait que cette belle blonde, parce qu'elle était la première jeune femme désirable à m'avoir vu autrement qu'en moyen de passer le tourniquet du métro, avait déclenché un coup de foudre chez moi ?

Je déambulai dans le hall, lequel commençait à se remplir, avec, au fond de mon cœur, le secret espoir que j'y croiserais mon élue ; et, à cause de ce sentiment nouveau pour moi, l'appétit d'un être, je me sentais vulnérable, susceptible à tout moment de repartir dans les rêveries mathématiques de mon enfance, risquant ainsi de tourner indéfiniment en rond, donc de manquer mon premier cours… je devais dès lors trouver une occupation qui maintiendrait mon esprit ancré dans le réel, et justement, à côté de l'entrée, il y avait plusieurs panneaux en bois couverts d'affiches et de tracts : j'espérai que leur lecture ferait l'affaire.

Je me rapprochai du premier d'entre eux, celui de l'UNI, un syndicat d'étudiants de droite, compris-je dès la première ligne du premier tract, lequel parlait un peu des problèmes des étudiants et beaucoup de politique générale. J'avais l'habitude de lire en diagonale, de sorte qu'en quelques secondes j'eus fini d'assimiler l'entièreté de la philosophie du panneau et qu'il me fallut en ingérer un autre…

J'optai pour celui de l'UNEF-ID, cette fois de gauche. L'un de ses tracts commençait par : « Toi, l'étudiant qui… » et après abordait les mêmes thèmes que la prose de l'UNI, sans aucun intérêt pour les étudiants, mais en prenant systématiquement le contre-pied du syndicat de droite. Moi, quand bien même côtoyais-je quelqu'un depuis des années, j'avais beaucoup de mal à le tutoyer, et le rédacteur de ce tract, qui ne me connaissait ni d'Ève ni d'Adam, l'avait osé sans la moindre hésitation, aussi me demandai-je quel type d'homme il pouvait bien être ?

Si je n'avais toujours pas croisé ma belle blonde, il était encore trop tôt pour aller en cours, de sorte que je me mis en quête d'un troisième panneau, et que celui d'un certain GUD, à cause de son dénuement, attira mon regard : il contenait seulement quelques dessins de rats monochromes et, en énormes lettres capitales tracées au feutre rouge, une transposition d'une célèbre phrase de *La Divine Comédie :* « Étudiants gauchistes, vous qui entrez ici, perdez tout espoir ! » .

Je réfléchis un moment à cet avertissement, réalisant que si un bon samaritain avait affiché sur le fronton de mon école communale : « Enfants autistes, schizophrènes ou cons, vous qui entrez ici, perdez tout espoir ! » , j'aurais su à quoi m'en tenir et imploré mes parents de me scolariser dans un autre établissement, ce qui m'aurait évité bien des déconvenues… juste au moment où j'en arrivais à cette conclusion, miracle, la blonde se posta à côté de moi !

- Quelle bande d'enculés nazis ! – s'est-elle exclamée d'une voix mélodieuse.
- Qui ça ? – ai-je trouvé, malgré mon émoi, la force de lui demander.
- Tu te fous de ma gueule ? – m'a-t-elle répondu, me tutoyant trop vite à mon goût, et surtout me mettant dans l'obligation de tout de suite lui révéler ma singularité pour rattraper ce « qui » sûrement hors de propos.
- Il faut m'excuser si je dis parfois des choses bizarres, d'après les médecins j'ai peut-être le syndrome Asperger, c'est une forme d'autisme, mais en contrepartie je suis un génie des mathématiques !

J'étais très fier de ma formulation, car, d'ordinaire, après asperger, j'aurais ajouté « ou schizophrène ou con » et omis de mentionner mes talents

calculatoires ; or, si je m'étais présenté de cette manière, cette beauté aurait pris ses jambes à son cou et notre histoire se serait arrêtée-là ; en tout cas, je ne lui avais pas menti, j'avais plutôt optimisé la Vérité et c'était la première fois de ma vie que je faisais cet effort pour plaire à quelqu'un, d'habitude c'était seulement pour qu'on ne me jetât pas des pierres, constatai-je étonné.

– Non, c'est moi qui te dois des excuses, mais je ne pouvais pas deviner ton handicap : tu n'as pas de fauteuil roulant ni de canne, ton visage paraît normal et tu ne bégaies pas !… moi, c'est Aurore, et toi ? – m'a-t-elle demandé, montrant qu'elle avait une étrange conception du handicap.
– Tycho – lui ai-je répondu : la tutoyer me semblait insurmontable et je me rendais bien compte qu'il ne fallait pas la vouvoyer, aussi, en répondant par mon seul prénom, c'est-à-dire en m'épargnant de faire une véritable phrase, je reportais la résolution de ce dilemme à plus tard…

Un grand brun affublé d'une tête d'assassin, à mon désespoir, nous rejoignit à cet instant, faisant la bise à Aurore, donc il la connaissait… sous l'index 3 ; 138, j'avais l'impression de le connaître aussi, ce devait être le troisième garçon d'un mètre trente-huit que j'avais croisé dans ma vie, c'était forcément ancien… soudain, le sous-jacent à 3 ; 138 me revint en mémoire : c'était Lionel, le caïd de CM1 qui avait révélé mon « aspergisme » à toute la classe !

Aurore m'avisa que Lionel, l'un de ses vieux amis, un militant prometteur de l'UNEF-ID, venant la soutenir pour sa rentrée dans ce « repaire de fachos » qu'était Assas. Elle me présenta à lui comme son « premier ami de fac » , mais, dans la mesure où nous avions seulement échangé soixante-dix-neuf mots, j'estimai ce statut quelque peu exagéré, ainsi que, paradoxalement, assez faible, puisque j'avais eu un coup de foudre pour elle.

3 ; 138 ne me reconnut pas… il est vrai qu'on ne s'était pas vu depuis le primaire, et que moi, contrairement à Lionel, j'avais une tête tout à fait normale. J'hésitai à lui rappeler que nous nous connaissions quand il se lança dans une diatribe contre notre université.

– Votre fac est abjecte de ne pas virer cette merde fasciste ! – a tonné Lionel, et, comprenant cette fois qu'il parlait du panneau devant nous, j'ai rétrospectivement réalisé que les « enculés nazis » évoqués par Aurore étaient ceux qui l'avaient décoré, les militants du GUD.

- C'est vrai que le message de ce GUD manque de nuances, mais je trouve très utile d'afficher dans un endroit visible qu'Assas ne convient pas aux gauchistes : ce n'était pas indiqué dans le dossier d'inscription… et, moi, si j'étais gauchiste, je changerais d'université en lisant ce panneau, ce qui m'éviterait des problèmes, par exemple me retrouver enfermé dans les vécés après les cours… – lui ai-je fait observer sans arrière-pensées.
- T'es un connard du GUD ?... c'est pour ça que tu portes ce short en cuir grotesque ?... c'est un truc hitlérien ? – m'a hurlé Lionel, qui, en une fraction de seconde, avait mué bête fauve, la bave aux lèvres, la mâchoire grande 'ouverte !… et maintenant s'apprêtait à me tuer et me dépecer !

Aurore s'interposa avant que ma mise à mort ne commençât, implorant son ami de se calmer, lui disant qu'il n'avait pas compris le sens de mes propos, que je haïssais le GUD autant qu'il le fallait, mais que j'étais un être un peu à part, qu'elle lui expliquerait plus tard, etc. etc. moi, bien que je fusse beaucoup plus fort que Lionel, je restai sans réagir, comme tétanisé…

La belle parvint ainsi à l'empêcher de me frapper, mais la soif de sang de la Bête était si intense que quelques paroles de raison ne pouvaient l'étancher : Lionel avait besoin de cogner et, puisque ce ne serait pas sur ma personne, il donna un grand coup de pied à la base du panneau du GUD, qui tomba par terre dans un tonitruant BADABOUM, lequel résonna dans tout le grand hall de la faculté !…

À en juger par la bave aux lèvres et la mâchoire grande 'ouverte des étudiants aux crânes rasés qui, dès le BADABOUM, convergèrent vers Lionel pour le tuer, il était déconseillé de s'en prendre à ce panneau !… heureusement, les agents de sécurité d'Assas arrivèrent avant que les coups ne fussent trop rudes, renvoyant les gens du GUD dans leur local et Lionel hors de la fac.

Après m'avoir demandé si j'allais bien – je n'avais pas pris part au combat, mais avais reçu quelques coups perdus –, Aurore m'implora de m'éloigner de là parce que d'autres militants du GUD allaient venir, c'était inévitable ; mais je demeurai hébété à côté du panneau à terre.

- Pourquoi cette crevure de l'UNEF voulait te détruire ? – m'a demandé, lui aussi en me tutoyant, l'un des trois militants du GUD venus redresser leur panneau, ainsi qu'Aurore l'avait prédit.
- Je lui ai dit que votre avertissement sur les gauchistes me paraissait très utile, et, bizarrement, ça l'a beaucoup énervé…

- Ils sont toujours bizarres, les gauchistes, c'est leur nature !... mais toi, il paraît que tu es resté sans rien dire à attendre qu'il te frappe, pourtant tu es plus fort que lui : tu te défends toujours comme ce pédé d'Indien pour la non-violence, ce Gandhi ?
- C'est allé trop vite pour que je réagisse…
- En vrai, tu ne sais pas te battre… tu ne veux pas adhérer au GUD, tu apprendrais avec nous ? – m'a-t-il obligeamment proposé.
- Je ne peux pas, je suis à moitié suisse et mon père dit que les étrangers ne doivent pas se mêler de politique française – ai-je décliné son offre généreuse, alors que c'était la première fois que quelqu'un me proposait d'adhérer à quelque chose !
- Tu as le look d'un guerrier hyperboréen, on s'en fout que tu sois Suisse !

Tandis que je me demandais ce qu'était un guerrier hyperboréen, Aurore, qui n'avait pas pris part à la conversation, me glissa à l'oreille que nous allions arriver en retard au cours de droit constitutionnel, aussi saluai-je l'agent recruteur du GUD et suivis la belle… j'étais aux anges, parce que, même dans mes rêves les plus colorés, je n'aurais jamais imaginé assister à mon premier cours en si galante compagnie !

Chapitre 5 – Des fourmis ou des Professeurs ?

Nous nous dirigeâmes sans tarder, Aurore et moi, vers le grand amphithéâtre… en chemin, je réalisai qu'Aurore m'avait sauvé la vie et que, s'il en résultait une déplaisante sensation d'inversion des rôles, cet épisode du panneau avait néanmoins forgé un indéfectible lien entre nous, de sorte que j'avais très envie de prendre sa main ; mais je voyais ce geste comme un 22, et elle n'aurait pas compris si je lui avais dit : « Puis-je vous 22 ? « ni même : « Je peux te 22 ? » , donc il valait mieux tenter cela plus tard et, en attendant, essayer de la tutoyer.

Nous arrivâmes à une porte qui donnait tout en haut du grand amphithéâtre, lequel n'usurpait pas son nom, constatai-je en y pénétrant, car, à côté de lui, l'auditorium de la Maison de la Radio semblait une cabine de douche ; néanmoins, il y avait tellement de monde que les derniers étudiants arrivés durent s'asseoir par terre… moi, j'avais une place à la droite d'Aurore et m'y trouvais mieux que s'il y avait eu à ma gauche, pour autant qu'il existât, Dieu !

Aurore sortit de son cartable Vuitton un stylo plume Montblanc ainsi qu'un cahier Clairefontaine à grands carreaux – c'était la réglure des littéraires, les scientifiques comme moi préfèrent les petits carreaux – et, sur sa première page, elle s'appliqua à écrire « DROIT CONSTITUTIONNEL » ; je la contemplai tracer les lettres capitales de ses longues et fines mains, fasciné comme si elle avait été un neurochirurgien en train de ressusciter un cerveau à la dérive.

- Tu ne vas pas prendre de notes pendant le cours ? – s'est étonnée Aurore en voyant que je la buvais du regard au lieu de sortir mes affaires.
- Je n'ai pas de papier ni de stylo… – ai-je répondu, joignant le geste à la parole, lui montrant qu'il n'y avait qu'un plan de Paris, au cas où je me serais perdu, dans la pochette bleue qui me tenait lieu de cartable.
- Je peux te prêter un Bic et quelques pages de mon cahier – m'a-t-elle proposé, et cela m'a fait plus plaisir que si quelqu'un m'avait offert un cadeau inestimable, un petit morceau de la tour Eiffel par exemple.
- Je… *te* remercie, c'est très gentil !... mais, j'ai fait exprès de venir sans rien, je ne prends jamais de notes : il suffit que j'associe des nombres à ce que disent les profs et après je retiens tout par cœur – me suis-je justifié, réussissant enfin à la tutoyer, une éclatante victoire !
- Il faudra que tu m'expliques ta méthode… – m'a-t-elle répondu sans que je ne sache si elle était impressionnée ou ironique.

À cet instant, des milliers de regards convergèrent vers le bas de l'amphithéâtre, quelque chose de rouge et noir venant d'y bouger !... du sommet où nous nous trouvions, cette apparition ressemblait à une fourmi, mais, en plissant les yeux, je devinai que c'était un homme en toge de Professeur qui s'était assis à la chaire.

Et puis, sortie des haut-parleurs de l'amphi, une voix, en bonne logique celle de la fourmi, annonça ; « Soyez les bienvenus à Assas, je suis Philippe Ardant, votre Professeur de droit constitutionnel » ; après, il se vanta d'être l'un des rares universitaires à avoir eu l'honneur de rédiger la constitution de plusieurs jeunes États, citant leurs noms ; moi, je n'en connaissais aucun, mais, entre la dislocation de l'URSS qui battait son plein et les autres bouleversements du monde, c'était à peine exagéré de dire qu'un nouveau pays naissait tous les deux jours !

Mesdames et Messieurs de la Commission, je devine bien ce que vous penserez quand vous lirez que moi, qui n'étais ni mécanicien des tracteurs dans l'Iowa ni ouvrier d'une usine chinoise, mais étudiant d'une grande université parisienne, j'ignorais totalement l'existence de ces nouveaux pays pourtant voisins de l'Union européenne : vous y verrez une forme de négationnisme géographique de ma part, que vous jugerez parfaitement détestable, plus grave, je vous entends déjà discuter du lien entre mon désintérêt à l'égard des frontières politiques de notre monde et mes errances quant à ses frontières naturelles, pour conclure que si j'avais fait l'effort de m'y intéresser, la tragédie ne serait jamais advenue.

Mais, dois-je vous le rappeler, si j'ignorais l'existence de ces nouveaux pays, c'était par la force des choses plus que l'insouciance, car, à l'heure du journal de vingt heures, je dînais avec mes parents dans la salle à manger (où il n'y avait pas de télévision), ne possédais pas de radio et comme tous les jeunes ne lisais jamais les quotidiens ; or, en 1991, c'était certes un millénaire plus tôt, nous ne disposions d'aucun autre moyen d'information que ceux que je viens de citer…

Revenons à la voix, laquelle annonça qu'aujourd'hui le cours porterait sur l'État et l'organisation du pouvoir, la politique en somme… cela tombait mal, car, trente minutes plus tôt, un extrémiste de gauche avait tenté de m'occire sans raison, et, ensuite, un extrémiste de droite avait voulu tuer mon agresseur, non pas parce qu'il était mon agresseur, mais parce qu'il avait renversé un panneau en bois !… dès lors, si la politique n'était qu'un alibi pour justifier des batailles rangées, je ne voyais guère l'intérêt de m'initier à sa théorie dans le grand amphithéâtre d'Assas, mieux valait que j'apprenne à bien me battre dans le hall de mon université comme l'avait suggéré le militant du GUD.

Monsieur Ardant s'essaya à classer les différentes formes d'État entre unitaires, fédéraux, confédéraux, etc. je l'écoutai sans chercher à comprendre ce qu'il racontait, me contentant de numéroter ses idées en vue de les restituer aux prochains examens. Je gardais ainsi mon cerveau disponible pour admirer le profil du visage d'Aurore, qui, parfois, se tournait vers moi et me souriait, de sorte que je contemplais alors ses dents de nacre aux reflets mystérieux, et aussi ses lèvres pulpeuses, sans excès, qui me donnaient envie de l'embrasser...

J'observais amoureusement ses cheveux dorés quand notre Professeur me vola un peu d'attention. Il conclut en effet son cours en disant que sa classification s'appliquait à tous les États du monde passés, présents et sans doute futurs, sauf le mien, la Suisse !... bien qu'officiellement une confédération, Monsieur Ardant estimait plus juste de l'analyser comme une société commerciale, ses citoyens des actionnaires et son gouvernement un conseil d'administration, donc un phénomène sans aucun rapport avec la politique, au sens premier en tout cas.

Ce Professeur, à défaut de susciter chez moi une vocation de constitutionnaliste, venait de m'apprendre d'où me venait mon désintérêt pour la politique, il était donc meilleur psy que Cruella, et j'avais hâte qu'il m'en dévoilât plus sur mes éventuelles névroses lors de son prochain cours sur la séparation des pouvoirs.

Aurore, tout en rangeant ses affaires, m'avoua qu'elle n'assisterait pas aux autres cours de la journée : c'étaient, m'apprit-elle, des matières secondaires qui ne comptaient que pour les oraux et qu'on pouvait bachoter dans les mémentos à la dernière seconde, si bien que les travailler toute l'année ne servait qu'aux originaux qui voulaient réellement apprendre le droit, voire même en faire leur métier, les futurs avocats, magistrats, notaires, ce genre de personnes inspirantes…

- Tu ne veux pas travailler dans le droit ? – lui ai-je demandé, la tutoyant à nouveau, ça devenait presque naturel !
- Je ne devrais pas te le dire, parce que, toi, tu as sûrement envie de montrer qu'un asperger ferait un fabuleux juriste, et si vraiment tu retiens tout par cœur sans aucun effort, tu vas cartonner !... moi, ne me juge pas, mais je me fous complètement du droit : je veux ouvrir un magasin de fringues à Saint-Germain-des-Prés, quelque chose de beau et très tendance, et je reverserai les bénéfices à ceux qui combattent l'oppression des Noirs dans les pays du tiers-monde.

Je fus un peu désarçonné par sa réponse à la fois mièvre comme celle d'une candidate au concours Miss France et tellement cynique !… il n'en demeurait pas moins que je ne comprenais pas pourquoi, même si ce n'était que pour les cours principaux, Aurore venait perdre son temps ici et lui demandai.

- Mon père a promis de financer ma boutique, mais il a posé une condition, en l'occurrence que j'aie ma maîtrise de droit à Assas, pas ailleurs !… je peux échouer à tous les exams de juin, redoubler tant que je voudrais et ne jamais avoir de mentions, j'aurais quand même son argent à la fin ; seulement, pour arriver jusqu'en maîtrise, il faut que je bosse les matières principales pendant quatre ans, j'ai mal au crâne rien que d'y penser… toi, tu dois être ravi d'être à Assas, je t'envie, Tycho !
- Je me fiche autant que toi du droit : je voulais être mathématicien pour exploiter mes dons naturels et ils m'ont envoyé ici !

Aurore me fit remarquer que, dans ces conditions, je n'avais pas plus de raison qu'elle d'assister aux petits cours, que j'étais donc libre jusqu'à l'introduction au droit civil, l'autre grande matière, qui serait enseignée le lendemain à onze heures ; je lui confirmai que c'était bien le cas et que j'allais profiter de ce temps pour avancer mes recherches sur le nombre Pi.

Je n'avais, en fait, jamais mené de recherches sur Pi – pourtant, c'était le seul nombre *transcendant*, les nombres racines d'aucun polynôme non nul à coefficients entiers, que je tolérais –, mais, désireux de me valoriser aux yeux d'Aurore, je venais de mentir pour la première fois de ma vie ; or, comme les asperger sont supposés ne pas pouvoir le faire, j'étais très fier de mon exploit, d'autant que c'était une revanche sur la Vérité, à qui, parce qu'elle m'avait trahi lors du concours des *Petits génies*, j'en voulais encore beaucoup !

Aurore regretta que je fusse occupé, sinon elle m'aurait proposé de l'accompagner à l'UNEF, où elle animait un groupe de travail préparant un nouveau tract sur la non-discrimination : j'aurais raconté celles que j'avais subies comme asperger… je réalisai alors qu'il ne suffisait pas d'avoir la capacité de mentir, encore fallait-il savoir le faire à bon escient !… je tentai de me rattraper en proposant de différer mes recherches pour participer à ce groupe de travail, mais Aurore déclina mon offre – elle ne voulait pas retarder l'avancée des mathématiques, donc du progrès, une notion de gauche chère à son cœur – et, en revanche, me proposa que, pour le cours de droit civil du lendemain, nous nous retrouvions aux mêmes places, ce que j'acceptai bien évidemment.

Elle finit de ranger ses affaires, puis se leva, et, comme j'étais aussi debout, nous nous retrouvâmes face à face à environ trente centimètres l'un de l'autre, ma distance de confort, ma bulle dans laquelle je ne supportais pas que quelqu'un entrât pour quelque raison que ce soit.

Aurore, sans sommation, à l'instar des forces japonaises bombardant Pearl Harbor avant d'avoir déclaré la guerre aux États-Unis, approcha sa joue de ma bouche, violant les intangibles frontières de ma bulle !… je repensai à la beauté brune du métro et me dis que je ne devais pas répéter les mêmes erreurs, aussi, malgré sa violation territoriale, je me concentrai de toutes mes forces et tentai de lui faire la bise comme si de rien n'était, et, à l'instant où mes lèvres entrèrent en contact avec la délicate peau de sa joue, je reçus une intense décharge électrique !

Après ce coup de foudre – je parle au sens énergétique, pas à celui des romans à l'eau de rose –, je décelai une certaine panique dans les yeux de la belle, me demandant si elle avait été comme moi électrisée ou plutôt effrayée par mon geste de recul quand j'avais senti la foudre ?... comment le savoir ?

Aurore, au lieu de s'en aller comme elle aurait dû le faire maintenant que nous nous étions fait la bise, me demanda s'il y avait un numéro de téléphone où elle pourrait me joindre : nous étions en 1991 dans un pays développé, aussi ne compris-je pas sa question, tout le monde avait le téléphone !

Quoi qu'il en soit, je lui donnai le numéro de la maison, qu'elle nota sur une page de son cahier avant d'écrire le sien sur un coin de cette même page, qu'elle déchira et me tendis en me disant que je pouvais appeler à n'importe quelle heure : elle n'habitait plus chez ses parents… je garderais ce coin de page comme une sainte relique pendant des années, c'était la belle époque d'avant la dématérialisation : de quel souvenir de leur premier échange disposent les jeunes d'aujourd'hui ?... sans doute des sauvegardes informatiques de leurs SMS, mais est-ce un véritable souvenir, je vous le demande, Mesdames et Messieurs de la Commission.

J'avais envie de hurler de joie parce qu'une fille m'avait demandé mon numéro pour la première fois, et que je la trouvais très belle !

Enfin, Aurore partit pour de bon, me faisant cette fois un salut de la main avant de disparaître avalée par l'escalier, car, bien entendu, je ne l'avais pas lâchée du regard.

Chapitre 6 – Les fils du réseau téléphonique

Les étudiants avaient maintenant déserté le grand amphithéâtre, ceux qui voulaient réellement apprendre le droit ayant déjà gagné les petits amphis où l'on dispensait les cours secondaires, et, les autres, la grande masse, les égarés à Assas qui s'intéressaient aux mathématiques, au fascisme, à la mode ou à toute autre chose, s'étant dirigés vers les cafés alentours, leurs réunions politiques ou encore les cinémas du Montparnasse… j'étais donc presque le dernier dans cette immense cathédrale du savoir où je reprenais mon souffle tout en faisant le point.

Je projetai dans ma tête le film de la matinée – à cet égard, mon cerveau fonctionnait à la manière d'un magnétoscope, en plus commode parce qu'il n'était pas nécessaire de rembobiner la cassette des événements avant de la visionner – et je faillis m'évanouir lorsque je me revis épeler à Aurore ce qui n'était autre que le numéro de téléphone de la maison !

Dans la mesure où ma mère répondait toujours, les appels lui étant généralement destinés, Aurore saurait que j'habitais encore chez mes parents !... or, avant-hier, quelqu'un avait déposé sur ma table de nuit un numéro du magazine *l'Étudiant* avec un dossier spécial sur *La drague à l'université* que j'avais lu avec intérêt, y apprenant notamment que le fait pour un garçon de vivre chez ses parents pendant ses études supérieures, en sus de limiter ses occasions de relations intimes, hypothéquait sévèrement son potentiel de séduction.

Alors que je ne maîtrisais qu'à moitié les ondes répulsives liées à la singularité de mon cerveau, voilà que mon adresse allait m'en faire émettre de nouvelles !... maintenant que ce magazine m'avait expliqué la règle du jeu, je jugeai inacceptable de perdre Aurore à cause de cela. J'élaborai donc immédiatement une stratégie pour l'éviter : d'abord, couper la ligne de téléphone de ma mère, ensuite, ouvrir la mienne et informer Aurore de mon changement de numéro…

Je me dépêchai de rentrer à la maison, refaisant en sens inverse, sans me perdre, le chemin vers le métro Raspail : il est vrai que j'avais affecté cent pour cent de mes facultés intellectuelles à cette tâche, exigeant de mon cerveau qu'il reportât à plus tard l'ensemble de ses travaux de restructuration cognitive.

À dix heures cinquante, j'arrivai enfin, et Copernic autant que Greta – Galilée et Brigie, ainsi que vous le savez, avaient à cette époque rejoint le paradis des chiens – m'accueillirent en héros ayant survécu à son premier jour d'université ; je me promis de leur parler d'Aurore, mais plus tard… il n'y avait personne d'autre dans l'appartement, car mon père était au magasin, Magdalena ne venait pas le lundi et ma mère devait être en plein shopping : c'était le moment idéal !

Je me ruai sur la terrasse, empruntai le sécateur destiné à l'entretien des rosiers, filai vers le palier et sectionnai enfin le câble qui reliait notre appartement au réseau France Télécom, une délivrance, c'était un peu comme si j'avais coupé le cordon ombilical de cuivre qui m'empêchait de vivre ma vie sentimentale !

Désormais, Aurore pourrait appeler ma mère tant qu'elle le voudrait, elle n'obtiendrait jamais que le message : « La ligne de votre correspondant est en dérangement, veuillez rappeler ultérieurement… » .

Ensuite, je courrai vers notre agence France Télécom [Orange] et, après que j'eus exposé à l'accueil mon urgent besoin de ligne supplémentaire, l'on me dit d'aller voir au bureau n°3 ; cela pourra paraître baroque au lecteur du XXIe, mais il y avait encore des bureaux à cette époque et les commerciaux de l'opérateur s'appelaient des fonctionnaires… je m'y ruai et frappai à la porte comme un damné, une voix de poissonnière en jaillissant pour me dire d'entrer, ce que je fis, découvrant une rousse à la poitrine opulente et au visage aussi vulgaire qu'excitant, qui, à défaut d'inspirer l'amour, donnait furieusement envie de tout de suite le lui faire !

Je l'interrogeai sur la procédure en vue d'installer une seconde ligne dans un appartement, et elle me répondit qu'il suffisait que l'abonné en fît la demande ; d'ailleurs, dans mon cas, même si elle pressentait que le véritable abonné devait être l'un de mes parents, pour m'être agréable, si je lui montrais ma carte d'identité et que j'avais le même nom qu'eux, elle accepterait de s'occuper de mon dossier.

Un vieux morceau de carton me tenait lieu de carte nationale d'identité – je n'avais pas encore adopté le modèle infalsifiable en plastique –, qui se trouvait dans la poche arrière de mon short ; mais, j'avais tellement couru que ma transpiration avait provoqué la fusion de mes papiers français avec la croûte de vache suisse dont était fait mon short, si bien que tout cela formait une sorte de magma double national collé à mes fesses.

J'explorai ma poche, tentant d'en retirer cette maudite carte sans la déchirer, en vain, de sorte qu'assez vite la rousse s'enquit de mon problème et que je fus obligé de lui décrire la fusion qui s'était opérée…

La fonctionnaire se leva, fit le tour de son bureau pour se poster derrière moi, puis, d'une voix aussi chaude qu'autoritaire, m'intima : « Sors ta main de là, laisse-moi faire, tu n'y arriveras jamais sans voir l'intérieur de ta poche ! » ; alors, hypnotisé par ce tutoiement si soudain, j'obéis docilement.

Une fois la place libre, la rousse parvint habilement à glisser le plat de sa main droite derrière ma carte d'identité, c'est-à-dire, à une étoffe près, contre ma fesse gauche, et c'est ainsi qu'elle réussit à extraire de mon short traditionnel suisse ma carte d'identité française d'un seul tenant, la brandissant comme un trophée !

Elle l'examina, son trophée, et me dit que je faisais un peu « bébé » sur la photographie, ajoutant que j'étais beaucoup mieux aujourd'hui !… puis, elle compléta le formulaire électronique pour demander l'installation d'une nouvelle ligne ; et, parce que j'avais j'évoqué le dysfonctionnement de celle de ma mère, la rousse, tout en se battant avec le logiciel de son administration, me promit qu'un technicien viendrait chez nous jeudi poser la nouvelle ligne et aussi réparer l'ancienne, c'était un délai exceptionnel, spécialement pour moi, insista-t-elle…

Une fois tout terminé, elle voulut savoir si je n'avais pas une autre demande à formuler, y compris concernant un sujet sans rapport avec le téléphone. Je lui répondis machinalement que non et me dépêchai de partir : j'étais en érection depuis qu'elle m'avait caressé les fesses, c'était une situation fort embarrassante.

Je réfléchis, sur le chemin de la maison, à l'étrange question de la rousse sur une requête sans rapport avec le téléphone, et soudain compris qu'elle aurait aimé faire l'amour avec moi !... ainsi avais-je eu l'opportunité d'être dépucelé avant de séduire Aurore, ce qui aurait grandement facilité notre première nuit, et je ne l'avais même pas remarqué sur le moment : le docteur Renault avait eu bien raison d'indiquer dans son diagnostic que j'étais peut-être con…

* * *

Une fois arrivé, je constatai que ma mère, qui était revenue de son shopping germanopratin, paraissait très anxieuse.

- Ta rentrée à Assas s'est bien passée ?
- Il n'y avait pas beaucoup de mathématiques, mais j'ai trouvé ça intéressant quand même.
- Tu n'as pas eu de problème avec tes camarades ?
- Non, ils étaient tous très gentils et personne ne m'a enfermé dans les vécés – ai-je encore menti, montrant que je commençais à maîtriser cet art !
- Les Professeurs aussi étaient bienveillants ?
- Tu sais, c'est immense Assas… j'ai eu cours dans ce qu'ils appellent leur grand amphi ; j'étais tout en haut, et le Professeur de droit constitutionnel se trouvait si loin qu'il ressemblait à une fourmi.
- Donc tout va bien, Tycho... moi, j'ai un souci ! – s'est-elle enfin senti le droit, parce que c'était une mère sérieuse qui faisait passer mes problèmes avant les siens, de me révéler ce qu'elle avait sur le cœur.

Maman venait de constater, alors qu'elle attendait un important appel de la boutique Sonia Rykiel, que le téléphone ne marchait plus : ce n'était rien de moins qu'un signe précurseur de l'Apocalypse !... je le savais déjà et étais allé chez France Télécom leur dire de réparer la ligne, l'avisai-je, précisant que j'en avais profité pour leur demander d'en installer une dans ma chambre. Elle s'en étonna puisque je ne recevais jamais d'appels, mais nous passâmes vite à un autre sujet.

Ma mère me proposa de déjeuner à table avec elle, il restait du gigot de la veille qu'elle réchaufferait, mais je déclinai en prétextant que j'avais déjà mangé un sandwich à la cafète en vue de me faire de nouveaux amis (en réalité, mes sentiments pour Aurore me coupaient l'appétit) ; notons que le mensonge commençait à me venir si spontanément à la bouche que bientôt je n'aurais plus besoin d'entraînement : c'était bien fait pour cette Vérité qui avait trahi le petit garçon que j'étais !... et puis, je partis longuement promener les chiens.

* * *

J'en revins à dix-sept heures, croisant ma mère dans le salon, qui m'avertit qu'une certaine Aurore avait téléphoné pour me prévenir que le cours de droit civil de demain serait décalé de onze à quatorze heures ; ainsi, se félicita-t-elle, au lieu de me retrouver enfermé dans les vécés, je m'étais fait une amie à Assas, et puis, ajouta-t-elle : « Ton Aurore est charmante, très au courant de la mode de Saint-Germain-des-Prés ; nous avons longuement discuté toutes les deux de la dernière collection Sonia Rykiel… il faudra un de ces jours, non plutôt très vite, que nous allions faire des courses ensemble ! »

Tous mes efforts n'avaient donc servi à rien, le pire était advenu : Aurore savait que j'habitais chez mes parents !… j'avais envie de me rouler par terre ou bien de me défenestrer, mais, je renonçai à de telles extrémités et demandai à ma mère par quel miracle son téléphone n'avait pas sagement attendu jeudi pour se remettre à marcher : voyait-on les amputés se lever le jour de l'opération ?

Elle m'expliqua que, n'en pouvant plus d'attendre Sonia Rykiel, elle avait imploré le mari de la concierge, M. Gonzalès, de regarder s'il ne pouvait pas faire une réparation de fortune du téléphone ; et, il le pouvait, parce que le problème venait d'un câble sectionné dans le couloir qu'il avait facilement reconnecté au réseau…

* * *

Le soir, mon père rentra du magasin de fort mauvaise humeur : il avait croisé M. Gonzalès dans le hall, et ce dernier lui avait raconté l'attentat au câble France Télécom, soufflant que M. Derrida devait en être l'auteur…

Derrida, c'était notre voisin de palier et ennemi à cause de sa phobie des chiens : un jour, il avait ramené une crotte de l'extérieur avant de l'étaler sur le tapis du couloir, ce monstre projetant de faire accuser Brigie ou Galilée ; heureusement, la concierge l'avait surpris sur le fait et dénoncé !... mon père était allé le voir et, malgré sa discrétion, l'avait insulté : il lui avait dit qu'avec un nom comme le sien il n'était bon qu'à déconstruire la tranquillité des honnêtes gens.

Pendant tout le dîner, mon père répétait sans cesse qu'il devrait retourner agonir d'injures ce Derrida qui voulait nous priver de téléphone, et encore plus durement que pour l'histoire des crottes – n'importe quel Français ferait cela, il n'y avait donc aucune raison qu'un Suisse ne le fît pas… – mais ma mère l'implora d'oublier ce vieil intellectuel grincheux et post-structuraliste et de la laisser s'exprimer, parce qu'elle avait une grande nouvelle à annoncer !

Je savais bien qu'elle voulait parler d'Aurore et c'était un sujet que je n'entendais surtout pas aborder avec mes parents ; de toute façon, ayant perdu l'appétit, je n'avais rien à faire autour de cette table d'inquisiteurs et prétendis être malade et vouloir me coucher, ce que je fis vraiment d'ailleurs.

Je n'arrivais pas à m'endormir, moitié dépité, moitié extatique, car, d'un côté, Aurore avait appelé (certes, c'était seulement pour me prévenir d'un changement d'emploi du temps, mais cela montrait son intérêt pour moi), et, de l'autre, il y avait eu l'épouvantable cataclysme du téléphone !

Chapitre 7 – Photon, gluon, boson & flirton

Malgré une nuit blanche, je ne parvins pas à faire la grasse matinée ; ainsi, dès neuf heures, j'emmenai les chiens au Trocadéro, après quoi, bien qu'elles fussent prévues à quatorze heures, je préparai mes retrouvailles avec Aurore…

Je commençai par rassembler mes vêtements, constatant avec stupeur que mon short suisse avait pourri au lieu de sécher, si bien qu'il sentait désormais son étable d'origine !… je me rabattis sur un jeans, mais à grand regret, car ce pantalon impersonnel réduirait ma réserve de confiance en moi, alors même que, pour séduire la belle, j'aurais dû l'avoir pleine et entière ce jour-là.

Le temps doux d'hier m'avait permis d'aller à Assas en tee-shirt, mais, comme il s'était nettement rafraîchi aujourd'hui, je devrais aujourd'hui porter une veste, et, je me rappelai ne pas en posséder !... ma mère m'avait cent fois proposé de m'en offrir une, il aurait suffi que je l'accompagne dans une boutique de Saint-Germain-des-Prés, et cent fois j'avais décliné faute d'en ressentir le besoin : j'avais déjà deux blousons qui me convenaient parfaitement, un beige, sale et plein de trous, idéal pour la promenade des chiens, ainsi qu'un autre presque neuf, avec un rutilant Superman tissé dans le dos qui servait à tout le reste.

Je fus bien obligé d'opter pour le blouson Superman, mais ne le fis pas sans appréhension : je me demandai si le fait de porter un vêtement décoré à l'effigie d'un superhéros ne pouvait pas, pour un étudiant en première année de droit, être vu comme un signe d'immaturité ; et, si c'était le cas, après le problème de domicile, mon blouson me décrédibiliserait un peu plus aux yeux d'Aurore… pourquoi, surtout dans une maison où l'on ne parlait que de ça, n'avais-je pas pensé à la question des vêtements plus tôt, me maudis-je !

Bien que je n'eusse toujours pas faim, pour ne pas m'effondrer d'inanition, je me forçai à avaler du jambon de Parme avec du pain Poilâne et du beurre salé ; et, une fois cette corvée accomplie, je pris la direction d'Assas, faisant le chemin sans me tromper, aussi arrivai-je à treize heures trente en haut du grand amphithéâtre.

Je vis alors que nos places, à Aurore et à moi, étaient déjà occupées par deux garçons en costume de pédégé, lesquels me parurent d'emblée antipathiques… je décidai néanmoins d'engager la conversation avec eux ; à vrai dire, je n'avais pas le choix.

- Bonjour, est-ce que je peux vous demander un service ? – ai-je dit à celui qui avait volé la place d'Aurore.
- On peut se tutoyer, tu sais : qu'est-ce que tu veux exactement ?
- Il y a encore beaucoup de places libres dans l'amphi, alors est-ce que vous et votre ami, ça vous dérangerait d'aller vous installer ailleurs ?
- Mais pourquoi on ferait ça ?
- J'attends la femme de ma vie d'une seconde à l'autre, et elle doit s'asseoir à votre place, moi à celle de votre ami.
- Mais ça change quoi qu'elle soit assise exactement-là ? – a-t-il ergoté, alors que ma demande me semblait très claire.
- Ça change tout ! – ai-je simplement répondu, parce que je ne me voyais pas lui expliquer que, dans mon esprit, un changement de place d'Aurore bouleverserait l'ordonnancement des nombres et donc du Cosmos…
- Ben, moi, j'ai pas envie de bouger – a-t-il rétorqué, conforté dans son entêtement par son complice, le malotru qui occupait ma propre place, lequel a indiqué ne pas vouloir bouger non plus, ajoutant « même pour faire plaisir à Superman ! » , ce qui m'a ulcéré !
- J'imagine que ma demande doit vous paraître bizarre, mais je suis autiste asperger et peut-être aussi un peu schizophrène…

Terrassés par cet imparable argument, les deux usurpateurs décampèrent enfin, maugréant qu'ils souhaitaient bien du plaisir à la femme de ma vie… en tout état de cause, quand Aurore arriva vingt-cinq minutes plus tard, sa place était libre, rien d'autre ne comptait pour moi.

Nous nous fîmes la bise, et, au contact de sa peau, je ressentis le même choc électrique que la veille !... mais, ayant anticipé cette décharge, je n'eus aucun mouvement de recul quand je la subis ; Aurore, elle, tourna sa tête, de sorte que je ne pus voir ce qu'il y avait dans ses yeux, autrement dit, si elle aussi avait éprouvé l'électricité.

Après que nous nous fûmes assis, comme pour le droit constitutionnel, Aurore marqua sur la première page d'un cahier vierge l'intitulé du cours ; et, cette fois, au lieu de la contempler, j'ouvris ma pochette en toile bleue, d'où je sortis un manuel de physique théorique, *Modèle standard de la physique des particules*, emprunté à mon père : il avait fait sa thèse de doctorat sur la quantification de la relativité générale, c'était à l'époque la voie à la mode en vue de réunifier la mécanique quantique avec la théorie d'Einstein, avait-il souvent tenté de m'expliquer, il va sans dire en vain…

Je comptais lire ce livre pendant le cours, d'abord pour conforter mon statut de génie auprès d'Aurore, mais aussi pour une autre raison : les sciences physiques n'étant pas au programme du bac B, je ne les avais pas étudiées en dehors du lycée – les asperger ont des intérêts restreints, moi c'étaient les mathématiques –, de sorte que je ne savais de l'électricité que ce qu'on m'en avait dit jusqu'en classe de seconde, pour ainsi dire rien !… or, le coup de foudre de la veille m'avait donné envie d'approfondir le sujet.

La fourmi d'aujourd'hui se montra alors et, contrairement à celle d'hier demeurée sagement assise à sa chaire, courut dans l'amphithéâtre, effrayant tous les étudiants des premiers rangs : nous, perchés au sommet, nous ne risquions pas grand 'chose ; d'ailleurs, je le trouvais plutôt drôle ce Professeur Terré qui nous racontait sa vie dissolue en Extrême-Orient et jouait les austères concepts du droit civil à la manière de Louis de Funès.

Tandis qu'Aurore prenait le cours en note, moi je le numérotais avec une moitié de mon cerveau, utilisant l'autre pour explorer le livre de mon père…

Ce livre présentait l'électricité comme un déplacement de particules chargées, par exemple des électrons se repoussant les uns les autres vers l'extrémité d'un fil de cuivre, et, disait-il, si les particules de même signe se repoussaient et celles de signes opposés s'attiraient, c'était une manifestation de l'interaction électromagnétique, l'une des quatre interactions fondamentales de la nature, – les trois autres étant la gravité, l'interaction nucléaire forte et la faible –, qui à elles seules expliquaient tous les phénomènes physiques de l'Univers.

Fille et garçon, à mon avis, correspondaient à des signes opposés, avec le masculin positif et le féminin négatif, et ce pour d'évidentes raisons anatomiques, cette transposition faite, l'interaction électromagnétique rendait bien compte du coup de foudre entre Aurore et moi, conclus-je… j'étais impatient que le livre m'expliquât le fonctionnement intime de cette interaction.

Ce qu'il fit juste après, affirmant que l'interaction électromagnétique pouvait s'analyser comme un échange de particules *virtuelles* (ici des photons) entre particules *ordinaires* (ici des électrons), étrange explication, pensai-je, car autant je pouvais me forger une image mentale de l'électricité – que je voyais comme des billes d'acier, les électrons, se repoussant dans un tube en plexiglas – autant je n'arrivais pas à me représenter l'idée que la force qui faisaient que les billes se repoussaient correspondait à un échange entre elles de *particules virtuelles*…

Cette image qui m'échappait, le livre, heureusement, me la fournit quelques lignes plus loin : « … deux électrons, pour se repousser, interagissent par interaction électromagnétique en s'échangeant des photons de la même manière que deux joueurs de tennis s'échangent de l'énergie via leurs balles » .

L'ouvrage concluait en disant que, sauf la gravité, chacune des quatre interactions fondamentales se faisait via des échanges de particules virtuelles différentes – respectivement des photons pour l'interaction électromagnétique, des gluons pour l'interaction nucléaire forte et des bosons W^+, W^- et Z^0 pour l'interaction nucléaire faible – et que tout cet opéra, plutôt ce tournoi du Grand Chelem, constituait *le modèle standard de la physique des particules*.

Maintenant que je connaissais cette interaction – un sujet passionnant que j'ajouterais à mes intérêts restreints –, je n'étais plus certain qu'elle s'appliquait à notre coup de foudre. J'avais qualifié d'électrique le choc que j'avais reçu au contact de la joue d'Aurore, l'expression « coup de foudre » m'y ayant encouragé, mais, à la réflexion, le phénomène semblait d'une autre nature, pourquoi pas une interaction « amoureuse » entre les particules de nos corps ?

Mais alors, réalisai-je sidéré, l'amour manquait au modèle standard de la physique des particules !

Je décidai qu'il me revenait de faire les recherches permettant de l'y rajouter, et, comme chaque interaction devait être associée à une particule virtuelle, je nommai *flirton* cette particule de l'interaction amoureuse que mes futurs travaux ne manqueraient pas de mettre en évidence !... puis, à l'instar d'Archimède dans son bain, je hurlai : « J'ai compris ! » , de sorte que les étudiants à proximité me regardèrent comme si j'avais perdu la raison ; heureusement, je me trouvais si loin du professeur qu'il ne s'en rendit pas compte.

- Je viens de découvrir comment on peut physiquement expliquer un coup de foudre – ai-je annoncé à Aurore.
- La physique s'intéresse à cela, je croyais que c'était la psychologie ?
- Elle s'y intéressera bientôt et dira que les particules qui composent la matière d'une fille et d'un garçon s'échangent des particules virtuelles, les flirtons, qu'à cause de cela leurs corps s'attirent et que s'il y a suffisamment de flirtons, cela provoque même un coup de foudre…
- Je n'ai pas tout saisi, Tycho… mais je voudrais écouter le cours de Terré : tu m'expliqueras plus tard, ça a l'air passionnant !

Le cours se termina et Aurore, qui semblait pressée, rangea rapidement ses affaires ; quand je lui fis la bise, je ressentis à nouveau un coup de foudre, et, cette fois, je vis à ces yeux effarés qu'elle l'avait aussi expérimenté !

Une fois le choc amorti, elle me donna rendez-vous à la même place pour le cours de lundi prochain et me souhaita bon week-end, un mardi !... la perspective d'une éternité sans Aurore me déprima, d'autant plus que je ne comprenais pas pourquoi elle ne voulait pas, malgré la foudre, qu'on ne se revît avant la semaine prochaine.

* * *

Je décidai, de retour à la maison, d'approfondir la notion de flirton, car beaucoup de questions restaient en suspens, pour n'en citer qu'une : fallait-il que les particules élémentaires qui composaient les corps des filles et des garçons fussent sexués pour qu'elles émissent des flirtons mâles ou femelles et sinon comment les flirtons acquéraient-ils leur sexe ?... j'avais du pain sur la planche !

Mercredi matin, j'entendis mon père demander à Magdalena si elle savait où avait disparu la moitié des livres de sa bibliothèque, laquelle lui répondit que les ouvrages manquants se trouvaient tous chez moi. Je réintégrai alors discrètement ma chambre, où mon père fit rapidement irruption. J'aurais préféré lui parler de mes recherches plus tard, mais le sort en avait décidé autrement...

- J'ai découvert que les gens tombent amoureux en s'échangeant une particule virtuelle.
- Les gens ???!!! – s'est écrié mon père comme s'il avait en face de lui un représentant de commerce en montres à affichage digital, lesquelles étaient bannies de son magasin, ce qui entraînerait plus tard sa faillite.
- Oui, les gens, toi, maman, moi et même Monsieur Derrida…
- Mais il n'y a que les particules élémentaires qui s'échangent des particules virtuelles, pas « les gens » !... c'est dans les torchons écrits par des escrocs qui essaient de « scientifiquement » justifier la télépathie ou la réincarnation qu'on lit des bêtises pareilles : tu ne vas pas t'y mettre toi aussi, Tycho !

Je ne perdis pas mon temps à lui expliquer que c'étaient les particules dont étaient faits les gens, à savoir les quarks, qui émettaient des flirtons, pas les gens eux-mêmes, parce que sinon il m'aurait demandé de lui expliquer comment le cerveau commandait cette émission et je ne le savais pas encore… après cet échange houleux, mon père consentit à me laisser consulter ses livres, mais nous ne parlâmes presque plus jamais de physique entre nous.

* * *

Le vendredi, ressentant le besoin de faire une pause dans mes recherches, je suggérai à ma mère que, à la réflexion, j'aimerais bien qu'elle m'offrît une veste : dois-je le noter, entre ma radicale perte d'appétit, ma soif de téléphone et maintenant cette fringale vestimentaire, ma mère avait bien dû réaliser qu'il y avait une femme dans ma vie, à tout le moins au centre de mes pensées, et sans doute devinait-elle que c'était Aurore, mais elle eut la délicatesse de ne pas en parler.

Elle me demanda si j'avais une idée du style qui me plairait, aussi tentai-je un » comme mon short suisse » sans trop y croire, de sorte qu'elle me fit faire le tour des grandes maisons et que, à la cinquième, n'en pouvant plus d'être tripoté par des vendeurs homosexuels, j'acceptai une veste grise ainsi que deux pantalons en lin beiges ; et, grâce à ma taille mannequin, aucune retouche ne fut nécessaire, si bien que je repartis tout de suite avec les cadeaux de ma mère, soulagé d'avoir quelque chose de beau à me mettre lundi…

* * *

Après un dimanche d'agonie, le lundi arriva et je revis enfin Aurore !... elle était aussi resplendissante que dans mes souvenirs, et, quand nous nous fîmes la bise, les décharges furent d'une extrême intensité !... je savais maintenant que nous échangions des flirtons, et le fait de comprendre le phénomène, loin de le désenchanter, me le rendait encore plus prodigieux.

- J'aime beaucoup tes nouveaux vêtements, ils te vont bien… – m'a complimenté Aurore lorsque nous nous sommes assis.
- Merci, j'ai changé de style parce que je faisais trop décalé par rapport à l'ambiance ici.
- Non, ne dis pas ça !... quand on s'est vu la première fois à l'entrée d'Assas, tous les mecs étaient habillés en costard comme s'ils avaient déjà réussi leurs études, et, toi, tu avais un short en peau de vache et un vieux tee-shirt, c'est eux qui étaient décalés… ça n'empêche que je confirme que cette veste et ce pantalon te mettent en valeur et que tu es très séduisant !

Aurore m'avait trouvé très séduisant, mais, après, le cours avait commencé et, ensuite, elle avait disparu comme chaque fois ; pire, pendant plusieurs semaines, cette routine se répéta à l'identique : nous nous électrisions, le cours se déroulait, nous nous électrisions à nouveau, et puis c'était fini jusqu'à la prochaine fois…

Alors, je m'enfermais une semaine de plus dans ma chambre à compléter le modèle standard de la physique des particules, et surtout je ne mangeais plus rien, ce qui terrifiait ma mère !

Je ne faisais d'ailleurs plus l'effort d'aller dîner à table avec mes parents et, pour ne pas avoir à me justifier, sortais de ma chambre uniquement quand ils étaient absents ou couchés ; inévitablement, un jour, ma mère, bien décidée à me réclamer des explications, força ma porte !

- Tu ne manges plus, tu t'enfermes dans cette chambre à lire les livres de ton père au lieu de promener les chiens et puis tu as l'air si triste !... qu'est-ce qui t'arrive, Tycho ? – m'a-t-elle demandé.
- Je suis énervé à cause de la dispute que nous avons eue, papa et moi, à propos de la physique des particules – ai-je prétendu, parce que je devais mentir sur l'origine de mon spleen : il ne fallait pas que ma mère suspecte qu'Aurore ne voulait pas de moi, sinon elle serait allée séance tenante lui demander des comptes !
- Mais tout le monde se fiche de la physique des particules, tu ne vas pas te rendre malade à cause de ça.
- Non, regarde, Papa a bien fait sa thèse de doctorat là-dessus.
- Et, après, il a ouvert un commerce d'horlogerie… – m'a-t-elle rappelé.

Ce mensonge ne fut pas sans conséquence pour mon pauvre père, qui se fit agresser dès son retour du magasin : j'étais dans la cuisine à la recherche de Coca, et comme ma mère me croyait dans ma chambre, j'entendis toute leur conversation…

- Tycho n'a encore rien mangé aujourd'hui et il m'a avoué que c'était à cause de toi ! – a-t-elle méchamment lancé à Papa sans même lui avoir laissé le temps de retirer son manteau et de saluer les chiens.
- Pardon ? – a-t-il répondu, tombant des nues.
- Tycho ne mange plus parce que vous n'êtes pas d'accord sur la physique des particules : tu m'as déjà assez pourri la vie avec cette connerie avant d'ouvrir ton magasin !
- Mais je n'ai pas reparlé de physique avec lui depuis le jour où je cherchais mes livres – s'est-il benoîtement défendu.
- Ça remonte à ce jour-là : tu n'aurais pas dû traiter ton fils d'abruti !
- Il disait n'importe quoi, et je n'ai pas passé dix ans de ma vie à étudier Einstein et Schrödinger pour entendre des trucs pareils dans ma maison !

– Peut-être qu'il se trompe ton Einstein et que c'est Tycho qui a raison, d'ailleurs on s'en fout, l'important c'est que notre fils recommence à manger… alors, à partir de maintenant je t'interdis formellement, toi et ton Einstein, et aussi l'autre au nom bizarre, Schrödinger, de contredire Tycho quand il parle de physique des particules !

Mes parents, après cet orage, me fichèrent la paix ; néanmoins, bien qu'Aurore eût envie de moi, les flirtons en attestaient, ma relation avec elle n'avançait guère d'un angström[1] et je ne comprenais pas pourquoi !... des années plus tard, sa meilleure amie, Sabine, me donnerait la réponse un soir où comme d'habitude elle était ivre.

À savoir que le jour où j'avais vu Aurore pour la première fois, elle était venue en avance à Assas parce que, avant le cours d'Ardant, elle avait rendez-vous avec Lionel, l'étoile montante de l'UNEF, lequel lui avait déclaré sa flamme des mois auparavant et n'en pouvait plus d'attendre ; mais, Aurore n'arrivait pas à décider de la réponse à lui donner, car, si elle était fascinée par tout ce qui brillait – alors, quoi de mieux pour une gauchiste comme elle qu'un futur dirigeant de l'UNEF ? –, ce pauvre Lionel avait les traits du visage à l'envers et la belle aurait préféré partager son lit avec un jeune homme les ayant à l'endroit.

Quand j'étais apparu à l'entrée d'Assas, Aurore se demandait encore ce qu'elle pourrait bien faire de l'amour de Lionel, et, me trouvant fort beau, elle m'avait pris pour un envoyé de la providence !… si le « courant » passait entre nous, s'était-elle jurée, elle dirait définitivement non à son Che Guevara des amphis, et ce quel que puisse être son destin politique ; voilà pourquoi elle m'avait cherché partout avant de me retrouver devant le panneau du GUD.

Il s'avéra que le prince charmant que le ciel lui avait envoyé afin qu'elle n'eût pas à coucher avec un crapaud, tragique pied de nez du destin, se trouvait être un autiste asperger…

Une fois Lionel expulsé de la fac, Aurore était allée suivre avec moi le cours de droit constitutionnel par compassion pour quelqu'un qu'elle considérait comme un handicapé venant d'être agressé à cause d'elle, mais en aucun cas un soupirant potentiel : les reines de beauté ne sortent pas avec des autistes asperger, sauf dans les contes de fées !

[1] 10^{-10} mètre, l'unité de référence à l'échelle des particules élémentaires.

C'était sans compter sur la foudre, qu'Aurore avait bien ressentie lorsque nous nous étions fait la bise – elle qui attendait que le courant passât ! – et qui lui avait fait perdre pied.

À compter de son électrisation, en effet, Aurore, au lieu d'user ses jupes stylées sur les inconfortables chaises de l'UNEF, où d'ailleurs elle n'était plus la bienvenue depuis qu'elle avait délaissé Lionel, s'était mise à passer ses journées avec Sabine dans les cafés du Montparnasse.

Aurore y répétait à son amie les mêmes questions jusqu'à l'écœurement : « Est-ce que je dois sortir avec le mongol à la tête d'ange ?... je ne crois même pas qu'il ait une conscience politique… tu crois, toi ?... mais, chaque fois qu'il me fait la bise, j'ai l'impression d'avoir mis mes doigts dans une prise de courant !... à voir sa silhouette, il ne doit plus rien manger à cause de cette histoire, il faudrait peut-être que je le libère avant qu'il se suicide ?… hein, Sabine ?... dis-moi… je ne sais pas quoi faire ! »

Et puis, il y eut la première séance de tédé [T.D., Travaux Dirigés] de droit constitutionnel…

Chapitre 8 – Le jour où un humain surpassa une machine IBM

Le lundi 14 octobre 1991, une date historique dans l'épopée des Petit, quand le cours de Monsieur Ardant se termina, Aurore et moi disposions de vingt-cinq minutes pour rejoindre notre première séance de tédé, aussi lui proposai-je d'aller boire un Coca à la cafète, ce qu'elle n'avait encore jamais accepté ; et, comme d'habitude, elle déclina, cette fois au motif qu'elle ne souhaitait pas côtoyer les étudiants d'Assas, d'après elle, tous réactionnaires.

Ainsi, nous gagnâmes directement la salle tédé, où treize étudiants trépignaient déjà devant sa porte close, et, s'il semblait difficile de vérifier leur conscience politique droitière, d'après leur attitude, ils paraissaient à coup sûr terrorisés ; pourtant, un tédé, avais-je compris, ressemblait à un cours de lycée, à savoir une trentaine d'étudiants dans une salle de classe et un chargé de tédé, souvent un thésard, en guise de Professeur, donc rien de bien effrayant.

Tel un psychopathe en pleine crise de démence, l'un des étudiants se jeta sur moi, me demandant si j'avais réussi à terminer les exercices !... la semaine dernière, à la fin du cours magistral de droit constitutionnel, les appariteurs nous avaient distribué des énoncés d'exercices à faire pour le premier tédé, et c'étaient des calculs si simples que je n'avais pas jugé utile de les préparer à l'avance.

Je répondis à cet étudiant stressé et tutoyant que je n'avais pas formalisé mes réponses, que, si j'étais interrogé, je les calculerais de tête ; et, l'expression de son visage, d'abord stupéfaite, vira résolument hostile… et il partit chercher une autre victime plus apte que moi à partager sa détresse, il se tourna vers Aurore en lui jetant un regard qui exprimait : « Que fais-tu avec ce sale type ? »

- Tu n'as vraiment rien préparé ? – m'a demandé Aurore.
- Non, je t'assure, c'est très facile !
- Moi, j'y ai passé mon dimanche… je suis conne, j'aurais dû t'appeler et on aurait travaillé ensemble.

Venant du fond du couloir, deux hommes absorbés par leur conversation – c'étaient un jeune et un plus âgé, à l'instar d'un Maître Sith et de son apprenti dans la saga Star Wars – convergèrent vers notre salle de tédé, déverrouillant sa porte sans cesser de deviser : notre groupe aurait le privilège d'avoir non pas un, mais deux chargés de tédé !

Nous fûmes, Aurore et moi, parmi les premiers entrés, de sorte que nous pûmes nous asseoir, sans difficulté, côte à côte.

- C'est ardent ! – m'a chuchoté Aurore…
- Qu'est-ce qui est ardent ? – lui ai-je demandé parce que je ne voyais ni bûcher ni couleur vive autour de nous, m'exprimant à haute voix sans penser qu'Aurore avait sûrement eu une bonne raison de ne pas le faire.

Ma question provoqua un déluge de rires, des rires méchants – depuis le temps, je savais les reconnaître –, aussi conclus-je que j'avais lancé une énorme bêtise, mais sans pouvoir déterminer laquelle !

- C'est moi qui suis Ardant, Philippe Ardant, votre Professeur de droit constitutionnel ; et, si vous étiez venu ne serait-ce qu'une seule fois à mon cours, vous m'auriez peut-être reconnu… – m'a répondu, en lieu et place d'Aurore, celui que j'avais pris pour un vieux chargé de tédé.

Je n'avais manqué aucun de ses cours, mais, assis au sommet du grand amphithéâtre et lui officiant tout en bas, il m'aurait été difficile de le reconnaître ; je me demandai d'ailleurs comment Aurore l'avait pu... je décidai de ne pas argumenter, de me taire.

J'en fus bien inspiré, car, après son trait d'humour de professeur de droit – c'est un humour très particulier réservé aux initiés, qui, lorsque l'on a suivi les cinq années d'études permettant de le comprendre quelque peu, ne s'avère finalement pas hilarant –, Ardant se désintéressa de mon cas… il avait mieux à faire, à commencer par nous expliquer la raison de sa présence dans une banale salle de tédé si loin de son auguste chaire : en l'occurrence, notre Professeur avait décidé cette année, nous dit-il, de passer une demi-heure avec chacun des groupes de tédé, et il commençait par le nôtre.

Une fois cette introduction terminée, le vrai chargé de tédé, le jeune, fit l'appel comme à l'école, puis, nous avisa que nous allions corriger les exercices, si bien que l'ensemble des étudiants du tédé fouillèrent leurs cartables à la recherche des réponses qu'ils étaient supposés avoir préparées…

Mais, à en juger par leurs mines déconfites, beaucoup n'avaient sûrement pas su faire les calculs, ce qui était plutôt ennuyeux pour eux, car ils devraient bientôt expliquer pourquoi en présence du Professeur Ardant.

Je les observais impassible, alors que je savais que dans ma pochette bleue, hormis un ouvrage intitulé *Chromodynamique quantique*, il n'y avait rien d'autre qu'une canette de Coca-Cola tiède : je l'avais prise avec moi pour pallier une éventuelle crise d'hypoglycémie, car, selon mes parents, compte tenu de mon état de dénutrition, je pouvais en faire une à tout moment !

- Vous, le comique, oui, vous, jeune homme, vous n'avez pas fait les exercices ? – m'a demandé Ardant en me pointant impoliment du doigt, sans doute parce qu'il ne voyait aucun papier ni cahier devant moi.
- Non, j'ai regardé l'énoncé dans l'amphi, et ce sont des calculs très simples que je peux faire de tête – lui ai-je candidement répondu, provoquant une nouvelle avalanche de rires.

C'étaient encore des rires méchants, mais, cette fois, j'aurais juré qu'ils étaient dirigés contre Ardant ; en y réfléchissant, je lui avais répondu à la manière d'un caïd de collège, un peu comme Lionel qui défiait constamment la maîtresse, et, dans cette éternelle lutte prométhéenne entre le cancre et le professeur, Ardant avait marqué le premier set, je venais d'emporter le deuxième et le tédé se languissait de savoir quel camp gagnerait le match !... sauf peut-être Aurore, que je sentis désespérée quand je croisai son regard.

- Est-ce que quelqu'un pourrait donner à ce Pythagore des temps modernes un énoncé des exercices qu'il aurait dû préparer ?... comme ça, il nous démontrera ses formidables capacités de calcul ; bien sûr, sa note comptera pour l'examen, et, je précise à ceux qui l'ignoreraient qu'un zéro est éliminatoire et qu'il nous arrive encore d'en donner à Assas… – a lancé Monsieur Ardant d'une voix au ton paradoxal, mélange de l'exaspération du Professeur à qui on ne la fait plus et de l'excitation du chasseur s'attendant bientôt à piéger la bête et crier l'hallali !

Aurore s'empressa de me donner son énoncé. Il commençait par un tableau récapitulant le nombre de voix obtenues par les listes de quatre partis imaginaires (A, B, C et D) dans le cadre d'une élection fantasmée, à la suite de quoi l'énoncé disait qu'il y avait 117 sièges à pourvoir et nous demandait de déterminer combien de sièges chaque liste obtiendrait selon plusieurs méthodes de calculs, c'étaient ces méthodes qu'on appelait « le mode de scrutin » et c'était le fait que les résultats des élections dépendaient essentiellement du mode de scrutin qui devait normalement attirer notre attention sur l'imperfection de la démocratie, sauf celle d'Athènes à l'époque où elle s'appuyait sur le tirage au sort…

– Maintenant que vous avez un énoncé, pouvez-vous répondre à sa première question et m'indiquer quels seraient les résultats de chaque liste si on appliquait le scrutin proportionnel à la plus forte moyenne ? – m'a interrogé Ardant sur un ton suffisant.
– La liste A obtiendrait 33 sièges, la B en aurait 21, la C, 22 et la D, 44 – lui ai-je répondu à peine avait-il eu fini de parler.
– Très drôle, jeune homme !… vous avez certainement appris par cœur les résultats des calculs faits par l'un de vos camarades, serait-ce votre charmante voisine ?
– Non, je vous assure, je viens de tout calculer !
– Si c'est bien le cas, vous pourrez certainement me décrire les étapes intermédiaires : je vous écoute…
– D'habitude, je ne détaille pas mes calculs, c'est une question de principe, mais je vais le faire exceptionnellement… j'ai divisé le nombre de suffrages exprimés, soit 41 509 122, par 117, le nombre de sièges à pourvoir, et j'ai obtenu 354 779… ensuite, j'ai divisé en arrondissant à l'entier inférieur les votes pour la liste A, soit 11 473 773, par 354 779, ce qui lui a donné 32 sièges ; puis, j'ai fait la même chose pour les listes B, C et D… et, de cette manière j'ai affecté 116 sièges sur les 117 à pourvoir, il en restait donc 1 de vacant… après, pour chaque liste, j'ai pris le nombre de sièges obtenu à l'étape précédente auquel j'ai rajouté 1, soit 32 + 1 = 33 pour la liste A, 21 + 1 = 22 pour la B, etc. et, j'ai divisé les votes obtenus par la liste A, soit 11 473 773 par 33, ce qui m'a donné 347 690, et j'ai recommencé pour la liste B, obtenant 340 132, et la liste C, 346 214 et enfin la D, 347 178… la plus forte moyenne étant celle de la liste A, je lui ai affecté le dernier siège et elle est passée de 32 à 33 sièges.
– En somme, vous avez aussi appris par cœur les calculs intermédiaires, mais alors je ne comprends pas bien où vous voulez en venir : tant qu'à tricher, pourquoi est-ce que vous n'avez pas recopié les réponses de votre voisine sur un papier que vous auriez posé devant vous comme tous vos camarades ? – s'est-il obstiné, me faisant me demander qui était l'asperger dans cette salle.
– Je n'ai rien appris par cœur, je vous assure : si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à inventer des calculs qui n'étaient pas dans votre énoncé et je vous donnerai les résultats à la volée…

Ma proposition semblait avoir eu pour effet de déconnecter le cerveau d'Ardant, lequel ne disait plus rien et scrutait passivement le plafond, ce qui me terrorisa, parce que je me disais que ma rébellion avait peut-être provoqué un avécé chez ce Professeur ; quant aux étudiants du tédé, ils retenaient tous leur souffle !

Je regardai Aurore dans les yeux – comme le tutoiement, c'était très difficile pour moi –, où j'espérai trouver une forme d'encouragement ; et, j'y lisais bien quelque chose, mais c'était ambivalent, entre d'un côté : « Qu'est-ce qui m'a pris de regarder ton short en croûte de vache l'autre jour : à cause de toi, je risque d'avoir une mauvaise note en tédé, et ainsi perdre une année avant d'ouvrir ma boutique de mode, ce qui décalera d'autant la chute de tous les dictateurs du tiers-monde » et d'un autre côté : « Je t'aime Tycho, fais-moi l'amour tout de suite ; non, d'abord sers-toi de ton cerveau d'asperger pour battre ce réactionnaire de Professeur d'Assas, tu l'as déjà bien abîmé, finis-le maintenant ! »

- Je vous prends au mot, comment vous appelez-vous au fait ?... je n'ai pas écouté votre nom pendant l'appel – Ardant a-t-il enfin répondu après son interminable pause cognitive…
- Tycho Petit, Tycho comme l'astronome danois qui a inventé la première horloge décomptant les secondes – lui ai-je répondu malgré les réserves du Consigliere Humbert sur cette façon de se présenter.
- Monsieur Petit, j'espère que vous le savez, beaucoup des républiques soviétiques viennent de quitter l'URSS, elles ont donc dû organiser leurs premières véritables élections libres ; et, dans le feu de l'action, il y en a une qui a bâclé son mode de scrutin : elle en a inventé un si compliqué qu'il a fallu appeler à la rescousse de grandes sociétés informatiques américaines pour calculer les résultats ; et, en vue des prochaines élections, ils m'ont demandé de leur faire des propositions de simplification, j'y travaille en ce moment même.
- Vous avez décroché un beau contrat !
- Très beau, je vous remercie… et pour revenir à votre, appelons-le « défi » , j'ai avec moi les résultats de leurs dernières élections : je vais vous les donner et vous expliquer leur étrange mode de scrutin ; après, on verra bien si vous affectez les sièges à pourvoir comme les ordinateurs américains… est-ce que cela vous convient, Monsieur Petit ?
- Oui, parfaitement, Monsieur le Professeur – il m'appelait désormais Monsieur, je pouvais bien lui donner du Monsieur Professeur…

Monsieur le Professeur m'expliqua les règles applicables à ces élections, des règles baroques et complexes mixant système majoritaire et proportionnel, où chaque électeur devait inscrire sur son bulletin de vote à la fois le nom d'un candidat et celui d'une liste, où l'atteinte d'un certain seuil par chaque candidat dans la partie majoritaire (non pas un seuil fixe, mais un seuil calculé par rapport à des moyennes) ouvrait le droit à une surreprésentation de sa liste dans la partie proportionnelle, et réciproquement, etc. etc… et puis, bien sûr, il me donna le résultat brut des élections, c'est-à-dire le nombre total des voix obtenues par chacun des candidats et des cinq listes.

Deux minutes après qu'il m'eut fourni ces informations, le temps de tout lire, je lui répondis :

- 98 sièges à affecter la liste MZR, 55 pour la liste PT, 16 pour la liste KO, 3 pour la SL et 1 pour la KVS ; par ailleurs, les candidats suivants ont été élus indépendamment de leur inscription sur une liste : Pokpokcat A., S. Baybakpae, E.F., Uzakbae, R.N., Subanbeko, A. Yusuro, A.L. Tolono, E.T., Şıkmamato, N. Turusbeko, Z. Aydaro, S.A. Zheenchoroe, A.Z. Gaipkulo, I.L., Alimbeko, A. Dyushalie, S.M. Tilla et E. Bokoe… je suis sûr de mes calculs, mais pas de ma prononciation, ai-je précisé.

Ardant compara et compara encore les résultats des élections calculés par les ordinateurs américains quelques mois auparavant et ceux que je venais d'énoncer, me demanda de les répéter plusieurs fois : à l'évidence, j'étais arrivé aux mêmes chiffres que les machines d'IBM, son visage ayant changé de couleur !

– Comment avez-vous fait ? – a-t-il finalement explosé.
– J'ai tout simplement calculé…
– Il vous a fallu quelques secondes, alors que les ordinateurs d'IBM ont mis une nuit complète : les informaticiens ont dit que des problèmes de références circulaires nécessitaient de faire explorer par les ordinateurs des milliards de milliards d'hypothèses, comme aux échecs !
– Ce n'étaient que des ordinateurs… – ai-je innocemment conclu.

Cette fois, beau joueur, Ardant ordonna au chargé de tédé de me mettre dix sur dix en contrôle continu pour toute l'année – j'étais donc mécaniquement assuré de réussir l'épreuve de droit constitutionnel, c'est-à-dire la moitié de l'admissibilité de l'examen de première année – et puis s'en alla en se plaignant d'avoir perdu trop de temps avec nous.

Le chargé de tédé, après que notre Professeur eut rageusement claqué la porte, philosopha à propos de l'impact du mode de scrutin sur le résultat des élections, expliquant que c'était là que se jouait la légitimité d'une démocratie ; et ce fut un soliloque plus qu'une discussion avec ses étudiants, qui ne l'écoutaient guère : Ardant et moi-même leur avions offert un joli spectacle plein de rebondissements, aussi une austère réflexion sur la démocratie ne saurait-elle pas rivaliser avec lui !

Je n'ai pas besoin d'en dire plus sur cette propension du futile à éclipser le fond, ni sur toutes les conséquences tragiques qui en découleraient dès l'émergence des réseaux sociaux, car, Mesdames et Messieurs de la Commission, vous connaissez tout cela bien mieux que moi.

Le tédé se termina et Aurore s'en alla en me donnant rendez-vous le lendemain pour le cours de droit civil. J'en fus particulièrement dépité parce que j'avais espéré que mon exploit du jour m'aurait valu un supplément d'attention…

Chapitre 9 – La dame au caniche abricot

Comme tous les mardis, le lendemain de ma joute calculatoire avec le Professeur Ardant, je m'installai à ma place au sommet du grand amphithéâtre, et, tandis que j'attendais impatiemment Aurore, j'eus la nette impression d'attirer les regards de plus d'étudiants que je n'aurais dû.

Aurore arriva enfin, m'avisant que toute la fac était au courant de mes exploits en tédé ; d'après elle, j'étais devenu une célébrité et l'on m'avait même donné un surnom : IBM Man… à l'UNEF, ils jugeaient stigmatisant de surnommer un autiste comme une firme américaine, aussi envisageaient-ils une campagne de tractage devant Assas qui dénoncerait cette énième dérive de notre université. L'UNEF, en réalité, m'avoua Aurore, ne voulait pas se laisser distancer par le GUD, dont on disait qu'il préparait un tract pour demander l'exclusion des autistes d'Assas, sauf les asperger, parce que le psychiatre autrichien ayant donné son nom au syndrome avait sans doute collaboré avec le régime nazi : en somme, bien qu'à l'origine de tout ce remue-ménage, je n'étais pas concerné…

Lorsque M. Terré commença son cours de droit civil, je ne parvins pas à me concentrer sur l'ouvrage de physique que j'avais pris avec moi, car j'avais l'esprit occupé à tirer les conséquences de mon nouveau statut : je me disais que je préférais IBM Man à l'Asperge et que, dans le fond, mieux valait être la célébrité d'une grande université que le solitaire aux ondes répulsives d'une école communale, et je me demandai si ce changement de statut améliorerait mes chances de susciter l'intérêt d'Aurore pour ma modeste personne.

Les appariteurs, à la fin du cours, nous distribuèrent d'épaisses liasses de papier avec les devoirs que nous aurions à préparer pour le premier tédé de civil.

- Je ne comprends rien – s'est plainte Aurore après les avoir regardées.
- Malheureusement, il n'y a aucun calcul – lui ai-je avoué, dépité, après avoir moi aussi jeté un œil.
- Je suis certaine, malgré tout, que tu t'en sortiras mieux que moi : tu ne veux pas qu'on prépare le tédé ensemble ? – m'a-t-elle demandé sur un ton implorant.
- Mais volontiers, avec plaisir !... si tu es disponible, on peut commencer tout de suite – ai-je réussi, alors que mon cœur était sur le point d'exploser sous sa propre pression, à lui répondre sans bégayer.

– Non, j'ai rendez-vous avec une amie… tu pourrais venir chez moi ce soir, 226 boulevard Raspail, code A238B, vingt heures, ça t'irait ?... on commandera des pizzas – m'a-t-elle proposé et j'ai évidemment accepté.

Aurore partie, j'allai m'asseoir à la cafète pour lire ces papiers qui me valaient ma première invitation chez une fille. Ils contenaient cinq longs textes rédigés dans un style encore plus indigeste que celui de Marcel Proust : au bac français, j'avais dit à l'examinateur qu'il aurait dû apprendre à maîtriser la complexité de ses phrases avant d'oser se faire publier, et il m'avait mis 2 sur 20 !

Nos cinq textes, en effet, étaient écrits d'une seule phrase composée d'une multitude de propositions commençant toutes par « attendu que » et séparées par des points-virgules, laquelle phrase pouvait courir sur plusieurs pages, de sorte qu'on attendait, qu'on attendait, qu'on attendait… mais qu'il ne se passait jamais rien, ou si peu, un étrange « par ces motifs » concluait la litanie des attendus…

Après ces gros blocs illisibles, la dernière page de la liasse se terminait par cette obscure question à laquelle Terré nous demandait de répondre : « Pensez-vous que les arrêts ci-dessus infirment ou confirment l'adage *'Infans conceptus pro nato habetur quoties de comodo ejus agitur ?'* »

Qu'est-ce que voulait dire ce charabia ?... à l'époque, notre Google, qui s'appelait Minitel, permettait seulement d'accéder à l'annuaire des abonnés au téléphone, fixe bien sûr, et aussi, c'est vrai, à des messageries érotiques, mais en aucun cas à des traductions de citations latines… il me fallait donc revisiter le cours de M. Terré dans l'espoir d'y trouver quelques éclaircissements.

J'avais mémorisé les cours en associant à chacune des idées développées par Terré des nombres premiers de couleur indigo, gardant ainsi les nombres premiers des autres couleurs pour une future utilisation : je pensai au 2, celui qui, par convention, démarrait la série des nombres premiers – je dis bien par convention, pour moi le nombre 1 était aussi premier : il n'était bien divisible que par 1 et par lui-même… – et, aussitôt, l'image d'un décolleté donnant sur une poitrine aussi ferme que généreuse s'imposa à moi, à l'évidence celle d'Aurore un jour de folie vestimentaire ; un 3 indigo me fit voir ses beaux yeux bleus ; un 5 invoqua son nez mutin ; j'essayai jusqu'au 97 qui me restitua le mouvement de ses fesses musclées quand elle avait descendu la travée de l'amphithéâtre pour aller récupérer le capuchon de son stylo Montblanc…

Ainsi, je m'étais cru en train de mémoriser le cours de M. Terré et en même temps de m'initier à la physique quantique, alors qu'en réalité je n'avais fait qu'enregistrer la plastique d'Aurore pendant des heures, aussi ne maîtrisais-je pas une seule notion de droit civil ni encore moins les adages latins !

Il n'était que douze heures quinze et j'avais rendez-vous à vingt heures chez Aurore, si bien qu'en achetant un ouvrage de droit civil, j'aurais tout le temps de combler ces quelques semaines de retard ; heureusement, il y avait une librairie juridique à dix mètres de l'université, où j'allai immédiatement.

Tandis que je faisais la queue, j'entendais chuchoter dans mon dos et, au milieu de paroles inaudibles, distinguais « IBM Man » qui revenait trop souvent… vint mon tour, et je constatai alors que la célébrité, si elle contrevenait au principe de discrétion, offrait quelques avantages : malgré la file d'attente dans son magasin, la libraire prit le temps de bien s'occuper de moi, acceptant que je lui soumette les textes mal rédigés que Terré nous avait donnés.

Ainsi, après s'être emparée d'un dictionnaire des adages latins, elle me montra que '*Infans conceptus pro nato habetur…*' signifiait qu'un enfant conçu était considéré comme « né » chaque fois qu'il pouvait en tirer un avantage, par exemple un fœtus dont un légataire mourrait avant que sa mère ne l'eût accouché, de sorte que, si l'on ne le considérait pas comme « né » au moment du décès, il viendrait au monde déshérité et donc plein de regrets et d'amertume…

L'idée que quelque chose puisse posséder une propriété, en l'occurrence celle d'être né, parce que cela lui conférait un avantage me paraissait contraire à la plus élémentaire logique, soit ce fœtus possédait la propriété d'être né, et alors il n'était plus un fœtus mais un bébé, soit il ne la possédait pas, et alors « son avantage » n'y pourrait rien changer ; dès lors, ceux qui avaient inventé l'adage *'infans conceptus...'* s'étaient sûrement trompés, affirmai-je à ma nouvelle amie la libraire, ajoutant que je m'étonnais que Monsieur Terré voulût nous faire raisonner sur une contradiction logique, lui qui avait l'air si vif d'esprit…

La libraire me regarda déconcertée – je n'avais pas encore compris que le droit n'était pas une matière logique, mais bien politique, de sorte que la question du statut du fœtus, et donc de l'avortement, s'abordait différemment à Assas (de droite, comme je l'ai dit) et à Nanterre (de gauche) –, puis elle me dit que, à la réflexion, il n'était pas judicieux que j'achetasse son dictionnaire des adages, car je risquais d'y déceler trop de contradictions logiques…

Elle se rappelait, en revanche, avoir encore en stock un exemplaire d'un ouvrage intitulé « Travaux dirigés de droit civil 1re année : méthodologie et sujets corrigés » qui, s'il n'était plus à jour, proposait un devoir corrigé dont le sujet était le même que celui qu'on nous avait posé, y compris ce que j'appelais les « textes mal rédigés » et que d'autres étudiants nommaient sûrement arrêts de la Cour de cassation, la plus haute juridiction de l'ordre judiciaire, précisa-t-elle pour ma complète information.

Je voulus acheter ce livre providentiel, mais elle m'en fit cadeau !

Je rentrai après chez moi et passai mon après-midi à mentalement numéroter le contenu de cet ouvrage, donc à le mémoriser puisque je n'étais pas distrait par la beauté d'Aurore ; à dix-huit heures, je le maîtrisais bien, et, s'agissant de ses pages 108 à 116, le corrigé de notre exercice, je les connaissais littéralement par cœur : ce serait toujours utile pour épater la femme de ma vie, m'étais-je dit.

J'annonçai à mes parents que je passerais ma soirée avec un groupe de travail dans les locaux d'Assas et qu'il y aurait de quoi se restaurer sur place ; et, ils feignirent de me croire, je n'en demandai pas plus…

Quand nous avions des invités à la maison, ils arrivaient toujours avec un bouquet de fleurs et une bouteille : si je ne pouvais pas amener des roses à une soirée de préparation de tédé, il me restait l'alcool, sauf que je n'y connaissais rien… je demandai donc au caviste de la famille Petit de me conseiller, qui voulut en savoir plus sur ma soirée, me promettant de ne rien répéter à mes parents.

Je lui dis que j'allais faire du droit chez une amie très séduisante et que je serais le seul invité, alors il s'enquit de la couleur des cheveux d'Aurore, jugeant qu'une bouteille de champagne Dom Pérignon s'imposait après que le lui eus précisé blonds ; j'aurais aimé, par curiosité, savoir ce qu'il m'aurait conseillé pour une brune ou une rousse, mais n'osai lui demander : j'étais gêné de parler de ces choses-là.

J'arrivai en bas de chez Aurore bien trop tôt, aussi décidai-je de me promener dans le quartier jusqu'à l'heure du rendez-vous… et à dix-neuf heures cinquante-huit, je voulus enfin pénétrer dans l'immeuble, mais le code que m'avait donné la belle n'était pas le bon, peut-être l'émotion m'avait-elle empêché de le mémoriser, de sorte que la porte refusait obstinément de s'ouvrir : je faillis m'évanouir, ne maîtrisant pas encore ce genre de situations critiques !

La dame au caniche abricot, celle qui m'avait indiqué mon chemin deux mois plus tôt, apparut à cet instant – il s'agissait bien d'une apparition, car absorbé par le cataclysme du code de porte erroné, je ne l'avais pas vu venir –, à l'évidence, elle habitait ici et rentrait de la promenade de son adorable petit chien.

- Vous allez chez Aurore van Dieten, n'est-ce pas ? – m'a-t-elle demandé en m'ouvrant cette satanée porte.
- Comment vous le savez ?
- Je suis un peu voyante, mon vieux mari, Gabriel, paix à son âme, disait plutôt « folle » … bref, je devine que vous allez bientôt épouser Aurore, et je dois vous avertir que ce mariage finira en tragédie ; je suis désolée, croyez-le ou non, je déteste annoncer ce genre de nouvelles sordides à des gens que je trouve sympathiques, et, vous, je vous trouve très beau…
- Mais c'est horrible !... qu'est-ce qui vous fait penser que je ne dois pas me marier avec Aurore ?... enfin, si elle veut m'épouser, nous sommes loin d'en être-là : j'ai rendez-vous pour travailler avec elle ce soir, et c'est la première fois que nous faisons cela.
- Votre âme est bleue, celle d'Aurore aussi, et, hélas, il n'est pas possible d'unir ces deux couleurs sans provoquer une catastrophe.
- Je vois des couleurs partout, mais je ne savais pas que les âmes en avaient une ; et, d'ailleurs, je ne crois pas aux âmes… mettons qu'elles existent, comment on peut éviter ça ?
- Oubliez tout ce que je viens de vous dire, je divague : je ne suis qu'une vieille folle, Gabriel avait bien raison !… dépêchez-vous d'aller retrouver Aurore, c'est au 3e, appartement 33.

Je décidai, comme elle me l'avait elle-même conseillé, d'effacer ses funestes augures de ma mémoire et montai quatre à quatre l'escalier qui me semblait conduire au paradis !

Chapitre 10 – De l'origine du monde…

Je sonnai à la porte du paradis, et ce fut une Aurore en jeans moulant et tee-shirt échancré qui me l'ouvrit !… jusque-là, je l'avais toujours vue habillée dans le style Sonia Rykiel – femme libérée, mais pas objet sexuel – idolâtré par ma mère, sauf une fois où elle portait une mini-jupe en cuir (mon souvenir 97 indigo) et une autre un pull fort décolleté (mon souvenir 2) ; finalement, n'en déplaise à ma mère, Aurore me paraissait encore plus désirable déguisée en bimbo !

Ébloui par l'intensité des particules de sex-appeal qu'elle irradiait, ces fameux flirtons, tel un automate, je sortis la bouteille de Dom Pérignon de ma pochette bleue et la lui tendis, omettant de lui faire la bise… elle me remercia, ajoutant, presque sur le ton de la réprimande, que j'aurais dû ne venir qu'avec mon seul cerveau, que c'aurait été bien assez ; après quoi, Aurore me dit d'aller attendre au salon le temps qu'elle trouvât des verres dignes de mon champagne.

Depuis le confortable canapé en cuir beige, j'observai ce qu'Aurore qualifiait modestement de studio, alors, qu'avec son petit salon, sa cuisine et sa chambre, il tenait plutôt de l'appartement ; son père, qui payait le loyer, exerçait comme avocat fiscaliste : je réalisai que ce serait une spécialité à considérer… après la configuration des pièces, j'analysai les meubles, et, voyant que la table basse en teck devant moi reposait sur une peau de zèbre, je me dis que la présence ici d'une dépouille d'animal sauvage, donc protégé, ne faisait pas très UNEF…

Aurore revint avec un plateau joliment présenté, j'ouvris la bouteille de Dom Pérignon et nous trinquâmes…

- On dirait une vraie peau de zèbre – ai-je amorcé la conversation.
- C'est un vrai zèbre, je l'appelle Doudou : ça va te paraître morbide, mais je l'avais déjà dans ma chambre d'enfant, alors je m'y suis attachée… mon père est originaire d'Afrique du Sud, il y va de temps en temps, il y chasse même, et cette peau vient de là-bas.
- Tu vas trouver ma question stupide, mais pourquoi tu n'es pas métisse ou noire puisque ton papa est Africain ?
- Mon père est un Afrikaner… – a-t-elle répondu en s'esclaffant.
- Je ne suis pas sûr de bien savoir ce que ça veut dire…
- Les Afrikaners sont les protestants hollandais et français, les huguenots, qui ont émigré en Afrique du Sud au XVII^{e} siècle.

– C'est incroyable !... mon père est Suisse par sa mère, mais, au départ, les ancêtres de ma grand-mère étaient des Français, nobles et huguenots qui ont émigré en Suisse au moment de la révocation de l'Édit de Nantes, ce qui les a privés de leurs titres et de leur fortune – lui ai-je narré, ce qui était la stricte et triste Vérité.
– Même s'ils ont tout perdu en se mêlant avec les Suisses, tes ancêtres ont mieux choisi que les miens, parce que le pays neuf qu'ils ont construit est une vraie merde : l'Afrique du Sud a aboli l'apartheid il y a seulement quatre mois ; et, je t'assure, pas grâce aux Afrikaners conservateurs comme mon père : lui, au contraire, il était ivre de rage qu'on ait supprimé ce système fasciste !… Tycho, parlons d'autre chose.

J'étais ravi de nous être trouvé une origine huguenote commune, mais, à cause de la politique, Aurore ne l'assumait pas ; d'ailleurs, sans doute avait-elle tourné gauchiste uniquement pour exaspérer son père qui, si je comprenais bien, devait se situer plutôt à l'extrême droite, et, dans ces conditions, réalisai-je, j'aurais mieux fait d'évoquer mon grand-père juif et trotskyste…

– J'ai avancé sur le tédé de droit civil – l'ai-je avisé, estimant que le sujet soulèverait moins de polémiques que l'Afrique du Sud.
– On verra le tédé plus tard… au lieu de me parler de tes ancêtres huguenots ou de droit civil, parle-moi de toi, Tycho.
– Comment ça, de moi ? – lui ai-je répondu, tétanisé, car le docteur Renault m'avait demandé de faire exactement la même chose !
– On n'a jamais le temps de discuter à la fac : j'arrive, le cours commence et après je dois filer à l'UNEF… je sais juste que tu es un génie des mathématiques pas très à l'aise avec les gens et que tu es très beau ; ça, je te l'ai déjà dit.
– Oui, je me rappelle bien, et je voulais te répondre quelque chose, mais le cours a commencé.
– Lance-toi !… qu'est-ce que tu voulais me répondre ?
– Que… que… que je te trouve très belle aussi !
– Tu es puceau ? – m'a-t-elle demandé à brûle-pourpoint.

Quand j'avais réalisé qu'être puceau à mon âge posait un problème, c'est-à-dire après avoir refusé les avances de la rousse de France Télécom, je m'étais dit que ce serait à moi de prendre les devants sur le sujet, aussi était-ce doublement raté : Aurore m'avait précédé et que j'avais passé mon après-midi à faire du droit civil au lieu de préparer mes arguments sur cette épineuse question…

– Heu… tout dépend… non, bien sûr !... enfin si, mais…
– Oui ou non ? – m'a-t-elle coupé, d'une voix toutefois bienveillante.
– Oui.
– Moi, j'ai déjà beaucoup trop fait l'amour, je dis « trop » parce que je n'avais pas toujours de bonnes raisons ; mais, je n'ai aucun doute pour ce soir : elles sont excellentes !

Aurore avait donc l'intention de faire l'amour avec quelqu'un ce soir, soit c'était moi, soit elle avait rendez-vous avec un autre garçon après notre séance de travail ; or, normalement, enfin je l'imaginais comme ça, lorsqu'une fille invitait un camarade de fac à préparer un tédé, elle ne lui demandait pas dès son arrivée s'il était puceau, il y avait donc une probabilité relativement élevée qu'Aurore eût bien l'intention d'avoir une relation avec moi.

J'étais en train de calculer cette probabilité, quand, sans crier gare, Aurore se vautra sur moi et colla sa bouche à la mienne, introduisant sa langue à l'intérieur !... il s'agissait de la plus terrible violation de ma sphère d'intimité que l'on pût concevoir, de sorte que je fus à deux doigts de hurler et de la repousser du canapé, ce qui serait revenu à la jeter par terre, où, heureusement, son zèbre aurait amorti sa chute… mais sa langue toucha la mienne avant que je n'eusse le temps de réagir, et ce contact provoqua un foudroiement d'une telle intensité qu'il fit voler en éclat l'ensemble de mes mécanismes autistiques de protection !

À la suite de quoi, je m'abandonnai avec délice à ce baiser, toutefois, ignorant la technique, j'imitai les mouvements de la langue d'Aurore, ce qui sembla lui convenir à merveille puisque nous n'arrêtâmes de nous embrasser qu'une fois arrivés l'un et l'autre complètement à bout de souffle… nous reprîmes notre respiration, et après elle m'entraîna dans sa chambre, où elle retira ses ballerines, son jeans et son tee-shirt, puis, seulement vêtue d'un string et d'un soutien-gorge en dentelle blanche, s'allongea sur son lit…

Continuant à l'imiter, je me défis de tous mes vêtements, sauf mon caleçon, et restai debout à côté du lit, intimidé… Thalès – c'était le nom de mon sexe, j'avais appris qu'il lui en fallait-un et celui-ci m'avait semblé approprié – cherchait à se mettre en position horizontale, mais ne le pouvait pas à cause de mon caleçon en jeans, mon dispositif anti-érection que j'avais mis pour ne pas être gêné pendant notre séance de travail !... ainsi, Thalès, comme une plante assujettie à un tuteur, n'eut d'autre choix que de se déployer verticalement le long de ma cuisse, et me fit payer cette contrainte par une lancinante douleur !

Comprenant la gêne de Thalès, dont la pointe turgescente avait émergé de la cuisse droite de mon caleçon en jeans, Aurore me suggéra de retirer ce vêtement bizarre, tout en précisant que, la prochaine fois, il vaudrait mieux venir chez elle avec un modèle plus souple, et comme ça pouvoir le garder au début, car l'attente faisait aussi partie du plaisir ; pour sa part, dans une série de gestes fluides et gracieux, elle dégrafa son soutien-gorge avant d'ôter son string…

Enfant, adolescent aussi, j'étais souvent allé en vacances à Saint-Tropez avec mes parents, et nous avions passé nos journées sur les plages de Pampelonne. Il y en avait une, pas loin de la nôtre, réservée aux naturistes, que j'avais espionnée tous les jours, et, ce faisant, j'avais vu moult sexes féminins : un mystère caché derrière une foisonnante fourrure, avais-je conclu après cet audit…

Mais, plus tard, Antoine, mon camarade albinos, m'avait prêté des cassettes de sa collection de VHS pornographiques, et j'avais alors réactualisé ma conception de l'entrejambe des femmes, c'était, sauf chez les naturistes, une ouverture à la géométrie complexe, en particulier son pourtour, située dans une zone complètement glabre ; notons que le sexe d'Aurore se situait capillairement entre ces deux extrêmes, plus proche quand même de celui des actrices pornos, et que je trouvais ce compromis de loin la configuration la plus attirante !

J'aurais pu rester des heures debout au-dessus d'Aurore à contempler son intimité, mais notre langoureux baiser avait brisé les chaînes de la force primitive habituellement remisée dans les oubliettes de mon cerveau, qui, me voyant détailler de loin cette féminine béance au lieu d'agir, perdit toute patience, conquit le contrôle de ma volonté et me fit me jeter sur Aurore !… la suite, Mesdames et Messieurs de la Commission, n'apporterait rien d'utile à vos travaux, disons simplement que j'avais quitté l'état de puceau, un changement de paradigme.

Ma force primaire, après son putsch, retourna là d'où elle était venue – l'existence de cette force expliquait pourquoi, sans doute, le docteur Renault m'avait traité de possible schizophrène –, et moi j'eus furieusement sommeil, mais j'avais envie de connaître la note qu'Aurore attribuerait à ma prestation ; aussi, quand elle alluma une cigarette et me proposa de la partager – ce que je refusai parce que je ne fumais pas –, je m'obligeai à rester éveillé et discuter avec elle.

- Alors, tu as aimé Tycho ? – s'est-elle enquise, sûre de la réponse.
- Oui !... de mon côté, c'était génial !... et toi ?

– Je vais te rassurer tout de suite : je n'ai jamais autant joui !… donc oui, c'était très très bien… mais, normalement, ce n'est pas comme ça qu'on fait avec moi, par exemple si mon amant veut me prendre en levrette, il me demande mon avis plutôt que de me retourner d'autorité comme une crêpe, et il me caresse un minimum au lieu de s'introduire tout de suite comme un sauvage !... si je lui donne la permission de me donner quelques fessées, et, même si je les aime, il faut la demander, il mesure sa force et s'abstient de couvrir de bleus mon postérieur… plein de petits détails comme ça qui rendent l'acte plus romantique : ne t'inquiète pas, mon amour, tu feras encore mieux la prochaine fois…

Je m'étonnai de ses réserves, n'ayant fait qu'appliquer les meilleures pratiques, celles que j'avais étudiées, image après image, dans les films que m'avait prêtés Antoine ; et cela n'avait pas été facile, parce que, chez moi, il y avait toujours des gêneurs dans le salon, or c'était là que se trouvait la télévision et le magnétoscope… quoi qu'il en soit, Aurore reconnaissait qu'elle n'avait jamais autant joui, m'appelait « mon amour » et venait de m'indiquer les défauts à corriger pour la prochaine fois, donc il y en aurait une, donc j'étais devenu son petit ami !

Nous nous rhabillâmes après cet échange fructueux : Aurore avait faim, et moi aussi pour la première fois depuis longtemps. Elle appela Spizza 30, la société qui livrait les pizzas à domicile ; et, après avoir raccroché, me tendit son gros téléphone en disant que ce serait une bonne idée « d'appeler » , mais sans préciser qui !… certes, j'aurais bien voulu raconter mes exploits à un ami, seulement je n'avais qu'Antoine, lequel n'était joignable que par la ligne familiale et, chez les bourgeois, tout du moins en ce temps-là, il était malpoli d'appeler aussi tard.

Aurore, voyant que je ne savais pas quoi faire de son téléphone, m'expliqua que, afin qu'ils ne s'inquiètent pas, c'étaient mes parents que je devrais prévenir que je ne rentrerais pas de la nuit, il s'agissait une précaution recommandée quand l'on habitait encore chez eux : elle parlait d'expérience, étant sortie avec le fils encore très mineur du préfet de police qui, la première nuit, avait oublié d'alerter sa famille et ainsi déclenché l'équivalent du plan ORSEC !

Je me doutais bien que je devrais prévenir mes parents la première fois que je découcherais, mais je n'avais pas compris que je resterais chez Aurore après la pizza, que ce serait donc aujourd'hui cette première fois !... rien de plus logique finalement dans la mesure où j'étais maintenant son petit ami : j'appelai aussitôt la maison.

- Allo, c'est Tycho – ai-je dit à ma mère, puisque c'est évidemment elle qui a décroché.
- Tu as un problème ? – m'a-t-elle demandé d'une voix anxieuse.
- Non, pas du tout, on avance bien, mais pas aussi vite qu'on voudrait : on va être obligés de travailler une bonne partie de la nuit, peut-être toute la nuit… heureusement, ils nous ont laissé les clés d'Assas.
- Comment ça, « ils » vous ont laissé les clés, c'est qui « ils » ?
- ben… l'administration, ils nous ont prêté les clés de la salle et aussi celles de l'entrée de la fac pour quand on voudra partir.
- Ah bon ?… ils vous font vraiment confiance !… à demain alors, Tycho.
- Oui, à demain, Maman.

Consternée, Aurore me demanda si j'avais espéré que ma mère goberait une seule de ces « conneries » , mais surtout me reprocha de ne pas tout simplement lui avoir dit que j'étais boulevard Raspail dans le studio de ma nouvelle petite amie, Aurore, qu'elle connaissait déjà par téléphone, celle qui comme elle adulait Sonia Rikiel…

Je n'y avais pas pensé, réalisai-je, ce qui prouvait que le mensonge était devenu, chaque fois que cela m'épargnait un effort, ma façon normale de communiquer avec les gens ; était-ce parce que j'avais encore en mémoire le concours des *Douze petits génies* comme une meurtrissure gravée au fer rouge ?... que les choses auraient été différentes, Mesdames et Messieurs de la Commission, si ce maudit concours n'avait pas eu lieu !

Nous n'avions plus qu'à manger nos pizzas, nous aimer à nouveau et dormir un peu… voilà donc ce que l'on faisait avec une petite amie : je trouvais le concept enthousiasmant.

Chapitre 11 – Une romance finement orchestrée

Je me réveillai enlacé à Aurore, une position à la fois délicieuse et inconfortable, car, ayant le bras gauche coincé entre le matelas et le dos de ma petite amie, je ne pouvais guère bouger ; alors, dans l'espoir de ne pas la réveiller, lentement, délicatement, je tentai de reprendre possession dudit bras, et, quand j'y parvins enfin, ce fut pour constater avec effroi que ma main gauche, au lieu de répondre à mes ordres, pendouillait inerte au bout de ce bras libéré : je hurlai aussitôt de désespoir, un peu comme le font les chiens et les loups !

Mes cris réveillèrent Aurore en sursaut, qui voulut en connaître la cause : je lui expliquai que ma main avait passé des heures dans une position bloquant la circulation du sang, si bien qu'elle se trouvait maintenant hors d'usage et peut-être à jamais…

Elle s'esclaffa, puis m'embrassa sur la bouche, soutenant ensuite que je souffrais de ce que les médecins appelaient « la paralysie des amoureux » , un problème bénin qui se résoudrait tout seul dans quelques minutes ; de fait, à peine eut-elle fini sa phrase, que je ressentis d'effroyables fourmis dans ma main malade, le signe, selon ma petite amie, d'un retour progressif à la normale.

Pendant que je souffrais le martyr, me demandant si toutes les paralysies de l'amoureux guérissaient spontanément ou s'il fallait parfois amputer, Aurore préparait notre petit déjeuner dans sa cuisine.

Quand elle en revint, ma main, conformément à ses prévisions, avait ressuscité… elle posa sur le lit un plateau décoré de girafes, avec des biscottes, du beurre, de la confiture d'abricot « bio » (une rareté à cette époque) et deux tasses de café « équitable » Max Havelaar qu'elle avait acheté en Allemagne : l'on n'en vendait pas encore en France, déplora-t-elle, mais c'était imminent.

Après avoir goûté son café sans *a priori*, j'avouai à Aurore ne pas le trouver supérieur au Jacques Vabre du Prisunic en bas de chez moi ; mais ma petite amie m'expliqua qu'un café équitable n'était pas meilleur qu'un autre, juste plus cher, et que ce supplément de prix permettait de mieux rémunérer son producteur, ce qui engendrait un cercle vertueux et ainsi contribuait au développement d'un pays moins avancé, tout cela avec une simple tasse de café, s'enthousiasma-t-elle !

Je prétendis trouver le commerce équitable formidable et avoir hâte qu'il arrivât en France, comme ça je pourrais enfin payer mon café plus cher, mais nous cessâmes rapidement de discuter de la juste rémunération des paysans du tiers-monde, l'envie de faire l'amour nous taraudant à nouveau…

* * *

Ce premier petit déjeuner constituerait la matrice du fonctionnement de notre couple. Je ne réussirais en effet jamais à m'intéresser au commerce équitable, ni plus généralement au tiers-mondisme forcené d'Aurore, pas plus qu'elle ne ferait le moindre effort en vue de comprendre en quoi consistait mes intérêts restreints, mais Aurore et moi bénéficierions pendant plusieurs années d'une entente sexuelle hors du commun.

Cela dit, nous nous aimions réellement et il aurait été faux de croire que notre relation se résumait à l'attirance physique qui nous faisait constamment échanger des trillions de flirtons, car, à part les obsessions tiers-mondistes d'Aurore, tout me plaisait chez elle, y compris ses défauts : pour ne citer que cet exemple, le vocabulaire des gauchistes de son entourage avait déteint sur elle, si bien qu'elle s'exprimait bizarrement et que, au lieu de traiter les garçons qui la sifflait dans la rue de goujat, rustre ou porc, elle leur assenait immanquablement un « enculé de fasciste « hors de propos, mais elle le faisait avec sur son visage des expressions de grande bourgeoise et ce décalage permanent me fascinait.

Il avait fallu, du côté d'Aurore aussi, plus que mon physique pour qu'elle tombât amoureuse de moi, sinon nous nous serions charnellement aimés dès les premières foudres ; et, j'avais bien compris que mes exploits arithmétiques pendant le tédé d'Ardant avait contrebalancé mes handicaps, muant l'autiste, schizophrène ou con que j'étais en amant acceptable ; j'en avais déduit qu'Aurore était amoureuse de mes facultés cognitives spéciales, ce qui me flattait : il n'y a pas plus de mérites à posséder des traits réguliers qu'un cerveau de compétition, pourtant tout le monde préfère être aimé pour son intelligence que son physique, moi compris, ce qui est à l'évidence illogique…

Comme sa meilleure amie Sabine me l'apprendrait un soir où elle serait ivre, en vérité, ce n'étaient pas mes facultés en elles-mêmes qui avaient attiré Aurore, mais la célébrité associée, mon statut d'IBM Man… et cela changeait tout, parce qu'asperger génie des mathématiques je le resterais jusqu'à ma mort, tandis que ma célébrité était par essence versatile !... et, si j'avais su cela plus tôt, Mesdames et Messieurs de la Commission, les choses auraient pris une tout autre tournure.

Puisque nous nous aimions et prenions beaucoup de plaisir au lit, nous restâmes ensemble malgré le désert de nos affinités intellectuelles. Néanmoins, il nous fallut nous organiser pour que notre relation ne se fît pas au détriment de nos intérêts restreints respectifs, en d'autres termes, ménager des moments qui me laisseraient continuer ma refondation du modèle standard de la physique des particules et permettraient à Aurore de chasser tous les dictateurs blancs du tiers-monde – y-en avait-il ? –, accessoirement, nous devions aussi réussir nos études de droit ; et, nous parvînmes à concilier ces différents impératifs grâce à un emploi du temps hebdomadaire savamment orchestré.

J'arrivais chez Aurore tous les dimanches soirs, où nous dînions aux chandelles, et pour ne pas gâcher nos retrouvailles, plutôt que de parler de politique ou de sciences physiques, nous nous regardions dans le blanc des yeux avant de faire l'amour une bonne partie de la nuit…

Les lundis, nous allions ensemble en cours à Assas, toujours en haut du grand amphithéâtre. Nous pouvions arriver quelques instants avant le professeur sans craindre de trouver nos places occupées : il n'y avait pas un étudiant qui ignorait que c'étaient celles d'IBM Man et de sa copine, de sorte qu'aucun d'entre eux ne se serait risqué à les occuper… ensuite, nous allions en tédé et, enfin, retournions chez Aurore pour un peu travailler le droit et faire l'amour jusqu'au lendemain.

Les mardis, après avoir assisté au cours de droit civil, nous faisions l'amour jusqu'au soir… à la suite de quoi, nous allions dîner dehors et voir un spectacle, parce que le mardi était le jour de notre sortie culturelle : les mardis pairs les choix revenaient à Aurore et moi j'avais les impairs.

Les soirs où c'était mon tour, s'agissant du restaurant, j'optais pour l'Hippotamus du quartier : j'aimais bien la viande, quant à ma petite amie, même si elle s'en défendait, comme elle avait été élevée avec des steaks saignants à chaque repas depuis sa plus tendre enfance, elle ne pouvait s'en passer… concernant les spectacles, je privilégiais le cinéma, et à défaut de films portant sur les mathématiques – il y eut *Un homme d'exception*, mais ce fut en 2001, bien plus tard –, je choisissais les histoires d'animaux et en particulier celles avec des chiens.

Quand le mardi était pair, Aurore m'initiait aux plus infâmes cuisines des plus pauvres des pays d'Afrique, celles du Burundi, du Niger ou du Togo ; j'ignorais, avant de rencontrer ma petite amie, qu'il existait à Paris des restaurants servant des mets aussi délectables que le ragoût de pieuvre, le gboma dessi ou le kilichi…

Venons-en aux spectacles qu'elle affectionnait, à savoir chant traditionnel tribal, danse primitive, théâtre ethnique, etc., qui n'avaient rien à envier à ses cuisines, et souvent, en plus, il fallait se rendre dans des banlieues malfamées pour y assister ; mais, d'autres fois, l'Aurore adepte des endroits chers et branchés prenait le pas sur la militante tiersmondo-gauchiste, et alors ma petite amie me forçait à aller dans les boîtes de nuit à la mode – les plus exigeants des videurs nous laissaient entrer à cause de sa plastique – et, pour moi, devoir danser toute une nuit s'avérait bien pire qu'assister à un spectacle de théâtre primitif à Gonesse.

Les mercredis matins, après le petit déjeuner, je retournais chez moi jusqu'au vendredi : j'y faisais beaucoup de physique quantique et aussi promenais Greta et Copernic au Trocadéro.

Aurore, quant à elle, consacrait cette période à une association tiersmondiste, le Groupe International Travaillant à une Afrique Noire, GITAN, qui avait pour objet social que tous les Blancs d'Afrique, sans condition d'âge, de sexe ni de ressources fussent spoliés de leurs biens, emprisonnés, torturés et renvoyés en Europe après avoir complètement expié de leur crime : être né en Afrique de parents blancs !

Ma petite amie avait en effet pris ses distances avec l'UNEF ; mais, finalement, Aurore ne se souciait pas plus du sort des étudiants que de celui des prolétaires de France, car son véritable combat c'était de renier ses racines afrikaners, et le GITAN paraissait beaucoup plus en ligne avec cet objectif que l'UNEF-ID.

J'eus l'occasion de le constater par moi-même quand j'accompagnai Aurore à l'assemblée générale mensuelle du GITAN de mai 2012 : ce fut ma première et dernière tentative de m'intéresser à ses activités… cela se passa dans un somptueux hôtel particulier du 7e arrondissement : l'un des nouveaux membres du GITAN était le fils d'un grand industriel, et il avait profité d'un voyage de ses parents pour mettre à la disposition de l'association leur hôtel particulier du XVIIIe siècle.

Cela se passa dans un grand jardin, presque un parc privé en plein Paris, au milieu duquel les domestiques de la maison, sur ordre formel du fils gauchiste de la famille, avaient créé un petit hémicycle d'assemblée parlementaire, c'est-à-dire qu'ils avaient disposé une trentaine de fauteuils en demi-cercle autour du pavillon de musique, lequel servirait de perchoir ; et, comme le temps était menaçant, l'on sentait ces pauvres domestiques, qui scrutaient le ciel sans répit, terrorisés à l'idée qu'il pourrait pleuvoir sur les fauteuils Louis XVI en acajou de leur patronne !

Avant d'aller prendre sa place au sein de l'assemblée, Aurore me dit de m'asseoir quelque part sur la pelouse, ce que je fis ; mais un gringalet avec des lunettes à double foyer vint me trouver et m'avisa que, compte tenu du renouveau qu'Aurore avait apporté au GITAN, l'on permettrait à son Camarade d'intimité – ce devait être moi – d'aller s'installer dans le fauteuil à côté d'elle, alors même que je n'étais pas membre du GITAN !... je m'assis donc à droite d'Aurore, qui fit un sourire de remerciement au gringalet, Ricardo s'appelait-il.

- Camarades, sous les auspices de Lénine et des Blacks Panthers, et en tant que Secrétaire en Chef du GITAN, je déclare notre assemblée générale de mai 1992 ouverte – a péroré Ricardo après être monté au perchoir.
- Et sous les auspices aussi du Président Mao – a crié, assis à la gauche de l'hémicycle, un petit brun aux cheveux courts et aux yeux bridés.
- Oui, tu as parfaitement raison, Camarade, nous l'avons acté le mois dernier… je reprends… Camarades, sous les auspices de Lénine, du Président Mao et des Black Panthers…
- Si tu dis « Président Mao » , il faut aussi nommer la fonction de Lénine, Camarade Secrétaire en Chef – a crié un autre brun encore plus petit que l'aficionado du dictateur chinois, mais sans les yeux bridés.
- Lénine n'était pas Secrétaire en Chef ! – a fait remarquer encore un autre Camarade, blond celui-là.
- Évidemment que non, c'est notre Camarade Secrétaire en Chef qui est « Secrétaire en Chef » du GITAN et qui a omis de mentionner la fonction du Camarade Lénine quand il commandait à la destinée de la grande URSS – a précisé le Camarade brun, le petit, celui aux yeux bridés.
- Y-a-t-il un Camarade qui se rappelle comment s'appelait la fonction de Lénine ? – le Secrétaire a-t-il, d'une voix lassée, interrogé l'assemblée.

Comme personne n'en avait aucune idée, Ricardo ordonna une interruption de séance en vue de retrouver le nom exact de la fonction de Lénine…

Le riche industriel qui, sans le savoir, nous prêtait son hôtel particulier et son parc avait rassemblé une riche bibliothèque comprenant l'*Encyclopædia Universalis* ainsi que la *Britannica* – heureusement, car nous n'avions pas accès à Wikipédia à cette époque –, ce qui permit d'acter que Lénine était le Président du Conseil des Commissaires du peuple de l'URSS et ainsi de reprendre la séance… il n'empêche qu'il fallut encore régler bien des problèmes de procédure avant d'en arriver au fond, à savoir le rapport sur les dernières actions menées par le GITAN.

- Camarades, je vais laisser la parole à notre Camarade Jean-Baptiste, lequel va nous raconter son expédition au Swaziland : parle fort, Jean-Baptiste !
- Merci Camarade, je vais essayer… donc… j'ai pris un vol pour Manzini, c'est leur capitale économique, et…
- Le Swaziland, c'est un micro-État à côté de l'Afrique du Sud ? – a impoliment interrompu un certain Victor.
- Camarade Victor, tu n'étais pas là à l'assemblée générale de mars… on y a décidé de mener notre première action au Swaziland, c'est la seule dictature que nous avons trouvée sur le continent depuis que l'Afrique du Sud a aboli les lois sur l'apartheid… – a recadré le Secrétaire en Chef.
- La seule dictature en Afrique ? – s'est étranglé Victor.
- Il y a bien quelques régimes où la démocratie populaire reste à parfaire, mais ils se revendiquent souvent marxistes issus de la décolonisation – a précisé le Secrétaire en Chef, continue Jean-Baptiste…
- Donc… je suis allé dans la salle où l'on récupère les bagages, et il y avait un portrait du roi et dictateur du Swaziland, Mswati III.
- Et après ? – s'est impatienté le Secrétaire en Chef.
- Ben, en fait… j'ai changé mon billet de retour de manière à repartir avec l'avion qui m'avait amené : il n'avait pas encore redécollé !
- Mais pourquoi as-tu fait ça, Camarade, ça n'a pas de sens ?
- Mswati III est bien un dictateur sanguinaire, mais il est noir, noir ébène, et notre objet social c'est de nous attaquer aux dictateurs blancs, n'est-ce pas ?
- Tu n'aurais pas pu vérifier ce point avant d'acheter tes billets d'avion aux frais du GITAN... ça se prépare une expédition !
- Tu es injuste, Camarade Secrétaire en Chef, parce que j'ai passé deux jours à me documenter à la bibliothèque Sainte Geneviève sur le Swaziland et que je n'ai pas trouvé une seule photographie de Mswati III…

Ricardo, en bon militant professionnel gauchiste qu'il était, lança les questions d'ordre générales et particulières. Une fois celles-ci réglées, nous pûmes enfin rentrer chez nous : il faisait nuit, et finalement il n'avait pas plu…

Ma présence à cette assemblée générale avait obligé Aurore à se poser la question de ce que j'avais pensé de ce que j'y avais vu, et donc, forcément, à réaliser à que le GITAN était un mouvement si absurde qu'on aurait pu le croire inventé par les Monty Pythons un soir de libation… Aurore, ainsi, cessa d'y perdre son temps pour revenir à son projet initial d'ouvrir un magasin de mode dont les bénéfices iraient à la lutte contre les dictatures d'extrême droite en Afrique, laissant à d'autres le soin d'agir sur le terrain.

* * *

Pour revenir à notre semaine type, après nos deux jours de séparation, Aurore et moi nous retrouvions à la porte du tédé du vendredi, pour, dès qu'il finissait, nous consacrer à notre séance de fantasmes de la semaine. Aurore pensait qu'à défaut de les concrétiser régulièrement, ils risquaient de pourrir dans notre inconscient, un peu comme mon short en croûte de vache, et ainsi nous rendre psychologiquement instables ; à l'inverse du mardi, les semaines impaires étaient consacrées à ceux d'Aurore et les paires aux miens.

Quand c'était le tour d'Aurore, elle voulait souvent avoir une relation dans un lieu public, et alors, parce qu'il jouxtait Assas, nous allions purger nos inconscients au jardin du Luxembourg. Nous y cherchions un coin de pelouse discret, et, ensuite, de manière à cacher le plus intime de l'opération au regard des badauds, Aurore sortait un paréo Hermès de son cartable Vuitton, après quoi, sous cette étoffe précieuse, je la pénétrais du mieux que je pouvais compte tenu du contexte…

De temps en temps, hélas, des policiers nous dérangeaient avant l'apothéose : il y en avait beaucoup dans ce jardin qui entourait le Sénat… d'ailleurs, trois fois ils nous emmenèrent au commissariat, et, la deuxième, nous gardèrent longtemps, nous menaçant de poursuites judiciaires pour « outrage public à la pudeur », un délit puni à l'époque d'un emprisonnement de trois mois à deux ans et d'une amende de 500 à 15.000 francs ; mais ils renoncèrent dans la mesure où le paréo avait servi de rempart entre nos intimités et la chaste pudeur publique.

Lorsque c'était mon tour de purifier mon inconscient, je donnais une fessée à Aurore, parce que c'étaient mes scènes préférées dans les films d'Antoine, et que ces œuvres d'avant-garde m'avaient fait découvrir qu'une femme adulte pouvait prendre beaucoup de plaisir en recevant une grosse correction sur son postérieur dénudé !

Certains vendredis, je faisais à Aurore des reproches imaginaires, mais, le plus souvent, c'était elle qui, sans préciser de quoi, s'avouait coupable et reconnaissait avoir besoin d'une sévère punition – après tout, s'agissant du *Procès* de Kafka, que j'avais lu plusieurs fois en prison, Joseph K. n'était coupable que d'exister… –, et, dans les deux hypothèses, elle s'allongeait sur mes genoux avant que le châtiment ne commençât, d'abord sur sa jupe, puis sa culotte et enfin son derrière théâtralement mis à nu… moi, j'éjaculai dans mon caleçon dès que ses fesses commençaient à bien rougir, continuant quand même à la fesser très fort pour lui faire plaisir…

Je crois qu'elle adorait être fessée, mais à condition de ne pas le faire trop souvent, parce qu'elle avait des bleus très facilement et les jugeait fort disgracieux ; en tout cas, avec ou sans bleus, j'appelais Aurore ma Déesse aux Adorables Fesses, DAF.

Aurore, après nos petits jeux du vendredi, rejoignait toute sa fratrie – elle avait une sœur, deux frères et une chienne – et ils partaient dans leur maison de campagne en Sologne, son père y chassait le sanglier ; pendant ce temps, je retournais chez mes parents et passais le week-end à Paris avec eux, Greta et Copernic.

* * *

Chaque dimanche soir, une nouvelle semaine commençait dont on savait qu'elle suivrait le même schéma que la précédente, cette invariance s'avérant très rassurante pour un possible asperger comme moi !

Assas imposa, évidemment sans aucune concertation avec notre couple, quelques changements à cette routine, par exemple, en deuxième année, nous eûmes tédé de droit administratif le mercredi et non plus de constitutionnel le lundi, et puis, certains semestres l'on nous infligea trois tédés par semaine, etc.

Nous essayâmes aussi d'associer des amis à nos soirées culturelles du mardi, de nous créer une vie sociale en somme. Hélas, Lionel, qui était monté en grade à l'UNEF, avait expliqué à ses troupes qu'il ne fallait plus fréquenter Aurore, et, hélas, beaucoup de ses relations venaient de l'UNEF, où elle militait depuis la classe de seconde (sauf quand elle avait tennis, un sport où elle excellait, ce qui n'irait pas sans conséquences sur la tragédie) ; quant à sa meilleure amie, Sabine, elle n'était encartée nulle part, mais ne pouvait pas me supporter… s'agissant d'Antoine, il aurait progressé en voyant une belle femme pour de vrai au lieu de passer sa vie à contempler des actrices de X sur le grand écran du salon de ses parents, mais j'avais peur de ses réactions face à Aurore.

Immuable, notre relation se déroula ainsi pendant trois ans, c'est-à-dire jusqu'à notre rentrée en licence de droit en 1993 puisque ni Aurore ni moi n'avions redoublé.

Chapitre 12 – La funeste missive d'Annecy

Le deuxième jeudi de septembre de cette année 1993, alors que je revenais de la promenade des chiens – pour mémoire, les jeudis j'étais chez mes parents –, ma mère m'avertit que j'avais reçu une lettre, sans doute importante, qu'elle avait posée sur mon bureau. J'allais dans ma chambre et lus sur l'enveloppe qu'elle émanait du ministère de la Défense.

Je me dépêchai de l'ouvrir, tombant aussitôt après des nues !… dans cette lettre, un certain colonel Ratel, lequel se prétendait Chef de corps du 27e Bataillon de chasseurs alpins, me convoquait le lundi 4 octobre dans une banlieue d'Annecy, Cran-Gevrier, en vue d'effectuer dix mois de service au sein de son unité…

C'était si imprévu que je crus d'abord à une blague de mon ami Antoine, qui possédait plusieurs ordinateurs depuis que je le connaissais – c'était un pirate informatique – et, l'année dernière, il s'était fait offrir une imprimante laser couleur ; grâce à ce matériel digne d'une multinationale, il pouvait fabriquer n'importe quel faux courrier officiel, y compris les enveloppes associées, d'ailleurs, il m'avait déjà envoyé plusieurs lettres à l'en-tête des impôts pour m'avertir que j'allais subir un contrôle fiscal… mais, n'ayant pas d'autres revenus que l'argent de poche versé par mon père, j'avais vite deviné d'où elles venaient, d'autant que tout ce qu'écrivait mon ami était truffé de fautes d'orthographe.

La lettre signée de Ratel était orthographiquement irréprochable, de sorte qu'Antoine ne pouvait guère en être l'auteur, pire, peut-être émanait-elle vraiment de l'armée, réalisai-je !… en effet, bien que double national français et suisse, j'étais soumis à l'obligation du service militaire en France, parce que mes deux États avaient signé une convention stipulant que les jeunes hommes de l'une et l'autre nationalité effectueraient leur service militaire dans le pays de leur résidence à dix-sept ans, et que ce pays, pour moi, c'était la France…

D'ailleurs, me remémorai-je soudain, longtemps avant ce courrier, j'avais été convoqué au fort de Vincennes pour les « trois jours » , c'est-à-dire la vérification d'aptitude au Service national, qui, en fait, durait une grosse matinée ; et, j'avais si bien réussi les tests de QI qu'on m'avait proposé de m'inscrire à une préparation militaire, cela me permettrait d'effectuer mon service en tant qu'officier et à un poste intéressant, m'avait-on fait miroiter.

Je n'avais pas à cette époque de petite amie, aussi avais-je accepté leur offre avec enthousiasme et rempli le formulaire requis, précisant là où il fallait indiquer ses éventuels problèmes psychologiques être autiste asperger ou schizophrène ou possiblement con ; à la suite de quoi, j'avais rendu le papier à un officier qui, sans lire mes réponses, m'avait promis que l'on me recontacterait bientôt… et, après avoir attendu des semaines une convocation qui ne viendrait jamais, je m'étais dit qu'ils avaient égaré mon dossier, occultant un peu vite toute cette histoire…

Le problème n'était pas que l'armée avait perdu mon dossier, finalement, mais plutôt qu'elle avait estimé que je m'étais fichu d'elle quand j'avais rempli ma fiche – ce qui était faux, à l'époque je n'avais pas le recul existentiel nécessaire pour savoir qu'il ne fallait pas se revendiquer autiste, schizophrène ou con quand l'on candidatait à un poste à responsabilité –, et elle me le faisait payer aujourd'hui par dix mois d'exil à Annecy !... grâce à notre Minitel, je constatai que le Tégévé mettait quatre heures pour aller de Paris à Annecy, autrement dit, pendant dix mois, je ne verrais plus Aurore que le week-end : je ne pouvais pas accepter une punition aussi injuste, mais n'avais pas l'âme d'un déserteur, j'étais complètement perdu !

Je téléphonai aussitôt à Aurore en espérant qu'elle fût chez elle. C'était bien le cas.

- Allo, DAF, désolé de te déranger un jeudi, je sais bien que c'est notre jour de séparation totale, mais je viens de recevoir une affreuse lettre qui nous concerne tous les deux ! – lui ai-je annoncé en retenant mes larmes.
- Si c'est grave, et à t'entendre j'ai l'impression que ça l'est, on peut s'appeler n'importe quand… qu'est-ce qu'elle dit cette putain de lettre ?
- Je dois partir faire mon service militaire à Annecy en octobre et ça va durer dix mois !... on pourra seulement, si ton père accepte que tu manques ses chasses en Sologne, se voir entre les samedis midi et les dimanches midi, sinon plus du tout – ai-je avisé Aurore, cette fois ne retenant plus mes larmes…
- Ne panique pas, Tycho !… tout va s'arranger, c'est sûrement une erreur : ils sont débiles à l'armée, mais pas au point d'envoyer un asperger faire joujou avec un fusil d'assaut ; tu les as prévenus que tu étais autiste ?

Je lui racontai alors l'épisode des trois jours sans passer sous silence le formulaire où j'avais attesté être possiblement con. Aurore, c'était la première fois, me cria dessus, m'assenant : « C'est pas possible d'être con à ce point ! » et je me mis alors à sangloter de plus belle dans le téléphone…

Ma petite amie, qui ne m'avait jamais vu pleurer, même quand je m'étais brûlé les cuisses au deuxième degré en renversant une tasse de son café équitable, s'attendrit aussitôt. Elle me dit que son père trouverait une solution, ajoutant que c'était bien dommage que je le rencontre dans un tel contexte, parce qu'il exigerait de me voir avant de lever le petit doigt, mais que nous n'avions guère le choix…

Depuis que durait notre relation, Aurore ne m'avait pas présenté à ses parents, pas plus que je ne l'avais fait avec les miens – au grand désespoir de ma mère d'ailleurs –, l'on se disait qu'on avait bien le temps, qu'on passerait par là pour leur annoncer notre mariage ; mais, en réalité, c'était surtout la peur du père d'Aurore qui nous avait incités à différer ces effusions, et, j'allais devoir rencontrer cet homme très conservateur, de surcroît, si j'en croyais Aurore, proche des milieux militaires, pour lui demander qu'il aidât son futur gendre à être réformé du Service national au motif qu'il était trop débile pour l'accomplir !

En tout état de cause, il était notre seul espoir, si bien qu'Aurore raccrocha pour le prévenir tout de suite… elle me rappela très vite, me disant de la retrouver à seize heures au Scossa, un café-restaurant place Victor Hugo, car, m'avisa-t-elle, j'avais rendez-vous au cabinet de son père, avenue Bugeaud, juste à côté, deux heures après, et elle entendait d'abord me préparer ; j'étais sommé de venir rasé de près, avec des chaussures cirées, une chemise repassée, etc.

* * *

Quand je retrouvai DAF au Scossa, elle paraissait très angoissée que je rencontre son père sans avoir eu le temps de me préparer, *ex abrupto* devrait-on dire ; de mon côté, j'avais l'impression que mon univers s'effondrait par pans entiers, aussi cette entrevue ne m'inquiétait-elle ni plus ni moins que tous les problèmes qui m'attendraient en cascade à la suite du funeste courrier du colonel Ratel…

- Tu sais qui est le président de l'Afrique du Sud ?
- Frederik de Klerk – ai-je répondu ; ma petite copine étant sud-africaine, je m'étais bien sûr documenté à la bibliothèque.
- Et avant lui, le dernier président qui a tenté de sauver l'apartheid en faisant semblant de le réformer ?
- Pieter Botha – ai-je mécaniquement répondu parce que je l'avais numéroté comme tous les autres présidents.
- Il se trouve que Pieter Botha, même si je ne l'ai jamais rencontré, est mon grand-père…
- Mais ta mère est française et ton père s'appelle van Dieten.

Aurore se lança alors dans un long monologue qui retraçait de manière très schématique l'histoire entremêlée de son pays d'origine et de sa famille, me demandant de bien la mémoriser avec mes couleurs et mes numéros afin de ne pas commettre d'impairs tout à l'heure…

Le parti nationaliste, celui des Afrikaners, gagna les élections générales de 1948 et institua la politique de l'apartheid, laquelle visait à empêcher l'Afrique du Sud de devenir une société multiculturelle et ainsi préserver l'identité afrikaner : le concept était de répartir les Blancs et les Noirs sur des territoires séparés et de faire en sorte qu'ils ne puissent jamais se côtoyer.

Dans un premier temps, notamment parce que l'Afrique du Sud avait participé à la Seconde Guerre mondiale du côté des Alliés, la communauté internationale ne trouva rien à redire à ce système ; mais, à partir des années soixante, tout le monde se mit à critiquer l'apartheid, d'autant qu'il s'accompagnait d'une féroce répression à l'encontre des organisations noires cherchant à le renverser, en particulier, l'aile militaire du Congrès National Africain créée par Nelson Mandela. L'Afrique du Sud se retrouva ainsi mise au ban des nations, frappée de sanctions économiques et d'un embargo sur le commerce des armes, interdite de réintégrer le Commonwealth, etc.

Malgré cela, déplora Aurore, les Afrikaners continuèrent pendant des années à voter pour les hommes qui défendaient l'apartheid, le dernier d'entre eux ayant été Pieter Botha, son grand-père qu'elle n'avait jamais vu !

- Compte tenu de ce que tu viens de me raconter, je ne comprends toujours pas pourquoi ton père s'appelle van Dieten ni ce qu'il fait à Paris : tu imagines l'un des fils Mitterrand avocat en Afrique du Sud et s'appelant d'un autre nom que celui de sa famille ?
- Mon père est un enfant adultérin, ce qui la fout mal chez les ultra-conservateurs, c'est pour ça qu'il n'a pas été reconnu par Pieter Botha et s'appelle du nom de sa mère… et, à la fois pour la paix des ménages et pour le protéger de la quasi-guerre civile qui régnait dans le pays, on l'a envoyé grandir chez toi, en Suisse, d'abord à Villars-sur-Ollon, puis dans un internat de Montreux ; ensuite, il a commencé des études scientifiques à l'université de Genève avant de bifurquer vers le droit.
- Dans ce cas, au lieu de s'installer en France, il aurait dû devenir avocat en Suisse ou bien retourner en Afrique du Sud, non ?

En 1966, m'expliqua Aurore, Pieter Botha fut nommé ministre de la Défense de l'Afrique du Sud, sa première marche vers la présidence, et il se chargea de restructurer l'industrie militaire de son pays, créant l'ARMSCOR, un organe étatique chargé de tout coordonner et surtout de contourner l'embargo de l'ONU sur le commerce des armes avec son pays.

L'ARMSCOR eut ainsi la responsabilité des achats occultes à l'étranger, en particulier en France, malgré la venue de Mitterrand, rien ne changea, donc un très gros fournisseur !... les armes étaient officiellement achetées par des pays tiers et, comme par magie, finissaient dans l'arsenal sud-africain : une telle « magie » , il va sans dire, nécessitait quantité de faux documents administratifs préparés par des cabinets d'avocats de confiance, dénonça Aurore avant d'en venir aux conséquences pour son père.

Le père d'Aurore, Jan van Dieten, après avoir fini son droit en 1964 à Genève, rejoignit une importante firme d'avocats d'affaires de Zurich ; mais, en 1968, son père naturel lui enjoignit de démissionner de son cabinet suisse, de partir s'installer à Paris pour y créer une structure qui s'occuperait de monter les faux dossiers d'exportation d'armes françaises vers les prête-noms de l'Afrique du Sud.

Maître van Dieten obéit immédiatement et sans état d'âme : à défaut de le reconnaître, son père le tenait pour un homme digne de servir la cause afrikaner, ce qui était inespéré pour lui… de plus, l'ARMSCOR finança tout son cabinet, y compris les locaux où j'étais attendu un peu plus tard.

- Mais alors son cabinet n'est pas un « vrai » cabinet d'avocats – ai-je fait part de mon inquiétude à ma Déesse aux Adorables Fesses.
- Bien sûr que si, depuis le temps, il a diversifié ses activités… d'ailleurs, qu'est-ce que ça bien peut te foutre ?
- Ben… j'ai besoin d'un avocat assez fort pour obtenir l'annulation de ma convocation à Annecy avant le 4 octobre, parce que, comme tu l'as dit : on ne confie pas un fusil d'assaut à un autiste asperger !
- Tu crois que mon père va intenter un procès à l'armée française ?
- Qu'est-ce qu'il va faire sinon ?
- Tycho… Tycho… Tycho… tu es si naïf parfois !… il va tout simplement solliciter ses contacts chez les fabricants d'armes français qui demanderont à l'armée de te réformer !

Aurore s'en voulait que son train de vie fût financé par les activités de trafics d'armes de son père, qui plus est au service d'un État raciste, et c'était sûrement en réaction contre elles que ma petite amie s'impliquait dans de fantasques groupuscules tiersmondistes ; et, parce que j'avais écrit des âneries sur un formulaire de l'armée et qu'elle ne voulait pas me perdre – dix mois sans sexe, c'était intenable pour DAF –, elle avait dû implorer son géniteur pour qu'il demandât un piston aux industriels de l'armement, ceux-là mêmes qu'elle devait considérer comme ses odieux complices mortifères…

Je réalisai qu'Aurore ne pouvait pas me donner une plus grande preuve d'amour !

- Est-ce que tu veux m'épouser, Aurore ?
- J'ai dit à mon père qu'on allait se marier, Tycho… sinon, il ne se donnerait même pas la peine de te recevoir.
- Oublie cette histoire de service militaire, Déesse aux Adorables Fesses, est-ce que tu veux d'un mari asperger ?
- Je ne serais pas dans ce café si ce n'était pas le cas, génie-crétin qui marque n'importe quoi dans les formulaires de l'armée…

Nous étions assis l'un en face de l'autre, et je me penchai vers elle avant de l'embrasser fougueusement ; et, cette fois, ce fut moi qui touchai sa langue le premier, provoquant un baiser si intense que les quidams assis aux tables autour de nous commencèrent à nous fusiller du regard, ne disant rien, mais pensant très fort cette fameuse phrase des gens jaloux : « Ils pourraient prendre une chambre d'hôtel, ces deux-là… » ; notons qu'Airbnb n'existait pas à cette époque, ce qui aurait aggravé notre cas.

Aurore, trois minutes plus tard, mis fin à cette passionnée étreinte buccale, m'avisant qu'il était temps que j'allasse affronter la bête, seul, car son père ne voulait pas qu'elle m'accompagnât.

DAF me donna l'adresse, me dit qu'elle m'attendrait au Scossa et me prodigua les ultimes conseils, à savoir bien préciser que j'étais apolitique – ce qui ne serait même pas un mensonge –, essayer autant que possible d'évoquer mes ancêtres huguenots, mais surtout pas mon grand-père juif et trotskyste, et ne jamais faire le malin, car son père était beaucoup plus fort qu'Ardant !

Chapitre 13 – Dit is kak !

Je descendis l'avenue Bugeaud jusqu'à son numéro 36, un immeuble en face du Saint-James Club, y entrai, montai au troisième étage et m'immobilisai sur le palier de « Jan van Dieten & Associés, Avocats à la Cour » . Je voulais, avant de me manifester, que l'érection causée par le baiser avec Aurore se terminât : j'avais cinq minutes d'avance, cela devait suffire…

Quand dix-huit heures sonnèrent, le feu sacré n'était pas complètement éteint, si bien qu'il me fallut choisir entre soit arriver en retard et décent, soit à l'heure mais avec une bosse suspecte sur le devant de mon pantalon en lin beige ; par principe, les Petit n'étaient jamais en retard, et il ne revenait sûrement pas à celui qui portait le même prénom que l'inventeur de la première horloge décomptant les secondes de briser cette tradition !... donc je sonnai, espérant que Maître van Dieten ne remarquerait pas ma bosse.

Après avoir grésillé, la massive porte bleu nuit s'entrebâilla automatiquement, m'invitant à entrer dans une grande pièce lumineuse qui donnait sur l'avenue Bugeaud, avec, au fond, un bureau occupé par une dame à la coupe de cheveux sévère, en chignon ; je m'en approchai et, en fronçant ses sourcils broussailleux – sans doute faisais-je trop jeune pour être un client du cabinet –, elle me demanda le motif de ma visite… je l'avisai que j'avais rendez-vous avec Maître van Dieten ; alors, à contrecœur, avec un fort accent étranger, elle appela son patron pour l'informer de mon arrivée.

Quelques instants plus tard, un colosse qui avait la même tête que Gorbatchev, les tâches sur le front en moins, vint me retrouver à l'accueil. Jan van Dieten, tout en me regardant droit dans les yeux, les siens étaient noirs et perçants, me tendit une main que je serrai mollement, tandis que lui broya la mienne avant de m'inviter à le suivre dans son bureau.

Comme il avait mis une dépouille de zèbre dans la chambre d'enfant de sa fille, je m'attendais à ce qu'il y eût au minimum un cadavre de lion dans son bureau, et fus bien déçu : la décoration de cette pièce se limitant à des étagères pleines de gros volumes de droit fiscal… Maître van Dieten remplit deux verres de bourbon et, d'autorité, m'en tendit un ; je n'osai lui répondre que, depuis le jour où je m'étais mis en couple avec sa fille, je ne buvais plus jamais d'alcools forts parce que cela dégradait mes performances sexuelles et que DAF était insatiable au lit.

Mon futur beau-père se cala confortablement dans son fauteuil-trône et, après avoir bu une première gorgée de bourbon, m'invita à m'asseoir sur l'une des luxueuses chaises en face de lui.

- Alors c'est vous ! – a-t-il commencé son interrogatoire.
- Moi qui quoi ?
- C'est vous, mon possible futur gendre : ma fille m'a dit que vous étiez un génie, mais que vous aviez du mal avec l'implicite… vous venez de montrer qu'elle a raison sur le second point ; quid du premier, Tycho, êtes-vous un génie ?... je peux vous appeler Tycho ?
- J'ai des dons en mathématiques et en mémorisation, c'est tout – lui ai-je répondu avec une humilité sincère, car je me rappelais des douze travaux.
- Vous avez séduit Aurore, vous devez être un sacré gauchiste, non ?
- Pas du tout !... je suis d'origine suisse, donc apolitique, là-bas on préfère le pragmatisme à l'idéologie.
- Une sage philosophie... vous êtes Suisse par vos deux parents ?
- Seulement par mon père, sa famille a émigré à Genève après la révocation de l'édit de Nantes, avant ils étaient français – ai-je répondu, prévoyant qu'il en conclurait que c'étaient des huguenots.
- Ils étaient donc huguenots – a-t-il mordu à mon hameçon…
- Oui, tout à fait ! – me suis-je empressé de confirmer : j'avais réussi à manipuler le satanique Maître van Dieten, j'étais très fier de moi !
- Et, le plus touchant, c'est que c'est vrai...
- Qu'est-ce qui est vrai ? – ai-je demandé cette fois moins fier, inquiet même !
- Que vous êtes apolitique et d'origine huguenote par votre grand-mère paternelle, celle qui a épousé un juif… Tycho, soyons sérieux, ma fille vous a forcément raconté tous les secrets de notre famille, alors, pour préserver un peu d'équilibre entre nous, j'ai demandé depuis longtemps aux RG, les Renseignements généraux, d'établir une fiche sur la vôtre.

Me voyant dubitatif concernant cette fiche, il m'en dit un peu plus sur son origine : à l'époque du commerce occulte des armes entre la France et l'Afrique du Sud, dont Aurore m'avait certainement touché un mot, précisa-t-il, les interlocuteurs de son pays n'étaient autres que les hommes du SDECE[2], puis de la DGSE, et, Maître van Dieten avait animé les négociations, nouant des liens si étroits avec les acteurs du renseignement français qu'il pouvait aujourd'hui solliciter tous les services militaires et civils à sa convenance, se vanta-t-il…

[2] Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage qui fut renommé Direction Générale de la Sécurité Extérieure en 1982, mais, quel que soit son nom, le service de renseignement extérieur de la France.

Il y avait quand même des lois en France, lesquelles interdisaient à un futur beau-père de faire établir par les RG une fiche sur son futur gendre, me rassurai-je ; mais alors comment Maître van Dieten savait-il pour mon grand-père juif ?... à la réflexion, DAF avait dû l'évoquer sans faire attention, cela me paraissait la seule possibilité et donc il n'avait aucune fiche sur ma famille, il bluffait !

- Je ne pense pas que les RG feraient une fiche pour rendre service à un ami de la DGSE : vous êtes en train de me tester ! – lui ai-je donc dit.
- Qu'est-ce que voulez que je teste, Tycho ?
- Vous avez voulu évaluer ma réaction en me parlant de cette fiche, n'est-ce pas ?
- Non, pas du tout !… je veux m'assurer qu'elle est exacte ; je vais vous en lire des extraits, ce sera le plus simple – a-t-il dit en sortant des papiers d'un tiroir de son bureau –, commençons par les origines de votre famille, vos ancêtres, à savoir d'un côté des Français catholiques et petits-bourgeois, de l'autre une branche huguenote, riche, noble et exilée en Suisse ainsi qu'un grand-père juif ; attention, Tycho, n'allez pas me prendre pour un antisémite : quand Aurore m'a demandé de lui payer des cours de tennis, je lui ai choisi un professeur juif !… et puis, tout le monde sait que l'Afrique du Sud est très liée à Israël, au point que Shimon Peres a aidé mon père à faire sa bombe atomique, et je sais que vous n'ignorez pas qui est mon père… mais intéressons-nous à votre père à vous qui, après une thèse de physique théorique à l'université de Genève, a quitté la Suisse pour suivre une jeune comédienne française, et ensuite s'est reconverti dans l'horlogerie de luxe à Paris, ce qui lui a plutôt bien réussi…
- C'est vrai, mais parfois il regrette la physique.
- Passons à votre mère, la comédienne ayant renoncé au théâtre pour épouser votre père et qui après s'est consacrée aux achats de vêtements à la mode ainsi qu'à votre éducation ; je vois qu'elle a aussi participé à des manifestations contre la vivisection, mais rien de bien méchant.
- Rien de bien méchant, c'est sûr !
- Maintenant, venons-en à vous, autiste asperger diagnostiqué plus tôt que la moyenne… a semé le chaos dans une émission d'Antenne 2 visant à réconcilier la mitterrandie et la performance individuelle : cet épisode, je l'adore !… solitaire, a pour seul ami un pirate informatique qu'il voit une fois tous les trois mois… première relation avec une fille, la mienne, commet régulièrement avec cette fille des outrages publics à la pudeur (je vous signale que si je n'étais pas intervenu, vous seriez passés trois fois devant le tribunal pour vos exploits au jardin du Luxembourg)… écrit

souvent à des physiciens français et étrangers en leur soumettant ses recherches sur la physique des particules, lesquelles recherches ne seraient qu'un tissu d'âneries ; enfin, n'est membre d'aucun parti politique, syndicat, association, etc… alors, Tycho, est-ce que les Renseignements généraux ont bien fait leur travail ?

- La fiche est assez exacte dans l'ensemble, sauf sur la physique : qu'est-ce qu'ils en savent aux RG de la valeur de mes travaux – ai-je répondu en montant sur mes grands chevaux !
- Ils ne prétendent pas juger la qualité scientifique de vos recherches, ils se contentent de rapporter que vous envoyez des papiers à des scientifiques qui vous répondent toujours que *dit is kak !*
- *Dit is kak* ?
- Pardon, c'était de l'afrikaans, en français : c'est de la merde !

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs de la Commission, au moins une fois dans votre vie, vous avez tous certainement subi une première entrevue avec vos futurs beaux-parents ; alors, permettez-moi de respectueusement vous demander : imaginez que, à cette occasion, ils vous aient lu une fiche des RG vous concernant, une fiche qu'ils auraient obtenue grâce à leurs relations à la DGSE, ne seriez-vous pas devenus un peu paranoïaques, méfiant à tout le moins ?

Quoi qu'il en soit, je faisais le fier à propos de mes recherches sur la physique des particules, alors qu'en réalité j'étais anéanti : après cet interrogatoire, j'étais en effet persuadé que le père d'Aurore ne m'aiderait pas pour mon problème de service militaire, mais surtout me refuserait la main de sa fille !

Je me trompais lourdement, car, à part mon aïeul juif qui visiblement le chagrinait – bien qu'il ne fût pas antisémite, il l'avait garanti… – le père de DAF conclut que j'étais le meilleur candidat pour épouser sa fille qu'il lui eût jusque-là été donné de voir, et le seul pour lequel il n'émettrait pas de veto, en tout cas dès le départ, donc j'étais toujours en lice pour la main de sa fille…

Qu'il ait rejeté mes prédécesseurs ne m'étonnais guère, Aurore m'ayant touché un mot d'eux – un joueur-compositeur de clarinette électronique semi-clochard qui l'avait convaincue qu'il serait le futur Jean-Michel Jarre, très beau, avait-elle dit, et ensuite le fils du préfet de police, très beau lui aussi, qui avait pour seule ambition de devenir mannequin et était beaucoup plus jeune qu'elle… –, mais pourquoi donc cet homme intransigeant et raciste voulait d'un gendre asperger avec un grand-père juif et trotskyste ?

Mon futur beau-père me suggéra de fêter cette bonne nouvelle, d'être toujours en lice, avec un peu du bourbon qui se languissait dans mon verre ; aussi, tout en me demandant en quoi consisterait la suite de ce surréaliste entretien, je me forçai à avaler une gorgée de cet élixir, qui me brûla la gorge.

À peine eus-je posé mon verre, que Maître van Dieten m'avertit que financer le train de vie de sa fille supposait des revenus conséquents : il en savait quelque chose puisqu'aujourd'hui c'était lui qui payait tout... bien sûr, Aurore entendait monter une boutique de vêtements à Saint-Germain-des-Prés, mais il ne croyait pas une seconde à la réussite de ce projet ; ainsi, conclut-il, si j'épousais sa fille ce serait à moi de tout assumer, et il se demandait comment j'envisageais de m'y prendre…

J'eus la présence d'esprit de ne pas évoquer mes recherches comme source de profits, parce que mon futur beau-père avait exprimé tout le bien qu'il en pensait, en termes très aimables d'ailleurs, et qu'en outre je n'avais aucune idée du moyen, s'il en existait un, de les monétiser ; mais comme je devais donner une réponse, je lui dis que je pourrais devenir avocat, défendre les droits des gens et en vivre, c'était un débouché logique après des études de droit.

Maître van Dieten éclata d'un rire sardonique, puis me rappela que gagner un procès supposait de l'éloquence, ce qui requérait un tas de qualité et, en premier lieu, pour bien manipuler les gens, celle de comprendre leurs ressorts intimes, ajoutant qu'à cause de mon absence d'empathie, j'en étais parfaitement incapable !... bref, illustra-t-il sa pensée, si l'on rejugeait Galilée aujourd'hui et s'il avait le malheur de me choisir comme conseil, bien qu'elle n'existât plus, il écoperait sûrement de la peine de mort à laquelle il avait échappé en 1633 !

Un peu sonné, je réalisai qu'il avait parfaitement raison et lui répondis que je devrais donc trouver un autre métier, un avec des mathématiques en particulier ; heureusement, je n'étais qu'au début de ma licence de droit, si bien qu'il me restait, en comptant un inévitable troisième cycle, encore trois ans pour trouver ma voie…

Mon futur beau-père me fit observer qu'il serait dommage d'attendre si longtemps, parce que ce métier rémunérateur requérant de bien maîtriser les chiffres plutôt que d'essayer d'entrer en résonance avec les âmes des autres, il le connaissait déjà, c'était celui d'avocat fiscaliste, une espèce fort différente de sa cousine plaidante ; ainsi, tout était parfait dans le meilleur des mondes possibles, car il avait urgemment besoin d'embaucher un nouveau collaborateur et le voulait digne de confiance : un gendre, par exemple, ferait une recrue de choix !

Je m'inquiétai de voir notre discussion sur mon service militaire et la main de sa fille graduellement se transformer en entretien d'embauche, parce qu'entre le sexe avec DAF et mes recherches en physique des particules, j'avais un agenda déjà bien trop chargé pour y caser en plus une collaboration de fiscaliste !... en tout état de cause, je rappelai à Maître van Dieten que je n'avais pas encore fini mes études ni passé l'examen du barreau, et n'étais donc pas avocat, fiscaliste ou non, et, qu'en outre, ses associés n'auraient pas forcément envie de croiser tous les jours son gendre asperger…

Ce à quoi il me rétorqua qu'il n'y avait qu'un seul associé dans son cabinet, le « s » sur la plaque de la porte n'étant que cosmétique, et que je l'avais en face de moi… quant au fait que je ne fusse pas avocat, cela ne posait aucun problème : il me ferait venir au cabinet d'abord comme stagiaire, puis me garderait comme juriste salarié jusqu'à ce que je passe l'examen du barreau ; d'ailleurs, jouer l'apprenti fiscaliste m'occuperait dans la mesure où ni moi ni sa fille ne mettions les pieds à Assas, affirma-t-il de manière aussi péremptoire qu'erronée, car nous allions toujours aux cours des matières importantes !

À vrai dire, synthétisa-t-il sa pensée, soit je venais en stage dans son cabinet, et, si je me montrais à la hauteur, il me recruterait, puis j'épouserais sa fille, soit je refusais, alors, ce serait au tour d'Aurore de faire un choix, à savoir rester avec moi et se voir couper les vivres ou bien changer de petit ami.

Il ne fallait pas appeler cela du chantage, conclut Maître van Dieten en me raccompagnant à la porte bleue, puisqu'il me laissait quinze jours pour décider et qu'il me ferait irrévocablement réformer de l'armée bien avant de connaître mon choix, c'était l'affaire d'un coup de téléphone qu'il passerait séance tenante, me promit-il.

Chapitre 14 – Du bon usage des mathématiques en cabinet d'avocats

Je retrouvai Aurore au Scossa et lui restituai mon entrevue avec son père, passant sous silence l'oracle de son géniteur sur son projet de magasin ; et, bien que je la sentisse intérieurement bouillir, notamment quand j'évoquai la fiche des RG, elle ne m'interrompit pas… lorsque j'eus fini, DAF lança que son père était un salaud de fasciste qui ne savait que faire chanter les gens, se traitant après de reine des connes pour ne pas avoir anticipé qu'il chercherait à me recruter !

- Même une voyante n'aurait pas pu deviner qu'il voudrait à tout prix embaucher un collaborateur asperger – l'ai-je rassuré.
- Mais si, c'était très prévisible, je vais t'expliquer… aujourd'hui, le gros de l'activité du cabinet ce sont les évaluations financières d'entreprises, tu vois ce que c'est ?
- Je dirais que ça consiste à calculer la valeur d'une société non cotée, par exemple si on veut la vendre ou la fusionner ; mais, je croyais que c'était le métier des grandes firmes d'audit, pas celui des avocats ?
- Normalement, oui, seulement, là encore, il faut se rappeler des liens entre mon père et l'ARMSCOR… quand mon grand-père a quitté la présidence de l'Afrique du Sud, les gens derrière l'ARMSCOR ont dû vendre les sociétés qui servaient aux trafics ; et, bien sûr, ils n'avaient pas envie que des personnes honnêtes viennent mettre leur nez dans les comptes, donc ils ont demandé à mon père de s'occuper des évaluations…
- Il a réussi ?... parce que c'est surtout des mathématiques.
- Je te rappelle que mon père a fait des études scientifiques avant le droit ; donc, oui, il est parvenu à faire vendre à prix d'or des sociétés à l'activité criminelle ; depuis, toutes les crapules qui veulent se débarrasser d'une boîte au bord de la banqueroute affluent au cabinet, et personne ne se plaint que ses évaluations sont délirantes, même pas les acheteurs qui se font escroquer, c'est à n'y rien comprendre, c'est le capitalisme financier…

Conséquences de ce carnet de commandes pléthorique, Maître van Dieten, quand il ne forgeait pas de douteux documents juridiques ou financiers ni ne supervisait des études de prospective mensongères confiées à des consultants bannis de la profession, au lieu de chasser les sangliers, passait tout son temps à trafiquer ses modèles mathématiques d'évaluation à l'aide d'un gros ordinateur portable IBM Thinkpad, y compris durant ses week-ends familiaux en Sologne.

Mon futur beau-père avait donc voulu recruter des collaborateurs pour son activité d'évaluation financière ; et, bien sûr, il avait d'abord sollicité les ingénieurs, mais sans succès, aucun candidat issu d'une grande école n'ayant daigné venir passer un entretien dans un petit cabinet fiscal apparemment sans envergure.

Maître van Dieten s'était ensuite rabattu sur les jeunes avocats, déplorant que ceux qui s'étaient présentés n'eussent suivi le double cursus droit fiscal des affaires et mathématiques niveau troisième cycle universitaire exigé par l'annonce, sauf un docteur en probabilités bayésiennes s'étant découvert une vocation de juriste sur le tard, qui, s'il n'avait pas eu la peau noir ébène, aurait fait un candidat rêvé…

Finalement, vaincu par l'adversité, mon futur beau-père s'était résigné à continuer de calculer tout seul, et cela durait ainsi depuis quatre très longues années !

Or, c'était en pleine connaissance des difficultés de son père pour trouver un avocat mathématicien blanc, fût-il un peu juif, se lamenta Aurore, qu'elle avait eu la brillante idée de se vanter dans sa famille qu'elle allait se marier avec IBM Man, le juriste qui calculait plus vite et mieux que les ordinateurs !... si un tel manque d'anticipation ne valait pas d'être traitée de conne, alors il faudrait demander à l'Académie française de revoir la définition du mot, conclut DAF dépitée.

- On peut aussi voir ça aussi comme une chance… – lui ai-je dit maintenant que j'avais compris l'acharnement de son père à me recruter.
- Comment ça, une chance ? – s'est-elle étouffée.
- Si ton père me veut pour faire des bidouillages, je vais accéder à des trucs illégaux et après il ne pourra plus nous empêcher de nous marier...
- Tu es sûr que tu as bu un seul verre de bourbon, Tycho ?... parce que ce que tu dis est complètement débile : tu veux passer ta vie à risquer une balle dans la tête ?... tu as compris que les clients du cabinet sont des organisations criminelles, racistes et barbouzardes ?… et, je ne parle même pas des aspects moraux !
- Écoute, DAF, je t'aime, et ça mérite bien de prendre quelques risques… et puis, je ne devrais pas te le dire, mais ça m'excite de penser que quelqu'un pourrait me descendre si je fais tout ce qu'il faut pour que tu deviennes ma femme !
- Tu n'es qu'un sale machiste, en fait : c'est pour ça que tu passes ton temps à me donner des fessées – a-t-elle répondu sur un ton qui montrait qu'elle aussi était excitée à l'idée que son futur mari aurait à risquer sa vie avant de pouvoir l'épouser…

Quoi qu'il en soit, DAF ne pouvait pas ignorer le chantage de son père, car elle n'avait guère envie, à deux ans de son inauguration, de voir s'évanouir son rêve de magasin de vêtements à la mode, précédé d'ailleurs par son « studio » du boulevard Raspail ainsi que son argent de poche… bref, la perspective de devoir, en attendant que je gagne hypothétiquement ma vie, chercher un ennuyeux travail dans un bureau, un poste chez Mac Donald ou, pire, un emploi de vendeuse dans une boutique qui ne serait pas la sienne, lui paraissait constituer une irréparable offense à la justice sociale !

En définitive, conclut-elle, je ne pouvais pas faire autrement que d'accepter l'offre de son père, mais à mi-temps : elle le lui imposerait !... ainsi, en n'allant plus à Assas, je me contenterais de numéroter les cours pris par Aurore, j'aurais assez de disponibilité pour poursuivre mes recherches en physique des particules tout en continuant d'honorer le sublime corps de ma petite amie.

* * *

Le lundi 18 octobre 1993, à huit heures trente – l'on commençait tôt au cabinet van Dieten & Associés, ce devait être l'effet du protestantisme –, j'arrivai avenue Bugeaud ; et, comme la dernière fois, avec son chignon sévère et son accent à couper au couteau, la dame de l'accueil avertit le seul associé du cabinet que j'étais là et l'attendais.

Maître van Dieten vint me chercher, m'écrasa à nouveau la main, puis me conduisit dans une petite pièce sans fenêtres. L'éclairage était blafard, il y avait des étagères remplies d'archives et une table sur laquelle reposait un ordinateur tout neuf : comme il n'avait jamais encore accueilli de stagiaires, le cabinet ne disposait d'aucun espace pour eux, et l'on avait donc aménagé ce grand placard à mon intention, mais au moins ce n'était pas celui où l'on rangeait les balais…

Après m'avoir fait signer un contrat à la rémunération plus que généreuse pour un stage à mi-temps qui aurait dû être gratuit, Maître van Dieten me demanda si je savais me servir d'un ordinateur, et je lui dis que ces horreurs ramollissaient le cerveau des êtres humains, qu'il valait bien mieux faire ses calculs de tête !... ce à quoi mon futur beau-père répondit sur un ton dictatorial que, si j'étais trop intelligent pour exploiter les outils modernes, lui se servait d'un ordinateur et n'avait pas l'intention de récupérer mes calculs sous forme de brouillons illisibles à saisir dans sa machine, qu'il exigerait de moi des fichiers sur des disquettes : j'étais donc instamment prié de me familiariser avec Excel, un logiciel dont il prononçait le saint nom sur un ton déférent.

Maître van Dieten m'octroya toute la matinée pour apprivoiser Excel, mais pas une minute de plus, car il avait un travail à finir avant ce soir et entendait que je l'aide sur certaines équations, m'avisa-t-il en m'abandonnant dans ma cellule de moine mathématicien.

Heureusement, un jour où j'étais allé chez Antoine, il m'avait expliqué comment utiliser un ordinateur moderne, c'est-à-dire doté d'une interface graphique et d'une souris – avant tout était en mode texte, comme Antoine m'avait montré avec son antique ZX-81 –, je n'eus donc guère de difficulté pour lancer Excel.

Une grille qui s'impatientait que je la remplisse de chiffres s'afficha sur mon écran, j'en saisis quelques-uns au hasard et tentai une opération, une multiplication en l'occurrence, réussissant sans difficulté : si je pouvais faire une multiplication, il en irait de même avec toutes les autres opérations, donc, désormais, je maîtrisais pleinement Excel ; et, alors que me réjouissais de mon expertise informatique innée, la dame au chignon s'invita dans mon placard.

- Maître van Dieten m'a demandé de montrer à vous Excel – m'avisa-t-elle avec son accent guttural et son français approximatif.
- C'est bon, je viens d'essayer, j'ai compris comment ça marche ! – lui ai-je répondu sur un ton d'adolescent borné.
- Vous montrez à moi ? – a-t-elle insisté après avoir scruté mon écran.
- Si vous y tenez… là, je viens de faire un test : j'ai saisi 12 344 543 535 dans une case en haut et juste en dessous 34 343 et encore en dessous 423 948 658 622 505 qui est le produit de ces deux nombres, ensuite j'ai mis un « x » à gauche de la case 34 343 pour dire que c'était une multiplication.
- Vous faire calcul à la place d'Excel ! – a-t-elle hurlé comme si j'avais tenté de la violer : sa voix était encore plus désagréable quand elle criait !
- J'ai inscrit tous les nombres dans la grille, comme ça Maître van Dieten pourra les récupérer sur une disquette, c'est bien ça qu'il veut, non ?

Cette dame au chignon, qui s'appelait Geertje, m'expliqua que je ne devais pas saisir les résultats des opérations dans Excel, parce que la finalité de ce logiciel était de les calculer à ma place !... après, elle me montra comment faire.

Testant sa méthode, je vis que chaque fois les résultats de la machine s'affichaient plus vite que je ne pouvais les calculer, de sorte que je réalisai que ce logiciel n'était rien d'autre que le signe que l'humanité, comme épuisée par l'incommensurable poids de ses six milliards de cerveaux, s'était résolue à cesser de penser !

Excel, en effet, montrait que les hommes entendaient désactiver les fonctions supérieures de leur cerveau et assumer pleinement que désormais leur métier à tous, même les plus qualifiés, consisterait à taper sur un clavier et attendre qu'une machine fît le travail intellectuel à leur place…

Lorsque douze heures trente sonnèrent, personne ne m'ayant dit quand le faire, je décidai de prendre ma pause déjeuner. Je sortis du cabinet et trouvai une cabine de téléphone d'où j'appelai Aurore, mais elle ne décrocha pas, pourtant son tédé de droit des sociétés était fini depuis longtemps. Je me demandai avec qui elle déjeunait : en temps normal nous faisions l'amour après le tédé du lundi, j'aurais tellement voulu entendre sa voix…

Ce fut donc le cœur un peu lourd que je gagnai le Scossa, qui serait ma seule cantine tant que je travaillerais au cabinet, car toujours fréquenter les mêmes restaurants participait du maintien de mon équilibre psychique : les nouveaux, il me fallait les apprivoiser, si possible accompagné de proches, et c'était très difficile ; d'ailleurs, cela montrait que j'étais sans doute plus asperger que schizophrène ou con.

* * *

De retour dans ma cellule à quatorze heures, j'y trouvai un Maître van Dieten impatient de me narrer l'épopée de la firme Order and Beauty, Luxury, Calm and Voluptuousness, OBLC & V, dont trois tomes du volumineux dossier gisaient sur la table en verre dépoli qui me tenait lieu de bureau.

OBLC & V était une société qui avait été immatriculée dans le Delaware par l'ancien « DAF » de plusieurs des entités trafiquantes de l'ARMSCOR, un certain Maarten ; elle s'était spécialisée dans les projets de résidence à temps partagé au Maghreb pour les retraités d'Europe du Nord, et maintenant attendait que notre cabinet déterminât son prix de cession.

- C'est quoi un « DAF » ? – ai-je interrompu Maître van Dieten dans ses explications, parce que, pour moi, l'acronyme ne pouvait signifier que Déesse aux Adorables Fesses et donc était réservé à ma future épouse !
- Un Directeur Administratif et Financier, on ne vous apprend rien à Assas ?

OBLC & V, reprit Maître van Dieten, en 1985, avait édifié un superbe ensemble immobilier avec moult piscines au Maroc, dénommé *Félicités de Marrakech*[3] ; mais, nuança-t-il, les entrepreneurs et ouvriers de ce pays de sauvage ne savaient pas

[3] *Grattis från Marrakech* en suédois et *Gratulerer fra Marrakech* en norvégien.

travailler : au lieu de creuser des fondations, ils avaient construit les murs à même le sol, et désormais il fallait dépenser des sommes folles pour éviter que tout ne s'effondrât, de sorte que Maarten avait jugé venu le moment de vendre sa société.

Il s'était adressé à Ernst & Young, un grand cabinet d'audit mondial, qui avait valorisé OBLC & V à la somme de - 39 millions de dollars, c'est-à-dire nettement au-delà de la banqueroute… ils pensaient qu'elle avait 43 millions de dettes pour réhabiliter ses terrains, payer leurs deux millions d'honoraires d'audit et indemniser les « propriétaires », desquels ils retranchaient les 4 millions de la revente de ces mêmes terrains une fois assainis ; seulement, Maarten ne voulait pas verser 39 millions de dollars aux cessionnaires de ses actions, il entendait au contraire qu'ils lui en donnassent 50 : Ernst & Young avait donc commis une erreur de 89 millions de dollars et Maarten s'était alors rappelé de mon futur beau-père.

Au début de ses explications, je pensais bien sûr que Maître van Dieten parlait d'une véritable erreur, mais assez vite je compris qu'Ernst & Young ne s'était pas trompé du tout et que nous allions devoir tordre les chiffres au point de surévaluer OBLC & V de près de cent millions de dollars !

Mon beau-père avait une méthode pour cela, divergeant dès le départ de celle d'une grande firme comme Ernst & Young : eux, ils avaient demandé à des experts internationalement reconnus d'évaluer les malfaçons des résidences, lesquels étaient venus avec leurs préjugés, estimant qu'il n'y avait plus qu'à tout raser… Maître van Dieten, au contraire, malgré ses propres préjugés – il n'en manquait guère à l'égard des gens d'Afrique qui n'étaient pas issus de l'émigration huguenote du 17e –, s'était adressé à Ahmed, un entrepreneur local, certes non internationalement reconnu, mais ami du Roi du Maroc, et Ahmed avait estimé possible de tout consolider « à sa manière » pour cinq millions de dollars : il n'y avait dès lors plus aucun problème de malfaçon aux *Félicités*…

Les acquéreurs initiaux des résidences des *Félicités de Marrakech*, par ailleurs, avaient cessé de payer leurs charges depuis que, pour raison de sécurité, les autorités marocaines leur interdisaient d'accéder à leurs appartements ; et alors, selon une certaine interprétation du contrat qu'ils avaient passé avec OBLC & V, ils avaient perdu leurs droits de jouissance en temps partagé. Ces braves retraités avaient évidemment demandé à la justice du Delaware de condamner OBLC & V à les rembourser, ce qu'Ernst & Young avait comptabilisé comme une dette de 22 millions de dollars, tandis que Maître van Dieten voyait ces procédures comme un formidable actif !

Mon futur beau-père, en effet, estimait que les actions en justice des clients lésés n'avaient aucune chance de prospérer : les contrats d'OBLC & V étaient rédigés en norvégien, suédois et arabe, et, faute de traducteurs assermentés pour ces langues chez les cow-boys du Delaware, il avait pu verser aux débats des traductions faites par son propre interprète, évidemment très favorables aux intérêts de son client !... ainsi fallait-il considérer ces procès comme gagnés et donc les appartements prêts à être revendus sans indemnités.

Il ne restait plus qu'à faire tourner les modèles mathématiques pour qu'ils disent, comme l'exigeait Maarten, que la société possédant ces résidences à moitié effondrées valait bien cinquante millions de dollars…

Le modèle que voulait utiliser Maître van Dieten faisait un usage massif d'équations différentielles stochastiques rétrogrades, une mathématique qu'il maîtrisait fort mal, raison pour laquelle son premier projet d'évaluation d'OBLC & V s'élevait à seulement 32 millions de dollars. Il me remit alors la disquette avec ses calculs, attendant de moi que je les portasse aux cinquante millions attendus par le client, et de préférence avant dix-huit heures : je montrerais ainsi que j'étais bien le génie dépeint par Aurore !... mon futur beau-père me souhaita bonne chance avant de s'en aller, il devait être quatorze heures trente.

* * *

À quinze heures, je frappai à la porte du bureau de maître van Dieten, lui annonçant que j'avais une disquette qui contenait un fichier Excel avec une évaluation d'OBLC & V à 73 millions de dollars, soit 23 de plus que prévu, et lui demandai si je devais continuer à gonfler le prix de ces ruines marocaines.

Ayant, sans conviction, ouvert mon Excel, il écarquilla les yeux comme Geertje ce matin, puis me dit que 73 millions c'était très bien et me demanda si nous avions déjà fixé, Aurore et moi, une date pour notre mariage, et, avant que je ne répondisse, mon futur beau-père me servit un verre de son ignoble bourbon...

Chapitre 15 – Un pasteur, pour quoi faire ?

Quand j'eus ingurgité mon bourbon, ce poison au goût chimique, Maître van Dieten me dit que, s'il voulait la faxer ce soir, il devait tout de suite s'atteler à la rédaction de la *lettre de couverture ;* qu'était-ce, lui demandai-je ?... et il m'expliqua qu'il s'agissait du courrier qui accompagnerait mes calculs en garantissant à Maarten qu'ils étaient exacts, mais tout en exonérant le cabinet de sa responsabilité en cas d'erreur, un travail d'orfèvre schizophrène.

Mon futur beau-père promit de bientôt m'initier à cet art de dire simultanément blanc et noir, mais pas aujourd'hui, car, plutôt que de rester dans son bureau à le regarder réfléchir, il me suggéra de retrouver Aurore et de lui annoncer qu'il consentait à notre mariage… cela va sans dire, je me précipitai aussitôt boulevard Raspail, où, à ma grande joie, Aurore était déjà rentrée !

- Mon père est d'accord pour notre mariage ! – s'est-elle exclamée après m'avoir fougueusement embrassé et alors que je ne lui avais encore rien dit.
- Comment tu le sais ?
- Il vient de m'appeler et m'a avoué que tu étais plus doué que lui quand il fallait faire cracher des millions de dollars à une équation.
- Ton père me laisse partir plus tôt du cabinet pour que je t'annonce la nouvelle, mais il te téléphone avant que j'arrive chez toi, c'est irrationnel !
- Papa fonctionne comme ça, il est très imprévisible : tu vas devoir t'y faire…

* * *

Pour l'autiste, schizophrène ou con que j'étais, même le plus rationnel des hommes apparaissait comme hautement imprévisible, aussi n'eus-je aucun mal à m'habituer au caractère de Maître van Dieten, de sorte que mon stage se déroula fort bien et se transforma vite en CDI de juriste ; d'ailleurs, je pris beaucoup de plaisir à utiliser mes dons mathématiques dans le cadre d'une activité rémunératrice : cela montrait qu'ils avaient de la valeur !

Mais DAF, elle, à cause de ce stage, se voyait privée de son fiancé une bonne partie de la semaine ; or, comme Assas ne remplissait que quelques heures dans son agenda et qu'elle avait démissionné du GITAN, elle disposait de beaucoup trop de temps libre… ainsi, pour ne pas finir suicidée à l'arsenic telle une Emma Bovary post-moderne, elle eut à trouver une nouvelle occupation ; et, à l'étonnement général, DAF se retint de partir en quête d'une nouvelle organisation gauchiste à revivifier, choisissant de se consacrer aux préparatifs de notre mariage.

De manière à ce qu'elle pût efficacement avancer, il apparut vite nécessaire que nous décidions où, quand et comment nous nous marierions…

Nous réfléchîmes d'abord au lieu, forcément sur les terres d'Aurore compte tenu de la tradition, écartant d'emblée l'Afrique du Sud, car le spectacle du pays qui s'offrait à l'ANC de Mandela aurait terrassé mon futur beau-père !… les deux parents de la mère d'Aurore, Puget de son nom de jeune fille, étaient originaires d'Aubagne, de sorte qu'elle avait toute sa famille là-bas, surtout des vignerons provençaux et catholiques qui ne pouvaient pas voir Maître van Dieten en peinture, non pas à cause de ses activités de trafiquant d'armes, que d'ailleurs ils ignoraient, mais parce qu'il était protestant, bâtard et de surcroît parisien ; il y avait aussi une restauratrice de Cassis, un garagiste de Marseille et d'autres encore, qui tous pensaient de Maître van Dieten la même chose que les vignerons d'Aubagne… bref, puisque la Provence n'était pas une option, il ne restait plus que la commune de naissance de DAF, à savoir Paris, là où nous vivions.

Le choix de la date vint ensuite. Aurore souhaitait le mois de juin pour faire une garden-party, donc l'année prochaine puisque nous étions en octobre, ce qui impliquait que ce fût le samedi 4, 11, 18 ou 25 ; or, parmi ces nombres, seul le 25 ne me donnait pas la nausée, et, de plus, fin juin, nos examens seraient terminés, si bien que nous fixâmes la date au samedi 25 juin 1994.

Nous avions gardé le plus difficile pour la fin, les modalités pratiques de notre mariage, c'est-à-dire, d'une part, avec ou sans cérémonie religieuse – nous n'en voulions pas, mais savions bien que Maître van Dieten insisterait pour la bénédiction d'un pasteur – et, d'autre part, la réception serait-elle intime ou bien la fête de l'année qui coûterait une fortune à nos parents ?

Seules nos familles pouvaient trancher ces questions, ainsi fallait-il qu'elles se rencontrent enfin. DAF estima que la meilleure stratégie était que ses parents invitent les miens à dîner.

* * *

Dix jours plus tard, près de la Porte-Maillot, la famille Petit, à l'exception notable de Greta et de Copernic, arrivait au sixième étage d'un immeuble à l'architecture style bunker revisité années 1970.

Après que mon père eut sonné, Madame van Dieten nous ouvrit, laquelle ressemblait à Aurore, en plus petite et en brune, et demeurait fort belle malgré son âge, ce qui me parut de bon augure ; par ailleurs, fait notable, attirée par le bruit de la sonnette, Shumba, la chienne de la maison, un magnifique monstre de muscles et de tendresse d'une race que je n'identifiais pas, se trouvait aussi dans le vestibule à accueillir sa future belle-famille…

Madame van Dieten nous conduisit dans le grand salon, dont les murs étaient couverts de fusils à lunette, au désespoir de ma mère – une fervente militante de l'abolition de la chasse –, avant que mon futur beau-père ne servît le champagne ; et, tandis que nous trinquions, rapide comme l'éclair, Shumba vola un bol entier de petites saucisses, s'enfuyant les savourer !... l'incident divertit mon père, qui avoua que nos chiens chapardaient tout ce que nous laissions à leur portée.

Puisque nous en étions au ciment de nos deux familles, leur alpha et leur oméga, à savoir les chiens, je voulus connaître la race de Shumba, voyant à la tête consternée de DAF que j'avais choisi un fort mauvais thème de discussion…

Mon beau-père, ravi, lui, de la question, nous expliqua que Shumba était une Rhodesian ridgeback, « ridgeback » parce que ces chiens avaient une ligne de poils implantés à l'envers sur le dos formant une crête, et « Rhodesian » parce que la race avait été créée par des colons anglais installés en Rhodésie, l'actuel Zimbabwe, au nord de l'Afrique du Sud. Ces colons avaient croisé les plus terribles molosses en vue de créer une race de monstres capables de les protéger contre les rébellions de leurs esclaves noirs, mais, s'empressa-t-il d'ajouter, ils avaient ainsi obtenu des compagnons très équilibrés et adorables envers les Blancs, surtout leurs enfants.

Aurore devint blême, s'imaginant que, à cause de l'exposé de son père, mes parents allaient se croire dans une maison où l'on regrettait l'esclavage et s'enfuir avant de passer à table ; mais c'était bien mal les connaître, je les avais sentis captivés par cet exposé, qu'ils avaient sûrement pris pour ce qu'il était : un pittoresque récit des origines d'une race de chien inconnue en France.

Ce fut après au tour de mon père de parler, qui évoqua la mémoire de Galilée, le prédécesseur de Copernic, prédécesseur si l'on parlait de la date d'arrivée des chiens chez les Petit, l'ordre étant inversé pour les savants. Galilée, donc, était un Bouvier bernois, une race également peu connue en France – à tout le moins jusqu'à ce que l'État suisse en offrît un à Mitterrand – et au physique aussi imposant que celui des Rhodesian ridgebacks.

Cet échange sur les improbables races de chiens avait brisé la glace entre nos deux familles ; ainsi, quand nous passâmes à table, l'on aurait dit une réunion de vieux compagnons d'armes : ma mère discutait passionnément avec Aurore de la dernière collection Sonia Rykiel, mon père et Maître van Dieten, qui avaient fréquenté l'université de Genève à peu près à la même époque, partageaient leurs souvenirs, et, Madame van Dieten supervisait son armée de bonnes en cuisine ; enfin, moi, comme ni la sœur ni les frères d'Aurore n'avaient pu se joindre à nous, je n'avais personne à qui parler : bref, je m'ennuyais…

J'avais, pour tuer le temps, beaucoup bu de l'excellent vin blanc sud-africain de Maître van Dieten, si bien que je dus d'aller faire un tour aux vécés ; et, quand, en revenant, je passai devant le grand panier où était terrée Schumba, je décidai de converser avec elle.

Elle me dit qu'elle savait bien que voler un bol de saucisses constituait un délit grave, et que c'était pour cela qu'elle attendait encore un peu avant d'aller faire amende honorable à la salle à manger ; et, après son aveu, devinant en moi un ami – la maîtrise de mes ondes répulsives envers les humains n'avait pas altéré ma communication privilégiée avec les chiens –, elle voulut me faire voir ses jouets.

Shumba en possédait des dizaines qu'elle tenait à tous me montrer : elle en prenait un dans sa gueule, je devais le lui arracher, l'inspecter, émettre un avis d'expert et le lui rendre ; après, l'on pouvait passer au suivant ; forcément, un tel processus prenait beaucoup de temps…

Aurore arriva alors que j'expliquais à Shumba que, si son hamburger en latex ne faisait plus pouët pouët, ce n'était pas de la faute de Nelson Mandela comme lui avait sûrement fait croire son maître – selon mon futur beau-père, Mandela était responsable de tout ce qui dysfonctionnait dans l'Univers –, mais parce qu'elle avait avalé son sifflet.

- Qu'est-ce que tu fous avec le chien, Tycho, on a commencé à parler du mariage ! – DAF m'a-t-elle réprimandé.
- Et ça part bien ?
- Oui, c'est parfait, on va devoir se coltiner la bénédiction d'un pasteur… j'ai dit que j'étais contre, mon père m'a répondu que je n'avais pas le choix et, toi, tu jouais avec Shumba au lieu d'être là pour défendre la position de notre couple !

- Je suis désolé, mais j'étais bien obligé d'aller aux vécés et j'imaginais qu'on m'attendrait… ta mère est catholique et tu pensais qu'elle s'y opposerait, elle n'a rien dit ?
- Finalement, le pasteur l'arrange : s'il y en a un, sa famille provençale ne viendra pas, comme ça elle n'aura pas à gérer des conflits qui la dépassent...
- Ma mère aussi est catholique, elle ne s'est pas plainte non plus ?
- Ton père ne lui en a pas laissé le temps, il a trouvé qu'une bénédiction d'un pasteur était une très bonne idée, cohérente avec son business de montres protestantes.
- Mais mon père est athée !
- Pas ce soir, visiblement…

Les montres avaient donc une religion, ruminai-je en retournant penaud à la table de négociation en compagnie d'une Aurore qui m'en voulait beaucoup ; mais, l'épineuse question étant réglée, certes en mon absence, tout le monde souriait quand nous dégustâmes une goûteuse forêt-noire ; et, la dernière bouchée avalée, nos parents nous fîmes comprendre que nous n'avions pas besoin de rester pour le café : ils allaient parler argent, ce qui ne nous regardait pas… je faillis dire que seuls les catholiques avaient des pudeurs à cet égard, je me retins.

* * *

Une fois rentrés boulevard Raspail, DAF se rua dans la chambre, et, avant de claquer sa porte, me commanda de dormir sur le canapé, hurlant : « OK !... on fait un mariage religieux, alors on va jouer le jeu : tu ne me toucheras plus jusqu'au soir du 25 juin de l'année prochaine ! »

Je m'allongeai sur le canapé pour ne pas y trouver le sommeil ; heureusement, une heure plus tard, Aurore vint me chercher en disant qu'elle n'arrivait pas à dormir toute seule, précisant qu'elle ne pardonnait RIEN !…

* * *

Le matin, nous fîmes l'amour, après quoi elle me concéda que si j'avais été à table quand nous discutions du pasteur, cela n'aurait guère changé les choses, car, selon les mots d'Aurore, nul ne pouvait aller contre la volonté de son fasciste de père.

Fasciste de père que DAF appela à l'heure du petit déjeuner, impatiente de connaître le résultat des arbitrages de la veille. Il l'informa que nos familles nous allouaient quatre cent mille francs[4] pour le mariage et que nous pourrions tout organiser à notre convenance, y compris définir le nombre et la liste des invités, sous réserve toutefois de laisser cinquante places pour les relations d'affaires de son père ainsi que cinquante pour celles du mien.

Aussitôt le téléphone raccroché, DAF lança que quatre cent mille francs c'était raisonnable, mais peut-être pas extraordinaire étant donné que nos bailleurs de fonds nous imposaient cent invités en plus des deux familles, et elle voulut immédiatement mettre à profit mes dons mathématiques pour faire le point.

Je calculai alors qu'entre le désintérêt des Sud-Africains pour la branche française des van Dieten et les fâcheries provençales, côté van Dieten, et, côté Petit, les distances prises d'avec la branche suisse de la famille, cela représentait seulement 17 personnes à prendre en compte pour les deux tribus, soit, avec les 100 relations d'affaires, 117 invitations contraintes ; et, DAF estimant qu'il fallait consacrer 650 francs par convive s'il l'on voulait offrir une prestation à la hauteur, cela faisait, compte tenu de notre budget, 615 personnes, que nous pouvions inviter, moins les 117 contraintes, 498 places pour nos amis !

Moi, je n'avais qu'un seul ami, Antoine, Aurore pourrait donc en inviter 497.

Mais elle avait six cents noms sur son répertoire Vuitton, et donc, à cause de ce budget minable, allait devoir se fâcher avec au moins cent d'entre eux : quelle injustice, quel scandale, quand on savait que les trafics d'armes de son père lui avaient rapporté des dizaines de millions de francs par an pendant des lustres !

La colère passée, Aurore examina les amis inscrits sur son répertoire, constatant qu'un quart étaient des soupirants dont elle n'avait pas voulu, qu'il était donc hors de question de les inviter à notre mariage, et, que les trois autres quarts étaient des militants gauchistes : ceux de l'UNEF ne viendraient pas sans l'accord de Lionel, qui le leur refuserait, et ceux du GITAN, en fait, elle n'avait aucune envie de les voir !… finalement, conclut-elle dépitée, elle ne pourrait inviter que son amie d'enfance, Sabine, son professeur de tennis, Marc, sa coiffeuse et quelques vagues connaissances de tédé, soit une vingtaine de personnes tout au plus.

[4] en tenant compte de l'inflation, environ 85.000 euros de 2027 (dernière année de l'euro), soir 1.300.000 francs thomas, la monnaie instaurée par le Colonel Thomas en remplacement de l'euro.

Tout compte fait, avec quatre cent mille francs pour inviter cent trente-huit personnes, nous avions un budget plus que suffisant !

Il n'en demeurait pas moins qu'Aurore, qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais calculé le nombre de ses relations encore actives – Facebook, à cette époque, n'était pas là pour les évaluer en temps réel –, se lamenta d'avoir perdu presque tous ses amis au crépuscule de sa vie de jeune fille, si bien qu'elle décida de conjurer ce calamiteux bilan en enterrant dignement ladite vie de jeune fille ; et, Sabine, son amie d'enfance et témoin de mariage, accepta sans se faire prier de l'y aider.

Pendant des semaines, elles officièrent toutes les deux dans les cafés et bars du Montparnasse, ce furent ainsi des funérailles dignes de celles d'un empereur romain, au moins par leur longueur inhabituelle, dont Aurore revenait chaque fois ivre morte…

Un jour, estimant sa vie de jeune fille assez profondément enfouie, ma future épouse se mit à prospecter les salles à louer, tester les traiteurs et choisir le créateur en vogue qui aurait l'insigne honneur de concevoir sa robe de mariée.

Je n'avais pas encore, de mon côté, prévenu Antoine ni que j'allais me marier ni qu'il serait mon témoin : en le faisant le plus tard possible, j'espérais m'épargner un enterrement de vie de garçon organisé par ses soins, sans doute une soirée au cours de laquelle nous aurions bu des litres de Cacolac, sa boisson préférée, en visionnant les derniers films pornographiques hardcores de sa vaste collection, ou alors il m'aurait fait l'article de son dernier ordinateur…

Chapitre 16 – Nestor Vermuth dans ses œuvres

Nous étions le 25 juin de l'an de grâce 1994 à six heures et quart du matin, quand, à travers la porte de la chambre où Aurore s'était enfermée, je l'entendis hurler qu'il fallait tout annuler et reporter le mariage !

Arrivée par le premier métro, il y avait avec elle Sabine, qui l'aidait à se préparer ; moi, je n'avais plus le droit d'entrer dans cette pièce parce que DAF avait déballé sa robe de mariée… je n'étais pas inquiet, nous avions rendez-vous à la mairie à onze heures, ce qui laissait beaucoup de temps à ces deux grandes filles pour régler le problème à l'origine des hurlements de DAF, quel qu'il fût. Le planning de la journée, d'ailleurs, prévoyait que j'aille me préparer chez mes parents dès l'arrivée de Sabine : si une intuition malsaine ne m'avait pas incité à prendre ici mon café du matin, je n'aurais pas entendu ces cris…

Sabine entrouvrit la porte qui protégeait la chambre interdite, se faufila et vint me rejoindre au salon pour une réunion de crise.

- On a un vrai problème, Tycho – m'a-t-elle annoncé sur le ton stressé d'un copilote qui, au beau milieu de l'océan Pacifique, avertit son commandant de bord qu'on a oublié de faire le plein avant de décoller.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Aurore a voulu essayer sa robe une dernière fois, histoire de ne pas avoir de surprises quand elle l'enfilera tout à l'heure pour de bon et…
- Et quoi ?... qu'est-ce qui ne va pas avec cette robe ?
- Nestor Vermuth, ce jeune créateur qu'elle a voulu absolument ; moi, je l'ai prévenue dès le départ que c'était un fumiste avec un pseudo débile… bref, déjà au premier essayage dans sa boutique à la lumière tamisée, j'ai dit à Aurore que je trouvais sa robe limite ; mais, maintenant, dans votre chambre avec cet halogène assez puissant pour éclairer un stade, on se rend compte qu'elle ne pourra pas la porter !
- Mais pourquoi ? – ai-je commencé à m'inquiéter.
- Le concept de Vermuth, c'est la transparence maîtrisée, et, en ce qui concerne cette robe, il y a mis plus de transparence que de maîtrise ; alors, puisqu'Aurore porte un string ficelle minimaliste, un modèle étroit, si tu vois ce que je veux dire, enfin tu connais sa lingerie, tous les invités verront le cul de ta femme, Tycho…

Dame Nature, avec les fesses d'Aurore, avait accompli son apothéose, et, si un nouveau Rodin parvenait à restituer leur perfection dans un bloc de marbre, son œuvre, au Louvre, devrait sans attendre remplacer la Vénus de Milo ; néanmoins, à l'évidence, DAF ne pouvait pas se marier avec un string ficelle dévoilant ses fesses à tous nos invités !... entendons-nous, moi, j'aurais été très fier qu'elle les montrât, que tout le monde sût que j'étais le seul, à part elle bien sûr, à pouvoir caresser ou molester un tel miracle, mais cela n'aurait pas été convenable.

Je dis à Sabine qu'Aurore n'avait qu'à porter sous sa robe une jupe discrète, un collant ou tout autre vêtement qui cacherait ce que la décence ne voulait pas voir ; et, elle m'avoua être d'accord avec moi pour la première fois depuis que nous nous connaissions ; d'ailleurs, Sabine avait déjà repéré dans les affaires de ma future épouse un joli short sensiblement du même blanc cassé que celui de sa robe, mais DAF ne voulait pas en entendre parler sans l'imprimatur de Vermuth ; or, elle ne connaissait pas le téléphone du domicile du créateur, seulement celui de son magasin, lequel n'ouvrirait qu'à dix heures, bien trop tard.

Aurore se remettant à hurler, Sabine retourna dans la chambre tandis que je partais chez mes parents : ce n'était pas moi qui convaincrais ma future épouse de porter un short, ma présence boulevard Raspail était donc devenue superfétatoire.

* * *

J'arrivai chez mes parents à sept heures, constatant que le chaos régnait ici aussi… Magdalena, sans en référer aux autorités compétentes, avait déposé au pressing l'une des cravates bordeaux de mon père, celle justement que ma mère voulait qu'il portât aujourd'hui parce qu'elle était ton sur ton avec les rayures de sa robe Sonia Rykiel ; mais, mon père, qui ne décelait guère les nuances entre ses huit cravates bordeaux, ne parvenait pas à mesurer l'ampleur de la catastrophe, aussi rendait-il ma mère folle furieuse !

Maman passa ses nerfs sur moi, me hurlant de me dépêcher parce que nous devions partir à dix heures trente et que je n'avais donc plus beaucoup de temps pour me laver, me raser, passer mon costume et surtout cirer mes chaussures, ce que, selon elle, je ne faisais jamais. Je ne répondis rien, blasé.

À huit heures et demie, j'étais déjà fin prêt et entendis qu'on parlait encore de cravates dans le salon, que j'évitai. J'appelai boulevard Raspail pour avoir des nouvelles, et Sabine m'avisa qu'elle avait réussi, par l'intermédiaire d'un ami d'ami d'ami, à joindre Nestor Vermuth à son domicile, qu'il était en route, tout allait donc rentrer dans l'ordre…

Je décidai, plutôt que de me cloîtrer dans ma chambre, de promener les chiens en attendant de partir à la mairie. Mon père, qui avait eu la même idée que moi, était déjà dans le vestibule en train de les attacher, de sorte que nous y allâmes ensemble, Greta et Copernic s'en montrant ravis !

Mon père, en chemin, me demanda s'il n'y avait pas d'imprévus de dernière minute du côté de la mariée, du pasteur ou de la garden-party – il était un peu amer d'avoir été tenu à l'écart de toute l'organisation par DAF, qui lui avait juste demandé la liste de ses invités –, et je lui répondis que le mauvais temps nous avait obligés à rapatrier les buffets à l'intérieur, mais que c'était réglé depuis hier, et que, d'autre part, ce matin, Aurore avait eu une fâcheuse surprise quant à sa robe, mais que le problème serait incessamment résolu. Il ne fit aucun commentaire.

Nos chiens gambadaient sur les pelouses du Trocadéro, tandis que, pour ne pas salir nos chaussures fraîchement cirées, mon père et moi ne faisions que les longer, quand, soudain, un arc-en-ciel apparut !... s'il ne pleuvait pas, l'air était tellement saturé en humidité, comme en plein mois de novembre, que sa rencontre avec le Soleil d'été avait provoqué ce phénomène exceptionnel.

- Toi et moi, nous croyons voir le même arc-en-ciel, mais comme sa position dépend de celle de l'observateur, en réalité nous voyons deux arcs-en-ciel différents – a philosophé mon père.
- Les lois de l'optique le prétendent, mais peut-être qu'elles se trompent et que, comme c'est Descartes qui les a découvertes, personne n'ose les remettre en question, tu ne crois pas que c'est possible ?
- Tycho, on ne va pas se fâcher le jour de ton mariage : en physique, tout est un peu faux, plutôt incomplet, mais c'est en tâtonnant avec méthode que l'on progresse vers la vérité… Newton a proposé au XVII^{e} siècle une loi décrivant l'attraction universelle qui a permis de faire avancer l'humanité dans sa compréhension de la gravitation, et, bien plus tard, en 1915, le jeune Einstein l'a invalidée avec une théorie plus précise et profonde que la sienne, et il y aura un jour un autre insolent qui proposera une théorie qui dépassera celle d'Einstein ; d'ailleurs, moi, malgré ma discrétion, cela ne m'aurait pas déplu d'être cet insolent – m'a avoué mon père avec des trémolos dans la voix.
- Pourquoi as-tu abandonné la physique, Papa ?

Mon père ne me répondit pas tout de suite, se focalisant sur sa recherche de quelque chose à lancer aux chiens, trouvant une branche morte qu'il l'envoya au centre de la pelouse et dont Copernic s'empara avant Greta – elle, ce n'était pas son truc de rapporter de vieux bâtons –, puis s'expliqua enfin.

- Jour et nuit, je travaillais à ma thèse, refaisais tous les calculs d'Einstein et de Grossmann, ne mangeais plus, etc… tu connais l'histoire, mon meilleur ami m'a forcé à aller voir une pièce de théâtre parce que son oncle avait le rôle principal ; après, on a dîné avec les comédiens chez le père Glôzu (tu te rappelles, je t'y ai amené quand on était à Genève), et j'ai eu un coup de foudre pour la jeune Française qui jouait la bachelière candide dans leur pièce de Ionesco… seulement, il n'y avait pas de place dans ma vie pour deux passions, alors j'ai choisi ta mère et ce qui en découlait : ma boutique d'horlogerie à Paris, et, quand elle a décollé, toi, les chiens, etc. je t'assure, même s'il m'arrive de dire le contraire, je ne regrette rien !
- Tu aurais pu répartir ton temps entre la physique et nous.
- Non, quand tu veux révolutionner un domaine, tu ne dois rien faire d'autre !… ce que j'essaie de te faire comprendre, Tycho, c'est que tu ne vas pas refonder la physique depuis le lit d'Aurore, il faudrait que tu passes tes nuits à pleurer devant l'équation de Schrödinger et ce serait absurde : est-ce que tu te rends compte que ta femme est plus belle que les actrices des magazines ?... sois raisonnable, mon fils, oublie la physique, occupe-toi bien d'Aurore de manière à ce qu'elle nous fasse de beaux enfants !
- J'ai lu dans l'un de tes livres que Schrödinger vivait avec deux femmes, ça ne l'a pas empêché d'inventer son équation – ai-je objecté.
- C'est vrai, et sous le même toit, mais, lui, c'était un génie…

Mon père avait raison au moins sur un point, mieux valait ne pas nous fâcher le jour de mon mariage, aussi ne lui répondis-je pas ; de son côté, il ne jugea pas utile de me répéter qu'il me tenait pour un abruti... nous marchâmes donc sans parler le long des pelouses du Trocadéro, jouant avec nos chiens et jouissant du silence loin du tumulte créé par nos respectives épouses.

Vers dix heures et quart, nous rentrâmes à la maison, où nous trouvâmes ma mère morte d'inquiétude : elle s'apprêtait à appeler la police parce qu'elle nous croyait kidnappés !... après avoir expliqué à Greta et Copernic qu'ils nous rejoindraient tout à l'heure pour la garden-party, nous partîmes à la mairie du 16e. Nous avions choisi *ma* mairie, dérogeant finalement à la tradition, car, domiciliée boulevard Raspail, Aurore dépendait de celle du 14e, moins chic.

Là-bas, nous retrouvâmes Maître van Dieten en costume trois-pièces posté au milieu du large trottoir de l'avenue Henri Martin, avec autour de lui toute sa famille, hormis, d'une part, Shumba, interdite de cérémonie à l'instar de Greta et Copernic et, d'autre part, Aurore, ce qui était encore plus gênant !

Marc, le professeur de tennis et second témoin de mariage de DAF – bien qu'il fût sans doute le premier à avoir eu une relation avec elle, non consentie à mon avis, j'y reviendrai –, parce qu'il avait une grosse berline allemande, était chargé de convoyer Aurore et Sabine du boulevard Raspail à la mairie ; et, mon père, germanophobe comme bien des Genevois – notons que Marc, en tant que Juif, aurait été légitime à l'être aussi, mais ce n'était visiblement pas le cas –, doutait de la légendaire fiabilité de ce qu'il appelait des panzers de tourisme, aussi disait-il à qui voulait bien l'écouter que la Mercedes de Marc était sûrement tombée en panne.

Je le laissai répandre ses préjugés tout seul et allai saluer Antoine, qui, contre toute attente, n'était pas vêtu en adolescent attardé, à l'exception de la réplique d'un *communicator* (le smartphone avant l'heure avec lequel les héros de Star Trek demandaient à être téléportés) dépassant de la poche poitrine de sa veste de costume : DAF aurait dû en avoir un aujourd'hui, me mis-je à rêver…

Je discutai ensuite avec Rose, mon ancienne institutrice, que j'avais prise comme second témoin de mariage. Elle se dit ravie de me savoir travaillant déjà dans un cabinet d'avocats et presque marié, avouant m'avoir imaginé un destin moins prometteur quand j'étais son élève… c'était justement pour cela que je l'avais choisie : être témoin à la fois de mon mariage et de ma revanche sur le passé !

À dix heures cinquante, nous attendions encore Aurore quand, la cérémonie précédente s'étant achevée, un fonctionnaire municipal vint nous chercher sur le trottoir pour nous sommer de gagner la salle des mariages ; d'ordinaire, s'étonna-t-il, son travail consistait à faire barrage aux familles qui voulaient monter trop tôt.

* * *

Notre mariage ne serait pas célébré par l'un des adjoints au maire, mais par Pierre Christian Taittinger lui-même, héritier des champagnes du même nom, sénateur influent et maire du 16e, donc quelqu'un de très occupé… Maître van Dieten, qui le connaissait personnellement, se chargea d'aller lui expliquer que sa fille n'était pas encore arrivée, pas plus que ses deux témoins.

Tout le monde se trouva bien embêté, d'autant qu'il y avait encore plusieurs mariages ce matin, dont celui de la benjamine du président d'une importante société de collecte des déchets ménagers avec le fils aîné d'un peintre néo pop mondialement adulé, et que l'union sacrée du ramassage industriel des poubelles avec l'art contemporain ne pouvait décemment être repoussée !... néanmoins, il n'y avait pas d'autre solution que d'attendre la mariée, ce que nous fîmes tous dans un silence religieux.

Taittinger, qui n'en pouvait plus de scruter le plafond sans rien dire, se mua en conférencier et disserta sur l'histoire de sa mairie et des peintures qui en ornaient les murs : ce ne fut pas inintéressant, mais nous n'étions pas venus pour ça... heureusement, dix minutes plus tard, Aurore, Sabine et le professeur de tennis firent leur triomphale entrée dans la salle des mariages !

Leur retard avait été causé par Nestor Vermuth, qui, après avoir constaté à la lumière de notre halogène que sa création ne correspondait pas aux standards d'une mairie bourgeoise, avait consenti à forger une rustine au pied levé : une sorte de culotte tressée avec des colliers phosphorescents verts et mauves, laquelle, soi-disant, voilerait le postérieur d'Aurore tout en le sublimant ; mais, pour réaliser ce chef-d'œuvre, il avait fallu que Vermuth fît un saut à son magasin récupérer les colliers – il en avait toujours en stock –, puis tressât la culotte et enfin l'ajustât au sculptural postérieur d'Aurore.

Monsieur le maire, malgré l'estime qu'il portait à Maître van Dieten, prononça un dixième du discours qu'il avait préparé, et survola les articles du Code civil à la vitesse d'un histrion de Canal Plus sous cocaïne ; enfin, il demanda si nous échangerions les alliances avec lui, et nous lui répondîmes qu'on le ferait avec le pasteur, ce dont il nous sut bien gré, car on lui permettait comme cela d'économiser quelques précieuses secondes de plus.

Ainsi, cinq minutes seulement après la tonitruante arrivée d'Aurore, je me retrouvai marié, soit à une femme plus belle que les actrices des magazines, soit – c'était un autre point de vue tout aussi valable – à un lampadaire, Aurore figurant alors le support vertical, sa robe l'abat-jour et sa culotte phosphorescente l'ampoule…

Nous libérâmes prestement la salle des mariages afin de ne pas retarder plus longtemps les noces entre les arts et les poubelles, et, pour les embrassades aux nouveaux époux, retournâmes sur le trottoir de l'avenue Henri Martin.

Là, une sorte de traîneau monté sur roues et tracté par des chiens esquimaux nous attendait Aurore et moi, c'était ma contribution personnelle à l'ordonnancement de notre cérémonie de mariage, que DAF avait accueillie avec enthousiasme. Nous y prîmes place tous les deux, Aurore difficilement à cause de sa robe abat-jour ; et, sous les vivats de nos proches, partîmes en direction du Chalet des îles, le restaurant juché sur une île du lac du bois de Boulogne qu'Aurore avait choisi pour notre garden-party.

Mon père et celui d'Aurore étaient de ceux qui applaudissaient les plus forts, devait-on l'interpréter comme un signe de soulagement de se débarrasser si vite d'une progéniture trop difficile – Aurore et moi, nous nous mariions très jeunes pour l'époque –, ou bien d'intense joie de nous voir partir sous la haute protection d'une meute de chiens, animal sacré, totem, pour ces deux hommes ?

Le Chalet se situait à moins de deux kilomètres de la mairie, une chance, parce qu'il commençait à pleuvoir et que la température en cette fin de mois de juin virait résolument polaire : c'était à se demander si nos chiens esquimaux n'avaient pas amené dans leurs bagages le climat de leur contrée !

Les automobilistes parisiens n'ayant guère l'habitude de partager la chaussée avec un attelage nordique, nous faillîmes perdre deux Huskies et un Malamute sur le boulevard Lannes, ce qui obligea notre musher, le pilote de l'attelage, Jack – sans doute était-ce un nom de scène –, à rouler au ralenti sur le bord de la route…

Jack, dix minutes plus tard, nous arrêta sur un parking à côté de l'escalier vers l'embarcadère du Chalet des îles : l'on accédait à l'île de notre garden-party uniquement en prenant un petit bateau opéré par le restaurant.

Chapitre 17 – L'étang de feu et de soufre

L'obséquieux responsable des mariages au Chalet des îles, Hubert Desgrolard, se trouvait en haut de l'escalier vers l'embarcadère, tenant en ses petites mains aux ongles trop soignés un grand parapluie noir ; et, quelle que fût notre opinion sur ce personnage, sa présence ici était un soulagement pour DAF, qui devinait que, sans lui, sa robe Vermuth se serait néantisée sous l'effet de la pluie, laquelle avait redoublé depuis notre départ de la mairie.

Évidemment, avant de s'extirper du traîneau, Aurore attendait que Desgrolard vînt l'abriter sous son grand parapluie. Il le comprenait bien et fit plusieurs tentatives en ce sens, s'approchant chaque fois précautionneusement de notre attelage, puis, à deux mètres du but, sans raison apparente, battant soudain en retraite !

Notre musher, après le quatrième échec de Desgrolard, lui demanda si, par le plus grand des hasards, il n'avait pas peur des chiens, ni Aurore ni moi n'y avions pensé ; et, l'obséquieux fut bien obligé d'avouer que tel était le cas !... de sorte que Jack lui emprunta son parapluie avant d'aider DAF à sortir du traîneau et l'escorter jusque sous l'auvent en toile qui surmontait l'embarcadère du Chalet des îles. Nous y attendîmes, Desgrolard, Aurore et moi, le musher étant reparti avec ses chiens, le prochain bateau.

- Tout s'est bien passé à la mairie ? – a demandé Desgrolard par pure courtoisie, semblant préoccupé par quelque chose de grave.
- Oui, parfaitement – avons-nous, Aurore et moi, menti de concert parce que cela ne le regardait pas !
- Vous m'en voyez ravi… j'ai cherché à vous joindre ce matin, mais la ligne était toujours occupée – a-t-il continué sur le ton de quelqu'un qui prépare son interlocuteur avant de lui annoncer le décès d'un proche parent.
- Nous avions deux ou trois choses à gérer, voyez-vous… – a répondu DAF

Desgrolard avait tenté de nous appeler en plein préparatifs, s'excusa-t-il, parce que la météo, déjà exécrable quand nous avions fait le point avec lui hier soir – nous étions alors convenus qu'il réintégrât tous les buffets des jardins à l'intérieur du restaurant –, s'était encore dégradée ce matin : désormais, Météo-France annonçait, en plus du déluge, un vent de force neuf avec des rafales qui pourraient atteindre force onze dès dix-sept heures, un événement rarissime à Paris !

– C'est gai !... tout le monde va être trempé pendant la traversée du retour – a déploré Aurore, mais sans exploser de rage, puisque nous avions déjà fait le deuil du Soleil et qu'elle s'était attendue à ce que Desgrolard lui annonce une nouvelle bien pire que le vent…
– Non, rassurez-vous, personne ne sera mouillé puisqu'on va mettre le bateau en cale sèche avant la tempête.
– Mais alors comment vont rentrer nos invités, à la nage ?
– Vos invités devront être partis avant qu'il n'y ait plus de bateau.
– Vous voulez dire que la garden-party se terminera à dix-sept heures au lieu de dix-huit comme prévu à notre contrat ! – s'est étranglée Aurore.

Hélas, se lamenta Desgrolard, le bateau aurait besoin de beaucoup de rotations pour ramener à terre l'ensemble de nos invités, lesquels voudraient tous repartir en même temps, créant un engorgement ; et de plus, le personnel du restaurant devrait lui aussi évacuer… ainsi, la prudence commandait de sonner la fin de la garden-party à quinze heures, lâcha-t-il enfin la terrible nouvelle qui le taraudait depuis tout à l'heure !

– Donc, Monsieur Desgrolard, une fois nos invités arrivés, le pasteur fait son truc ; ensuite, entre quatorze et quinze heures, on boit une coupe de champagne, on avale vite fait trois petits fours et après tout le monde s'en va : c'est bien comme ça que vous voyez les choses ? – s'est enquise Aurore d'une voix redevenue douce et posée, tout du moins en apparence.
– Sauf votre respect, Madame Petit, vous noircissez le tableau et…

DAF lui coupa la parole en aboyant que son père entretenait de cordiales relations avec la DGSE, qui, si Desgrolard reparlait ne serait-ce qu'une seule fois d'évacuer l'île à quinze heures, ordonnerait à ses pires agents de lui enfoncer une broche de l'anus jusqu'à la gorge ; et, après, entre la carcasse du pasteur et celle d'un zébu, nous ferions griller sa dépouille suppliciée sur le grand barbecue de notre buffet « Saveurs d'Afrique » , dont les braises attisées par le souffle de la tempête seraient à n'en point douter des plus ardentes !

Le bateau de liaison accosta alors, mettant fin à cette discussion houleuse, que DAF et Desgrolard reprendraient quelques heures plus tard…

* * *

Une fois débarqués sur l'île, nous eûmes à peine le temps d'inspecter les buffets réorganisés suite au mauvais temps que vinrent les premiers invités, et je n'en connaissais aucun !… ensuite, à chaque rotation du bateau, d'autres arrivèrent, puis d'autres encore et encore… et ceux-là aussi m'étaient tous étrangers, à l'exception d'un blond obèse me rappelant vaguement le directeur technique d'une manufacture horlogère qui nous avait cordialement reçus, mon père et moi, lors de mon voyage initiatique en Suisse.

Aurore, quant à elle, me dit qu'elle reconnaissait le préfet de police dont elle avait déniaisé le fils de quinze ans – il ne semblait pas rancunier –, et quelques hommes discrets venus dîner chez ses parents sans dévoiler leurs occupations, ceux avec un accent devaient être des cadres de l'ARMSCOR, les autres des officiers de la DGSE.

Les hôtes de nos géniteurs, ainsi, étaient arrivés les premiers et nous ignoraient superbement, sauf un géant moustachu coiffé d'un chapeau colonial… il se rua sur Aurore en hurlant qu'il l'avait vue bébé et qu'elle avait bien grandi, puis se tourna vers moi pour se présenter : c'était ce fameux Maarten, dont je ne connaissais pas la tête jusque-là ; alors, je lui dis que mon premier dossier pour Maître van Dieten avait été l'évaluation de sa société, travail qui avait convaincu mon beau-père de me donner la main de sa fille, si bien que nous éclatâmes tous les trois de rire !

Marc, le professeur de tennis, lequel s'était improvisé chauffeur de tous les témoins de mariage, arriva à cet instant avec eux ; et, jamais le regard cosmiquement vide d'Antoine ne me parut aussi réconfortant qu'à cet instant… je devinais Aurore, elle aussi, rassurée de constater qu'il y avait au moins quelques visages amis dans la grouillante foule des invités à son mariage.

Ce fut alors au tour de nos parents d'entrer en scène, ils avaient mis du temps parce que les miens étaient allés chercher Greta et Copernic à la maison, et ceux d'Aurore le pasteur au temple, lequel, d'une certaine façon, avait volé la place de Shumba.

Les invités étaient maintenant presque au complet, impatients qu'on fît couler le champagne, mais il était impensable de servir une goutte d'alcool avant la bénédiction ; ainsi, mon beau-père, désireux de ne pas mécontenter ses relations d'affaires, mais aussi parce que nous l'avions informé de la détérioration du temps et de ses conséquences, suggéra au pasteur de gagner du temps, d'avancer l'heure de sa prestation…

Notons en passant qu'en anglais, au lieu de dire « détérioration du temps » et « gagner du temps » , j'aurais respectivement utilisé les mots *weather* et *time* pour *temps*, ce qui aurait été plus clair, mais moins profond qu'en français ; en effet, à 0 Kelvin (-273,15°C), le froid absolu, c'est-à-dire une température relevant de *weather*, le temps, au sens de *time* cette fois, ne s'écoule plus, les particules étant figées : je me suis toujours demandé si c'était un hasard ou s'il y avait des vérités cachées dans les langues ?… et, j'avais investigué, constatant que le mot *temps* du français datait du X^e^ siècle tandis que l'étude des particules remontait au début du XX^e^ !

Bien qu'à peine arrivé, Antoine Dujardin, le pasteur, avait déjà discuté avec plusieurs de nos invités, et dès lors compris qu'il officierait devant une assemblée de trafiquants d'armes et de dévots des montres ostentatoires, aussi ne se fit-il pas prier pour anticiper sa bénédiction et ainsi pouvoir déguerpir plus vite de là.

Dujardin se rapprocha d'Aurore et de moi pour savoir ce que nous attendions précisément de lui ; il est vrai que nous n'avions eu qu'un seul rendez-vous de préparation au mariage, lequel d'ailleurs s'était fort mal passé : Aurore lui avait asséné que Dieu était un salop de droite qui laissait les Africains mourir du SIDA et de faim, que seul Jésus était de gauche et qu'il aurait dû se rebeller contre son père !… et, moi, j'avais soutenu au pasteur qu'il m'était impossible de croire à ce qu'on ne pouvait pas ramener à une équation et qu'aucun mathématicien, même en utilisant des nombres imaginaires, n'avait encore trouvé celle de Dieu.

- Vos parents voudraient une bénédiction classique, mais, dans la mesure où personne ici ne semble croire en Dieu, je n'y suis pas favorable – s'est ouvert Dujardin, désemparé, aux deux athées que DAF et moi étions.
- Vous pourriez vous inspirer de la méthode du maire – lui a suggéré Aurore.
- En quoi elle consiste ?
- J'étais en retard à la mairie, alors Pierre-Christian Taittinger a fait comme pour un mariage normal, mais en cinq minutes : il a lu le Code civil très vite, supprimé tout ce qui n'était pas indispensable, etc.

Antoine Dujardin jugea la méthode Taittinger excellente et demanda un micro. Après, il nous demanda de nous placer tous les deux face à lui. Ce que nous fîmes, formant un étrange trio fondu dans la masse des invités, un trio qui, un peu comme ces musiciens chargés de la musique d'ambiance dans les bars des grands hôtels, jouait son improbable partition dans l'indifférence générale…

– Ce jour de fête est l'œuvre du Seigneur, réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse, célébrons le Seigneur car il est bon et son amour n'a pas de fin… une fois que j'ai dit ça, notre rite veut que j'explique pourquoi les mariés souhaitent que Dieu bénisse leur union ; d'habitude, c'est facile, même en cas de mariage interconfessionnel, j'en fais beaucoup, mais je ne sais pas comment m'y prendre aujourd'hui… Aurore vous m'avez expliqué ne pas croire en Dieu à cause des malheurs des Africains ; et vous, Tycho, vous reprochez à notre Seigneur d'être mathématiquement insaisissable, dans ces conditions, je comprends vos réticences à croire, mais, comprenez que, moi, je ne suis pas là pour disserter des raisons qui font de vous des athées... en fait, je vais juste vous dire, Aurore et Tycho, que nous espérons que votre couple s'affermira et que vous finirez par trouver la foi… la grâce et la paix vous sont données au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Nos deux pères semblaient s'inquiéter de la liberté de parole du pasteur, mais ils voyaient bien que tous les invités poursuivaient leurs conversations en chuchotant, n'écoutant rien de ce que disait Dujardin, et cette impolitesse les rassurait presque complètement.

Il n'y avait guère que la pauvre Magdalena qui ne trouvait pas son compte dans cette bénédiction revisitée, si bien qu'elle se mit à hurler : « L'echprit de Chatan il èche venu au shalet des chiles pour maudire mon petit Tycho et cha cholie Aurore, il faut tout de chuite appeler l'exorchiste ! » et qu'un serveur dut *manu militari* conduire se calmer un peu plus loin.

L'incident clos, le pasteur, sur le même rythme endiablé, continua sa bénédiction, arrivant vite au moment où il devait lire un texte biblique ; alors, bien que ce fût normalement aux époux de le choisir, il le fit pour nous, et, guidé par son inspiration du moment, opta pour un extrait de l'Apocalypse selon saint Jean.

- *Puis je vis un ange descendre du ciel ; il tenait à la main la clé de l'abîme et une énorme chaîne. Il saisit le dragon, le serpent ancien, c'est-à-dire le diable ou Satan, et il l'enchaîna pour mille ans. L'ange le jeta dans l'abîme, qu'il ferma à clé et scella au-dessus de lui, afin que le dragon ne puisse plus égarer les nations jusqu'à ce que les mille ans soient passés. Après cela, il doit être relâché pour un peu de temps. Ensuite je vis des trônes : ceux qui siégeaient dessus reçurent le pouvoir de juger. Je vis aussi les âmes…* – le pasteur a-t-il commencé avant d'être interrompu par une polyphonie de hurlements canins…

Copernic, qui sans doute n'appréciait pas le timbre de la voix du pasteur, à moins qu'il n'eût compris la symbolique de l'Apocalypse et la trouvât déplaisante, mais cela paraissait peu probable, s'était mis à hurler à la mort, très vite rejoint par Greta : lorsque l'un faisait une bêtise, l'autre suivait inconditionnellement.

Mon père tenta de les calmer, en vain, et son comptable eut l'à-propos de les amener rejoindre Magdalena. Dujardin put ainsi reprendre sa lecture, déclarant à l'assemblée qu'il irait directement à la fin, que la comédie avait assez duré et que la prochaine fois il refuserait de participer à ce genre de mascarades !

– *Et le diable, qui les séduisait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont la bête et le faux prophète. Et ils seront tourmentés jour et nuit, aux siècles des siècles* – le pasteur a-t-il définitivement conclu son tour de chant.

L'intervention de nos chiens avait obligé les invités, parce qu'ils ne s'entendaient plus chuchoter, à mettre un terme à leurs messes basses ; alors, pour tuer le temps avant l'ouverture des buffets, ils s'étaient mis à écouter le pasteur, de sorte que les hôtes de mon beau-père applaudirent bien fort quand il leur apprit que le diable avait été jeté dans un étang de feu et de soufre !... évidemment, à la place du diable biblique, ils fantasmaient Nelson Mandela, président de l'Afrique du Sud depuis un mois : ils ne parlaient que de lui depuis qu'ils étaient sur l'île !

Dujardin marmonna, mais trop près du micro pour que nous ne l'entendions pas, « Je passe les engagements, je passe ça aussi, etc. » , puis demanda que l'on apportât les alliances.

Sabine, une fille sans relief, mais fiable en dépit de son alcoolisme, en était responsable et ne les avait pas oubliées ; nous les échangeâmes, Aurore et moi, avant de nous embrasser goulûment, ce qui choqua la pudeur des plus chastes de nos invités – s'ils nous avaient vus au jardin du Luxembourg, quelle tête auraient-ils fait, m'amusai-je –, et après nous décrétâmes que tout le monde pouvait enfin boire le champagne !

* * *

Desgrolard et toutes ses équipes, je dois l'avouer, avaient accompli un travail remarquable, réussissant à caser à l'intérieur du Chalet les buffets et orchestres qu'Aurore avait conçus pour ses jardins, par exemple le barbecue « Saveurs d'Afrique » s'était transformé en grande plancha, et ses batteurs de tam-tam se trouvaient à bonne distance du joueur de cor des Alpes du buffet fromagé « Sensations helvètes » .

Certes, les trombes d'eau qui s'abattaient bruyamment sur les grandes fenêtres ne valaient pas un radieux soleil de juin, mais l'ambiance était bien à la fête !

Les invités de mon père et ceux de Maître van Dieten, à la faveur de cette atmosphère joyeuse, avaient fini par se mélanger, certains faisant des affaires, les autres savourant un moment inédit entre gens qui n'avaient guère d'occasions de se côtoyer.

La clientèle de mon père, en effet, comptait beaucoup d'hommes riches qui se disaient à gauche – ce qu'on appellerait aujourd'hui l'avant-garde des bobos –, y compris un jeune dignitaire du parti socialiste, tandis que les invités de mon beau-père étaient plutôt des hommes de l'ombre souvent à droite ou à l'extrême droite…

- Vous aussi vous avez fait l'apartheid en France, mais sans le crier sur tous les toits : c'était tellement plus subtil que nous ! – ai-je entendu Maarten féliciter la star du parti socialiste qui faisait la queue avec lui devant le buffet « Charcuteries du Valais » .
- Pardon ?
- Enfin, c'est évident !... les Arabes que vous avez importés par millions pour remplacer les Français de vos usines partis dormir dans les bureaux, vous les avez parqués au fond des banlieues très loin de chez vous, ce n'est pas vrai ?... et n'y voyez surtout pas une critique de ma part : vous n'alliez pas installer ces musulmans arriérés à dix mètres de l'école où vont vos enfants, d'autant que Giscard a autorisé leurs horribles femmes voilées à les rejoindre !
- Tout le monde est libre d'habiter où il veut en France, quelle que soit son origine, sa nationalité ou sa religion !… – s'est offusqué cette belle âme.
- Ne soyez pas modeste, je suis dans l'immobilier, alors je connais les prix parisiens ; et puis, vous imaginez si vous aviez fait comme nous : la patrie des Droits de l'Homme instaurant l'apartheid à l'encontre des Arabes, ç'aurait fait un scandale !... vraiment, vous avez choisi la bonne méthode.

Du côté des invités d'Aurore et des miens, une certaine alchimie s'était aussi fait jour. Antoine, par exemple, contait fleurette à la coiffeuse de ma femme, qui n'avait pas encore appelé la police, d'où l'on pouvait déduire que mon ami s'était gardé de l'inviter à boire du Cacolac en visionnant des films pornographiques sur le téléviseur plasma du salon de ses parents – un soir où ils seraient de sortie, évidemment –, ce qui ne constituait rien de moins qu'une révolution copernicienne dans son approche de la séduction.

Rose, mon institutrice et témoin, depuis qu'elle avait discuté avec Marc, s'était subitement découvert une passion pour le tennis, si bien qu'il lui expliquait dans le blanc des yeux que son sport formait des hommes idéalement musclés et, du fait de la concentration nécessaire pendant les tournois, très doués pour l'acte sexuel.

Aurore semblait ravie de tous ces rapprochements, et moi j'étais comblé qu'elle fût heureuse le jour de notre mariage, ça me suffisait…

Mais, à quatorze heures quinze, Desgrolard, oiseau de malheur, vint reprocher à mon épouse d'avoir interdit au personnel de servir les pièces montées. Elle l'avait fait, lui répondit-elle, parce que les buffets salés battaient leur plein, en particulier « Saveurs d'Afrique » , où il grillerait bientôt s'il continuait à nous emmerder !

À quatorze heures trente, Desgrolard se fit plus insistant et nous avisa sur un ton hostile que, la météo ne s'étant guère arrangée, le personnel cesserait le travail à quinze heures, qu'il restait donc trente minutes pour servir les pièces montées et les avaler, qu'après tout le monde quitterait l'île ; et, cette fois, je lui collai mon poing dans la figure, explosant son nez aquilin – notons que, d'ordinaire, malgré ma force, j'étais quelqu'un de très pacifique, mais il y avait quand même certaines limites à ne pas dépasser –, un geste qui soulagea beaucoup mon épouse et fit enfin disparaître Desgrolard de notre paysage.

À quinze heures précises, alors que DAF n'avait toujours pas autorisé que l'on apportât les pièces montées, la voix du bras droit de Desgrolard, un petit gros bizarrement habillé, résonna dans les haut-parleurs du Chalet, sommant nos invités de prendre le chemin de l'embarcadère : c'était une question de sécurité, prétendait cette voix, parce qu'une tempête d'une violence inconnue allait s'abattre sur la région parisienne, et que bientôt le bateau de liaison partirait en cale sèche pour n'en revenir que demain, au mieux.

L'annonce faite, l'ensemble du personnel du restaurant abandonna aussitôt son poste, nous laissant en plan nos invités, nos familles, Aurore et moi…

Tous nos invités, à défaut de réaction de ma part, auraient inévitablement suivis le personnel, et bien sûr mon épouse m'en aurait voulu, selon l'expression de l'Apocalypse, aux siècles des siècles… j'eus alors une idée qui ne pourrait qu'enchanter Aurore, mais me ferait faire mes premiers pas hors des sentiers de la raison, à la suite de quoi, il y en eut quelques autres, ainsi que vous le savez, Mesdames et Messieurs de la Commission.

-Chapitre 18 – La conjuration de Nelson Mandela

Je m'emparai d'un micro relié aux haut-parleurs du restaurant, sans doute celui qui avait servi au pasteur, y annonçant que les services secrets de Mandela avaient inventé cette tempête en vue de gâcher le mariage de la fille d'un grand serviteur de l'Afrique du Sud, ajoutant que, si nous ne bougions pas d'ici, nous ferions échouer cet odieux complot ; d'ailleurs, les pièces montées arriveraient bientôt et seraient époustouflantes, promis-je !

Les invités de Maître van Dieten, sans s'interroger un instant sur le sérieux de mes accusations – elles visaient Mandela, c'était bien suffisant –, m'applaudirent à tout rompre et consentirent à rester sur l'île ; les invités de mon père, eux, détalèrent comme un seul homme en direction de l'embarcadère ; enfin, les nôtres, surtout de vagues connaissances de tédé, parce qu'ils étaient jeunes et trouvaient l'idée de révolte enthousiasmante, désobéirent aux ordres d'évacuation.

Jusqu'à quinze heures trente, régulièrement, la voix du Chalet des îles faisait des annonces dans l'espoir de convaincre les récalcitrants de partir ; d'ailleurs, la direction avait sûrement, en sus de ces annonces lassantes, appelé la police, qui avait dû lui dire de se débrouiller toute seule étant donné que, moins de deux heures avant la tempête du siècle, il était bien trop tard pour envoyer les hommes nécessaires à l'évacuation d'une île… puis, la voix se tut, l'île était enfin à nous !

* * *

Mes cousins et mes beaux cousins partirent en quête de nos pièces montées, qu'ils trouvèrent au fond des chambres froides du Chalet et, presque sans les abîmer, amenèrent dans la grande salle du restaurant. Nous pûmes enfin déguster ces gargantuesques gâteaux stylés que ma femme avait mis des mois à concevoir avec les meilleurs pâtissiers parisiens, et aussi boire beaucoup de champagne…

Une fois les derniers kilos de nougatine engloutis par nos hôtes, ceux-ci reprirent tranquillement leurs conversations éphémères, feignant de croire – ou le croyant vraiment ? – qu'il y avait bien un complot de Mandela et que, pourtant annoncée de manière récurrente sur toutes les chaînes de télévision depuis ce matin, la tempête n'aurait tout simplement pas lieu.

Bref, c'était une garden-party presque comme toutes les autres…

Cependant, vers dix-sept heures – ô surprise ! –, nous vîmes par les grandes fenêtres du restaurant une furieuse tempête se lever !... certes, le lac était si petit que le vent n'avait pas l'espace nécessaire pour y creuser des vagues dignes de celles des océans en furie, mais il colorait sa surface d'un blanc hostile qui attestait que ce plan d'eau avait perdu son habituelle et nonchalante bonhomie…

Ce fut alors au tour de Maître van Dieten de prendre le micro et d'annoncer que l'armée était avisée de notre situation, qu'elle évacuerait tout le monde dès que la tempête baisserait en intensité, sans doute en début de soirée ; d'ici là, ordre était donné de nous amuser et de ne pas nous en faire : tout était sous contrôle

* * *

Mes cousins ramenèrent des frigos du Chalet les derniers quartiers de zébu en vue d'alimenter la plancha « Saveurs d'Afrique », et il se trouva quelques ogres qui, après avoir bâfré les pièces montées, s'en firent de copieuses brochettes ; et puis, comme nous avions prévu des quantités déraisonnables d'alcool pour chacun de nos invités, et perdu presque la moitié d'entre eux au début du mariage, tout le monde fut ivre plus intensément et plus vite que la normale pour une réception que l'on pouvait somme toute qualifier de bourgeoise.

Les plus éméchés des Français, inévitablement, se mirent à chanter en chœur : « Tiens bon la vague et tiens bon le vent, hissez haut Santiano ! Si Dieu veut, toujours droit devant… » , les Afrikaners leur répondant avec des hurlements dans leur néerlandais revisité, tandis que Greta et Copernic encourageaient équitablement les deux camps par leurs aboiements.

Ces chants improvisés donnèrent l'idée à Aurore de faire danser nos invités, mais les batteurs de tam-tam, le joueur de cor des Alpes et les divers autres musiciens avaient déserté l'île en même temps que le personnel du restaurant, quant à la « sono » du Chalet des îles et sa vaste collection de cédés de mariage, il s'agissait d'un matériel professionnel avec plein de boutons compliqués que personne parmi nous n'aurait su utiliser, sauf peut-être Antoine, réalisai-je !

Je trouvai mon ami en train de narrer à la coiffeuse de ma femme ses exploits de pirate informatique – un hacker dirait-on aujourd'hui –, et, je compris à la tête de cette fille qu'il n'avait pas choisi le meilleur sujet pour la séduire ; quoi qu'il en soit, de témoin, je le promus diji officiel du mariage ; aussitôt, fier de sa nouvelle fonction, Antoine, la coiffeuse à son bras, se dirigea vers les machines sophistiquées et, quelques minutes plus tard, parvint à leur faire cracher *Comme les rois mages*…

Mon épouse et moi, ainsi, ouvrîmes ce bal improvisé sous le haut patronage de Sheila, vite rejoints par une myriade d'invités... Aurore, je l'ai déjà dit, m'avait souvent forcé à aller en boîte de nuit, et j'avais alors mémorisé les chorégraphies des chansons les plus populaires ; et, *Comme les rois mages* était l'une d'elle, de sorte que je réussis à ne pas être absolument ridicule à côté de ma femme qui dansait avec grâce ce titre un peu niais.

Aurore m'embrassa à la fin de la chanson, puis me remercia parce que mon complot avait sauvé notre garden-party, sa raison de vivre depuis des mois.

Maintenant qu'elles étaient lancées, rien ne semblait pouvoir arrêter les danses, qui s'enchaînaient et s'enchaînaient encore et encore…

* * *

Aux alentours de vingt et une heures trente, la tempête ayant perdu de sa vigueur, sous les quelques rayons du soleil couchant qui perçaient les épais nuages sombres, nous vîmes arriver les nageurs de combat de l'armée et leurs zodiacs noirs : le temps de l'évacuation avait sonné !

Certains invités, nos meilleurs éléments, proposèrent aux militaires de venir boire et danser avec nous ; mais, d'une manière cavalière, les commandos les jetèrent par paquets de dix dans les zodiacs et les ramenèrent à terre conformément aux ordres qu'ils avaient reçus.

Ma mère, mon père, Greta et Copernic évacuèrent dans un zodiac qui leur fut réservé, une sorte d'Arche de Noé canin. La famille van Dieten insista alors pour que nous venions dans leur embarcation, et Aurore refusa en arguant que les mariés devaient partir les derniers ; en réalité, mon épouse craignait que le déluge ne désintégrât sa robe, et, malgré ses penchants exhibitionnistes, ne souhaitait pas se montrer en petite culotte phosphorescente quand elle débarquerait sur les berges du lac, donc, moins il y aurait de monde, mieux ce serait…

Les militaires, à vingt-deux heures, nous sommèrent, Aurore et moi, de monter dans leur dernier bateau ; et, bien entendu, la robe Vermuth ne résista pas à cette homérique traversée… heureusement, de l'autre côté, il n'y avait plus que nos familles transies de froid qui nous attendaient pour constater l'apocalypse vestimentaire.

Maître van Dieten semblait ivre, aussi mon père fut-il désigné taxi des jeunes mariés ; et, l'on installa Aurore à l'avant de sa Jaguar afin que Greta ou Copernic ne risquassent pas de griffer ses jambes nues, ma mère, les chiens et moi nous entassant à l'arrière.

* * *

Une fois que nous fûmes boulevard Raspail, suivant l'antique tradition romaine, mon épouse franchit dans mes bras la porte de l'appartement, mais, comme mon beau-père, j'avais beaucoup trop bu, si bien que je butai sur le paillasson et faillis trébucher !

Dès que je reposai Aurore à terre, finalement sans l'avoir laissé tomber, elle se rua vers la salle de bains en disant vouloir un bain brûlant : elle grelottait de froid depuis que sa robe avait fondu et la traversée de Paris dans la Jaguar surchauffée des Petit n'y avait rien changé.

Moi, je m'affalai sur le canapé beige, demandant au zèbre Doudou, le tapis du salon, s'il pensait que je pourrais honorer DAF malgré mon état d'ébriété (je sentais Thalès, mon sexe, complètement inerte) ; mais mon vieux camarade Doudou n'eut pas le temps de me répondre avant que je n'entendisse Aurore hurler !... je devinai alors que, contrairement à ce matin, elle avait un vrai problème, et me précipitai à la salle de bain pour la trouver debout dans sa baignoire, terrorisée…

- Qu'est-ce qui se passe ? – ai-je demandé à Aurore.
- Regarde ! – m'a-t-elle dit en tournant son corps athlétique de quarante-cinq degrés, c'est-à-dire me faisant voir son postérieur, lequel était recouvert d'atroces boursouflures violacées !
- Qui t'a fait ça ??!
- Les colliers de la culotte de Vermuth ont dû fuir sans que je m'en aperçoive, et leur liquide phosphorescent a macéré sur mon cul toute la journée !
- Ne t'inquiète pas, je vais aller à la pharmacie de garde acheter la même pommade que le vendredi où tu as voulu que je te fesse très fort.
- Arrête de dire des conneries, Tycho : c'est peut-être grave, je veux vérifier à l'hosto que je n'aurai pas des marques à vie ; commande un taxi, je vais essayer de m'habiller…

Il n'y avait hélas pas de taxi disponible à cause des intempéries et le métro n'était guère envisageable dans l'état d'Aurore, aussi me résolus-je à appeler le SAMU… de sorte que, à l'instant où, vêtue du jogging bien trop grand pour elle qui lui servait de pyjama en hiver, mon épouse me rejoignait au salon, une équipe de trois pompiers, dont un médecin, sonna à la porte.

Aurore raconta, du tressage de la culotte phosphorescente par Vermuth jusqu'à son bain chaud, sa journée de noces au médecin moustachu, lequel jugea indispensable d'examiner son derrière ; et, n'étant toujours pas d'humeur exhibitionniste, Aurore demanda à le lui montrer dans la chambre en l'absence des deux jeunes militaires, ce à quoi il consentit.

Moi, je restai au salon avec les exclus ; et, je compris à leur regard, à la fois goguenard et accusateur, qu'ils n'avaient pas cru un traître mot du récit de mon épouse : ils étaient persuadés que nous avions testé des jeux érotiques improbables et ensuite, inquiets de leurs conséquences, appelé les secours…

- On va emmener votre femme aux urgences – m'a avisé le médecin en revenant avec une Aurore à la mine défaite.
- C'est grave ? – lui ai-je demandé.
- J'espère que non, j'ai jamais vu ça… ce Vermuth est un grand malade !

Arrivés aux urgences de la Pitié Salpêtrière à vingt-trois heures, nous y passâmes la nuit, Aurore allongée dans un box et moi assis dans la salle d'attente.

J'y cuvai mon alcool au milieu du chassé-croisé des victimes de la tempête, ceux qui avaient reçu une branche d'arbre ou un pot de fleurs sur la tête, un malheureux dont une fenêtre avait sectionné le bout des doigts en claquant et aussi quelques névropathes que l'hybris d'Éole avait entraînés du côté obscur de la force, et qui, pensant que le ciel leur était tombé sur la tête, exigeaient séance tenante de voir un psychiatre !

Il fallut attendre jusqu'à l'aube pour que, grâce aux antiallergiques et aux pommades, les boursouflures d'Aurore s'estompassent au point que les médecins débordés acceptent de nous laisser rentrer boulevard Raspail : Aurore ne serait pas marquée à vie par sa culotte Vermuth phosphorescente…

Nous nous couchâmes aussitôt arrivés, et, de nuit de noces, il ne fut pas question !

Chapitre 19 – Un exil de miel aux îles Fidji

Deux heures après notre retour, à neuf heures, le téléphone se mit à sonner !... je réussis à décrocher avant que le bruit strident ne réveillât Aurore, et la voix au bout du fil se présenta comme « l'inspecteur Trésor » ; alors, mal réveillé, je crus que mon interlocuteur était l'un de ces hauts fonctionnaires chargés de contrôler la comptabilité de l'État, les inspecteurs du Trésor, disait-on à l'époque, et j'en déduisis qu'il voulait, dès le dimanche matin, vérifier qu'on m'avait bien envoyé la facture de l'évacuation de l'île par l'armée.

Ce n'était finalement qu'un policier nommé François Trésor, inspecteur au commissariat principal du 16e arrondissement, le bois de Boulogne en dépendant, lequel aurait souhaité entendre très vite le point de vue des époux Petit sur ce qu'il nommait emphatiquement « la tragédie du Chalet des îles ».

Mon épouse, parce qu'elle avait passé la nuit à l'hôpital, n'avait ni point de vue ni la force de se lever, affirmai-je à Trésor, qui me proposa alors de venir seul. Cet inspecteur ne disposait d'aucun moyen de coercition, devinai-je, sinon il nous aurait déjà fait arrêter ; mais, pressé de savoir précisément ce que l'on nous reprochait, et parce que je n'avais pas peur des policiers – les flics n'avaient jamais impressionné mon père, qui, de ce point de vue, n'était pas très Suisse, et moi j'avais pris exemple sur lui –, je décidai d'y aller.

Je laissai un mot sur mon oreiller pour aviser DAF que j'avais été convoqué par la police et reviendrais aussi vite que possible ; et, trente minutes plus tard, la ligne 9 du métro me laissait à côté du commissariat de l'avenue Mozart.

Un colosse à la peau foncée, l'inspecteur François Trésor, prévenu de mon arrivée par la fliquette blonde de l'accueil, vint me chercher et me conduire à son bureau : si je n'étais pas raciste, sa couleur me préoccupait, car j'avais injustement accusé Mandela d'un complot et qu'il incarnait le héros ultime pour bien des Noirs…

Trésor, dès que je fus assis, m'expliqua que, un peu plus tôt dans la matinée, Monsieur Desgrolard – qui, d'ailleurs, magnanime, n'avait pas porté plainte contre moi au sujet de son nez cassé – occupait ma chaise, qu'il lui avait raconté notre garden-party, y compris le sublime moment où j'avais annoncé que la tempête était un complot de Nelson Mandela.

Son préambule achevé, Trésor, sur un ton très sérieux, me demanda si j'avais rassemblé des preuves solides avant d'oser accuser le premier président noir de l'Afrique du Sud d'avoir fomenté un complot à l'encontre de mon épouse ; en somme, j'avais eu raison de m'inquiéter de son teint !

- Mais ce complot n'était qu'une grosse blague !... sans rire, inspecteur, vous ne pensez pas que quelqu'un y a cru ?
- Je n'ai pas du tout envie de rire, Monsieur Petit, parce qu'une partie de vos invités a bien cru à un complot ; sinon, ils n'auraient pas refusé d'évacuer l'île malgré les ordres formels de la direction du restaurant…
- Je vous assure qu'ils n'en ont pas cru un mot : c'étaient des Afrikaners haïssant Mandela et je leur ai dit que rester sur l'île revenait à le défier, donc je savais qu'ils ne bougeraient jamais !
- Et pourquoi, en pleine tempête, vous vouliez les bloquer sur une petite île devenue inaccessible aux forces de l'ordre et aux médecins ?
- Je ne pouvais pas faire autrement !… mon épouse avait passé des mois à préparer cette fête, alors il n'était pas question de tout arrêter à cause du mauvais temps : elle ne m'aurait pas pardonné de n'avoir rien tenté !
- Je comprends bien, mais vous n'avez pas réfléchi aux conséquences ?
- Si, bien sûr, et je pensais qu'on trouverait une solution pour évacuer l'île une fois le vent tombé ; d'ailleurs c'est bien ce qui s'est passé et il n'y a eu aucun blessé !
- Des blessés, non, mais deux morts en revanche, Rose Duchemin, votre institutrice, et, Marc Bernheim, le professeur de tennis de votre épouse…

Ce matin, à l'aube, avant de venir au commissariat, me narra Trésor, Desgrolard était venu constater les dégâts dans son restaurant, ceux causés par la tempête, mais aussi ceux provoqués par notre équipe d'activistes anti-Mandela ; et, dans le hangar à pédalo à moitié effondré, il avait découvert les corps enlacés de Marc et de Rose, le coït des deux tourtereaux ayant été interrompu par une poutre métallique qui s'était abattue sur eux, les tuant sur le coup !

Une sonnerie de téléphone suspendit le poignant récit de l'inspecteur, dont le visage semblait aussi impatient qu'anxieux quand il décrocha.

- On a de la chance, il est venu spontanément… je le mets en garde à vue, nous sommes d'accord ? – a commencé Trésor sur un ton implorant.
- *** ** ** **** ***** *** *** ********** **** **** ** ** **** *** **** ***** ** ***** **** ****** ******** – étant à deux mètres du combiné, je ne percevais qu'une

alternance de silences et de grésillements qui émanaient d'une voix nasillarde, mais je devinais évidemment qu'on parlait de moi.

– Je pense qu'il y a de quoi lui coller un homicide involontaire – a péremptoirement affirmé Trésor.

– **** ***** ********** *** ******** ************ **** **** ***** ******

– Sauf votre respect, je ne vous suis pas, parce que, s'il n'avait pas fait son appel anti-Mandela, tout le monde aurait évacué l'île et les amants maudits seraient allés baiser dans un hôtel plutôt qu'un hangar à pédalo, donc ils n'auraient pas reçu son toit sur leur tête…

– ** ***** ******** ** **** ******** ********** ****** * ** ****** ******** ** **** **** *** ** ****** ** ********* ****** ** ****** ******* ***** ****** **** ******* ** ** **** *** **** ***** *** ******** **** ***** ***** ***** **** *** ****

– C'est vous qui décidez, bien sûr, mais en le laissant partir comme ça on affiche qu'on n'a rien contre lui ; donc, j'insiste, une petite garde à vue nous mettrait dans une meilleure position si la presse s'en mêle.

– *** ** ****** **** **** ** *** ****** ** ****** ***** ****

– Entendu commissaire, mes salutations à votre épouse, bon dimanche – Trésor a-t-il achevé sa conversation d'un ton dépité.

J'étais juriste, me rappela l'inspecteur, donc je devais savoir qu'on ne mettait pas les gens en garde à vue sans raison ; or, selon lui, ainsi qu'il l'avait expliqué au commissaire, en bloquant Rose et Marc sur l'île, ce qui leur avait donné la possibilité d'aller s'aimer dans un hangar à pédalo pendant la tempête du siècle et y mourir, j'avais commis un homicide involontaire ; mais, regretta-t-il, le commissaire ne partageait pas cette analyse, son patron estimant que ce n'était pas moi qui leur avais dit d'aller copuler dans ce hangar, et dès lors que je n'étais pas pénalement responsable de leurs décès…

– C'est vraiment triste pour eux ! – ai-je enfin pu compatir, l'inspecteur ne m'ayant pas donné la parole jusque-là, avant de demander sans trop y croire – mais alors, je peux partir, c'est fini ?

– Le commissaire a refusé que je vous mette en garde à vue, vous l'avez bien compris, et ce n'est pas très étonnant : je suis persuadé qu'il a peur des relations de votre beau-père !... bref, oui, vous allez rentrer chez votre belle épouse afrikaner à la très influente famille…

Trésor m'accompagna à la porte de son bureau et, avant de me brutalement la claquer au nez, m'asséna sur un ton calme et posé :

– Vous n'êtes pas pénalement responsable, ce qui est bien dommage étant donné que j'aurais pris beaucoup de plaisir à vous coffrer, mais, d'un point de vue moral, c'est autre chose, parce que si vous aviez laissé Desgrolard évacuer vos invités, Marc et Rose seraient bien vivants : toute cette histoire relève désormais de votre seule conscience, Monsieur Petit…

De retour sur le pavé de l'avenue Mozart, je ressentis une grande peine pour l'innocente Rose, peine que je n'eus guère le temps de consommer, parce que je réalisai vite que, même si Marc avait sans doute abusé d'Aurore – mon épouse parlait dans ses rêves, ce qui m'avait fait deviner qu'il s'était passé quelque chose d'étrange entre eux –, la disparition de ce salaud l'anéantirait !

Comment, me demandai-je, annoncer cette apocalypse à Aurore sans qu'elle ne culpabilisât jusqu'au jugement dernier (elle avait déjà bien assez de fausses raisons avec les trafics d'armes de son père) ?… seul mon beau-père pourrait me conseiller, me dis-je avant de chercher une cabine pour l'appeler.

– Allo… Jan ? – depuis le mariage, je l'appelais par son prénom.
– Qui veux-tu que ce soit, Tycho ! – lui me tutoyait depuis longtemps.
– Je sors du commissariat du 16e, ils nous ont convoqués, Aurore et moi, parce qu'il y a eu deux morts pendant notre mariage.
– Ils se sont tués pendant l'évacuation ?
– Non, non… ils sont allés faire l'amour dans un hangar à pédalo et, à cause de la tempête, le toit s'est effondré sur eux !
– En quoi ça vous regarde ?
– Ben… l'inspecteur de police, Trésor, pense que je suis responsable parce que j'ai fait mon appel anti-Mandela et que c'est ça qui a permis à nos invités de rester sur l'île, mais son commissaire n'était pas d'accord et n'a pas voulu qu'il me mette en garde à vue, alors, pour se venger, Trésor m'a dit que j'étais moralement responsable.
– Trésor, c'est un nom des Antilles, il ne serait pas Noir ?
– Il est noir, oui.
– Un flic noir qui se prend pour un directeur de conscience, elle va de mieux en mieux la police française... et qu'est-ce qu'elle a dit, Aurore ?
– J'y suis allé seul, Aurore dormait, elle ne sait encore rien !

Jan, après avoir soupiré de soulagement, décréta qu'Aurore ne devrait jamais entendre parler de cet accident. Ma femme, affirma mon beau-père, ce que je n'ignorais pas, avait tendance à se croire responsable de tout ce qui allait de travers

dans l'Univers ; d'ailleurs, m'apprit-il, quand elle avait onze ans, parce qu'un soir elle avait refusé de manger ses épinards, elle s'était le lendemain scarifié le bras droit croyant son caprice à l'origine d'une famine en Éthiopie qu'elle avait vue à la télévision !… Jan l'avait fait soigner par les meilleurs thérapeutes, mais deux morts en lien avec son mariage, même pour le roi des psys, ce serait trop compliqué à maîtriser ; ainsi, dans notre couple, je n'étais pas le plus malade des deux, réalisai-je soudain.

Cependant, il ne serait pas facile de cacher la tragédie à Aurore, car, prophétisa son père, elle obséderait bientôt toute la presse !… les journaux de gauche dénonceraient le racisme de mon accusation à l'endroit de Mandela et l'utilisation de l'armée au profit d'intérêts privés, ceux de droite se sentiraient obligés de parler de cet accident, quant aux soi-disant apolitiques, ils feraient leur miel de l'histoire sensationnelle et ô combien romantique de Marc et de Rose, et, bien sûr, telle une hyène, le pire des charognards, la télévision s'en emparerait aussitôt après.

Aurore et moi devions donc partir très loin le temps que les médias français oublient les amants du lac, ainsi mon épouse n'en entendrait-elle jamais parler – rappelons-nous que, sauf aux États-Unis, le jeune Web était embryonnaire à cette époque et qu'un appel téléphonique à l'autre bout du monde coûtait un bol de caviar… –, décréta mon beau-père, qui venait d'inventer le concept d'exil de miel.

Jan promit de se charger de toutes les démarches en vue de nous expédier dans un petit coin de paradis dès ce soir (il fallait qu'Aurore ne vît pas les journaux du lundi), sûrement les Fidji, d'une part, il n'y avait pas besoin de visa pour y aller et, d'autre part, il connaissait là-bas un magnifique hôtel avec des bungalows : il l'appellerait immédiatement parce qu'il était déjà vingt et une heures aux Fidji.

Mon futur beau-père s'occuperait aussi des billets d'avion, l'un des dirigeants de British Airways étant son obligé ; heureusement, car, contrairement aux commissariats, les agences de voyages n'ouvraient pas le dimanche…

* * *

Il devait être quatorze heures quand j'arrivai enfin chez nous – j'avais mis si longtemps à cause d'une panne électrique dans le métro, sûrement une conséquence de la tempête, laquelle avait bloqué ma rame entre les stations Montparnasse et Edgar Quinet –, et, Aurore, au lieu de me demander comment cela s'était passé au commissariat, déchargea sa bile contre son nazi de père : ce salaud exigeait que nous partions dès ce soir en voyage de noces aux Fidji !

Or, se plaignit mon épouse, poser pendant des heures ses fesses convalescentes sur le siège d'un long courrier, fût-il de première classe, lui semblait bien au-delà de ses forces ; mais, se lamenta-t-elle, Hitler lui avait promis les pires représailles si elle refusait, ce qui expliquait sa mauvaise humeur.

Tandis qu'elle continuait à agonir son père d'injures, j'allai dans notre chambre, où je bourrai un sac de voyage avec mes affaires d'été ; Aurore, qui avait besoin d'un public pour exprimer sa révolte, m'y rejoignit, et, voyant ma façon désinvolte de traiter mes vêtements, puisqu'il faudrait de toute façon en passer par là, décida de prendre le temps de soigneusement faire sa propre valise…

Cinq minutes plus tard, j'eus fini mon remplissage, mais au lieu de disparaître au salon de manière à laisser du champ à mon épouse, je m'assis sur le lit, l'encourageant dans ses efforts.

- Je ne comprends pas pourquoi mon père veut absolument qu'on parte aujourd'hui, un dimanche ! – a maugrée Aurore tout en inspectant avec sa tête des mauvais jours les innombrables vêtements pendus dans son dressing, l'espace qui occupait un tiers de notre chambre.
- Je ne sais pas, c'est peut-être une coutume sud-africaine ?
- Peut-être, alors je ne la connais pas… en tout cas, je n'ai pas une fringue que je pourrai porter là-bas et les magasins sont fermés le dimanche ! – a-t-elle fini par avouer dans un cri du cœur, et je compris alors que, plus que ses fesses endolories, c'était ce problème vestimentaire qui la consumait.
- Je crois que les magasins des aéroports sont ouverts le dimanche.
- Qu'est-ce que ça change ?... ils ne vendent que les merdes de la grande distribution ou les banalités de chez Dior ou Chanel, et, je ne porte que des créations originales, comme du Vermuth, mais plus du Vermuth, lui, c'est fini… tu vois ce que je veux dire, Tycho ?

Oui, je ne voyais que trop bien !… nous décidâmes, à tout hasard, d'aller écumer les boutiques de Roissy ; il fallait donc partir au plus vite, aussi n'eus-je pas le temps de passer chez mes parents et mes chiens les embrasser.

* * *

Dans la vitrine d'un magasin de l'aéroport, il y avait des pingouins au regard lubrique et un iceberg de polyester, mais aussi, lascivement allongée à son sommet, une jeune femme en plastique portant un bikini argenté, et, miracle, Aurore s'extasia devant cet audacieux spectacle, un pâle sourire renaissant sur son visage de martyre : elle avait trouvé à Roissy un créateur à son goût !

Ma femme s'acheta dans cette boutique aux pingouins le minimum de vêtements permettant de survivre aux Fidji, et ce pour la modique somme de 18.768 francs – je me souviens encore du montant alors que normalement je ne mémorisais pas ce genre d'informations inutiles – et c'était bien plus que n'autorisaient les découverts de nos comptes bancaires d'étudiants !

Mais, tandis que j'étais bloqué dans le métro en revenant du commissariat, un homme avait sonné boulevard Raspail : il avait pour mission de remettre à Aurore, de la part de son père, une grosse enveloppe en papier kraft, laquelle contenait respectivement les télécopies des réservations de nos vols jusqu'à l'aéroport international des Fidji, Nadi s'appelait-il, de celle de notre avion privé de Nadi à l'hôtel, de celle de notre bungalow, etc. il y avait aussi une série de petites enveloppes blanches remplies de liasses de billets de différentes devises, dont une avec marqué « Pour les vêtements de ma fille à Roissy » avec vingt mille francs en billets de cinq cents, l'on disait des Pascal à l'époque et c'était une somme !

Dès que le trousseau de ma femme fut casé dans ses deux grandes valises, ce qui n'alla pas sans peine, nous gagnâmes le comptoir British Airways afin de nous y enregistrer ; et, après, compte tenu de l'illustre signataire des télécopies qu'Aurore avait exhibées, l'on nous accompagna avec force courbettes au salon des premières classes pour y attendre l'embarquement.

* * *

Arborant cette barbe de trois jours à l'époque l'apanage des artistes, clochards, gauchistes et peoples – à l'heure où j'écris ces lignes, je porte la même, mais les temps ont changé, maintenant les clochards sont glabres, travaillent la journée dans un entrepôt AMAZON et s'appellent des SDF –, deux hommes s'assirent à quelques mètres de nous. Aurore dormait dans son confortable fauteuil en cuir rouge, et moi je cherchais à occuper mon cerveau sans penser aux événements de la journée ni à mes recherches, je n'étais pas d'humeur pour elles, de sorte que je me mis à écouter nos voisins…

- Il ne se passe rien en ce moment… – s'est plaint celui dont j'avais compris plus tôt dans la conversation de ces deux mal rasés qu'il était un journaliste de *Libération*.
- Si, il y a toujours le Rwanda… – lui a répondu son confrère qui travaillait pour le *Monde diplomatique*, journal de gauchistes, d'après mon père comme mon beau-père, ce qui n'avait pas empêché British Airways de le convier dans les salons de première classe, ni lui d'accepter ce privilège.

- On n'arrête pas de faire des papiers sur le génocide, mais les Français s'en foutent : chaque fois qu'on en parle, on ne vend pas le journal.
- À propos de Noirs opprimés, Mandela, ça plaît à vos lecteurs ?
- Il y a trois mois, quand il est devenu le premier président noir d'Afrique du Sud, oui, bien sûr, on a vendu énormément grâce à lui… mais maintenant les gens sont blasés ; n'empêche que, demain, nous, on publie deux colonnes à la une sur la garden-party du Chalet des îles ! – a fièrement annoncé le journaliste de *Libération.*
- Le Chalet des îles, le resto du bois ?... quel rapport avec Mandela ?

Hélas, c'était à l'instant où il allait l'expliquer, ce rapport, donc parler de nous et possiblement évoquer l'accident, qu'Aurore commença peu à peu à se réveiller !

Chapitre 20 – Le spectre de Marc

Ignorant être assis à côté des époux, le mal rasé de *Libération*, avant d'en venir à la garden-party anti-Mandela, lâcha quelques mots gentils sur le mariage lui-même, qu'il voyait comme l'union entre, d'un côté, la fille d'un avocat – un du genre véreux, de surcroît fervent défenseur de l'apartheid et désigné par la rumeur comme le fils naturel du Président Botha – et, de l'autre, un débile mental que son beau-père avait facilement converti à ses thèses nazies.

L'Albert Londres des caniveaux, ensuite, retraça les faits marquants de notre garden-party jusqu'à l'accident de Marc et de Rose, précisant à son ami plus barbu que lui qu'il tenait ses informations d'un inspecteur de police noir, donc digne de confiance, et concluant que, si je n'avais pas accusé Mandela d'avoir comploté, un professeur de tennis juif et une institutrice socialiste – sans doute un peu rocardienne, ce qui la rendait moins *iconisable*, déplora-t-il –, ne seraient pas morts écrasés par la charpente d'un hangar à pédalo.

Lorsque le cerveau d'Aurore atteint un niveau de conscience suffisant pour percevoir la voix du gratte-papier de *Libération*, d'abord mon épouse se crut encore coincée dans un cauchemar, mais elle réalisa vite s'être réveillée pour de bon et que l'on parlait bien de notre mariage : c'était Marc qui avait reçu un toit sur la tête, ce serait même écrit dans l'édition de demain de son journal favori !

Voilà pourquoi, au lieu de prendre notre vol de première classe pour Londres, nous rentrâmes boulevard Raspail dans un vieux taxi aux banquettes sales.

Aurore, sur le chemin du retour, pleurait toutes les larmes de son âme blessée, aussi, pour la consoler, j'essayai plusieurs fois de la prendre dans mes bras, mais elle me rejetait violemment à chaque tentative, et, entre deux crises de sanglots, voulut que je lui jure ne pas avoir été au courant de la tragédie.

Moi, impressionné par le chagrin de ma jeune épouse, je décidai de lui révéler une partie de la Vérité : l'inspecteur m'avait convoqué justement pour l'accident, lui avouai-je, prétendant que je l'en aurais avertie si elle m'avait laissé parler à mon retour du commissariat, et que j'avais bien entendu l'intention de le faire, mais plus tard, au moment où elle aurait été psychologiquement prête à l'entendre, par exemple à l'occasion d'un coucher de soleil que l'on aurait contemplé allongés nus sur la plage privative devant notre bungalow des Fidji…

Quant au fait que notre voyage de noces était un complot de son père destiné à lui cacher la mort de Marc, il va de soi que je n'en soufflai mot…

J'appris ce jour-là qu'il faut mentir complètement ou bien pas du tout, parce que, n'ayant pas dit à Aurore que c'était son père qui avait eu l'idée de notre exil de miel, elle m'en attribua l'invention, ce qui faisait de son mari un monstre d'insensibilité !... j'étais celui qui avait préféré partir aux Fidji plutôt que de laisser sa femme assister à l'enterrement de son mentor sportif ; en outre, je m'étais privé de la possibilité d'honorer la mémoire de l'institutrice qui m'avait sauvé la vie en détectant mon autisme à temps… et c'était d'abord mon affaire, mais cela devenait après la sienne, car cette ultime abjection montrait qu'elle avait épousé un sociopathe – Dieu sait que Sabine l'avait mise en garde et que, comme pour sa robe de mariée, elle aurait dû l'écouter –, de sorte qu'elle allait déjà devoir demander le divorce !

Lorsque nous arrivâmes enfin chez nous, je m'installai évidemment dans le canapé du salon ; et, cette fois, Aurore me laissa m'y morfondre toute la nuit.

* * *

Le lendemain matin, bien que jeunes mariés, nous ne fîmes pas l'amour… Aurore semblait toutefois moins en colère contre moi que la veille, car, avait-elle réfléchi, le fait que, à cause de ma perfidie, elle avait failli partir se prélasser au soleil au lieu d'assister à l'enterrement de Marc s'avérait finalement secondaire par rapport à sa mort, et elle se jugeait autant coupable que moi de cette tragédie ; en tout état de cause, elle me somma de contacter la famille de Rose avant qu'elle ne trouvât la force d'en faire de même avec celle de Marc.

J'appelai l'école de Rose et la directrice m'avisa que mon ancienne institutrice, même si ce n'était pas encore acté, serait sans aucun doute enterrée à Vogüé – son village natal ardéchois –, ajoutant que, si je souhaitais rester en vie, elle me déconseillait vivement de me montrer à cette cérémonie !

Les journaux, en effet, disaient que j'avais assassiné Rose en ourdissant un faux complot, l'arme du pervers et du lâche, et, dans ces conditions, personne ne comprenait pourquoi je n'avais pas été jeté en prison ou mieux, si seulement cela avait été possible, guillotiné ; or, quand la justice publique tardait à faire son travail, philosopha la directrice, il arrivait souvent que la vengeance privée prît son relais, surtout à la campagne !... notons que cette femme avait prophétisé cela avant l'avènement des réseaux sociaux, c'était une authentique visionnaire.

Aurore connaissait la mère de Marc, qu'elle se résigna à appeler, recevant un message similaire à celui de la directrice, mais accompagné de tombereaux d'insultes et de larmes !… encore choquée vingt minutes plus tard, mon épouse, pour se faire une idée des horreurs que l'on disait sur notre jeune couple, me somma d'aller acheter tous les journaux. Je lui objectai que l'idée me paraissait très dangereuse pour notre équilibre mental, mais elle insista lourdement.

Je revins donc avec *L'Humanité*, *Libération*, *Le Monde*, *La Croix, France-Soir, Le Figaro* et *Le Quotidien de Paris* ; et, si *Libération* mettait comme prévu notre garden-party à sa une, heureusement sans aucune photographie, c'était le seul quotidien à nous faire cet honneur : il y avait eu des événements plus importants la veille, comme une crue qui avait dévasté un lotissement près de Grasse ou l'armée française qui commençait à intervenir au Rwanda.

Il n'en demeurait pas moins que tous les autres journaux parlaient de l'accident dans leurs pages intérieures, disant, même ceux de droite, que, tandis que la tempête du siècle faisait rage à Paris, quelques nostalgiques de l'apartheid avaient transformé une garden-party de mariage en meeting anti-Mandela, et qu'un couple d'humanistes avaient reçu une poutre sur la tête en voulant s'éloigner de cette mascarade fasciste !

Aurore, faute de connaître les faits réels, tint pour vrais ces ignominieux récits, qui l'anéantirent : le moment était mal choisi pour lui expliquer que Marc et Rose étaient morts parce que son vieux professeur de tennis avait voulu copuler avec ma jeune institutrice.

C'est alors que, lestée d'une grosse valise, un mauvais présage, Sabine sonna boulevard Raspail, tombant dans les bras d'Aurore, les deux amies pleurant enlacées pendant un long moment… et, les sanglots passés, Sabine m'asséna que je ressentais sûrement le besoin de voir mes parents, que je pouvais maintenant y aller et même rester quelques jours chez eux, qu'elle s'installait ici et soutiendrait mon épouse aussi longtemps que cela serait nécessaire.

Je devais cauchemarder, je ne pouvais pas être expulsé de chez moi parce que, au moment où Paris était retournée par la tempête du siècle, un vieux beau avait cru bon de trousser une institutrice encore dans la fleur de l'âge dans un hangar à pédalo ; alors, ébahi, je fis l'effort de regarder ma femme dans les yeux, mais n'y voyant rien de nature à me retenir, je pris quelques affaires et rentrai chez mes parents, où les chiens, eux au moins, m'accueillirent très fraternellement…

* * *

Les jours suivants, invalidant la prophétie de Jan, la télévision s'abstint de prendre le relais de la presse écrite ; mais il est vrai que l'armée française se déployait au milieu d'un génocide qui, telle une insatiable moissonneuse-batteuse des enfers, fauchait huit cents âmes par jour, et, que c'était bien plus que celles des deux ahuris du hangar à pédalo, de sorte que le génocide méritait objectivement une couverture médiatique supérieure.

Et, personne n'ayant vu le visage d'Aurore ni le mien où que ce soit – pour mémoire, les réseaux sociaux n'existaient pas à cette époque – nous n'étions pas devenus des pestiférés, si bien que nous aurions pu oublier cette tragédie, aller de l'avant !... mais, au contraire, mon épouse reculait tous les jours la date de mon retour. Finalement, je restai chez mes parents tout l'été.

Jan m'ayant dispensé de revenir travailler au cabinet, je consacrai beaucoup de temps à mes recherches sur le flirton ; à part ça, comme c'était les beaux jours, si l'on peut dire, je passais mes après-midi au Trocadéro avec Greta et Copernic.

J'appelais Aurore chaque matin vers onze heures, car avant elle dormait encore et après était trop ivre pour répondre au téléphone : je reconnaissais là l'influence délétère de sa meilleure amie Sabine…

Début août, boulevard Raspail, les bouteilles furent remisées au placard ; mon épouse, en effet, avait commencé à voir un psychiatre, le docteur Canaris, et il la gavait comme une oie de médicaments incompatibles avec l'alcool.

* * *

Sabine, qui avait une année d'avance sur nous, en septembre, partit faire son troisième cycle de droit de la vigne et du vin à Bordeaux, ce qui me permit enfin de retrouver ma place d'époux en probation sur le canapé du salon. Je recommençai aussi à travailler au cabinet.

Pendant que je calculais chez son père, Aurore consultait son psychiatre, et, entre deux rendez-vous avec lui, tournait en rond dans son bocal dans l'attente de sa prochaine dose de médicaments : j'aurais dû évoquer une cage compte tenu du patronyme de son praticien, mais l'image du poisson rouge incapable de communiquer avec son environnement, contrairement à un oiseau qui peut toujours chanter, me paraissait plus fidèle à la réalité.

Et puis, chaque soir, quand je rentrais, je proposais à Aurore d'aller dîner à l'Hippopotamus, danser aux Bains Douches ou bien contempler un spectacle d'art africain à Gonesse, mais elle déclinait systématiquement au motif que, par notre faute, Rose et Marc ne danseraient ni ne dîneraient plus jamais !... elle refusait aussi de faire l'amour pour les mêmes raisons.

Un soir, quelques mois après le début de son abstinence, j'entrai sans frapper dans notre salle de bain, tombant sur ma femme nue : j'eus si envie d'elle que je l'implorai de me laisser la posséder !… mais elle enfila promptement son peignoir, puis, décente, me dit qu'elle se sentait une criminelle dont la justice se désintéressait, qu'elle aurait dû finir ses jours en prison, là où il est difficile de faire l'amour à son mari.

Après cette solennelle déclaration, Aurore se tut trente secondes, comme étonnée de sa détermination, reprenant pour m'avouer que, depuis des mois, elle avait envie de fessées très sévères, de véritables raclées qui, à défaut de lui procurer une quelconque satisfaction sexuelle, lui auraient permis de commencer son travail d'expiation : et, moi, en les lui infligeant, j'aurais peut-être pris un peu de plaisir, c'était tout ce qu'elle pourrait désormais m'offrir… hélas, elle s'en était ouvert à Canaris, qui l'avait formellement interdit !

- De quel droit il se mêle de notre vie intime, celui-là ? – me suis-je emporté.
- On le paie pour ça !… et puis, Tycho, tu dois savoir que c'est Marc qui m'a initié à la fessée : j'étais punie chaque fois que j'avais mal joué pendant un tournoi ; dans le contexte, cela ne simplifie pas les choses… – voilà pourquoi elle parlait de lui dans ses rêves, ai-je enfin compris !
- Ce salaud abusait sexuellement de toi quand tu étais adolescente, et, maintenant, tu renonces à vivre parce qu'il s'est tué à notre mariage, je ne te comprends pas, Aurore !
- C'était juste quelques claques sur mon short, Marc m'a fessée cul nu sur ses genoux seulement deux fois, j'avais perdu des matchs exprès pour être punie : j'avais seize ans, pas de copain à cause de l'intransigeance de mon père, ça me donnait du plaisir, voilà !… c'est normal que tu ne comprennes rien puisque tu n'as pas fait médecine, et tu ne devrais pas te mêler de ça !

Si je voulais avoir une relation avec mon épouse, il faudrait que j'aille en négocier les modalités avec le docteur Canaris, seul compétent en la matière par la grâce de son cursus médical... en somme, d'après Aurore, l'on avait besoin d'un diplôme spécifique pour avoir un avis sur quelque chose !

Mesdames et Messieurs de la Commission ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, bien sûr que, depuis l'entrée en vigueur du fameux article 531 du Code pénal, l'article introduit par la loi du 19 juin 2027, juste après « l'élection » du colonel Thomas, portant réforme « de la législation applicable à la publication et la diffusion d'information par voie numérique » , et selon lequel il faut une solide expertise et des diplômes avant de publier quoique ce soit sur l'Internet.

Mais ce n'est pas le cas pour, dans une salle de bain, discuter de vive voix de la possibilité d'avoir une relation avec son épouse, parce que, à l'évidence, il ne s'agit pas de « publication ou de diffusion d'information par voie numérique » , et puis, de toute façon, l'article 531 n'était pas en vigueur au moment où je parlais à ma femme : le colonel Thomas, son inspirateur, devait encore être au lycée…

* * *

Un an plus tard, le docteur Beaumarchais succéda à son confrère Canaris, mais Aurore ne s'en porta guère mieux, continuant de tourner dans son bocal entre deux prises de Tranxène ; alors, excédés, ses parents estimèrent que nous devions faire un enfant : ils y voyaient le remède souverain au spleen de leur fille, si bien que Beaumarchais les qualifia d'irresponsables bourgeois jouisseurs et égoïstes, en somme de soixante-huitards riches attardés, les futurs bobos, à n'en point douter la suprême insulte pour Maître van Dieten !

Aurore me demanda ce que j'en pensais, je réfléchis un instant… puis, désireux de ne pas me trouver dans le camp des égoïstes, lui répondis qu'il me paraissait souhaitable qu'elle se préoccupât d'abord de se soigner, lançant l'idée que nous pourrions peut-être commencer par adopter un chien, ce serait une sorte de galop d'essai, précisai-je avant qu'elle ne me giflât aussi fort que la brune du métro !

* * *

Nous ne parlerions plus jamais d'avoir un enfant ; d'ailleurs, compte tenu de la dose d'anxiolytiques qu'Aurore ingurgitait quotidiennement, si elle avait été enceinte, il aurait fallu désintoxiquer le bébé à sa naissance et c'aurait été un tragique départ dans la vie pour ce petit être fragile, sans compter qu'il aurait hérité de mon ADN combiné à celui de ma femme, un bien mauvais tirage.

Les van Dieten avaient suggéré un enfant pour soigner leur fille, et, moi, un chien, un gros, un labrador par exemple, qu'Aurore aurait été obligée de promener dans un grand jardin tous les jours ; mais finalement nous n'avions tenté ni l'un ni l'autre, de sorte que nos familles revinrent à la charge en proposant de nous offrir un appartement !

Et, cette fois, mon épouse daigna accepter leur deux cents mètres carré boulevard Saint-Germain, lequel comprenait un vaste salon, une fastueuse salle à manger, une immense suite parentale et trois chambres pour nos enfants, ceux qui viendraient quand mon épouse serait guérie, plus tard.

Aurore, à compter de notre emménagement, au lieu d'ouvrir son magasin de mode, consacra tout ce qui lui restait de force vitale à continuellement faire remeubler et redécorer notre appartement par Gabriel Nuka, son fidèle décorateur, un créateur de la trempe de Vermuth ; et, au moins une fois par semaine, elle invitait des personnes choisies à venir admirer l'avancement des travaux du moment : ces mornes dîners mondains constituaient le seul plaisir que cette « criminelle » privée de sanction par une justice aveugle s'autorisait encore ; enfin, je le croyais.

En dépit de l'état de putréfaction de notre couple, j'espérai le sauver, c'est pourquoi je proposai à mon épouse bien des choses à cet effet, certes, parfois un peu désespérées : psychothérapie conjugale, marabout malien, établissements échangistes (juste pour voir), retraite spirituelle bouddhiste, etc. Aucune de ces méthodes n'eut d'effet positif notable, tout juste dois-je noter que la poudre de corne de rhinocéros du marabout me causa une crise de priapisme qui ne dura pas moins de neuf jours…

J'avais bien sûr aussi essayé de faire admettre à Aurore la Vérité pour l'accident du hangar à pédalo, lui expliquant que Marc et Rose n'avaient pas fui le meeting anti-Mandela fantasmé par la presse, mais s'étaient isolés pour avoir une relation sexuelle ; et, à la fin de ma plaidoirie, mon épouse m'avait traité de monstre psychopathe qui cherchait odieusement à salir la mémoire de nos victimes, à la suite de quoi elle ne m'avait plus adressé la parole pendant plusieurs semaines…

J'étais allé jusqu'à tenter de retrouver la dame au caniche abricot, celle qui avait prédit que la couleur de l'âme d'Aurore conjuguée à la mienne entraînerait le naufrage de notre mariage ; mais, l'oracle avait hélas quitté notre ancien immeuble du boulevard Raspail pour une maison de retraite de lointaine banlieue, et y était décédée quelques jours avant que je ne commence à la chercher : elle aurait sans doute pu m'en dire plus sur ce problème de couleur et les moyens de le conjurer, je jouais de malchance !

Mais, en vérité, contrecarrant tous mes efforts de sauvetage matrimonial, il y avait la maladie d'Aurore ; et, pour ne citer qu'un exemple, à cause d'elle, le spectre de Marc hantait notre salon chaque fois que Paris était venté, laissant des traces de

mucus verdâtres sur les derniers meubles tendance livrés par Nuka ; et si je n'avais pas les yeux assez aiguisés pour voir le fantôme ni même les gluantes marques vertes de ses méfaits, je me rendais bien compte qu'Aurore était toute retournée après chacune de ses apparitions !

Et puis, je ne peux pas le passer sous silence, Mesdames et Messieurs de la Commission, au-delà des problèmes de culpabilité et de fantômes de ma femme, notre Titanic matrimonial tenait aussi à ce que j'en étais venu à la lasser…

Mon épouse avait donné sa main à IBM Man, la célébrité d'Assas, et s'était finalement retrouvée mariée à un collaborateur de son père, c'est-à-dire, compte tenu de l'activité du cabinet, quelqu'un d'hyperboliquement secret, sans aucune vie mondaine et n'ayant comme seuls sujets de discussion que les potins du cabinet – essentiellement le fait que les secrétaires de chez Van Dieten & Associés voyaient en Geertje une lesbienne refoulée –, les mathématiques et le modèle standard de la physique des particules.

Pendant neuf longues années, lassitude et maladie mentale s'additionnèrent pour étouffer l'amour d'Aurore à mon égard, de sorte que, à l'instar de la grenouille de la fable que l'on réchauffe petit à petit avant que, sans s'être aperçue qu'elle se trouvait dans une marmite, elle ne meure ébouillantée, je m'éloignai progressivement de ma femme, jusqu'à un jour en devenir un parfait étranger… le fait était d'autant plus dommageable que, moi, je l'aimais encore comme aux flamboyantes prémices de notre relation !

Chapitre 21 – Le serment de l'Hippopotamus

Ma femme n'avait aucune raison de partager son lit avec un homme qu'elle n'aimait plus, ni encore moins de lui donner des héritiers, réalisa-t-elle juste avant que l'eau de la marmite de la fable ne frémît, ce qui, d'ailleurs, attestait de la supériorité du genre humain sur celui des batraciens… Aurore prit donc de radicales résolutions, commençant, bien sûr sans me consulter, par transformer nos trois chambres d'enfants en un studio tout confort avec kitchenette et salle de bain.

Pendant plusieurs semaines, ainsi, lorsque je rentrais du cabinet, je remarquais qu'il y avait eu des travaux durant la journée, mais ne m'en émouvais guère : je pensai que Gabriel Nuka était encore en train de tester un nouveau concept de décoration chez nous… et ce jusqu'à ce que la Vérité n'éclatât le 12 juillet 2003 à mon retour du cabinet, cette funeste soirée où, se languissant de mon avis, Aurore me fit visiter le coquet studio que son décorateur favori venait d'achever…

- Je le trouve sobre et fonctionnel, les couleurs ne sont pas agressives, j'aime beaucoup : on ne dirait pas que c'est du Nuka… je ne dis pas ça pour te provoquer, Aurore, tu sais bien que j'ai des goûts moins novateurs que toi.
- Je suis très contente qu'il te plaise !… d'ailleurs, j'ai failli te demander ton avis pour la décoration, mais je me suis dit que ce serait mieux de te faire la surprise, et puis je voulais garder une certaine cohérence dans l'esthétique globale de l'appartement.
- Au-delà de la cohérence esthétique, tu as utilisé les chambres prévues pour nos enfants, ça veut dire que tu renonces définitivement à en faire ?
- Tu imagines l'état d'esprit de ces gosses le jour où ils auraient découvert que leur grand-père, qui, d'ailleurs, entretenait toute la famille, devait sa réussite à des trafics d'armes avec un pays fasciste ?... tu aurais voulu ça pour eux ?
- Non, non, n'en parlons plus !… au fait, je me demande pourquoi tu as décidé de transformer leurs chambres en studio, on n'a pas besoin d'argent, et puis on ne pourra pas le louer sans entrée indépendante : tu aurais pu en faire une salle de sport privée, comme ça tu ne serais plus allée à la tienne, tu dis tout le temps qu'elle est bondée.
- Mais il est pour toi ce studio, Tycho ! – par cette phrase de huit mots, pas un seul de plus, Aurore m'avait notifié mon immédiate expulsion de notre suite parentale, qui, il est vrai, n'avait plus de raison d'être…

* * *

Quelques jours après ce séisme matrimonial, tandis que je déjeunais sur la terrasse du Scossa, je ne pus m'empêcher d'admirer les femmes qui passaient par-là : mes regards étaient très appuyés, presque inconvenants, et, au lieu de s'en offusquer, la plupart de mes victimes me souriaient : je réalisai qu'une vie sans Aurore était peut-être possible, mais juste après me rappelai que, sans compter que j'aimais encore passionnément ma femme, je ne pouvais pas divorcer d'avec elle !

Mon beau-père, en effet, m'avait promis de m'associer à son cabinet dès la naissance du premier fils d'Aurore qui ne serait ni autiste ni mongolien (par détestation du politiquement correct, Maître van Dieten faisait exprès de confondre les deux) ; et, comme elle n'avait jamais eu d'enfant, j'étais resté un simple collaborateur libéral, royalement payé, certes, mais aussi susceptible d'être remercié dans l'heure sans indemnités ; or, Jan me jetterait tout de suite dehors si je divorçais d'avec sa fille !

J'aurais pu, bien sûr, chercher un emploi ailleurs, mais pas comme avocat puisque, sauf mémoriser des cours pour les examens, je n'avais jamais pratiqué le droit… il m'aurait donc fallu trouver une place de mathématicien dans un cabinet tel que van Dieten & Associés, et, en imaginant qu'une structure similaire existât quelque part, c'aurait été une gageure de m'y faire recruter sans diplôme d'ingénieur.

Dès lors, si je quittais Aurore, je me priverais de tout revenu : les avocats libéraux n'ont pas le droit au chômage… et, dans la mesure où mes parents, à cause de la faillite de mon père, étaient tous les deux décédés sans me laisser d'héritage, ils ne m'aideraient pas non plus ; et puis, s'il était vrai que je possédais une partie de notre ruineux appartement germanopratin, je n'obtiendrais d'aucun juge le droit de forcer une épouse mentalement fragile à vendre sa résidence principale.

Au vu de tout cela – maudites montres à quartz qui avait causé la faillite de mon père –, si je ne voulais pas devenir clochard, il me faudrait finir ma vie marié à Aurore et occupant le studio à côté de sa chambre, conclus-je dans un premier temps ; mais, dans un second temps, ayant mieux analysé la situation, je me rassurai que, après des années de militantisme acharné, Aurore avait subitement abjuré le gauchisme, si bien que rien ne disait qu'elle ne ferait pas un jour son deuil de Marc pour redevenir la nymphomane chic et amoureuse d'IBM Man que j'avais connue à Assas !

* * *

Apaisé par l'idée que j'avais de bonnes chances de reconquérir le cœur de ma femme, je tins jusqu'à la fin de l'automne… pendant cette période de relative tranquillité, je marchais des heures dans les rues de Paris, suivant une bimbo après l'autre en fixant son postérieur, et j'émettais des flirtons – plus tard, j'optimiserais ma méthode – ce qui faisait que beaucoup se retournaient, puis me souriaient ; quand j'avais cueilli assez de sourires, je considérais que c'était une bonne moisson et rentrai à mon studio me donner du plaisir tout seul…

Lorsque j'avais fini de jouir, je consacrais quelques heures à mes recherches en mécanique quantique : je me disais que si j'arrivais à caractériser le flirton cela me vaudrait une certaine notoriété, pourquoi pas même le prix Nobel, de sorte que, aux yeux d'Aurore, je redeviendrais un peu IBM Man, ce qui ne manquerait pas d'accélérer le processus de reconquête.

* * *

Arriva l'hiver, très rigoureux en 2003 – pourtant, le millésime resta célèbre pour sa canicule qui causa une hécatombe de vieillards abandonnés par leurs familles, pour autant, l'on ne bloqua pas le pays comme lors de la crise du Coronavirus des années 2020, autres temps, autres mœurs… –, au point que les femmes s'enveloppèrent d'épaisses doudounes arrêtant mes flirtons avant qu'ils ne touchassent leur corps, de sorte que je ne glanais plus aucun sourire.

Et, un jour où mes particules de l'amour échouaient pour la énième fois à atteindre leur cible, que j'allais donc devoir encore me masturber sans pouvoir idéaliser un sourire de Parisienne – dans le vide, en somme, puisque je ne voulais pas penser à Aurore quand je faisais cela –, je vis une affiche à la gloire de Meetic, un site de rencontre ; or, finalement, mieux vaudrait avoir des relations sexuelles hygiéniques que de collectionner des sourires à vocation onanistique, alors pourquoi ne pas essayer Meetic en attendant mon retour en grâce auprès d'Aurore ?... ce ne serait pas la tromper, il s'agirait seulement de faire face aux impératifs naturels qui, jusqu'à l'andropause, taraudent le métabolisme des hommes.

Je pris rendez-vous au prestigieux studio Harcourt de manière à me faire tirer le portrait, qu'ils réussirent merveilleusement, mettant en valeur mes premières rides d'une manière qui me donnait un air de beau ténébreux ; et, j'utilisai leur chef-d'œuvre pour ouvrir un compte Meetic sous le pseudonyme de « Tycho Brahe » , où j'indiquai être un avocat fiscaliste, gagner plus de cent mille euros par an, aimer les mathématiques et chercher une belle histoire ; j'hésitai à préciser qu'elle devrait aussi être brève, une soirée par exemple, parce que bientôt je retrouverais mon épouse légitime, une intuition toutefois m'en retenant.

J'avais souvent entendu dire qu'il y avait dix hommes pour une femme sur les sites de rencontre, si bien qu'un monsieur pouvait rester des semaines sans qu'aucune dame ne répondît à ses électroniques avances ; mais il advint tout le contraire pour moi, puisque, deux jours après la validation de mon compte, j'avais rendez-vous dans un café de la Madeleine avec Selling girl, une jolie brune aux yeux verts, et j'avais eu le choix entre elle et dix autres jeunes femmes tout aussi avenantes !

- Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? – ai-je demandé à Selling girl, qui avait indiqué sur Meetic exercer « le plus beau métier du monde ».
- Je suis commerciale grand compte pour la plus prestigieuse firme japonaise de photocopieurs ; on peut se tutoyer, ce sera plus convivial ?
- Je vais essayer, mais je n'ai pas l'habitude dès le premier rendez-vous.
- Tu es avocat fiscaliste, c'est ça ?... tu dois tout le temps rechercher de nouveaux clients, j'imagine : comment tu t'y prends ?
- Je travaille avec mon beau-père et c'est lui qui s'occupe des aspects commerciaux, plutôt bien d'ailleurs.
- Ça ne t'intéresse pas le commerce ?
- Pas du tout – ai-je répondu d'une voix blanche.
- Moi, j'adore ça !… j'ai fait une prépa littéraire, hypo et khâgnes, c'était à cause de mes parents : ils me voyaient normalienne, les cons !... quand ils sont morts, ils ont eu un accident de voiture stupide – ils ont embouti un semi-remorque rempli de préservatifs DUREX… – j'ai enfin pu me réorienter vers HEC, mais on n'y faisait que des soirées et des exposés bidons… j'ai arrêté au bout de six mois, je voulais me confronter aux clients : moi, j'ai la vente dans le sang !

Ah bon , lui répondis-je platement, me disant que cette fille qui ne voyait pas que je me fichais de ses photocopieurs asiatiques était plus asperger que moi…

- Je suis entrée comme apprentie chez Canon, et puis j'ai tellement performé que je suis montée en grade comme une fusée !... c'est rare dans une entreprise japonaise, encore plus pour une femme, de surcroît occidentale.
- Je m'en doute…
- En mai dernier, à la fin d'une réunion, M. Hayashi nous a dit qu'il ne fallait plus vendre notre modèle X-9003, mais ce con ne l'a pas confirmé par email… alors, je me suis dépêché d'en fourguer deux mille unités aux URSSAF pour un prix très remisé ; après, bien sûr, les Japonais du siège étaient si furieux qu'ils ont viré Monsieur Hayashi, bien que ce soit contraire à leur culture d'entreprise, et moi j'ai récupéré son poste !... il a

menacé de se faire hara-kiri, mais il n'en a pas eu les couilles... il paraît que depuis sa femme l'a quitté, bien fait pour lui, c'était un directeur commercial amateur !

– Écoute, Selling girl, j'ai oublié de te demander ton prénom désolé, je viens de me rappeler que ma femme m'attend, elle organise un dîner de créateurs, c'est une soirée très importante pour elle ; en tout cas, j'ai passé un excellent moment avec toi et tes Japonais qui rechignent à se faire hara-kiri, et j'espère qu'on se reverra très vite…

Selling girl resta muette de surprise, peut-être était-ce la première fois qu'un homme, en vue de se libérer son emprise, lui servait un si gros mensonge ?... pourtant, ce n'en était pas un, Aurore donnait bien un dîner ce soir-là pour présenter la nouvelle décoration de notre salon – Gabriel Nuka avait inauguré sa *période bleue* chez nous, même la lumière était bleue –, mais je n'avais jamais eu l'intention d'y assister avant mon rendez-vous avec Selling girl, et je ne comptais pas plus y aller maintenant, c'était là que résidait la petite entorse à la Vérité…

Ma désertion face à cet événement mondain ne devait aucunement être interprétée comme de la mauvaise volonté : si je me dérobais, c'était parce que je ne me sentais guère à l'aise avec les artistes de troisième zone qui, espérant que ma femme achèterait l'une de leurs œuvres ruineuses autant que laides, acceptaient trop souvent à mon goût ses invitations… je ne comprenais rien à leurs controverses oiseuses et ne connaissais pas les prétentieux dont ils parlaient, de sorte que je passais pour un rustre imperméable à la « grande esthétique » – Aurore m'avoua un jour que, dans mon dos, ils m'appelaient l'Expert-comptable des bouseux du Larzac ! – et que chacune de mes apparitions à l'un de ces dîners accentuait le désamour de mon épouse envers moi, IBM Man était si loin…

Je me levai, réglai nos deux coupes de champagne au comptoir et m'en allai sans un regard pour mon premier et dernier rendez-vous Meetic… puis, je trouvai un Hippopotamus, où je pus dîner et tirer les conséquences de cette soirée.

Après qu'on m'eut apporté ma côte de bœuf, je réalisai que j'avais retenu Selling girl sur Meetic, l'opposée en tous points d'Aurore, parce que sinon j'aurais eu l'impression de tromper ma femme, et que c'était ce choix qui m'avait fait me retrouver à trinquer avec une jolie psychopathe brune, plutôt petite, laquelle, au lieu de se croire responsable de tous les malheurs de l'Afrique, se vantait de provoquer des désirs de suicide chez ses collègues de travail ; or, les mêmes causes

produisant généralement les mêmes effets, je risquais de ne pas être mieux servi à ma prochaine rencontre par voie électronique…

Certes, il y avait certainement sur Meetic de belles brunes à la psyché équilibrée, mais je devrais les chercher longtemps et ne m'en sentais guère la force seulement pour une relation hygiénique d'un soir ; ainsi, conclus-je, les rencontres Internet n'étaient pas faites pour moi.

Et puis, surtout, je ne voulais pas gâcher mes chances de reconquérir Aurore, donc, à la réflexion, mieux vaudrait rester un époux irréprochable, aussi chaste que sa femme contrainte à l'abstinence à cause d'un fantôme ; d'autant qu'à multiplier les conquêtes éphémères, j'aurais pris de grands risques, car, depuis quelques années, plus personne ne se séparait de son mobile, un objet très séduisant, hypnotique même, mais aussi le pire des mouchards concevables !

Enfin, je dois l'avouer, je n'aimais guère que l'on bouleversât mes habitudes – l'on disait qu'il s'agissait d'un trait caractéristique des aspergers –, c'était pour cette raison que je fréquentais toujours les mêmes restaurants, je l'ai déjà expliqué, et sans doute aussi que j'abhorrais la perspective de changer de femme…

Ma méditation autour d'une côte de bœuf ayant porté ses fruits, à l'instar des hommes libres des vallées d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald réunis sur la prairie du Grütli, depuis ma table de restaurant, je jurai de ne jamais me détourner de l'amour de ma vie, ce serait pour l'éternité mon serment[5] de l'Hippopotamus !... il me resterait donc la veuve poignet et, si la reconquête d'Aurore prenait trop longtemps, quelques escorts girls sans conséquence : j'achèterais un téléphone dédié à cette activité hygiénique et prendrais soin de le cacher hors de portée de mon épouse autant que de sa femme de ménage, une peste, j'y reviendrai.

Je focaliserais ainsi toute mon énergie créatrice sur ma nouvelle physique, car c'était elle qui me vaudrait le prix Nobel, un statut encore plus prestigieux que celui d'IBM Man, l'assurance de retrouver les faveurs de ma femme après ces interminables et imméritées années de disgrâce…

[5] Sur une prairie au bord du lac des Quatre-cantons dénommée Grütli, le 1er août 1307, des hommes libres décidèrent de s'allier contre leurs ennemis qui violaient leurs libertés, fondant par ce serment, le serment du Grütli , la Suisse !… mon vrai pays était né d'un contrat d'entraide, une sorte de pacte d'associés, et non de millénaires conquêtes suivies d'une révolution sanglante, voilà pourquoi le Professeur Ardant l'analysait pertinemment comme une société commerciale.

Chapitre 22 – Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le flirton sans jamais oser le demander !

À compter de mon serment de l'Hippopotamus, hormis les huit heures par jour que je devais au cabinet, je consacrai tout mon temps à l'étude des propriétés du flirton et de sa place dans le modèle standard de la physique des particules – j'expliquerai ce que c'est dans un instant –, parce que, plus vite je caractériserais la particule de l'amour, plus vite j'aurais le Nobel et ainsi retrouverais ma femme !

Il me faut, avant de parler du modèle standard, dire un mot de la matière et des interactions fondamentales. Je n'ignore pas que le présent chapitre paraîtra un peu abrupt à celles et ceux d'entre vous, Mesdames et Messieurs de la Commission, qui ne sont pas amateurs des délices de la physique contemporaine, mais je les crois utiles à la compréhension de la tragédie et j'essaierai de limiter ce genre de digressions par la suite.

Maintenant, il est temps, je me lance !… tous les objets de l'Univers, des planètes aux humains en passant par les admirables chiens, ne sont qu'un assemblage, sur le principe des Legos, de particules infiniment petites – plus petites même que les neutrons et les protons dont on nous disait au lycée qu'ils étaient des particules élémentaires – et, sans compter les antiparticules, l'on en connaissait seize différentes à l'époque de mon serment, mais les calculs montraient qu'il y en avait une dix-septième, le Boson de Higgs, dont l'existence serait confirmée en 2012. Et, il est aussi admis que quatre interactions fondamentales gouvernent les particules : l'électromagnétisme, la gravité, l'interaction nucléaire faible ainsi que la forte ; eh bien, le modèle standard est la théorie qui décrit comment ces particules et ces interactions, à l'exception notable de la gravité, se trouvent reliées entre elles.

Le modèle, concrètement, stipule qu'une interaction fondamentale se traduit par d'incessants échanges entre particules *ordinaires* de particules *virtuelles*, et il faut se représenter les particules ordinaires comme des joueurs de tennis envoyant des particules virtuelles en guise de balles, puis admettre que, à cause de ces revers et coups droits joués au niveau de l'infiniment petit, à notre niveau macroscopique, les interactions se manifestent : les ampoules nous éclairent (électromagnétisme), l'on peut s'asseoir sur une chaise (interaction nucléaire forte qui rend la matière consistante), la bombe nous tue et l'on peut lire les cadrans phosphorescents des montres suisses (interaction nucléaire faible), etc.

Quant à mon flirton, l'on pouvait filer cette métaphore jusqu'à l'os et dire que les quarks, la particule au cœur des atomes dont nous sommes tous faits, correspondent à la particule ordinaire, et, que l'une des particules virtuelles qu'ils se renvoient sans cesse comme une balle n'est autre que mon flirton, ces échanges traduisant la cinquième interaction de la nature, celle ignorée du modèle standard, l'amour !

J'avais deviné tout cela en cherchant à savoir pourquoi j'avais ressenti la foudre quand, à Assas, mes lèvres avaient effleuré la joue d'Aurore ; mais, depuis que j'avais eu cette intuition, mes recherches piétinaient… pourtant, j'aurais pu tout comprendre dès le départ : rappelons-nous, la dame au caniche abricot m'avait prédit que mon mariage avec Aurore finirait en tragédie à cause d'une incompatibilité entre les couleurs de nos âmes, et, ce faisant, elle m'avait dévoilé l'indice qui permettait de découvrir l'un des grands secrets de la nature ; seulement voilà, à l'époque, j'étais bien plus occupé à explorer le jeune corps d'Aurore qu'à rechercher la substantifique moelle de l'oracle de cette vieille femme…

Après mon serment de l'Hippopotamus, n'ayant plus accès à l'intimité d'Aurore, je pus me concentrer intensément sur mes recherches, me remémorant alors cette histoire, comprenant enfin que la dame au caniche n'avait fait, quand elle parlait des couleurs de nos âmes, qu'évoquer avec ses mots de voyante la couleur des flirtons qu'Aurore et moi échangions... d'autres particules, les gluons par exemple, avaient des couleurs symboliques qui gouvernaient la façon dont elles interagissaient, c'était cela qui m'avait mis sur la voie : les flirtons interagissaient donc en fonction de leur couleur, je devais orienter mes recherches dans cette voie !

Aurore et moi émettions tous les deux des flirtons bleus, si je transposais les mots de la voyante, laquelle m'avait averti qu'associer ces deux couleurs faisait naître une relation amoureuse débutant par un feu d'artifice sensuel avant de finir en tragédie !... je n'avais pas les moyens de vérifier cela – mes premières équations, c'étaient des ébauches, disaient seulement qu'il existait des flirtons rouges, verts et bleus –, mais je devais reconnaître que son oracle s'était hélas vérifié.

Ainsi, les couleurs de mes flirtons et de ceux de mon épouse, en sus de la maladie d'Aurore et de sa lassitude envers l'anonyme que j'étais devenu, expliquaient l'échec de notre mariage ; mais d'avoir découvert ce problème, espérai-je, me permettrait de le surmonter, puisque je ne pouvais qu'obtenir le Nobel avec une si belle théorie : IBM Man serait bientôt de retour !... il ne me restait plus qu'à traduire mes intuitions en équations finalisées.

* * *

Ce travail de formalisation mathématique s'avéra bien plus long que prévu, il me prit en effet huit années pendant lesquelles, à part ma collaboration au cabinet, je me consacrai aux équations et ne m'en détachai que, soit, pour tenter de reconquérir ma femme par d'autres voies que le Nobel, mais sans y parvenir, soit, nouer quelques rapports hygiéniques avec des escorts.

* * *

En mai 2011, estimant fin prêt le modèle standard dans sa version complétée par Tycho Petit, j'adressai un email avec mes calculs aux cent plus grands chercheurs en physique des particules dans l'espoir de leur présenter… je n'eus pas une seule réponse, en fait, si, plusieurs notifications automatiques m'avisèrent que le Professeur Truc ou le Docteur Machin était en vacances et que, en cas d'urgence, il fallait contacter leur secrétariat.

Je tentai après les seconds couteaux, et obtins alors quelques retours, mais qui, au lieu d'aborder le fond de ma découverte, ne faisaient que me traiter de barjot, charlatan, cinglé, escroc, fêlé, fou, ignare, maboul, piqué, psychopathe, siphonné, timbré, trou du cul ou zinzin – j'ai tout remis par ordre alphabétique, mais ma mémoire avait classé ces insultes par nuance de rouge –, moi, le futur prix Nobel !

L'attitude de ces pseudos chercheurs me rappela mon premier contact avec le Cartel des Médiocres Savants, quand, au lycée, le Consigliere Humbert m'avait tranquillement avoué que les sujets des concours étaient conçus par ces criminels pour que les génies comme moi ne puissions pas les réussir !… certes, un employé au bureau des brevets de Berne, Albert Einstein, leur avait fait ce sale coup de révolutionner la physique dans leur dos et ils n'avaient guère envie que la blague ne recommençât avec un avocat fiscaliste…

Je n'aurais donc d'autre choix, pour obtenir le Nobel, que de contourner le Cartel, d'informer directement le grand public de ma découverte – la particule responsable de l'amour, selon moi, fascinerait plus les foules que celles traduisant les interactions nucléaires –, mais cela ne serait pas possible tant que je ne tiendrais pas une preuve expérimentale de son existence ; or, pour l'établir, j'avais besoin du plus grand accélérateur de particules du monde, celui du CERN, le Vatican de la recherche nucléaire, qui s'appelait LHC (Large Hadron Collider).

Le LHC, enterré entre la France et la Suisse, était un anneau composé de deux tubes vides de vingt-sept kilomètres, où l'on faisait circuler des paquets de milliards de particules, une moitié dans le premier tube et dans un sens, l'autre moitié dans le second et dans le sens opposé, les accélérant continuellement grâce à de puissants aimants supraconducteurs ; ensuite, quand les paquets atteignaient 99,99 % de la vitesse de la lumière, les impavides chefs de gare du LHC aiguillaient un tube sur l'autre de manière à ce que toutes les particules se rentrassent frontalement dedans !... les collisions dégageaient une énergie phénoménale, recréant ainsi les conditions qui régnaient dans l'Univers quelques instants après le Big Bang, ce qu'on appelle l'Univers primordial.

Or, en procédant à de telles collisions, l'on extirpait du *vide quantique* – permettez-moi de renvoyez à *Wikipédia*, ceux d'entre vous, Mesdames et Messieurs de la Commission, qui ne connaîtraient pas la notion – toutes les particules susceptibles d'exister dans l'Univers, ce qui permettait de prouver l'existence de celles qui avaient été prédites par les calculs des théoriciens comme moi…

J'avais besoin du LHC pour contourner le Cartel et ainsi retrouver ma femme, mais c'était justement ce Cartel qui décidait qui pouvait utiliser le LHC… je fis comme s'il n'y avait pas de contradiction et, tout à mon enthousiasme, envoyai au Président du CERN – un français cette année-là, Michel Spiro – les caractéristiques qui d'après mes calculs étaient celles du flirton, lui demandant que l'on tentât de les identifier parmi toutes celles des particules issues des apocalyptiques collisions du LHC.

J'envoyai un courrier papier parce que le secrétariat de Monsieur Spiro avait refusé de divulguer son adresse électronique au chercheur « amateur » que j'étais : ils exigeaient le nom de mon laboratoire de rattachement et le cabinet van Dieten & Associés ne se trouvait pas sur leur liste, une façon de dire qu'il n'appartenait pas à leur Cartel, rien que de très logique puisqu'il émanait de celui de l'ARMSCOR…

> *Monsieur le Président,*
>
> *Juriste de formation et avocat fiscaliste de métier, depuis des années, je consacre chaque seconde de mon temps extra-professionnel à la refonte du modèle standard de la physique des particules ; je dois vous l'avouer, la notoriété que cela m'apportera est le seul moyen que j'ai trouvé pour reconquérir mon épouse : elle s'est détournée de moi à cause de problèmes psychologiques et d'un incident lors de notre mariage…*

Mes efforts n'ont pas été vains, puisque, à force de calculs, j'ai caractérisé une nouvelle particule, que j'ai appelée « flirton » et qui, selon moi, est celle responsable de l'interaction amoureuse, l'attirance réciproque entre un homme et une femme, la cinquième interaction de la nature encore inconnue du modèle standard.

J'ai appris sur votre site – d'ailleurs, je profite de ce courrier pour féliciter le CERN d'avoir inventé le Web, même si, finalement, il ne sert qu'à enrichir les startups de la Silicon Valley – que plusieurs équipements destinés à détecter le boson de Higgs ont été déployés au cœur de votre fabuleux LHC.

Or, le flirton, un boson lui aussi, ne me paraît pas si différent du Higgs, je pense donc qu'il pourrait être détecté avec le matériel déjà installé, autrement dit sans coûts supplémentaires pour les contribuables que nous sommes. Pour cela, il vous suffirait de communiquer les caractéristiques de mon flirton aux équipes en charge de la validation du Higgs tout en les priant de vous prévenir si, d'aventure, elles voyaient passer une particule conforme auxdites caractéristiques. En ce cas, je vous saurais gré de m'en avertir dans les meilleurs délais.

Annexé à la présente, vous trouverez mon mémoire avec tous les calculs m'ayant permis de prédire les caractéristiques du flirton, à savoir en résumé :

Propriétés générales du flirton :

- *Classification : Boson,*
- *Composition : Élémentaire,*
- *Groupe : Boson de jauge,*
- *Interaction : Amoureuse,*
- *Signe particulier : Particule échangée entre les quarks des atomes composant les corps des hommes et des femmes sur ordre de leur cerveau*

Propriétés physiques du flirton :

- *Masse : 122 GeV,*
- *Spin 1,*
- *Durée de vie : 0,1 à 0,3 milliseconde, ce qui est incroyablement long pour un boson et devrait permettre son identification sans peine,*
- *Autre : la particule est absorbée par le rembourrage d'une doudoune, qu'il soit en plume ou synthétique.*

J'espère, Monsieur le Président, que vous ferez un bon accueil à ma requête, me tiens à votre disposition pour toutes précisions complémentaires et vous prie de bien vouloir agréer mes déférentes salutations.

Tycho Petit, Avocat au Barreau de Paris

Tous les soirs qui suivirent l'envoi de cette missive désespérée (désespérée parce que le président du CERN, membre du Cartel, risquait fort de l'ignorer), dès que je rentrais du cabinet, je me ruais vers la commode Nuka *période rose* où Aurore empilait mes courriers : la concierge les déposait sur le paillasson après l'heure de mon départ au cabinet… et, une fois, m'ayant surpris à fébrilement trier les enveloppes, mon épouse m'accusa d'avoir une liaison – moi, qui n'avais même pas une escort régulière ! –, jugeant que ce devait être une histoire très sérieuse, puisque, comme au millénaire dernier, nous échangions des lettres d'amour en papier.

Je trouvai ses reproches fort déplacés dans la mesure où Aurore, la veille et l'avant-veille, m'avait encore joué son scénario en deux temps qui me brisait le cœur !

Ce scénario débutait par un appel de ma femme, en général à l'heure où je dînais à l'Hippopotamus, qui m'avisait épouvantée qu'elle venait d'apercevoir le fantôme de Marc hanter son salon, me sommant de venir la protéger ; alors, laissant ma côte de bœuf en jachère, tel un preux chevalier du Moyen-âge, je me précipitais boulevard Saint-Germain ; et, dès mon arrivée, mon épouse me reprochait de l'avoir laissée sans défense face aux déchaînées forces de l'au-delà ; ensuite, elle m'invitait à partager son lit, s'endormant aussitôt dans mes bras : c'était moins bien que du sexe, mais mieux que rien ; enfin, les matins qui suivaient, elle me préparait une tasse de café équitable avant que je ne partisse au cabinet.

Je passais chacun de ces lendemains de visite spectrale dans un état de grande fébrilité, espérant que, puisque je n'avais pas encore obtenu le Nobel, la flamme de notre amour, à l'instar du feu follet, se rallumerait peut-être toute seule…

Et, les soirs qui suivaient, au lieu de passer ma soirée à l'Hippopotamus, je rentrais boulevard Saint-Germain dès ma journée finie, où j'escomptais trouver mon dîner préparé par ma gentille épouse ; mais, chaque fois, je tombai sur une mégère qui me demandait pourquoi j'arrivais si tôt, et, si je lui rappelais que j'avais dormi dans son lit la veille, invariablement, me répondait avoir consulté le docteur Beaumarchais afin qu'il réajustât son traitement, que depuis elle ne voyait plus de fantômes au salon, que je pouvais donc fissa réintégrer mon studio !

Avant-hier, Aurore dormait dans mes bras, hier Beaumarchais avait adapté son traitement et ce soir elle faisait une crise de jalousie, c'était un peu abrupt !… je lui dis qu'elle se trompait pour la lettre : j'attendais une réponse du Président du CERN à propos de la particule dont, grâce à notre amour, j'avais eu l'intuition vingt ans auparavant, mais elle n'en crut pas un mot.

Heureusement, Bob Durand, le décorateur qui avait succédé à Nuka, téléphona à cet instant, ce qui suspendit notre dispute, et me permit de me retirer dans mon studio sur la pointe des pieds…

Je dois d'ores et déjà vous préciser, Mesdames et Messieurs de la Commission, parce que cela éclairera la suite des événements, que Bob était jeune, androgyne et assez stupide pour adhérer à la théorie de la Terre plate, c'est-à-dire que, comme 9 % de Français déments, il affirmait que notre planète n'était pas une sphère, mais un disque plat au-dessus duquel tournaient le Soleil, la Lune ainsi que tous les autres astres !... d'après lui, c'était la NASA qui avait inventé ce mensonge de la Terre ronde…

Bob avait réussi, en proférant ce genre d'idioties, à vendre à plusieurs de ses clients, dont Aurore, et pour pas moins de cinquante mille francs, une sculpture animée illustrant sa théorie : un épais disque en bois sur lequel les continents étaient gravés selon la conception de la Terre plate, avec, au-dessus, de petites boules enfilées sur de fines tiges métalliques représentant les astres, qui, grâce à un système d'engrenages caché dans le disque, orbitaient lentement sur le même plan horizontal ; il va sans dire, cette aberration astronomique, éclairée par des spots bleus, trônait au beau milieu de notre salon…

Plus grave que l'argent extorqué, ce Durand avait converti ma femme à son improbable théorie !... Aurore s'était mise en tête que le complot de la NASA, une agence de l'impérialisme américain, n'avait d'autre but que de dénigrer la culture africaine pour mieux la remplacer par celle d'Hollywood !… ma femme prétendait, sans avoir beaucoup creusé le sujet, que la plupart des cosmogonies africaines n'étaient pas compatibles avec la Terre ronde inventée par la NASA.

Mon épouse, les jours suivants, s'abstint de me reparler de mes relations épistolaires avec mon hypothétique maîtresse, mais il est vrai que la nouvelle campagne de décoration avait commencé, de sorte qu'elle avait des problèmes autrement importants à régler que ma fidélité…

* * *

Un mois après, un vendredi où je partais très en retard au cabinet, je vis que la concierge était déjà passée et qu'il y avait sur notre paillasson une grosse enveloppe matelassée portant le logo du CERN : le souffle coupé par l'émotion, j'en sortis une luxueuse plaquette décrivant les expériences en cours au LHC ainsi qu'une lettre, que je lus avidement dans le couloir…

Cher Monsieur Petit,

J'ai bien reçu votre courrier en date du 10 mai 2011.

Je suis au regret, malgré vos difficultés matrimoniales, de ne pas pouvoir accéder à votre demande de faire ajouter la détection du « flirton » au cahier des charges des expériences en cours au LHC sur le boson de Higgs ; celles-ci, en effet, sont conduites par les plus éminentes coopérations scientifiques internationales jamais réunies au CERN, lesquelles sont peu enclines à s'écarter de leur mission.

Mais qu'est-ce que vous nous avez fait rire !... nous recevons une centaine de courriers comme le vôtre tous les jours : parfois, ils viennent de physiciens amateurs lesquels, aux termes de calculs aussi laborieux qu'erronés, suspectent l'existence d'une nouvelle particule ; souvent, ils émanent d'astrologues qui, par exemple, parce que Vénus vient d'entrer dans la maison des Gémeaux, nous somment de vérifier que l'événement n'a pas altéré le modèle standard.

Vous vous en doutez, ni moi ni personne au CERN ne prenons le temps de répondre à de telles inepties ; pourtant, à vous, je réponds, et, je le fais parce que les calculs que vous menez sur les trois cents pages de votre mémoire, pour les vrais connaisseurs des mathématiques, s'avèrent d'une stupéfiante beauté ainsi que d'une profondeur inégalée ; évidemment, vos sublimes équations ne restituent rien du monde réel puisqu'elles visent à démontrer votre délirante interprétation du modèle standard.

Monsieur Petit, si vous êtes bien l'auteur de ce mémoire, cela fait sans doute de vous l'un des mathématiciens les plus brillants de notre jeune siècle, sachez alors que vos talents pourraient nous être très utiles ; et, étant donné que vous ne semblez pas vous épanouir dans les métiers du droit, j'ai pris la liberté de mettre nos services de ressources humaines en copie de la présente, ne soyez donc pas étonné s'ils vous invitent à passer un entretien.

À bientôt, Tycho,

Michel Spiro, Président du CERN

Chapitre 23 – La preuve par les escorts

Le Président du CERN avait seul signé ce scandaleux courrier, mais, à travers sa plume ironique, c'était le Cartel tout entier qui s'exprimait, me disant entre les lignes : « Acceptez, Monsieur Petit, ce poste grassement rémunéré que l'on vous propose ; ainsi, sans même avoir fait les études requises, vous deviendrez l'un des nôtres, et, une fois adoubé, vous serez bien aimable d'abjurer ce flirton qui nous horripile tous ! »

Un tel chantage me révoltait au point que je faillis m'évanouir – enfant, je l'ai déjà raconté, cela m'arrivait quand je me retrouvais dans un environnement aux couleurs hostiles –, de sorte que je regagnai mon studio, non sans peine, avant de m'allonger sur mon lit, me calmer et décider de la suite à donner à tout cela…

Aurore, quand je la croisais dans les couloirs de notre appartement, sauf bien sûr les jours où le spectre de Marc l'avait visitée, me faisait comprendre par son attitude glaciale qu'elle me tenait désormais pour un vestige du passé, un encombrant qu'elle aurait voulu déposer sur le trottoir aux bons soins des services de voirie ; moi, je passais encore mes nuits à rêver de son corps, quelle injustice !... dès lors, si je lui demandais conseil à propos du courrier, je savais hélas qu'elle me supplierait à genoux d'accepter n'importe quel travail qui me ferait déménager loin d'elle, et le CERN se trouvait à Genève.

Je ne pouvais pas non plus évoquer ma reconversion professionnelle avec Jan, mon employeur, ni avec Antoine, que je n'avais pas vu depuis des années, ni encore avec mes parents décédés ; mais, surtout, je n'avais plus aucun chien à qui me confier ; ainsi, au fur et à mesure que j'avais perdu Aurore, je m'étais retrouvé de plus en plus seul au monde, ce que je ne réalisai que maintenant parce que j'avais eu trop longtemps le nez collé dans mes recherches.

Sans plus personne pour me conseiller, je le ferais moi-même, résolus-je : après tout, n'étais-je pas possiblement schizophrène ?… et, j'arrivai ainsi à la conclusion que si j'acceptais l'odieux chantage du Cartel, je pourrais me consacrer à des mathématiques stimulantes au lieu de gâcher mon talent avec des évaluations financières d'entreprises douteuses, et puis cela me permettrait aussi de divorcer, de refaire ma vie à Genève, d'acheter une grande maison au bord du lac, d'épouser une jolie Suissesse brune autant que callipyge et d'adopter une westie ainsi qu'un

labrador noir, que j'appellerais respectivement Natalie Portman (Nath ou Nathy, j'y réfléchirais) et Schrödinger, tout un programme !

Non, tu ne feras jamais cela, même pas en rêve, un autre de mes moi, qui se manifestait de temps à autre – boulevard Raspail, c'était lui qui s'était jeté sur l'intimité de la jeune Aurore –, me rappela immédiatement à l'ordre, car d'abord tu aimes encore Aurore, se justifia-t-il, et puis le flirton existe, c'est obligé puisque, moi et moi, avons déjà validé qu'il agissait !

Grâce à mes recherches, en effet, j'avais récemment découvert une méthode permettant de séduire : elle consistait à diriger des faisceaux de flirtons concentrés vers des zones spécifiques des femmes qui me plaisaient ; cela ne marchait hélas pas sur mon épouse – je jouais vraiment de malchance –, mais, avec les filles que je suivais dans la rue, en visant bien, je multipliais les chances d'obtenir un sourire ; quant aux escorts girls, sur les soixante-treize que j'avais fréquentées depuis la mise au point de ladite méthode, seulement quinze m'avaient demandé le tarif qu'elles affichaient sur l'Internet, vingt-huit m'avaient accordé une remise substantielle et trente-cinq m'avaient offert leur corps !

Mais pourquoi, m'écriai-je encore allongé sur mon lit en pleine méditation, tel Ignatius J. Reilly dans *la Conjuration des imbéciles*, n'y avais-je pas pensé plus tôt ?... ce seraient elles, les escorts, qui, pour démontrer l'existence du flirton, me tiendraient lieu d'accélérateur de particules !... bien sûr, il me faudrait des preuves, donc je retournerais en voir une en enregistrant avec mon iPhone le moment où, sans pléonasme, elle dirait vouloir se donner gratuitement à moi.

Maintenant que j'avais une stratégie, je me levai enfin et récupérai dans sa cachette mon téléphone dédié aux escorts ; puis, j'allai sur le site où j'avais l'habitude de les choisir, et, Éva, une jolie brune au regard d'une tristesse consommée, y attira mon attention… elle prenait 250 euros la demi-heure, 400 l'heure, 1.000 le rapport sans préservatif et 3.000 pour une soirée où, par exemple, elle jouerait mon épouse lors d'un dîner d'affaires.

Je ne croyais pas avoir besoin d'une seconde épouse – je changerais d'avis à cet égard, sans doute inspiré par l'exemple de Schrödinger, mon mentor, mais nous y reviendrons – et n'étais pas pressé d'attraper le SIDA, aussi appelai-je Éva pour lui louer seulement une heure de son entrejambe contre quatre cents euros en cash, que j'espérai ne pas avoir à décaisser, c'était l'objet de l'expérience, la preuve de l'efficacité du flirton…

Elle me donna rendez-vous chez elle vingt minutes plus tard, car, après, Éva était réservée pour le strip-tease clôturant un séminaire de directeurs commerciaux, m'avait-elle avisé. Je m'y précipitai en taxi !

Une fois au pied d'un gros immeuble massif d'une rue perpendiculaire aux Champs-Élysées, je rappelai Éva pour lui demander le numéro de son appartement ainsi que le code d'entrée : les escorts ne les divulguaient jamais lors de la prise de rendez-vous, ce devait être une façon pour elles, en scrutant leur clientèle par la fenêtre, de vérifier sa bonne tenue.

Éva me jugea un client respectable, puisqu'elle me donna les informations manquantes… quatre à quatre, je montai très excité à l'idée que j'allais enfin prouver mon flirton aux yeux du monde entier, et, une fois au huitième étage, une magnifique jeune femme en string rose et tee-shirt moulant Hello Kitty, qui respirait l'insouciance et la joie de vivre, m'ouvrit la porte de son minuscule studio.

- Tu as l'air déçu, je ne suis pas assez bien pour toi ? – m'a-t-elle demandé avec un très léger accent d'un pays ensoleillé, sans doute le Portugal, délicieux, pas celui de Geertje… dire que moi je croyais que toutes les portugaises avaient une moustache, quelle erreur !
- Si… si…, au contraire, vous êtes encore plus belle que sur les photos !
- On me le dit souvent, alors pourquoi tu fais la gueule, mon chéri : c'est comment ton prénom déjà ?
- Je suis anxieux, Éva... je trompe ma femme pour la première fois de ma vie.

C'était un mensonge parce que, s'il me semblait n'avoir jamais trompé Aurore quand j'étais allé voir des escorts pour des raisons hygiéniques, en sonnant aujourd'hui chez Éva dans le cadre de l'expérience qui me vaudrait le prix Nobel de physique, j'estimais commettre l'exact contraire d'un adultère, l'objectif final étant de reconquérir ma femme.

J'étais préoccupé, en réalité, parce que je savais que la photo d'Éva apparaîtrait bientôt sur *Wikipédia* à la page Tycho Petit, avec comme légende : « L'escort girl qui a permis au découvreur du flirton de prouver son existence » ; et, à cause de son sourire radieux, beaucoup ne verraient pas en Éva une escort – pour nombre de mes contemporains, le féminisme étant passé par-là, une escort était une femme qui consentait plusieurs fois par jour à se faire violer contre un peu d'argent –, de sorte que des esprits trop critiques pourraient juger mes preuves frauduleuses, en tout cas, non scientifiquement recevables, une honte pour moi !

Quoi qu'il en soit, nous atteindrions incessamment le moment où, avant de passer au lit, je devrais sortir mes billets, à savoir le cœur de l'expérience, si bien que je m'efforçai de ne me plus m'inquiéter des détails, et, grâce à ma méthode, me préparai à mitrailler l'entrejambe d'Éva de milliards de flirtons…

* * *

Il est temps de décrire cette méthode, mais sa compréhension suppose que je dise encore quelques mots sur les flirtons, les derniers, je m'y engage !

Les flirtons sont émis par les quarks qui, pour mémoire, constituent la matière première des êtres humains, et c'est notre cerveau qui ordonne leur émission, ce qu'il fait spontanément chaque fois qu'il aperçoit une belle personne du sexe opposé à proximité ; et, lorsque le cerveau de la cible décide d'en émettre à son tour, les quarks des deux corps entrent en résonance, le summum de l'interaction amoureuse, ce qu'on appelle l'étincelle, la petite flamme ou le coup de foudre !

Celui ou celle qui veut conquérir le cœur de quelqu'un, ainsi, plutôt que de jouer le preux chevalier, pour les hommes, ou d'exhiber un abyssal décolleté, pour les femmes, gagnerait à bombarder les zones érogènes de sa cible d'un faisceau de flirtons concentrés, l'équivalent du Laser pour les photons, mais comment faire cela ?... eh bien, il faut une méthode qui stimule le cerveau à cet effet : nous y voilà !

La mienne consistait à mentalement me représenter mes flirtons, que je voyais comme de minuscules points en suspension dans l'air qui formaient un nuage pyramidal partant de mon corps vers celui de la femme convoitée, la base de cette pyramide étant une zone allant de mon torse à mon pénis, et sa pointe touchant l'entrejambe de la femme ; ensuite, une fois que je parvenais à stabiliser la scène, je m'efforçais de visualiser les mouvements des flirtons entre moi et cette femme, lesquels, la pyramide se rétrécissant, se concentraient au fur et à mesure qu'ils avançaient vers son sexe…

Évidemment, je ne calculais pas la trajectoire de chacun de mes milliards de milliards de flirtons, j'essayais plutôt de me représenter le mouvement général et, sous forme de nuances de couleurs, la densité en particules des différentes zones de la pyramide, mais cela restait toujours une approximation.

Produire une scène mentale d'une telle complexité, bien sûr, nécessitait de faire un gros effort de concentration et d'avoir beaucoup de pratique ; cependant, si vous y parveniez, ladite scène devenait agissante, j'entends par-là que votre cerveau s'y conformait, se mettant, par un processus « bioquantique » que je n'ai jamais pu caractériser, à activer les quarks dont sont faits les atomes de votre corps non seulement pour qu'ils émettent des flirtons, mais aussi pour qu'ils le fassent dans la direction souhaitée…

* * *

Maintenant que vous connaissez ma méthode, Mesdames et Messieurs de la Commission – notons que la cour d'assises n'a pas voulu s'y intéresser, et j'espère que vous ne ferez pas cette erreur – nous pouvons retrouver Éva… je la laissai me raconter sa vie sans y prêter attention, car je me concentrai intensément pour, avec des trillions de flirtons, la mitrailler en direction de son string Hello Kitty.

Deux minutes plus tard, alors qu'Éva n'avait pas encore ôté son tee-shirt ni son string, évidemment, nous étions encore dans son vestibule, je sentis Thalès, mon pénis, se raidir : c'était le signe qu'elle avait bien reçu mes flirtons et que ses quarks commençaient à m'envoyer en retour les siens !... il ne s'agissait pas encore d'une franche érection, car, Éva ne maîtrisant pas ma méthode, au lieu de viser Thalès avec un faisceau de flirtons concentrés, elle irradiait indistinctement tous les quarks de mon corps d'un pâle et diffus rayonnement flirtonique.

Le moment de vérité, en tout cas, était enfin arrivé, alors en pointant du doigt la bosse qui déformait mon pantalon en lin beige, je signifiai à Éva qu'elle m'avait assez raconté sa vie, qu'il était temps qu'elle aille s'offrir sur son lit et, avant cela, bien entendu, que moi je la paye. Je sortis donc de ma poche les huit billets de cinquante euros qui, d'après son tarif public, correspondaient à l'heure que j'avais réservée et les lui tendis…

Au lieu de prendre mon argent et d'aller le ranger hors de ma vue, par exemple dans sa kitchenette, ce que faisaient toujours les escorts « payantes », Éva enveloppa ma main avec la sienne, la refermant sur les billets tout en me susurrant d'une voix sensuelle : « Pour toi, bel homme qui ne m'a pas dit son prénom et qui ne m'écoute pas, ça va être gratuit ! »

Mon expérience se soldait par une éclatante réussite !... désormais, si le Cartel entendait continuer à réfuter les flirtons, il faudrait qu'il m'expliquât, et de manière circonstanciée, pourquoi les escorts ne me faisaient pas payer leurs charmes.

En tout cas, à cause de mes jets de particules, Éva croyait qu'elle avait follement envie de moi, aussi aurait-elle eu beaucoup de peine si, maintenant mon expérience réussie, j'étais parti sans l'honorer, et j'aurais alors commis une bien mauvaise action !... je la suivis donc dans la pièce à peine plus grande que son lit qui lui servait d'atelier d'artisan du sexe.

J'en étais seulement à me défaire de ma chemise blanche qu'Éva, qui n'avait eu que son string et son tee-shirt à ôter, se trouvait déjà toute nue et implorante sur son lit, n'osant pas se caresser avant que je n'arrive, mais en ayant visiblement très envie…

Je me hâtai de finir de me déshabiller et de la rejoindre, bâclai les préliminaires, ce qui lui convint parfaitement – normal, je l'avais chauffée à blanc – et commençai mollement à la pénétrer en missionnaire : je le faisais uniquement pour lui faire plaisir – moi, je n'avais pas la tête à cela, j'avais hâte de vérifier que mon enregistrement était réussi, d'autant qu'elle n'avait pas parlé bien fort pendant l'expérience –, alors tant pis si je préférais la levrette…

Thalès fit un premier aller et retour dans son intimité, un deuxième puis un troisième qui fut aussi le dernier, parce qu'Éva fut saisie à cet instant d'un orgasme d'une durée comme d'une intensité que je n'avais encore jamais observées, y compris avec l'Aurore de la meilleure période, une véritable transe chamanique !... je dis cela sans en avoir jamais vu, mais je les imagine des plus intenses.

J'attendis qu'Éva redescendît sur terre, l'embrassai à pleine bouche, ce qu'on ne faisait pas avec une escort et qui, je l'admets, aurait pu être assimilé à un début d'infidélité si, en venant ici, je n'avais pas eu les objectifs que j'ai déjà indiqués… puis, je m'en allai avec le sentiment d'avoir respecté la morale ou l'éthique – je n'ai jamais bien saisi la différence entre les deux – des usagers de prostitués.

Aussitôt sorti du studio d'Éva, je vérifiai la qualité de l'enregistrement, qui s'avéra excellente !

* * *

J'allai déjeuner au Scossa avant de rejoindre le cabinet, où Geertje m'apprit qu'une affaire urgente avait obligé mon beau-père à s'envoler ce matin pour Jersey. Nous avions prévu de travailler ensemble, lui et moi, tout l'après-midi, c'était évidemment reporté ; et, puisque je n'avais aucun dossier urgent à traiter de mon côté, je me retrouvai en quelque sorte en rtété.

Cette demi-journée offerte par le destin, j'allais la consacrer à faire connaître le flirton *urbi et orbi*, et sans l'aide du Cartel, car désormais j'avais l'enregistrement d'Éva qui valait mieux que d'austères mesures faites dans le glacial LHC : je n'étais plus qu'à deux doigts du Nobel, de la célébrité associée et donc de l'intimité comme du cœur de ma femme !

Les journalistes ne comprenant rien aux sciences, en particulier à la physique des particules, ils ne pouvaient que s'en remettre au Cartel pour se forger leur opinion sur une question scientifique, je n'aurais donc pas d'autre choix que de les court-circuiter ; et, l'Internet servait justement à cela, mais, comme je ne m'y étais jamais intéressé, je dus me documenter…

J'appris alors que, pour diffuser sur l'Internet des idées comme les miennes, la meilleure façon consistait à ouvrir un *blog* : les réseaux sociaux n'avaient pas encore acquis leur insolente prédominance à cette époque.

Un blog, découvris-je en poursuivant mes fastidieuses recherches, ressemblait à un journal où l'on publiait régulièrement des articles pour partager ses centres d'intérêt avec tous les internautes, et, souvent c'était même un journal intime, de sorte que le livrer aux yeux du monde entier semblait une pure contradiction… mais, après tout, l'Internet, création des militaires, puis sanctuaire des libertaires avant de muer centre commercial universel, n'était-il pas lui-même qu'un immense et nauséabond paradoxe ?

Je constatai qu'il existait des millions de blogs sur tout et n'importe quoi, et me forçai à en visiter quelques-uns.

Ainsi savourai-je d'abord la prose d'une mère de famille étalant son spleen tout en proposant au monde entier une recette de guacamole ; à la suite de quoi, je consacrai mon attention aux chagrins d'amour d'un adolescent perclus d'acné, qui, s'il avait été autiste, schizophrène ou con, aurait compris la dureté de la vie et se serait abstenu de geindre sur ses insignifiants problèmes de peau…

Enfin, je fis mon miel des vers d'un prétendu poète fâché avec les rimes autant que les alexandrins, lequel publiait tous les matins les résultats de ses cogitations nocturnes avant de recevoir les dithyrambiques louanges de ses vingt-deux abonnés : ils disaient que Baudelaire n'avait qu'à bien se tenir !...

Voici, Mesdames et Messieurs de la Commission, une strophe de lui qui vous permettra de juger vous-mêmes en toute objectivité de l'intérêt que, grâce à l'Internet, le monde entier puisse lire de telles choses…

> *Je suffoque dans cette chambre où je ressasse ma désespérance,*
> *C'est logique, la clim ne marche pas et nous sommes en été ;*
> *Demain, l'automne viendra avec ses feuilles mortes,*
> *Et, plus tard, l'hiver, alors j'aurai froid à mon âme…*

Cette rapide et néanmoins suffisante enquête me convainquit que seuls les simples d'esprit tenaient des blogs, pourtant je n'imaginais pas possible de publier quelque contenu que ce soit sur l'Internet sans une solide expertise technique – à savoir, l'apprentissage de plusieurs langages de programmation, des protocoles du Web, de la modélisation de bases de données, sans compter les *framework*s à la mode… – alors comment s'y prenaient tous ces demeurés ?

Je compris assez vite que, pour diffuser sa prose sur le Web, il suffisait de souscrire un service d'hébergement de blog auprès de l'une des nombreuses sociétés qui en proposaient, de taper les textes des articles, d'ajouter des photographies bien choisies et le tour était joué…

Quelle indécente facilité, me révoltai-je !... alors que si chaque blogueur avait dû, avant de publier quoi que ce soit sur l'Internet, maîtriser les technologies du Web que j'ai déjà mentionnées, alors l'humanité aurait été préservée de ce tsunami d'inepties, ces hébergeurs étaient des fossoyeurs de la pensée !

Comme la mère de famille, l'adolescent acnéique et le poète raté, je fis néanmoins appel à l'un de ces croque-morts de l'intelligence…

Le premier article de mon blog n'était autre qu'un scan de ma lettre au Président du CERN et de sa réponse expliquant que j'étais un génie des mathématiques, avec à côté, bien sûr, un lien vers mon mémoire de calculs ; dans le second, je décrivais ma méthode pour envoyer un faisceau de flirtons concentrés vers les zones érogènes des femmes, et il y avait un bouton permettant d'écouter l'enregistrement

d'Éva du début à la fin, donc y compris le moment où elle déclarait vouloir gratuitement me faire l'amour et aussi le cri de son interminable orgasme : en censurant la montée au ciel d'Éva, j'aurais dégradé la valeur probatoire de cet enregistrement.

Une heure plus tard, satisfait du résultat, je relâchai le bouton de ma souris, cet irrévocable geste qui publierait sur le Web *Pourquoi le Cartel ne veut pas que vous sachiez que le flirton existe,* le nom de mon blog.

C'était un petit clic sur une souris Microsoft à trois boutons pour moi, mais un bon de géant à la fois pour l'accroissement des connaissances de l'humanité et ma reconquête d'Aurore !

Chapitre 24 – Un autre qui la croyait plate !

Le lendemain matin, à l'aube, je me précipitai sur mon blog pour voir combien d'internautes l'avaient visité : ô rage, ô désespoir, pas un quidam n'était venu !... je me demandai pourquoi et constatai que Google – qui, à cette époque, était quasiment l'unique porte d'entrée vers l'Internet –, pour ce qui concernait une recherche sur le modèle standard de la physique des particules, avait référencé mon blog en mille six cent vingt-deuxième place, là où personne n'irait jamais voir !

Les jours suivants, hélas, je demeurais toujours aussi invisible ; à vrai dire, je n'avais pas fait grand 'chose pour y remédier, parce que la seule manière efficace aurait été de payer Google et que sa facture m'aurait ruiné…

* * *

Le soir du 7 juin 2011, presque un mois après l'inauguration de mon blog, il n'avait toujours pas reçu une seule visite, de sorte que je me couchai de fort mauvaise humeur, maugréant contre le monopole de Google qui n'avait décidément rien à envier à celui du Cartel des Médiocres Savants.

J'eus du mal à trouver le sommeil, car, si je ne parvenais pas à remonter dans le classement de Google, toutes ces années de recherches n'auraient servi à rien : personne, ne connaîtrait l'existence du flirton, donc je n'aurais pas le prix Nobel, donc je ne retrouverais pas mon éclat d'IBM Man et donc, à la fin des fins, la reconquête de ma femme échouerait lamentablement ; et dire qu'Aurore était couchée, peut-être nue, à trente mètres de moi !

J'avais sûrement fini par m'endormir, parce que je me réveillai en sursaut d'un rêve dans lequel je me trouvais à côté d'un stand de fête foraine, où, faisant un bruit d'enfer, des nains tiraient à la mitrailleuse lourde sur les flûtes à champagne qui leur tenaient lieu de pipes !

Mon retour dans le monde des éveillés n'empêcha pas le vacarme de mon cauchemar de perdurer, et je réalisai alors que, posé sur la table de nuit en verre Nuka, mon smartphone vibrait frénétiquement !... je m'en saisis, constatant que j'avais reçu moult SMS : treize visiteurs étaient venus sur mon blog depuis quelques minutes et son hébergeur avait cru bon de me le notifier à chaque fois.

D'abord, je désactivai la fonction vibreur de mon iPhone…

Le silence revenu, je me demandai pourquoi autant de gens s'étaient soudain rués sur mon blog ; et, grâce aux outils d'analyse appropriés – ils traçaient toute la navigation des internautes, c'était angoissant parce que j'en étais aussi un ! –, je découvris que mon premier visiteur, Taureau-en-rut, un banlieusard célibataire et désargenté d'après ses contributions sur les réseaux sociaux, avait exhorté Google de lui dénicher une « escort girl gratuite » , et, Google, non sans humour, même si les machines en étaient supposées dépourvues, l'avait envoyé directement sur l'enregistrement d'Éva. Les visiteurs suivants venaient de *Caillera2Caillera*, un réseau social de banlieusards sur lequel Taureau-en-rut, après avoir joui des cris de plaisirs d'Éva, avait obligeamment mis un lien vers mon blog.

Ce n'était guère le public que j'avais escompté, mais, finalement, cela faisait du trafic, me consolai-je un moment ; après, je compris que, une fois sur mon blog, tous les visiteurs avaient écouté le fichier audio de l'orgasme d'Éva avant de s'en aller comme des voleurs, c'est-à-dire sans jamais se documenter sur le flirton ; alors, un peu dépité, je me recouchai pour quelques heures, me disant que j'y verrais plus clair quand le jour poindrait…

* * *

Le lendemain, une fois au cabinet, au lieu de me plonger dans mes dossiers, je consultai les outils d'analyse, réalisant ébahi que l'enregistrement d'Éva était devenu viral !... beaucoup des visiteurs aiguillés par Taureau-en-rut avaient mis des liens vers mon blog sur leurs réseaux sociaux favoris, de sorte que, de fil en aiguille, tous les amateurs d'hyper-orgasmes s'étaient rués chez moi !

- Tu es content de toi, Tycho ? – m'a dit Jan, sans préambule ni même bonjour, en investissant mon bureau à midi.
- Pardon ?
- Que tu trompes ma fille avec une pute, je le comprends : je parie que vous ne baisez plus ensemble depuis longtemps… mais qu'est-ce qui t'a pris d'enregistrer tes ébats avec cette salope et de mettre le fichier sur le web ?
- Je n'ai jamais trompé Aurore, et, si vous parlez d'Éva, cela n'avait rien à voir avec une relation sexuelle, il s'agissait d'une expérience de physique des particules !
- Tu l'expliqueras à ton épouse !... et bravo aussi pour l'idée de publier sur le web un délirant courrier signé Tycho Petit, Avocat au barreau de Paris !... c'est le délégué à la déontologie qui vient de me prévenir, ils sont fous de rage à l'Ordre [des avocats] à cause de tes conneries !
- Je suis désolé que le cabinet soit impliqué : je ne l'avais pas anticipé ! – et, c'était vrai, ce qui confirmait le « possiblement con » du docteur Renault.

Mon employeur et beau-père sachant que, à cause de son idée d'exil de miel, il ne tenait pas le beau rôle dans le naufrage de mon mariage, et surtout conscient que mes évaluations représentaient au moins la moitié de son chiffre d'affaires, accepta d'oublier cette histoire, mais à condition que je désactive immédiatement mon blog.

Ce n'était pas possible, me révoltai-je, car la démonstration du flirton me servirait à obtenir le Nobel et ainsi reconquérir sa fille !… comme lors de notre entrevue pour qu'il m'exemptât de service militaire, Jan décria mes recherches en physique d'une odieuse manière, mais nous tombâmes néanmoins d'accord sur le principe d'un maintien en ligne d'une version anonymisée de mon blog ; alors, j'appris à utiliser un logiciel de retouche d'images pour effacer mon nom des courriers du CERN et le remplacer par un pseudonyme : je choisis celui de Luke Skywalker de Star Wars, le seul qui me vint à l'esprit à cet instant.

Jan, dans l'espoir de ne pas aggraver la santé mentale de sa fille, s'abstint finalement de lui parler de cette histoire, si bien que, malgré les millions de téléchargements du fichier audio d'Éva, Aurore ne sut jamais rien de mes expériences de physique des particules.

Le bâtonnier de l'Ordre des avocats du barreau de Paris, Jean Castelain cette année-là, parce qu'en enregistrant une escort à son insu, j'avais manqué à la probité inscrite dans mon serment d'avocat, m'infligea une « admonestation paternelle » , la plus douce des sanctions déontologiques, l'équivalent d'une engueulade très polie, presque obséquieuse. J'y survécus.

* * *

Quoiqu'anonymisé, mon blog demeurât en ligne… et, je me retins d'aller emprunter du Tranxène à mon épouse le jour où il dépassa son quatre millionième visiteur (ce qui était réellement considérable à cette époque), mais que ses statistiques montraient que tout le trafic consistait encore à aller télécharger l'orgasme d'Éva !... mon mémoire mathématique sur le flirton, en effet, totalisait moins de cent vues et à peine huit commentaires.

Ainsi, force était de constater que *Pourquoi le Cartel ne veut pas que vous sachiez que le flirton existe !* ne s'était pas élevé au rang de site de référence mondial concernant le modèle standard de la physique des particules, de sorte que le Nobel s'éloignait à grands pas et l'intimité de ma femme avec lui : je n'avais pas vu son sexe depuis si longtemps que je n'étais même plus capable de me le représenter en pensée !

Ces rares commentaires de mon blog émanaient d'un certain Léonard Chasles, descendant de l'immense et néanmoins très naïf mathématicien Michel Chasles, lequel s'était fait connaître par la relation géométrique qui porterait son nom, mais aussi pour avoir acheté à un faussaire, à prix d'or, des lettres prétendument écrites par Pascal, Aristote, Jules César, etc.

Léonard disait sur mon blog être un partisan de la théorie de la Terre plate, et, bien que ces gens représentassent 9 % des Français, c'était seulement le deuxième que je croisais de toute ma vie, le premier, comme je l'ai déjà dit, étant Bob Durand, le décorateur d'Aurore…

Mesdames et Messieurs de la Commission, je pense que, pour la compréhension de la suite, le moment est venu que je précise la théorie de la Terre plate, disons plutôt sa version moderne telle qu'elle a été reformulée par la Flat Earth Society, l'association fondée par Samuel Shenton, en 1956, pour en faire la promotion ; en fait, je parlerai de l'une de ses versions modernes, celle de Léonard, car il existait presqu'autant de versions de la théorie que de « platistes » , le nom de ses adeptes, un peu comme s'il était permis à chaque catholique, juif, musulman ou protestant de reconstruire l'entièreté du dogme en mode *free style*, comme disent les jeunes.

Pour Léonard, donc, la Terre était un disque plat avec en son centre le pôle Nord, qui finissait par un mur de glace sur son bord extérieur, un pôle Sud en forme de ceinture glaciale grâce auquel les océans ne se déversaient pas dans le vide ; et, quelques milliers de kilomètres au-dessus, il y avait un dôme sur lequel la NASA, comme dans un planétarium géant, projetait à l'aide d'une technologie inconnue un film qui restituait la course du Soleil, de la Lune et des étoiles…

L'espace, le cosmos, l'éther, etc. n'existaient donc pas, et dès lors toutes les photographies de la Terre prétendument prises depuis cet inexistant ne pouvaient qu'être truquées, à l'instar des manuscrits achetés par l'ancêtre de Léonard.

La Terre, pour moi, était un ellipsoïde aplati au niveau des pôles, en français une grosse boule imparfaite, seulement, d'une part, Léonard insista beaucoup, et, d'autre part, j'avais depuis longtemps envie de rire aux dépens d'un platiste à la manière d'un *Dîner de cons* – et, il ne m'avait guère semblé prudent de tenter une telle expérience avec le nouveau décorateur de ma femme –, de sorte que je finis par inviter Léonard à déjeuner ; aurais-je eu des amis, je les aurais aussi conviés, mais je ne m'étais pas réconcilié avec Antoine.

* * *

Le mardi 13 septembre à midi trente, ainsi, je m'installai à ma table habituelle du Scossa dans l'attente du seul véritable lecteur de mon blog.

Léonard arriva à douze heures quarante-cinq. Il était laid, avait le crâne rasé et, alors que le Soleil resplendissait, portait un imperméable plus crasseux encore que celui du lieutenant Columbo, le héros de ma série préférée : j'adorais sa structure narrative, à savoir que l'on connaissait le meurtrier avant le début de l'enquête ; si un jour, je devais écrire un roman, je procéderai ainsi !

Nous échangeâmes les mondanités d'usage, lui s'excusant de son retard, moi lui disant que ce n'était pas grave, qu'il avait fait l'effort de venir dans mon quartier, et puis il entra directement dans le vif du sujet.

- Alors, comme ça, vous qui avez percé les derniers secrets de l'Univers, vous demeurez globuliste…
- Globuliste ?
- Ça veut dire que vous croyez encore, comme le prétend la NASA, la maison mère de votre Cartel, que la Terre est ronde.
- Avouez que je n'ai pas beaucoup de raisons pour penser qu'elle est plate !
- Et, quels sont les motifs qui vous la font fantasmer ronde ?
- J'écoute Aristote, par exemple, qui a constaté que l'ombre de la Terre sur la Lune a une forme arrondie pendant les éclipses – lui ai-je répondu sans hésiter parce que j'avais révisé mes classiques avant ce déjeuner.
- Je l'ai expliqué sur votre blog : quelques milliers de kilomètres au-dessus de la Terre plate, il y a un dôme, sur lequel la NASA projette un film reproduisant le mouvement du Soleil, des planètes, des étoiles et de la Lune… et, bien sûr, elle fait en sorte de représenter la Lune avec une ombre de la Terre arrondie quand son scénario prévoit une éclipse.
- La NASA date du XX^{e} siècle, non ?... qui projetait avant ?
- Nous l'ignorons, c'est l'un des derniers mystères à éclaircir, mais ce sera très difficile parce que la NASA a fait disparaître les indices qui auraient pu nous aider… vous avez d'autres preuves plus solides qu'Aristote ?
- Ce sont des satellites qui font transiter une partie de nos données, vous y croyez à cela, n'est-ce pas ?
- Oui, et alors ?... on peut penser qu'ils sont en orbite sur le dôme…
- Vous avez dit sur mon blog que, pour vous, les images de la Terre photographiée depuis l'espace étaient des vues d'artiste, et les scènes des Américains quand ils étaient sur la lune, le programme Apollo, un film tourné en studio par Stanley Kubrick, c'est bien ce que vous pensez ?

– Oui, j'ai déjà expliqué pourquoi sur votre blog – a-t-il répondu, et, alors, à mon grand étonnement, je n'avais plus rien de rationnel à lui objecter : la rotondité de la Terre restait une évidence, mais, à part les photos de la NASA, que moi je tenais pour parfaitement authentiques, et les arguments d'Aristote que j'avais trouvés sur Wikipédia, je ne savais pas expliquer d'où je tenais que la Terre était ronde, si ce n'était parce qu'on me l'avait toujours dit et qu'il fallait être fou pour prétendre le contraire !... bref, je souffrais d'un grave handicap épistémologique, un de plus.

Léonard, en revanche, avait bien des choses à me révéler !... il reprit en détail tous les arguments en faveur de la Terre plate qu'il avait développés dans ses commentaires sur mon blog, à commencer par l'expérience de Bedford qui, soi-disant, montrait que les phénomènes à l'instar du mât des bateaux disparaissant à l'horizon n'étaient que des illusions d'optique, les innombrables incohérences, selon lui, dans les films retraçant les missions Apollo, que l'on disait « aux quatre coins du monde » et qu'une sphère n'avait pas de coins, etc. etc.

En somme, il avait beaucoup plus d'arguments que moi, mais je n'étais pas convaincu pour autant, et, comme il s'en rendait compte, il me posa une question qui, s'imaginait-il, me ferait changer d'avis sur la forme de la Terre…

– Pourquoi le Cartel des Médiocres Savants ne veut pas qu'on entende parler de votre flirton ? – m'a-t-il en effet demandé.
– S'il existait, il remettrait en cause le modèle standard de la physique des particules ; alors, ces braves savants, au lieu d'aller se pavaner dans des colloques aux Bahamas, devraient revoir toutes les équations…
– Tycho, tu ne vois pas le rapport avec la NASA ?... je t'ai tutoyé, j'espère que ça ne te dérange pas ?
– Non, je ne vois pas le rapport ; et, oui, nous pouvons nous tutoyer.
– Tes médiocres savants ne veulent pas du flirton pour de pures raisons de statut et de revenus, la NASA impose une Terre ronde pour une raison similaire : avoir du budget !... sans cette théorie fumeuse de la rotondité de la Terre, il n'y aurait pas besoin de fusées et de prétendues bases spatiales, comme cette fameuse ISS qui a nécessité de construire un studio de cinéma secret dans l'État du Nouveau-Mexique, pour explorer les quelques milliers de kilomètres entre le disque de la Terre plate et le dôme au-dessus, on peut faire le voyage avec un ballon de haute altitude ou en boulet de canon creux : Jules Verne le savait, Poe le savait, tous les initiés le savent !

Je n'étais toujours pas convaincu, aussi fut-ce mon tour de lui poser une question embarrassante.

- Pourquoi je t'aiderais à démontrer que la Terre est plate, alors que la seule chose qui compte pour moi est de devenir célèbre en tant que découvreur du flirton : j'en ai besoin pour reconquérir ma femme, c'est une longue histoire que je te raconterai peut-être un jour…
- Tu as des millions de visiteurs sur ton blog, mais ils se contentent de télécharger le fichier audio de l'orgasme de l'escort et il n'y en a jamais aucun qui s'abonne, ce n'est pas comme ça que tu vas promouvoir le flirton et après ramener Madame Tycho à la maison… – m'a-t-il asséné droit dans les yeux !
- Alors, qu'est-ce que tu proposes ?
- Je maîtrise assez bien le web marketing, alors si tu me laisses rajouter un peu de contenu platiste sur ton blog, je t'aiderais à rediriger les visiteurs vers les articles de fond, et, ensemble, nous abattrons la NASA et ton Cartel des médiocres savants…

Je mentis en lui disant que j'allais sérieusement réfléchir à sa généreuse proposition, payai l'addition et retournai calculer au cabinet…

En chemin, je réalisai que Léonard avait raison sur un point, à savoir que, si un bon expert du Web comme lui parvenait à rediriger mes millions de visiteurs sur du contenu platiste, mon blog deviendrait très vite le plus gros média conspirationniste de France et moi un incontournable acteur de la Terre plate : après un tel exploit, je pourrais postuler pour remplacer le décorateur de ma femme et ainsi lui vendre d'autres horreurs destinées à décorer son salon, celui qui fut le nôtre pendant un moment.

Mais, moi, je voulais retrouver ma place de mari, et pour cela il fallait viser le Nobel, c'était d'un autre niveau que les enfantillages de Léonard et de Bob Durand !

Chapitre 25 – L'apartheid de la mise en page

Je ne rappelai pas Léonard, évidemment, mais il n'en demeurait pas moins que, sans son aide, j'ignorais comment transformer mon blog en autre chose qu'un très populaire site de ressources pornographiques, une seule d'ailleurs, l'indépassable orgasme d'Éva ; et, je n'avais pas de stratégie alternative au Web pour faire connaître mon flirton au grand public ; bref, inexorablement, je m'enfonçais dans les sables mouvants, et bientôt je ne pourrais plus respirer…

Pendant cette période où je cherchais en vain une nouvelle stratégie de reconquête de ma femme, la journée, je ne faisais que calculer au cabinet : mon beau-père m'envoyait des Excel avec des évaluations que j'améliorais d'un facteur de dix avant de les lui renvoyer par email, car, depuis l'épisode d'Éva, nous évitions de trop nous parler Jan et moi.

Et, une fois les dossiers terminés, je dînais tous les soirs à l'Hippopotamus des Ternes, puis, me promenais dans les rues alentour, y mitraillant de flirtons de belles inconnues, qui, en retour, me souriaient ; mais, comme je ne voulais pas tromper Aurore, il ne se passait jamais rien de plus… néanmoins, quand l'hygiène le commandait, au lieu de me promener, j'allais voir une escort, toujours une différente pour ne pas avoir le sentiment d'être infidèle, et aussi, je dois l'avouer, parce que, chaque fois qu'il y en avait une qui me dispensait de payer, cette gratuité me procurait une joie sans pareil, un plaisir supérieur à l'acte lui-même !… après, je rentrais à mon studio et ne trouvais rien d'autre à faire que de me coucher.

La télévision et ses émissions de téléréalité, en effet, me sortait par les yeux, l'Internet tout autant, et je n'avais plus de sujet de recherche depuis que j'avais démontré l'existence du flirton… parfois, quand je m'ennuyais trop, je me disais que j'aurais pu m'intéresser à l'un des sept problèmes de mathématiques du millénaire : l'institut Clay promettait un million de dollars de récompense par problème résolu, et celui qui consistait à faire la démonstration de l'hypothèse de Riemann – à savoir, que les zéros non triviaux de la fonction zêta ont tous pour partie réelle ½ – m'attirait indubitablement !

C'était Geertje qui m'avait parlé de ces problèmes. Elle m'avait fait lire l'une des rares interviews de Grigori Perelman, le mathématicien russe qui, après avoir démontré la conjecture de Poincaré, l'un des sept problèmes du millénaire, avait refusé le million de dollars de l'institut Clay ainsi que la médaille Fields.

Grigori disait dans cette interview : « Pourquoi ai-je mis tant d'années pour résoudre la conjecture de Poincaré ? J'ai appris à détecter les vides. Avec mes collègues nous étudions les mécanismes visant à combler les vides sociaux et économiques. Les vides sont partout. On peut les détecter et cela donne beaucoup de possibilités… Je sais comment diriger l'Univers. Dites-moi alors, à quoi bon courir après un million de dollars[6] ? »

Perelman prétendait savoir diriger l'Univers en détectant les vides, cela ne tenait pas debout, m'étais-je dit quand j'avais lu sa prose, me demandant alors quelles étaient les vraies raisons qui l'avaient poussé à décliner la médaille Field ainsi que l'argent ; après réflexion, j'avais conclu que Grigori n'envisageait pas de séduire ni ensuite d'entretenir une quelconque Aurore – ayant pris sa retraite des mathématiques, il était reparti s'installer chez sa mère au fond de l'austère campagne ex-soviétique –, de sorte qu'il n'avait pas eu besoin de s'encombrer de la célébrité qui accompagnait la médaille Fields, et, que, à défaut de décorateur ruineux à rémunérer, le million de dollars ne lui aurait servi à rien…

* * *

Finalement, je n'eus pas l'opportunité de m'attaquer à l'hypothèse de Riemann, parce que pendant quelques semaines le cabinet me vola plus de temps que d'ordinaire, et qu'après le rythme de la tragédie s'accéléra au point de ne plus me laisser une seule minute à moi…

Maître van Dieten dut en effet subir un quintuple pontage coronarien, c'était en mai, et, malgré nos différends, il me confia pour un mois les clés de son cabinet ; à vrai dire, mon beau père n'avait guère eu le choix, car, à force de ne pas associer ses collaborateurs seniors, ceux-ci s'en allaient l'un après l'autre, si bien qu'il ne restait plus dans la boutique que lui et moi ayant le statut d'avocat.

Mon seul travail au cabinet, jusqu'à l'opération de Jan, consistait à faire des calculs complexes comme si j'avais été chercheur dans un laboratoire de mathématiques appliquées, le reste, la fiscalité en particulier, ne regardait que mon beau-père… dès lors, Jan n'avait jamais pris le temps, comme il me l'avait promis, de m'initier à l'art de rédiger ces fameuses lettres de couverture que l'on joignait à mes évaluations avant de les envoyer aux clients ; pourtant, dans la mesure où, en tant qu'avocats, nous n'avions pas vraiment le droit de calculer la valeur des entreprises, c'était le travail des financiers, ces lettres qui nous exonéraient de notre responsabilité constituaient le cœur notre activité.

[6] Entretien publié dans le quotidien russe *Komsomolskaïa Pravda* et traduit par *Wikipédia*.

Bien vite, en l'absence de Jan, il me fallut en écrire une qui accompagnerait un mémoire où je surévaluai une entreprise vendéenne de sept cents pour cent ; alors, naturellement, je ressortis les derniers dossiers de mon beau-père pour m'inspirer des siennes.

Je constatai qu'il les terminait toujours par la même formule : « Les calculs à l'appui de la valorisation de votre entreprise ont été menés par notre cabinet à l'aide des mathématiques les plus modernes et avec la plus grande rigueur, vous devez donc les considérer comme parfaitement exacts au vu des informations que vous nous avez communiquées ; mais, il va sans dire que si vous nous aviez fourni plus de données, nos calculs auraient certainement été encore plus exacts. »

Vous rappelez-vous, Mesdames et Messieurs de la Commission, que, dans *la Ferme des animaux*, George Orwell postule que « tous les animaux sont égaux mais certains sont plus égaux que d'autres » ; eh bien, Maître van Dieten n'avait fait que transposer l'idée à l'exactitude de nos calculs.

Je repris sa formule à la fin de toutes les lettres de couverture que je dus rédiger en son absence ; les autres courriers, malgré son français anarchique, Geertje s'en chargeait, ça valait mieux…

* * *

Mon beau-père, une force de la nature, trois semaines seulement après son opération, quitta la maison de convalescence pour reprendre les rênes de Van Dieten & Associés. J'en fus bien soulagé…

Il me convoqua dans son bureau deux heures après être revenu. Le dossier d'évaluation de la société NAVIGOR, le premier que j'avais traité en son absence, se trouvait posé en évidence devant lui, et il tenait dans sa main tremblant de rage la lettre de couverture y afférente.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? – a-t-il commencé sur un ton belliqueux.
- NAVIGOR ?
- Oui, NAVIGOR !
- C'est une société vendéenne qui fabrique des pilotes automatiques pour la marine marchande, elle a eu son heure de gloire dans les années 70, mais maintenant sa technologie est complètement obsolète ; donc, elle aurait dû mille fois déposer le bilan si elle n'avait pas bénéficié de tombereaux de subventions publiques pour financer la R&D supposée lui faire sortir la tête

de l'eau et ne pas mettre ses cent salariés au chômage, sans compter que le patron de la boîte est très proche du député-maire du coin.

- Je le vois bien, j'ai lu le dossier !... il leur reste une belle marque et le terrain de leur usine, ils ont beaucoup de dettes, ça doit valoir quatre cent mille euros nets, et, grâce à ta magie, tu les as évalués trois millions : c'est parfait.
- Où est le problème alors ?
- C'est ça le problème ! – a-t-il insisté en agitant frénétiquement ma lettre.
- Je n'ai fait qu'un copié-collé de la lettre que vous aviez envoyée pour l'évaluation de la manufacture de jouets alsacienne au bord de la faillite.
- Je ne te parle pas du fond, regarde la mise en page de ce paragraphe, imbécile ! – m'a-t-il insulté, en français, un effort pour lui, en me tendant la lettre et en me disant d'examiner le haut de la page 3 et le bas de la 4…
- Je ne vois rien d'extraordinaire.
- Tu ne vois rien !... tu le fais exprès ?... je le hurle tout le temps aux nouvelles secrétaires : un paragraphe ne doit en aucun cas courir sur deux pages à la fois !… tant que je serai le seul associé chez van Dieten & Associés, les paragraphes des pages paires resteront sur les pages paires, et les paragraphes des pages impaires resteront sur les pages impaires, **on ne mélangera jamais !... JAMAIS !!... JAMAIS !!!**
- J'ignorais qu'il y avait un apartheid des paragraphes, qui sont les Blancs, les pages paires, j'imagine ? – ai-je osé ironiser, parce qu'il commençait à me fatiguer avec ses obsessions racistes…

Juste avant qu'il ne répondît, Geertje, qui, en dépit des portes capitonnées, avait entendu son patron crier avec son cœur convalescent, jaillit dans le bureau, l'implorant de se calmer et moi de sortir, ce à quoi je consentis bien volontiers…

Je décidai, plutôt que de demeurer dans cette ambiance délétère, de retourner à mon studio pour y préparer tranquillement des diapositives de présentation.

Le lendemain, dans la mesure où Maître van Dieten aurait dû être en maison de convalescence, il était prévu que je représente le cabinet à un important colloque sur l'évaluation financière des entreprises, et, sauf contre-ordre à venir, l'incident sur l'apartheid de la mise en page ne remettait pas cet agenda en question.

Chapitre 26 – De la pesante obligation de fidélité

Quand j'arrivai boulevard Saint-Germain, comme je le faisais d'habitude le soir, je me dirigeai vers mon studio et, passant devant la porte entr'ouverte de la chambre d'Aurore, entendis d'étranges bruits, des bruits semblables à ceux d'un coït, lesquels me figèrent !... n'aurais-je pas été convaincu que, pour expier de l'accident de son professeur de tennis et agresseur sexuel, mon épouse avait renoncé à toute relation charnelle, j'aurais pu penser qu'elle était en train de faire l'amour…

Mais non, tentai-je de me rassurer, ce devait être notre femme de ménage qui prenait du plaisir avec l'un des sous-traitants de Bob Durand ; il y en avait constamment chez nous, des tapissiers, des menuisiers, des peintres, etc. et ils n'étaient pas tous handicapés du pénis comme leur donneur d'ordre androgyne : j'imaginais un sexe d'androgyne fin comme un spaghetti ou bien très court, même si, à vrai dire, je n'en avais bien sûr jamais vu.

Et, autant Magdalena faisait presque partie de la famille Petit, autant la femme de ménage « stylée » d'Aurore, la bien onéreuse Claire, me sortait par les yeux ; alors, c'était décidé, j'allais lui expliquer que je ne la payais pour se faire engrosser par les sous-traitants du décorateur de ma femme : j'entrai !

Ce n'était pas Claire, c'était Aurore, et celui qui la pénétrait en levrette n'était pas un sous-traitant, mais l'entrepreneur principal, sa majesté Bob Durand soi-même !... et, contre toute attente, ce millénial androgyne et platiste possédait un pénis bien plus imposant que le mien, lequel pourtant ne déméritait pas.

Mon épouse, levrette oblige, contemplait les fibres de son matelas, tandis que Bob regardait fixement sa croupe, si bien qu'aucun des deux ne remarqua ma présence – j'avais poussé la porte sans faire de bruit – et qu'ils continuèrent leurs ébats comme si de rien n'était…

J'en avais trop vu pour rebrousser chemin et, toutefois, ne pouvais pas rester à cinq mètres du lit à attendre qu'ils eussent fini, aussi émis-je un délicat « Hum… hum… » destiné à attirer leur attention… il va sans dire, j'aurais dû hurler à Bob quelque chose ressemblant à : « Je vais te tuer salopard ! » , mais, comme mon père, j'avais un problème avec les mots grossiers – il l'avait bien montré du temps des agressions de notre voisin Derrida –, n'était-ce pas, avec l'obsession de la ponctualité, l'un des pires atavismes liés à notre origine suisse ?

Ayant ouï mon « Hum… hum… » , Bob, dans un bruit de ventouse, retira son sexe de l'intimité de mon épouse, puis déserta courageusement la chambre afin que je puisse m'expliquer avec elle… Aurore sortit du lit, enfila une culotte et, droite comme un I, se posta crânement devant moi : je ne décelai ni gène ni remords sur son visage harmonieux, c'était plutôt de l'ennui, l'ennui d'avoir à répondre à mes questions qu'elle semblait avoir déjà toutes devinées…

- Ça dure depuis longtemps ? – lui ai-je quand même demandé.
- Huit ans… j'ai commencé avec Nuka, puis ça a été Bob : il était plus jeune, meilleur amant et tout Paris lui reconnaissait un immense talent.

Ainsi, quand Aurore m'avait expulsé de la chambre conjugale, c'était pour, tous les après-midi, y roucouler avec son premier décorateur ; et, pendant ces huit années, je m'étais imaginé que je retrouverais bientôt la femme que j'avais épousée un jour de tempête et de brouillard… j'avais manqué de clairvoyance, mais il est vrai que toutes ces nuits qu'Aurore avait passées dans mes bras à cause d'un fantôme n'avaient guère contribué à m'ouvrir les yeux.

- Qu'est-ce qu'on fait, Aurore ?
- C'est simple, tu récupères tes affaires dans ton studio et tu dégages ; mieux, tu dégages tout de suite et tu enverras un déménageur… pour le reste, on prendra des avocats, des vrais, qui régleront tout.
- Tu m'as menti depuis huit ans…
- Tycho, tu mens à tout le monde, y compris toi-même, depuis toujours…
- Certainement pas à toi !… j'ai vu quelques escorts pour satisfaire mes besoins naturels, et une dans le cadre de mes expériences de physique des particules, mais je ne t'ai jamais trompée !
- Ne me dis pas que tu m'aimes encore ?
- Si, je te le dis, et je pensais que toi aussi, au moins un peu… avant-hier, tu as encore dormi dans mes bras parce que tu avais aperçu le fantôme de Marc hanter ton dressing, ce n'était pas le salon pour une fois.
- Je t'ai toujours expliqué que ses apparitions venaient d'un problème de dosage de mon traitement… va-t'en très vite, et, surtout, surtout, ne fais pas de connerie : j'ai bien assez d'un fantôme chez moi !

J'allai sans un mot prendre quelques affaires dans mon studio, en particulier mon plus beau costume – j'en avais besoin pour le colloque du lendemain ; tandis que mon pécé, l'autre outil indispensable, je l'avais encore sur le dos – et après quittai définitivement cet appartement du malheur.

J'avais pourtant dit que seul un chien soignerait la maladie de ma femme, et sûrement pas un appartement boulevard Saint-Germain : notre vraie maison, à Aurore et à moi, c'était le « studio » 333 du boulevard Raspail, là où elle m'avait déniaisé, là où j'avais sympathisé avec le zèbre Doudou, lequel avait été bien avant moi expulsé par le décorateur, c'était encore, à l'époque, ce fumiste de Nuka.

* * *

Quand, enfant, je promenais Brigie et Galilée, ils avaient l'habitude tenace d'uriner devant un hôtel à la façade bizarre, art nouveau avais-je appris plus tard, près des jardins du Trocadéro ; et, chaque fois, tel un diable à ressort, son réceptionniste bondissait dans la rue pour venir m'y m'insulter !… je me disais alors qu'un jour je viendrais séjourner là avec mes chiens et qu'il serait alors obligé de me faire des courbettes, justice serait enfin faite.

Eh bien, ce jour était arrivé, mais je n'avais hélas plus de chiens, quant au réceptionniste de mon enfance, il était depuis longtemps parti à la retraite… l'on me donna une chambre au troisième étage, vieillotte, mais dotée du Wifi, c'était rare à l'époque, de sorte que je pus accéder aux ressources du cabinet. Je passai mon après-midi à concevoir mes diapositives pour le colloque, travailler me permit de ne plus penser à l'infidélité d'Aurore.

Le soir venu, puisque j'étais dans le quartier de mon enfance, je gagnai une pizzeria où mes parents et moi avions nos habitudes ; et, parce que je devais effacer de ma mémoire l'image de mon épouse imbriquée à son décorateur, je bus sans modération une bouteille de Lambrusco, un vin de Modène pétillant ; tout en me saoulant, je me demandai si, à défaut de Nobel, j'avais plus de chances de reconquérir Aurore en m'efforçant de devenir un meilleur androgyne, millénial ou platiste que son amant : il fallait bien que je le surpassasse en quelque chose !

J'évacuai vite l'option androgyne, car on l'est ou on ne l'est pas, il n'existe même pas d'opération chirurgicale qui puisse changer cela…

Il en allait de même avec millénial dans la mesure où l'on ne peut pas choisir sa date de naissance ; au cas où vous l'ignoreriez, Mesdames et Messieurs de la Commission, les milléniaux, ou génération Y, sont les hurluberlus nés entre 1984 et 1996, à savoir les compagnons de route de l'informatisation du monde, après il y eut pire, les Z, les *digital natives* !... je suis de la génération X, celle intercalée entre les Baby-boomers et les Y, la dernière qui n'a découvert l'Internet qu'à l'âge adulte ; et, grâce à ce retard, nous, les X, plus les survivants non séniles des générations précédentes, sommes les ultimes représentants pensants de l'humanité.

Entendons-nous, Mesdames et Messieurs de Commission, je n'affirme pas que tous les milléniaux sont des abrutis uniquement au motif que l'un d'eux, ce maudit Bob Durand, a eu une relation adultère avec mon épouse ; non, en vérité, je le dis parce que je connais les raisons scientifiques qui empêchent les Y et les Z d'avoir un cerveau pleinement fonctionnel…

En première année de droit, en effet, Aurore m'avait demandé de lui transmettre un peu de mon don permettant de tout apprendre par cœur sans effort, et cela m'avait obligé à aller théoriser ledit don à la bibliothèque Sainte-Geneviève, c'est-à-dire à me documenter sur la manière dont les gens, asperger ou non, archivaient des connaissances.

J'avais alors appris qu'il fallait mettre en place des structures mentales, un peu comme les rayonnages d'une bibliothèque justement, avant d'espérer retenir quelque information que ce fût. Moi, le processus se faisait tout seul dans des cathédrales mentales de nombres dont la glaciale description vous ferait douter de mon humanité ; mais les gens « normaux » , Aurore par exemple, n'avaient pas d'autre choix que, rayonnage après rayonnage, édifier ces structures cérébrales, autrement dit, écouter un cours, le prendre en note, rechercher des liens logiques entre ses idées en le relisant, recommencer et recommencer encore… et puis, d'itération en itération, la structure finissait par émerger, et, bientôt, toute nouvelle connaissance, comme par magie, venait s'y agréger au bon endroit !

Mais, ça, c'était avant !… car, depuis l'Internet, au lieu de prendre le temps de construire ces structures, les milléniaux, chaque fois qu'ils sont confrontés à un défi intellectuel, posent des questions à des algorithmes – Google, est-ce qu'écouter un rap peut accroître l'entropie de l'Univers comme le soutient mon Professeur de physique, M. Finkielkraut ? –, qui les renvoient à la bonne page de Wikipédia, qu'ils s'empressent, évidemment sans lire, de copier-coller sur le devoir à rendre le lendemain ou, plus tard, les diapositives qu'ils présenteront au COMEX de leur entreprise ; et, aussitôt leur forfait accompli, ils oublient tout, mais savent que l'Internet sera toujours là pour répondre à nouveau à la même question… en somme les adeptes de l'Internet ont une mémoire « index » plutôt qu'une mémoire « sémantique » , une étude scientifique concluant : « L'expérience de perdre notre connexion Internet devient de plus en plus comme perdre un ami. Nous devons rester branchés de manière à savoir ce que Google sait »[7].

[7] *« Google Effects on Memory : Cognitive Consequences of Having Information at Our Fingertips »,* Betsy Sparrow, Jenny Liu, Daniel M. Wegner, *Science*, https ://science.sciencemag.org/content/333/6043/776.full

Je tenais, Mesdames et Messieurs de la Commission, à vous donner ces précisions sur les dirimants handicaps mentaux des milléniaux, qui valent encore plus pour les Z, parce qu'elles éclaireront la suite de cette tragédie…

Quoi qu'il en soit, si je ne pouvais pas être un meilleur millénial ou androgyne que l'amant de ma femme, rien ne m'empêchait en revanche de tenter de le surpasser en platisme, conclus-je en désespoir de cause.

La difficulté c'était que je ne croyais pas un seul instant à la théorie de la Terre plate, mais il semblait vraisemblable que Bob Durand non plus, contrairement à ma femme qu'il avait convertie pour les raisons liées aux cosmogonies africaines que j'ai déjà évoquées.

Bob, à mon avis, avait adopté cette improbable théorie pour se singulariser des autres décorateurs en vogue, à l'instar de Léonard qui, lui, l'avait embrassée en vue de se faire un nom sur les réseaux sociaux ; alors pourquoi, au lieu de courir après le Nobel dans l'espoir de reconquérir Aurore, n'aurais-je pas, moi aussi, tenté de me servir de cette escroquerie intellectuelle ?

C'aurait été une stratégie d'ivrogne – comme baisser son caleçon au bar d'une boîte de nuit pour montrer à une jeune femme avenante que la vôtre est plus grosse que la moyenne et en escompter un résultat positif… – l'une de celles que l'on oublie aussitôt que l'ivresse s'en est allée, réalisai-je juste après l'avoir esquissée, parce que je venais de constater que ma bouteille de Lambrusco se trouvait déjà vide…

Je voulus en commander une autre, mais le serveur suggéra que d'abord j'en discute avec le propriétaire de l'établissement, qu'il fit prévenir. Ce dernier, Giovanni, en cuisine quand je m'étais installé dans son restaurant, fit une moue de surprise en me voyant, malgré les années, il m'avait reconnu !

Nous évoquâmes mes parents, qu'il appréciait beaucoup, et aussi les chiens de ma famille, surtout Galilée qui prenait tant de place dans son petit établissement : il avait une fois renversé notre table en se grattant le dos.

J'expliquai à Giovanni que si j'avais besoin de me saouler, c'était parce que j'avais surpris un millénial androgyne en train de pénétrer ma femme en levrette ; et alors, plutôt que d'autoriser son serveur à m'apporter une seconde bouteille de Lambrusco, il s'invita à ma table avec une carafe de Grappa, l'eau-de-vie italienne qu'affectionnait mon père, que nous bûmes ensemble une partie de la nuit…

C’était un homme bien, Giovanni, qui aurait fait un meilleur ami pour moi qu’Antoine ; seulement, voilà, j’étais de la génération X et lui de celle du Baby-boom finissant.

Aux alentours de quatre heures du matin, bien que je n’eusse pas faim, Giovanni se remit à ses fourneaux et cuisina des calamars à l’ail, sûrement voulait-il que je rentre chez-moi sans tomber dans le caniveau ; et, grâce à son remède, certes en titubant, je parvins à retrouver mon hôtel art nouveau ; enfin, après avoir, par je ne sais quel miracle, pensé à régler mon iPhone pour qu’il me réveillât bientôt, je m’affalai à demi inconscient sur mon lit…

Chapitre 27 – Laisser le Rubicon loin, loin derrière soi…

Mon iPhone, deux heures seulement après les calamars, me rappela que je devais intervenir à un colloque : je le jetai par terre, espérant que ce geste désespéré stopperait l'inexorable écoulement du temps et me permettrait de dormir un peu plus, mais cela ne marcha pas !... aussi allai-je prendre une douche glaciale, un supplice grâce auquel, après, je pus me raser sans me couper, quasiment.

Comme le jour où j'allais rencontrer Aurore pour la première fois, je pris le métro à la station Passy ; autant que je m'en souvienne, la rame qui m'avait mené à la femme de ma vie était presque vide, tandis qu'aujourd'hui le métro se trouvait bondé ; et, selon l'angle de mon cou, mon visage effleurait, soit le sommet du crâne dégarni d'un vieil homme, soit le menton mal rasé d'un millénial géant et au regard vide – géant de mon point de vue, la plupart des nuisibles des générations Y et Z sont plus grands que les X comme moi –, qui l'un et l'autre semblaient dégoûtés quand je me tournais dans leur direction.

Les stations défilaient, je changeais de voisins, mais dégoûtais autant les uns que les autres !… après avoir passé nombre d'hypothèses en revue en vue d'expliquer ce phénomène, je finis par conclure que j'émettais des anti-flirtons, une particule de la répulsion encore à découvrir, était-ce celle qui avait gâché mon enfance ?

Je pris alors mon courage à deux mains et, dans l'intérêt de la science, demandai au roux en face de moi s'il pouvait m'expliquer pourquoi je le répugnais autant, lequel me répondit sans hésitation : « Vous puez l'alcool et l'ail à dix kilomètres à la ronde, c'est insoutenable ! » Les anti-flirtons n'existaient donc pas.

J'arrivai enfin au Palais des Congrès, où j'achetai deux paquets de chewing-gums à la menthe, que je mastiquai cinq par cinq, manquant de vomir… ensuite, je gagnai l'escalator 1 menant à mon colloque : « Valorisation des entreprises, dernier état de l'art, 12 juin 2012 : un événement proposé par l'Association des Utilisateurs de Prévisions et d'Informations Financières (A.U.P.I.F.) »

Un agent de sécurité se trouvait en haut de cet escalator, qui, telle une vache au bord d'une voie ferrée, regardait passer les congressistes sans jamais les arrêter ; moi, au contraire, peut-être parce que je ne marchais pas excessivement droit, il décida de me stopper !

Après que je lui eus expliqué être un intervenant du colloque, il appela un responsable avec son talkie-walkie, si bien qu'un millénial boutonneux et habillé en banquier d'affaires se montra quelques instants plus tard.

- Vous êtes vraiment l'un de nos intervenants ? – m'a alors demandé le responsable au costume bleu électrique.
- Oui, je suis Tycho Petit, le collaborateur de Jan van Dieten, je me substitue à lui pour la présentation sur la valorisation des immatériels.
- Maître van Dieten a un empêchement ? – s'est-il enquis sur le ton de quelqu'un qui nourrissait l'espoir que, suite à l'une de ses évaluations mensongères, mon patron avait enfin été radié du barreau.
- Il a eu un petit problème de santé dont il se remet bien : l'année prochaine, c'est sûrement lui qui fera de nouveau la présentation.
- Tant mieux… tant mieux !… vous lui transmettrez les vœux de prompt rétablissement de toute l'AUPIF.
- Je n'y manquerai pas !
- Et vous, ça va la santé ?
- Pourquoi vous me poser cette question ?
- Notre agent de sécurité, sans vouloir vous offenser, dit que vous marchez comme quelqu'un qui serait ivre…
- Ah… ça !… ce n'est rien, ne vous inquiétez pas !… mon épouse, la fille de Maître van Dieten justement, m'a trompé hier avec notre décorateur que je croyais handicapé du pénis… alors, toute la nuit, j'ai bu de la grappa en compagnie d'un vieil ami de mes parents ; mais, depuis, j'ai largement eu le temps de désaouler.
- Tant mieux… tant mieux !… je dois vous dire que j'étais impatient d'accueillir Maître van Dieten, parce que j'ai reçu hier les diapositives à projeter pendant son intervention, enfin la vôtre finalement : à part les titres, il n'y a que des nombres aux couleurs vives…
- De nos jours, il faut faire des diapositives aussi légères qu'énigmatiques, tout est dans ma tête, soyez rassuré, je domine le sujet !

Apparemment satisfait de mes explications, Monsieur « Tant mieux tant mieux » , qui, à quelques heures de mon intervention, n'avait pas vraiment le choix, commanda à l'agent de sécurité de me laisser passer ; et, je sentis bien que pour lui cet ordre constituait une remise en cause existentielle, car peut-être se demandait-il : « Si on laisse entrer les individus louches que je repère, à quoi cela sert-il que je fasse le pied de grue à côté de l'escalator ? » : s'il se posait véritablement cette question, alors il s'était hissé au plus haut sommet de la métaphysique.

Une hôtesse blonde me remit le badge doré des intervenants, à ce titre, j'avais une place réservée au premier rang, mais je gagnai les cimes du grand amphithéâtre en quête d'un siège dépourvu de voisins, que je trouvai facilement ; et, je m'y affalai pour, après avoir réglé l'alarme de mon iPhone à dix heures quarante-cinq, ma présentation étant à onze heures, rattraper un peu de ce sommeil qui me manquait cruellement.

* * *

Quand mon iPhone sonna, je découvris que l'amphithéâtre s'était rempli, de sorte que j'avais maintenant des voisins : à gauche, un vieux rébarbatif chauve, et, à droite, une jolie brune à peine trentenaire dont le badge argenté disait qu'elle s'appelait Carolina Ligeti et travaillait pour BFM-TV, c'était sûrement une journaliste qui tuait le temps en attendant de faire ses interviews à la pause de midi.

- De quoi ils parlent ? – ai-je demandé à la brune au badge argenté.
- C'est la table ronde sur les trois familles de méthodes – m'a-t-elle répondu poliment au lieu de me dire que, si le colloque m'intéressait, j'aurais mieux fait de l'écouter ; et, cela dénotait une grande bienveillance de sa part ou bien, n'ayant pas encore émis de flirtons, que je lui plaisais naturellement… elle avait dix ans de moins que ma femme, c'aurait été cocasse qu'elle finisse dans mon lit et qu'Aurore l'apprenne, me suis-je amusé.
- Les trois familles de méthodes ? – ai-je feint de ne pas les connaître.
- Vous savez les méthodes pour évaluer la valeur des sociétés, les méthodes patrimoniales, les comparatives et celles portant sur la rentabilité.
- Ah, ces vieilleries… c'est complètement dépassé tout ça !
- Comment ça, dépassé ?
- Aujourd'hui, on ne doit plus évaluer les entreprises avec de la finance et du droit, il faut s'appuyer sur les mathématiques de la physique des particules... c'est moi qui ferai tout à l'heure la présentation sur la valorisation des actifs immatériels, vous verrez ce que je veux dire…

Carolina ne savait pas quoi penser de moi, et, à vrai dire, c'était assez normal !... résumons, faute de place ailleurs, elle avait dû s'asseoir sur le siège à côté du mien pour y subir mes ronflements autant que mes effluves, moitié alcool, moitié menthol, pendant des heures ; et voilà que ce voisin malodorant se réveillait et prétendait qu'il allait bientôt monter sur scène faire la présentation qui conclurait la matinée d'un prestigieux colloque, laissant entendre qu'on lui réservait cet insigne honneur parce qu'il possédait une vision originale et pénétrante de son sujet, et il arborait bien le badge doré des intervenants !

Dix heures cinquante venaient de sonner, si bien que la table ronde allait bientôt s'achever et qu'après ce serait l'heure de mon *one-man-show* ; mais, parce que Tant mieux tant mieux ne me faisait guère confiance et, de surcroît, ne m'avait pas vu à ma place du premier rang, il s'était mis en tête de me retrouver afin de vérifier que je serais en état de m'exprimer, une quête qui lui avait pris un certain temps…

Maintenant qu'il m'avait enfin rejoint au sommet de l'amphithéâtre, je lui confirmai ne m'être jamais aussi senti en forme et avoir hâte de prendre la parole devant tous ces gens rassemblés là pour venir m'écouter !... il m'invita donc à gagner la scène, ce à quoi je consentis, non sans avoir d'abord gratifié Carolina d'un clin d'œil complice.

Après avoir précautionneusement descendu les grands escaliers, qui étaient aussi abrupts que mon équilibre précaire, à onze heures cinq, c'est-à-dire avec un peu de retard, je me retrouvai face à quatre mille personnes, avec, projetées sur les trois immenses écrans derrière moi, une série de diapositives qui ne contenaient que quelques nombres que j'avais mis-là comme pense-bêtes ; pourtant, à part une légère envie de vomir, je me sentais plus à l'aise que le jour du concours des petits génies, peut-être était-ce l'effet d'un reliquat de la Grappa de Giovanni dans mon sang ?

Je commentai scolairement les premières diapositives, puis vint celle qui affichait seulement un colossal huit rouge, et ce fut à cet instant que, à cause de l'infidélité de mon épouse, de ma dispute d'hier avec Jan et plus généralement de l'échec de ma vie, pardonnez-moi l'expression, Mesdames et Messieurs de la Commission, je pétai les plombs : ma femme préférait les platistes aux futurs lauréats du Nobel, stratégie d'ivrogne ou pas, j'allais lui en donner pour son argent !

- Mesdames et Messieurs les honorables invités de l'AUPIF, à ce stade de ma présentation, je devrais vous présenter les huit principaux actifs immatériels, comme les marques, les dessins et modèles, les brevets, les droits d'auteur, etc. mais je ne le ferai pas, j'ai quelque chose de beaucoup plus important à vous dire !
- Comment ça ? – m'a demandé le Monsieur Loyal de la table ronde, qui, s'il avait encore un micro, n'était pas supposé intervenir pendant mon *one-man-show* : on l'avait laissé là par principe de précaution, à l'instar du gardien à côté de l'escalator.
- Écoutez-moi bien : **la NASA nous ment, la Terre est plate !**

Ma révélation provoqua un tsunami de rires qui submergea toute la salle, laquelle, comme moi, dormait depuis le début du colloque, de sorte que je venais de la réveiller grâce à ce qu'ils avaient pris pour un trait d'humour, sans doute le premier de la matinée.

- **La NASA nous ment, la Terre est plate ! –** ai-je répété, provoquant encore plus de rires, ce devait être la magie du comique de répétition.
- Vous nous avez bien divertis, Maître Petit, mais maintenant il faut que vous reveniez aux différents actifs immatériels : déjà, vous avez commencé en retard, et il reste peu de temps avant le déjeuner gastronomique de l'AUPIF – s'est énervé le Monsieur Loyal.
- La voûte céleste n'est qu'une illusion d'optique que la NASA projette sur un dôme à quelques milliers de kilomètres au-dessus de nos têtes, c'est pour ça qu'on peut y aller en ballon ou en boulet de canon, Jules Verne le savait, Edgar Poe aussi, et…

À l'instant où j'allais expliquer que c'était dans le seul but d'affermir ses budgets de conquête spatiale que la NASA avait berné l'humanité, l'organisation du colloque coupa mon micro !... vous le devinez, Mesdames et Messieurs de la Commission, tel le Sisyphe des temps modernes, je me crus revenu ce fatidique jour du concours des douze travaux des petits génies.

Bien qu'Aurore ne se trouvât pas dans la salle, j'étais certain qu'elle entendrait parler de mon intervention, aussi ne pouvais-je en rester-là, je devais donner le maximum de mon talent d'IBM Man malgré ce micro coupé, et c'est pour ça que je me mis à hurler de toutes mes forces, les premiers rangs au moins m'entendraient, que les Américains n'avaient jamais mis les pieds sur la Lune, que le Cartel et la NASA formaient une bande de scélérats, etc. etc. etc.

Mais, bien vite, les effets de l'alcool de cette nuit conjugués à ceux de l'émotion de l'instant présent – j'en avais malgré tout ressenti en prenant la parole devant une foule si considérable – me firent me vomir sur moi avant de lamentablement m'évanouir devant quatre mille honorables représentants de l'AUPIF, mes futurs prospects aurais-je pu dire quelques minutes auparavant, mais plus maintenant…

Livre deux : Voyage vers le Mur de glace

Chapitre 28 – L'appel du 12 juin 2012

J'étais debout sur le pont d'un majestueux voilier, enlaçant de mon bras droit les épaules de la sublime femme à côté de moi, mais il faisait un froid polaire et, jusqu'à l'horizon, le brouillard nous tenait lieu de seul paysage…

D'un coup, d'un seul, il se déchira, dévoilant le Soleil qui, quelques milles devant nous, faisait scintiller un vertigineux mur de glace !... ce ne pouvait qu'être le bord du disque terrestre, l'Antarctique, la digue naturelle grâce à laquelle les océans ne se déversaient pas dans le vide sidéral : la Terre était bel et bien plate !

Le capitaine ordonna à l'équipage d'affaler les voiles et…

* * *

En lieu et place du mur de glace ainsi que du Soleil, j'avais à présent dans mon champ de vision une surface en polyester blanchâtre et quelques vieux néons, c'était un plafond des années soixante-dix en piteux état, compris-je alors, ce qui impliquait que je me trouvais désormais en position allongée quelque part dans un bâtiment décati, pas le bureau du Consigliere, mais guère mieux.

- Il faut se réveiller, Monsieur Petit, vous avez eu une grosse émotion et en plus vous aviez trop bu hier ! – m'a sermonné une voix féminine entre deux âges que je ne reconnaissais pas.
- Où suis-je ?
- À l'infirmerie du Palais des Congrès, vous vous êtes évanoui pendant votre présentation à l'AUPIF… les pompiers sont venus, mais, puisque vous n'étiez pas en coma éthylique, seulement en train de cuver comme un ivrogne, ils ont jugé bon de vous laisser finir votre sieste ici !

Je m'étonnai qu'un caleçon constituât mon unique vêtement, moi qui affrontait un froid polaire quelques instants auparavant, et l'infirmière aux cheveux gris m'expliqua sur un ton sévère qu'elle avait dû me déshabiller parce que j'avais vomi sur mon beau costume, me suggérant d'appeler quelqu'un au bureau ou dans ma famille afin que l'on m'apportât des vêtements de rechange ; mais je n'avais plus du tout de famille depuis hier, ni de bureau depuis ma présentation de midi, lui avouai-je avec une tristesse non feinte.

Indifférente et pressée que je libérasse son lit – elle ne me voyait pas comme un malade honnête, ceux qui ne se soûlaient pas au point de raconter des idioties devant des milliers de gens –, elle me prêta, oublié par un vérpé de ma taille, une chemise et un vieux costume aux couleurs criardes ; puis, je lui signai un papier attestant que je me sentais en pleine forme, le sésame pour m'échapper de là…

* * *

Un cameraman et une journaliste de BFM, devant la porte de l'infirmerie, m'attendaient depuis mon malaise, la journaliste n'étant autre que ma voisine de ce matin, Carolina, et, réalisai-je, c'était aussi la femme de mon rêve !... le cameraman braqua son engin sur moi avant que Carolina, sans m'avoir demandé si je voulais être interviewé, me posa sa première question, un authentique viol en réunion !

– Maître Petit, pendant votre exposé au colloque de l'AUPIF, vous avez dévoilé le complot de la NASA qui viserait à faire croire à l'humanité que la Terre est ronde, alors que, selon vos sources, elle serait plate : que savez-vous des motivations de la NASA ?

Après que Léonard, l'escroc avec qui j'avais déjeuné au Scossa, eut introduit la théorie moderne de la Terre plate en France, BFM n'eut jamais la moindre velléité de l'interviewer, aussi n'étais-je pas dupe, si Carolina et son cameraman m'avaient attendu trois heures dans ce sordide couloir, c'était parce que ma tonitruante intervention à l'AUPIF avait causé l'un de ces petits scandales dont se repaissait leur chaîne.

En tout état de cause, maintenant que j'avais enfin accès à un média, même si mon accoutrement tenait du grand-guignol et que je souffrais de nausée, j'allais en profiter à plein !... bien sûr, j'aurais préféré parler du flirton et reconquérir ma femme par la voie du Nobel, mais je savais que cela prendrait encore des années, tandis que pour regagner le cœur d'Aurore en devenant le conspirationniste le plus célèbre de France, il me faudrait seulement une dizaine d'interviews – c'était l'affaire de quelques jours maintenant que BFM m'avait repéré –, aussi décidai-je de réciter tout ce dont je me souvenais du catéchisme platiste de Léonard…

Carolina, après m'avoir écouté en se retenant de rire – contrairement à ce matin, j'avais moi-même du mal à garder mon sérieux –, me demanda qui, d'après mes informateurs, se cachait derrière la NASA : les Illuminatis, les Francs-Maçons, la CIA, Israël ou les grandes multinationales ?... je lui affirmai que ce n'était aucun d'entre eux, qu'il s'agissait du Cartel des Médiocres Savant, et alors, déçue par ma

réponse qui ne s'inscrivait dans aucun un schéma déjà connu de son public, elle passa à un autre sujet sans me laisser le temps d'expliquer ce qu'était le Cartel.

La jolie brune finit son interview en me demandant, comme au tribunal, si j'avais quelque chose à ajouter, et j'eus alors, à l'instar du complot de Mandela, l'une de ces grandes inspirations qui toutes ont ruiné ma vie !

Je restituai cette fois, face caméra, l'appel du général de Gaulle – je l'avais mémorisé pour un contrôle d'histoire –, non sans l'avoir un peu adapté, la NASA n'étant pas l'Allemagne nazie ; avec cet appel du 12 juin, je n'allais pas seulement surpasser Bob Durand, j'allais le carboniser aux yeux de ma femme, IBM Man était bel et bien revenu et se trouvait au mieux de sa forme !

- Les chefs qui sont à la tête de la France savent que la NASA nous ment, qu'elle nous fait croire la Terre ronde, alors qu'elle est visiblement plate !… certes, nous avons été, nous sommes encore, submergés par sa propagande ; infiniment plus que ses prodigieux moyens financiers, c'est son génie du *storytelling* – si vous ne le saviez pas, Mesdames et Messieurs de la Commission, il s'agit d'une technique de communication consistant à raconter une « belle histoire » en vue de faire passer un message –, qui nous fait reculer, n'oublions pas que la NASA a demandé à Kubrick de filmer dans un désert le soi-disant programme Apollo ; c'est ce génie qui a surpris nos gouvernants au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui… mais le dernier mot est-il dit ?... l'espérance doit-elle disparaître ?... notre ignorance demeurer définitive ?... Non !... croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour nous : les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire, car nous ne sommes pas seuls !... nous ne sommes pas seuls !... grâce à l'Internet, nous allons faire connaître notre combat pour la Vérité, lever de l'argent et faire venir des volontaires… ce combat est un combat mondial, car il y a, sur notre Terre plate, tous les moyens pour écraser un jour la NASA et restaurer la Vérité !... foudroyés aujourd'hui par son génie du *storytelling*, nous pourrons vaincre dans l'avenir par un *storytelling* supérieur : le destin du monde est là… Moi, Tycho Petit, actuellement dans le couloir de l'infirmerie du Palais des Congrès de la Porte-Maillot à Paris, j'invite tous les volontaires désireux de connaître la Vérité à se mettre en rapport avec moi ; quoi qu'il arrive, la flamme de la Vérité ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas ; demain, comme aujourd'hui, je vous parlerai sur BFM…

Une fois ma prestation terminée, je me précipitai sur mon iPhone pour envoyer un SMS à Aurore : je lui disais de regarder BFM, qu'elle aurait une surprise !

Quand j'eus lâché mon smartphone, Carolina, me demanda, par curiosité, dit-elle, ce que j'attendais de cet appel ; et, je lui répondis n'en avoir aucune idée, mais qu'il aurait été criminel, puisqu'elle me tendait un micro, de ne pas tenter quelque chose pour libérer l'humanité du joug de la NASA ; en vérité, je n'allais pas lui avouer que je l'avais fait un peu par désespoir et surtout pour reconquérir ma femme, parce que, je dois le reconnaître, Carolina me plaisait beaucoup !

Comme Aurore dans le grand amphithéâtre d'Assas, Carolina me tendit une carte avec son numéro de portable, me demanda le mien, ce n'était pas celui de ma mère cette fois, et s'en alla escortée de son cameraman albinos 37 ; 3 monter le reportage ; j'indexai tous les albinos avec un 37 mauve, lui était le troisième albinos, Antoine compris, que je croisais dans ma vie.

Quelques instants après leur départ, Léonard me téléphona – je vis sur mon iPhone qu'il avait déjà essayé de me joindre dix fois aujourd'hui –, et, malgré ma fatigue, je pris son appel, car il me serait utile dans mon opération de reconquête d'Aurore par la théorie de la Terre plate : c'était lui l'expert !

- Tu as fait le plus beau discours sur la Terre plate qu'on ait jamais entendu, on ne parle plus que de toi dans la Communauté des adeptes… je suis tellement content que tu aies enfin admis la Vérité, avoue qu'il t'aura fallu du temps !
- Quel discours ?... je viens d'être interviewé et la journaliste est partie monter son reportage à l'instant.
- Ben… je parlais de ton intervention au colloque de l'AUPIF, quand tu as vomi avant de t'évanouir (ça va mieux, d'ailleurs ?) ; tu as été interviewé depuis ?
- Oui, je viens de faire un appel contre la NASA qui sera retransmis sur BFM tout à l'heure… pour ce matin, je ne savais pas que ma présentation avait été diffusée à la télé.

Il me demanda ce que j'avais raconté dans cette nouvelle interview, et je lui répondis que j'étais trop fatigué pour en parler maintenant, lui donnant rendez-vous à mon hôtel le lendemain à midi.

Ma tête tournait trop pour que je me risque dans le métro, aussi pris-je un taxi qui me déposa à mon hôtel ; et, sans avoir la force de retirer mon costume de vérpé, arrivé dans ma chambre, je m'écroulai sur mon lit, m'y endormant aussitôt.

* * *

La sonnerie de mon iPhone me réveilla à minuit tandis que je rêvais que mon appel avait porté ses fruits, qu'Aurore dormait dans mes bras ; en fait, j'enlaçais bien quelque chose, mais c'était un édredon…

- Maître Petit, je ne vous dérange pas ? – m'a hypocritement, vu l'heure, demandé une voix que j'ai prise pour celle de ma femme : je n'étais pas encore complètement sorti de mon rêve.
- Non, non… mais pourquoi tu m'appelles Maître, c'est par rapport à notre fantasme partagé de fessées ?... appelle-moi Tycho, comme avant !
- Je vous ai appelé « Maître » parce que vous êtes avocat… c'est entendu, désormais je vous appellerai « Tycho », mais je ne vous téléphone pas pour parler de fessées, je voulais vous dire que nous avons diffusé votre appel quatre fois et que depuis il est devenu viral sur les réseaux sociaux : les gens attendent que vous repreniez la parole demain ainsi que vous leur avez promis, ils veulent tous que la flamme de la Vérité ne s'éteigne pas !
- Excusez-moi Carolina, je vous confondais avec mon ex-femme, sinon je n'aurais pas évoqué des… vous voyez quoi…

Je lui proposai de réitérer mon appel à treize heures sur l'esplanade du Trocadéro, ce qu'on appelle le parvis des Droits de l'Homme, d'abord parce que connaître la Vérité me paraissait le premier d'entre eux, et puis ce parvis se situait à côté de mon hôtel, de sorte que ce choix me ferait gagner un peu de ce sommeil dont j'avais tant besoin.

Carolina se plaignit que je ne proposais pas un lieu aisé, car BFM n'aurait qu'une matinée pour faire monter par ses sous-traitants un podium à mon intention, et, avant cela, bien entendu, obtenir les autorisations requises de la mairie et de la préfecture de police… néanmoins, elle accepta cet audacieux défi organisationnel.

* * *

Je me levai à onze heures, constatant dépité qu'Aurore, une nuit après mon gaullien appel, n'avait toujours pas répondu à mon SMS… très déçu, je partis en quête d'un costume : l'infirmière du Palais des Congrès m'avait remis un sac en plastique avec le mien, mais comme il avait macéré toute la nuit dans le vomi à l'ail, j'avais tout jeté, quant au déguisement de représentant de commerce, il ne me seyait guère ; mais, heureusement, j'étais à côté des magasins de vêtements de la rue de Passy, qui, d'après ma mère comme mon épouse, ne valaient pas ceux de Saint-Germain-des-Prés, mais dont je me contenterais néanmoins.

Une fois décemment rhabillé, je retrouvai Léonard au bar de mon hôtel, où nous arrêtâmes notre stratégie avant mon historique discours du Trocadéro.

- J'ai des stagiaires informaticiens qui travaillent dans mon appartement : je ne les paie pas, mais ils pensent comme moi que mes projets vont changer le monde et sont fous de joie d'y participer !… tu vas me donner le code administrateur de ton blog et ils vont le fusionner avec mon site sur la Terre plate.
- Comment ça fusionner ?
- Les internautes qui voudront accéder au fichier de l'orgasme de l'escort sur ton ancien blog seront redirigés vers mon site sur la Terre plate, je devrais dire le nôtre désormais ; et toi, pendant ce temps, tu feras ton appel au Trocadéro en répétant qu'il faut venir sur notre site.
- Non.
- Comment ça, non ?... pourquoi tu m'as demandé de venir à ton hôtel si tu ne veux pas qu'on travaille ensemble ?
- Bien sûr qu'on va travailler ensemble, mais pas pour créer un énième site qui encourage les gens à ergoter, maintenant il faut passer à l'action !… je veux demander à ceux qui entendront mon appel de financer une expédition en bateau vers le Mur de glace : je l'ai vu en rêve pendant que je cuvais à l'infirmerie !
- Le Mur de glace ? – a-t-il répété après un très long silence.
- Oui, tu te rappelles, ce qui empêche les océans de tomber dans le vide…
- Et, toi, tu veux y aller ?
- Oui, toi aussi, tu en crèves d'envie, j'imagine !... d'ailleurs, on prendra avec nous dix donateurs qu'on tirera au sort parmi ceux qui auront apporté le plus d'argent : il faut partager notre bonheur !

Il y eut alors un nouveau silence, si long qu'il me fit penser à celui du Professeur Ardant pendant le tédé qui m'avait institué IBM Man.

- Mais tu n'as vu ce mur que dans un rêve, peut-être qu'il n'existe pas ! – s'est inquiété Léonard, ce platiste de la première heure.
- S'il n'existe pas, cela prouvera que la Terre est ronde, alors nous reviendrons à notre point de départ après avoir fait un beau voyage financé par les platistes… moi, personne ne me retient ici : je n'ai plus de femme, ni de famille, ni de travail depuis mon intervention à l'AUPIF ; quant à toi, je ne vois pas ce que tu as à perdre : tu as toujours été célibataire et ta seule activité professionnelle, c'est la promotion de la Terre plate.

Avant qu'il n'eût le temps de me répondre, je demandai à Léonard si, dans la journée, ses stagiaires pouvaient créer un site permettant aux gens de faire des dons pour financer notre expédition ; et, mon associé me répondit que cela semblait possible, mais que, plus il y pensait, plus il se disait que le Mur de glace était symbolique, donc qu'on ne l'atteindrait jamais en bateau…

Le Graal aussi était symbolique, lui rappelai-je, ce qui n'avait pas empêché les chevaliers de la Table ronde de partir à sa quête… Léonard n'ayant rien à répondre à cet argument, nous discutâmes du nom du site, pour tomber d'accord sur « expedition-mur-de-glace.com » ; ainsi alla-t-il retrouver ses stagiaires en vue de créer ce nouveau site au plus vite, tandis que moi je partis réitérer mon appel contre la NASA sur le parvis des Droits de l'Homme.

* * *

Sorti de l'hôtel, je fis quelques pas avant d'arriver aux abords de la place du Trocadéro, où je fus stoppé par des barrières antiémeutes : il y avait une foule compacte de l'autre côté, et je savais que les autorités bloquaient l'accès au parvis des Droits de l'Homme chaque fois qu'une manifestation avait attiré trop de gens qui y aspiraient ; mais quelle pouvait être la grande cause qui avait amené tout ce peuple, me demandai-je tout en me maudissant d'avoir, juste pour gagner quelques minutes de sommeil, planifié la réitération de mon appel à cet endroit.

Je tentai d'expliquer à un CRS que je me fichais de la manifestation en cours, dont j'ignorais jusqu'au motif, mais qu'il devait me laisser passer parce que j'étais urgemment attendu un peu plus loin pour être interviewé par BFM.

L'une des personnes autour de moi, tandis que je parlementais avec le CRS, se mit à hurler : « C'est lui, c'est Tycho Petit !... je le reconnais, j'ai vu son appel sur Facebook « , très vite suivie par une autre qui lança : « Il a raison !... moi, je l'ai vu sur l'Insta de BFM », puis une troisième cita Twitter, de sorte que je devins vite le point focal de l'attention de cette foule !

Ces gens, compris-je alors, étaient venus pour écouter la version *live* de mon appel que BFM avait annoncé sur tous les réseaux sociaux, et, à présent, ils voulaient faire des selfies avec moi, une impossibilité dans cette masse humaine digne du métro aux heures de pointe ; mais il semblait tout aussi absurde, puisque le destin les avait placés près de Tycho Petit, le pourfendeur de la NASA, qu'ils repartissent de là sans aucun souvenir, et je n'avais rien pour signer des autographes ; d'ailleurs, à l'ère des selfies, qu'aurait bien pu valoir un antique morceau de papier, cette technologie inventée deux mille ans plus tôt, non pas dans la Silicon valley, mais au fin fond de la Chine ?

Mon voisin de gauche arracha un bouton de ma veste neuve : il s'était jeté dessus sans crier gare, voulant en faire son souvenir à défaut de selfie !... et, inspirés par cet exemple, mes autres voisins avaient maintenant des regards de fauves prêts à fondre sur leur proie, le même que celui de Lionel devant le panneau du GUD, je ne l'avais pas oublié malgré les années.

Je n'eus pas d'autre choix, pour les distribuer aux mains implorantes, que d'arracher moi-même les autres boutons de ma veste, ceux de ma chemise et finalement même ceux de mon caleçon, qui en comptait deux, que je pus récupérer en passant ma main à travers ma braguette et en farfouillant longuement à l'intérieur de mon pantalon, une gracieuse posture.

Il restait, en dépit de tous mes efforts, des centaines d'appétits à satisfaire, constatai-je effaré quand j'entendis une voix m'ordonner de débiter mon costume en petits morceaux, de les offrir à tous ceux qui croyaient en moi et en ma théorie, mes *followers,* mes disciples aurait-on dit deux millénaires plus tôt ; et, je réalisai alors combien la vie de mon collègue influenceur Jésus avait dû être compliquée…

Je m'apprêtais à m'exécuter, sinon une meute de piranhas se serait jetée sur mes vêtements et sans doute après ma chair et mes os !... mais, intervenant à point nommé, les CRS parvinrent à m'exfiltrer de cette dangereuse foule et m'escorter au centre du parvis des Droits de l'Homme, face à la tour Eiffel, là où les sous-traitants de BFM avaient édifié un podium à mon intention, bien sûr entouré de barrières antiémeutes et de policiers lourdement armés.

Ainsi, après *les douze travaux* et le colloque de l'AUPIF, moi, le présumé autiste, j'allais devoir à nouveau haranguer une foule, quelle croix !

Dès que les CRS me laissèrent vaquer à mes occupations, je m'isolai sous les poutres métalliques soutenant le podium d'où j'allais bientôt m'adresser à la foule ; là, jouissant d'une relative tranquillité, j'envoyai un nouveau SMS à Aurore pour l'avertir que je m'apprêtais à refaire mon appel devant un large public et que BFM le diffuserait, et, cela me donna du courage, car j'espérai que cette fois elle le regarderait !

Après cette désespérée tentative de retrouver ma femme, je me mis à la disposition de Carolina, qui, voyant mon ventre nu à cause de ma chemise orpheline de ses boutons, ordonna à l'un de ses cameramen, le seul qui était à peu près de ma taille, d'échanger son polo PSG contre ladite chemise.

Une fois affublé de ce vêtement grotesque, je montai sur le podium pour y réitérer mon appel de la veille, rajoutant des explications sur la théorie de la Terre plate et affirmant que nous, les résistants à tyrannie de la NASA, avions besoin de financements en vue de lancer l'expédition vers le Mur de glace qui prouverait la justesse de notre théorie : le site *www.expedition-mur-de-glace.com* serait actif dans la journée et recevrait les dons, insistai-je ; et, je finis en promettant que l'on tirerait au sort dix chanceux parmi les plus généreux donateurs, lesquels viendraient avec nous sur *le Vérité restaurée*, le nom de notre vaisseau amiral.

Si quelques applaudissements avaient ponctué mon intervention, la foule s'était montrée plutôt passive, mais il en alla tout autrement quand je descendis du podium, car tous se mirent à hurler à fendre les tympans !

Il y avait presque autant de slogans que de manifestants : « À mort la NASA ! » scandait un groupe situé du côté du musée de l'Homme, « Facebook vaincra, le pouvoir aux internautes ! » hurlaient une foule massée près du théâtre de Chaillot, « L'avenir c'est la femme et Instagram ! » criaient une centaine de bimbos vêtues comme des prostituées, « Tous des pourris, sauf Twitter ! » lançaient des étudiants politisés et donc mal rasés, etc. etc.

Quelques CRS, heureusement, se chargèrent de nous exfiltrer Carolina, son équipe et moi loin de ce maelström humain ; et, pendant ce temps, comme après chaque manifestation, peut-être avec plus de zèle que d'habitude parce que cette cacophonie revendicative faisait vraiment mal aux oreilles, leurs compagnons d'arme nettoyaient méticuleusement le parvis des Droits de l'Homme à grand coup de canons à eau et de jets de gaz lacrymogènes…

Chapitre 29 – Amour, conspiration et marketing

Toute l'équipe de BFM regagna les locaux de sa chaîne, à l'exception toutefois de Carolina : la jolie reporter voulait mieux cerner son sujet – moi –, et, pour commencer, m'invita à célébrer mon appel autour d'une coupe de champagne…

J'acceptai, mais à contrecœur, craignant que, même si Aurore n'avait jusque-là pas daigné répondre à mes SMS, il n'était pas impossible qu'elle m'appelât cet après-midi – peu à peu, je redevenais célèbre malgré tout… –, et je ne pourrais guère lui parler librement en présence de Carolina.

Les faibles d'esprit que j'avais convertis à la théorie de la Terre plate, depuis leur dispersion par les CRS, continuaient à roder dans le quartier ; ainsi, pour ne pas risquer d'en croiser, nous marchâmes jusqu'à une brasserie de la Muette.

- Je dois vous le dire, Tycho, je ne comprends pas comment votre appel d'hier a fait venir tant de monde – m'a avoué Carolina tout en trinquant.
- Vous savez, Carolina, les internautes conspirationnistes se sont si longtemps focalisés sur l'attentat du World Trade Center qu'ils ont fini par se lasser… alors, aux États-Unis, ils ont soutenu de nouveaux complots, dont celui du mensonge de la NASA à propos de la rotondité de la Terre, qui a bien marché… et, mon associé, Léonard Chasles, il descend du mathématicien, a eu l'idée de l'importer en France avant tout le monde…
- Votre expédition vers la Terre plate, en somme, a un excellent *time to market* ; j'espère que je ne vous choque pas en utilisant le jargon des startups pour votre projet : je suis spécialisée dans la nouvelle économie.
- Vous me choquez d'autant moins, Carolina, que nous voulons lever de l'argent, donc nous devons penser comme une startup ; mais qu'est-ce que vous entendez exactement par *time to market* ?
- Je veux dire que votre projet arrive au meilleur moment sur le marché français des complots, assez tard pour que vous n'ayez pas à l'*évangéliser* grâce aux efforts des Américains qui l'ont fait pour vous, mais plus tôt que vos concurrents francophones.
- Je vois !… oui, nous avons un *time to market* remarquable, donc tout le monde devrait investir dans notre projet d'expédition.
- Investir ?... mais vous ne comptez pas rembourser ceux qui vont financer votre voyage vers l'Antarctique ni leur donner des actions EMG ?
- Leur retour sur investissement consistera à connaître la Vérité…

– Je n'ai pas l'impression que vous croyiez la Terre plate, Tycho, je pense plutôt que vous êtes un escroc qui compte se servir de moi pour faire une levée de fonds et ensuite disparaître avec l'argent, je me trompe ? – m'a alors demandé Carolina dans les yeux.

L'idée de me faire payer une belle croisière par les platistes, je l'avoue, m'amusait énormément ; mais, j'en suis aujourd'hui conscient, Mesdames et Messieurs de la Commission, si, à cet instant, j'avais avoué sans détours à la journaliste que je ne croyais pas à la théorie de la Terre plate, j'aurais épargné bien des vies…

Seulement, les choses ne sont jamais aussi simples… à cette époque, je n'avais plus d'épouse, Aurore s'étant abstenue de me téléphoner, ni de parents, ni de chiens, ni d'argent, ni de perspectives, sauf celle de lever les fonds des platistes pour lancer mon expédition et peut-être ainsi, à défaut de Nobel, reconquérir ma femme !

Il fallait pourtant bien que je réponde à Carolina, et, comme j'étais furieux du silence d'Aurore, plutôt que de mentir à la belle journaliste, ma réponse consista d'abord à mitrailler son intimité de flirtons – je fis partir directement des quarks de mon sexe vers ceux du sien pour éviter qu'ils ne fussent absorbés par la table –, puis à me pencher vers elle pour l'embrasser !… et, loin de me repousser, elle exécuta avec sa langue une gymnastique que je ne connaissais pas encore.

Trente minutes plus tard, ayant investi ma chambre d'hôtel, nous nous déshabillâmes avant de nous glisser dans le lit ; et, passées les caresses d'usage, vint l'inévitable moment de nous aimer… en bonne logique, cela n'aurait dû être qu'un pur moment de plaisir, mais, comme je n'avais connu qu'une seule femme, les escorts ne comptaient pas, c'était aujourd'hui en quelque sorte ma deuxième fois, une situation plutôt embrassante à mon âge !

J'avais ainsi grandement intérêt à appliquer les conseils que DAF m'avait prodigués après mon dépucelage, lesquels consistaient, me rappelai-je, avant tout à m'enquérir des attentes de ma partenaire ; alors, tout en excitant le sexe de Carolina avec mes doigts, je lui posai quelques questions primordiales.

- Mon ex-épouse – je ne précisai pas à Carolina qu'Aurore et moi n'étions pas encore divorcés et que j'entendais bloquer la procédure, engager une guérilla judiciaire, faire du chantage, tenter n'importe quoi, mais divorcer, jamais ! –, Aurore, s'est chargée de toute mon éducation sexuelle, et elle m'a appris qu'il faut discuter de certaines choses avant de les entreprendre dans

un lit : c'est pourquoi, Carolina, je vous le demande, vous ne voyez aucun inconvénient à ce que je vous prenne en levrette ?

- Ne vous gênez surtout pas, Tycho – m'a-t-elle répondu entre deux petits cris de plaisirs causés par mes doigts ; elle continuait à me vouvoyer, ce qui me comblait d'aise, DAF comme les escorts m'ayant toutes tutoyé trop tôt.
- Je peux aussi vous fesser sauvagement ?
- Bien volontiers, Cher ami… oh ! c'est trop bon !... en revanche, je vous préviens tout de suite, je ne tolère pas la sodomie !

Après quatre rapports fort enthousiasmants, vers dix-neuf heures, tandis que je jouais avec l'opulente et néanmoins ferme poitrine de Carolina, un privilège lié à sa relative jeunesse, le téléphone de ma partenaire, qu'elle n'éteignait jamais, se mit à faire un bruit de sirène de pompiers ; elle répondit parce que le numéro de son patron était associé à cette grotesque sonnerie.

Dès qu'elle eut raccroché, elle me répéta ce qu'il lui avait dit, à savoir que mon appel du Trocadéro avait fait une énorme audience et que son *replay* était compulsivement visionné sur le site de BFM, si bien qu'il lui demandait de préparer d'urgence un reportage sur le phénomène « Tycho Petit » ; ce à quoi elle avait répondu, je l'avais entendue, être en étroit contact avec moi – l'on ne pouvait pas mieux dire – et qu'il aurait bientôt de bonnes surprises !

Je sollicitai la permission de marquer moi aussi une pause dans nos ébats, et, l'ayant obtenue de bonne grâce, j'appelai Léonard pour savoir s'il avait eu le temps de finaliser notre site. Il m'avisa que www.expedition-mur-de-glace.com était en ligne depuis quatre heures et qu'il avait d'ores et déjà récolté 43.843 euros de dons !

Cette heureuse nouvelle redoubla mon excitation, aussi attirai-je l'attention de Carolina sur la rigidité retrouvée de Thalès, lui demandant si elle avait déjà vu un homme de quarante ans capable de cinq rapports successifs ; au lieu d'en tirer les conséquences que j'attendais, elle me fit un grand sourire aussi ironique que sensuel tout en partant se doucher ; et, après que je l'eus fait à mon tour, nous allâmes dîner chez Giovanni.

Giovanni me trouva bien meilleure mine qu'avant-hier, et osa un baisemain à ma compagne au nom italien qu'il jugea sublime ; puis, il nous assit à une table dans un renfoncement au fond de la salle, là où personne ne pourrait nous voir ni nous entendre. Les gens du 16e regardaient beaucoup BFM, la chaîne qui parlait le plus de leur argent, de sorte que Carolina était connue dans les environs, que moi aussi

j'avais acquis une petite notoriété depuis mes appels et qu'il nous fallait donc tous les deux rester discrets, surtout lorsqu'on était ensemble !

Carolina et moi, sans jamais nous départir du vouvoiement, plaisantâmes toute la soirée comme un couple d'adolescents : régulièrement, elle me traitait d'escroc qui ne croyait pas la Terre plate en me pinçant les cuisses pour se venger de mes fessées, et, chaque fois, je lui disais que, si elle pensait réellement cela, elle était encore plus malhonnête que moi de m'avoir mis à l'antenne !

Ce fut une parenthèse délicieuse qui me fit oublier l'odieux silence d'Aurore, mais, vers vingt-trois heures, Carolina insista pour rentrer chez elle, me promettant toutefois qu'on s'appellerait dès le lendemain et que l'on se reverrait très vite…

Tandis que je regagnai mon hôtel, seul, je m'aperçus que plus je m'éloignai du restaurant, plus j'avais l'impression qu'il me manquait quelque chose, comme si j'avais oublié chez Giovanni un dossier explosif du cabinet – ce que j'avais fait plusieurs fois à l'Hippopotamus – ; et, en arrivant au début de la rue de Passy, je compris que ce n'était pas une chose mais une personne qui me manquait, Carolina, donc j'étais amoureux d'elle !

Ainsi, à cause du coup de téléphone qu'Aurore avait jugé superflu, je me retrouvais amoureux de deux femmes à la fois !... après tout, Schrödinger, mon mentor, l'avait été toute sa vie, me rappelai-je, mais sans oublier qu'il avait réussi à convaincre ses deux passions à vivre sous le même toit : y parviendrais-je ?... je devais d'abord reconquérir Aurore avant de me poser cette étrange question, me dis-je.

Une fois dans ma chambre, que je jugeais désormais romantique plutôt que vieillotte puisqu'elle avait servi d'écrin à mes premiers ébats avec ma seconde femme, j'envoyai un SMS à ma belle journaliste pour l'aviser que je l'aimais d'amour, puis un autre à Léonard qui le convoquait à mon hôtel à neuf heures précises ; et, le sentiment du devoir accompli, je m'endormis heureux pour la première fois depuis mon exil de miel.

* * *

Après une série de rêves qui m'avait fait revoir mes parents ainsi que tous les chiens de ma vie, je me réveillai dans un état de plénitude… je constatai qu'il faisait jour et que ma montre, une Omega offerte par mon père pour mes dix-huit ans, affichait sept heures passées.

Comme si j'avais encore un chien, je partis promener cet être imaginaire aux jardins du Trocadéro. J'y retrouvai les marronniers dont je lançais les fruits à Copernic en automne, le kiosque en béton sur lequel Galilée ne pouvait s'empêcher d'uriner et la pelouse en pente qui plaisait tant à Greta, ma belle Greta : quand elle la remontait en courant, le vent plaquait son pelage contre son musculeux corps de terrier et elle ressemblait alors à un petit ours blanc… finalement, ce jardin était bien le seul endroit où rien ne changeait jamais, mon doux sanctuaire d'asperger.

Je me promenai longtemps, et, vers huit heures et demie, téléphonai à Carolina ; à cause de mon SMS de la veille, elle me baptisa BAP, mon Bel Amour Platiste, avant de me proposer que nous dînions ensemble, ce à quoi bien sûr je consentis. Je ne tentai pas d'appeler mon autre femme, elle n'aurait pas décroché !

Je retournai ensuite à l'hôtel, retrouvant, comme prévu, mon pénible associé à la réception. Nous gagnâmes la salle du petit déjeuner et nous installâmes à une table entre deux groupes d'Américains obèses en train de se gaver de pancakes.

Le site *www.expedition-mur-de-glace.com* avait reçu à ce stade 130.333 euros de dons, m'avisa, enthousiaste, Léonard, et moi, sur un ton glacial, je lui demandai où était parti tout cet argent, ce que je n'avais pas pu faire quand j'étais en train de tripoter les seins de Carolina !... il eut l'audace de me répondre qu'en attendant que l'on eût créé une association pour juridiquement porter notre expédition, le site envoyait les fonds sur son compte bancaire personnel.

- On ne peut pas travailler comme ça ! – me suis-je emporté en préambule.
- Tu m'as demandé de créer un site pour faire payer les gens, il fallait bien envoyer leur argent quelque part !
- Oui, il fallait l'envoyer quelque part, mais sûrement pas sur ton compte personnel !... et qui t'a dit qu'on allait créer une association ?
- Ton argent ? – s'est-il étouffé au lieu de répondre à ma question.
- L'appel du Trocadéro, c'était moi, pas toi !
- Et alors ?... on parle de l'argent de la communauté platiste destiné à financer une expédition en vue de démontrer sa théorie – a-t-il joué les pères la vertu, alors que j'avais la certitude qu'il était un sale escroc.
- Bien sûr que c'est l'argent des platistes, n'empêche que tu vas tout de suite le transférer sur un compte bloqué pour la création de la société.
- Quelle société ?

– On va monter une société commerciale pour notre projet, pas une association à but non lucratif, banane, comme ça on pourra récupérer les bénéfices !

L'argent ne m'intéressait pas en tant que tel, mais je n'en avais plus du tout et, soit que je parvienne à reconquérir Aurore, soit que je pérennise ma relation avec Carolina, soit que je reproduise l'exploit de Schrödinger d'avoir les deux à la fois, il m'en faudrait pour quelques années ; après je serais vieux et impuissant et je demanderais aux assurances sociales de financer mon épad : j'avais bien assez cotisé quand j'étais avocat pour qu'elles ne s'en formalisent pas !

Je rédigeai un protocole d'investissement sur la nappe de notre table, lequel disait que mon associé s'engageait à virer l'argent extorqué aux platistes sur le compte de notre société à créer, et aussi consentait à ce que je détinsse 65 % du capital de ladite société, qu'on appellerait « Expédition Mur de Glace » , EMG, et lui 35 %.

Léonard, qui jugea la répartition léonine, me traita de pilleur de sa théorie de la Terre plate !... je lui rappelai que, tel Prométhée s'emparant du feu de Zeus, il avait lui-même volé cette théorie fumeuse à quelques culs terreux américains comme ceux autour de nous, oubliant que certains comprenaient peut-être la langue de Molière, ajoutant qu'elle n'aurait jamais rien valu en France sans mes relations avec BFM, pour conclure que, s'il ne signait pas mon protocole, dès ma prochaine interview avec Carolina, j'annoncerais que l'adresse du site Internet où envoyer les dons avait changé… convaincu par ces excellents arguments – n'en déplaise à Maître van Dieten, j'aurais fait un bon avocat plaidant – Léonard apposa sa signature sur la nappe-protocole.

Maintenant, le rapport de force avait bel et bien changé, aussi ordonnai-je à mon associé minoritaire de retourner s'occuper du site ; pendant ce temps, lui promis-je, je commencerais les démarches en vue d'immatriculer notre société, puis tenterais d'obtenir une nouvelle interview de Carolina ; d'ailleurs, il était prévu que je couche avec elle pas plus tard que ce soir, fanfaronnai-je.

– Et qui prépare l'expédition ? – Léonard s'est-il cru permis de me demander.
– On s'est engagé à prendre avec nous dix de nos plus généreux donateurs, si tu rajoutes l'équipage et nous deux, ça fait au moins vingt personnes : tu crois qu'on va emmener tous ces gens dans une expédition scientifique au bord du monde plat avec 130.333 euros ?
– Mais on va y aller vraiment ou juste garder l'argent ?

Les masques étaient vite tombés, car la question de Léonard montrait qu'il n'avait jamais cru à la Terre plate, qu'il avait importé cette théorie uniquement pour la gloire et l'argent !… en tout cas, je lui répondis qu'on allait bien sûr faire cette expédition, mais seulement quand on aurait levé les millions requis…

Aussi Léonard retourna-t-il dans son appartement-bureau travailler avec ses stagiaires à l'amélioration de notre site, et, de mon côté, je remontai dans ma chambre rédiger les statuts de la société EMG.

* * *

À vingt et une heures, je retrouvai Carolina au Copenhague, le restaurant gastronomique de la Maison du Danemark. Un de mes oncles suisses de passage à Paris m'y avait un jour invité, c'est pour ça qu'il faisait partie des restaurants qui me donnaient confiance en moi, ceux que je pouvais fréquenter sans réserve : à l'instar de la Reine d'Angleterre, j'aurais pu leur donner le label « Appointé par Tycho Petit » , mais je ne crois pas que cela aurait accru leur chiffre d'affaires.

Nous commandâmes des bières et une bouteille d'aquavit, l'eau-de-vie de grain scandinave, et Carolina trinqua en l'honneur de « Mon Bel Amour Platiste, mon BAP, et son audacieuse expédition vers le Mur de glace ! »; moi, classiquement, « À nous ! » Carolina m'avait définitivement renommé BAP plus vite que je n'avais changé Aurore en DAF, et je me demandai quelles conclusions je devais en tirer…

Après ce toast, à mon grand déplaisir, notre conversation prit un tour nettement plus professionnel que la veille, Carolina me demandant combien nous avions levé d'argent… je l'informai que nous en étions à 144.666 euros – j'avais appelé Léonard juste avant de partir dîner –, c'était beaucoup, mais pas assez pour monter notre expédition, et, bien plus grave, d'heure en heure, le rythme des dons ne cessait de ralentir !

Carolina voulut savoir si j'avais fait un *business plan* dans lequel j'avais calculé la somme qu'il nous fallait pour aller jusqu'à *break even* [le seuil de rentabilité d'une startup], pardon, le Mur de glace, se reprit-elle. Je lui avouai n'avoir encore rien formalisé, mais qu'étant un génie des mathématiques – je ne précisai pas asperger, ce n'était pas le moment –, je savais intuitivement que nous avions besoin d'au moins cinq millions d'euros, notamment parce qu'il faudrait faire construire le *Vérité restaurée* (nous aurions du mal à trouver un loueur compte tenu de notre projet), et puis proposer des salaires suffisamment attractifs pour qu'un capitaine et des marins *globulistes* – ceux qui croyaient la Terre ronde, lui précisai-je –, acceptent de nous conduire jusqu'au Mur de glace.

L'expédition, en vérité, nécessitait seulement deux millions d'euros, mais j'escomptais en lever trois de plus (deux qui me reviendraient et un à Léonard compte tenu de la clé de répartition du capital d'EMG), car, comme je l'ai déjà dit, j'avais besoin de cet argent pour financer mon idylle avec Aurore ou bien Carolina, voire même les deux à la fois…

- Le problème, mon BAP, dans ce cas, c'est que votre stratégie de levée de fonds ne tient pas debout – a, sans pincettes, lâché la belle journaliste.
- Qu'est-ce que vous voulez dire, Carolina ?
- Même si une foule a répondu à votre appel du Trocadéro, il n'y pas beaucoup de Français, c'est heureux d'une certaine manière, prêts à adhérer à la théorie de la Terre plate : je me suis renseignée et les sondages disent 9 %, soit environ cinq millions de personnes, ce qui m'a déjà paru hallucinant !... sur ces cinq millions, seuls les plus enragés auront envie de vous donner de l'argent pour avoir une chance de vous accompagner sur votre bateau, mettons 5 %, ça vous fait une base de 250.000 donateurs potentiels ; et, vous n'avez pas fixé de montant minimum à votre « tombola » , alors que les études montrent que vos donateurs seront souvent des céspés [Catégories Socio Professionnelles] moins moins, ils feront donc des dons très faibles, disons autour de 2 euros ; par conséquent, si vous parvenez à conquérir l'ensemble de votre marché, c'est-à-dire à faire cracher tous vos handicapés de la céspé, vous aurez levé moins de 500.000 euros – a-t-elle conclu son implacable réquisitoire…

C'était encore fort grossier en 2012, les mœurs ont depuis bien changé, j'appelai Léonard sans quitter la table, lui demandant sur un ton fébrile quel était le montant moyen des donations… le temps d'ouvrir son Excel avec les données de notre site, il m'annonça qu'il y avait à ce stade 76.950 participants à notre tombola et une contribution moyenne de 1,88 euro !

Carolina avait vu juste, il me restait donc un vivier de 179.550 donateurs et encore 4.855.334 euros à trouver, soit 27 euros par donateur : il fallait au moins doubler ce chiffre pour tenir compte de tous les cespés moins moins qui ne pourraient pas payer une trentaine d'euros, sans doute la moitié, les traîtres à la cause !... si bien que j'ordonnai à Léonard de modifier le site de manière à fixer désormais le don minimum à 54 euros, et je raccrochai avant qu'il ne discutât ma première véritable décision assumée d'entrepreneur.

Ce problème réglé, je voulus redonner un caractère galant à ce dîner, alors, tout en mitraillant Carolina de flirtons – de sexe à sexe, tant pis pour mon torse, cette géométrie ayant bien fonctionné la dernière fois –, je regardai ma seconde femme dans le blanc des yeux ; mais, ma démarche n'eut pas les effets escomptés, car, quand j'approchai ma bouche de la sienne, au lieu de m'embrasser, elle me susurra qu'il fallait que j'annonce mon changement de *pricing model* à tous mes prospects !... ma journaliste semblait aussi obnubilée par son métier que la vendeuse de photocopieurs japonais de Meetic, ça promettait !

La chance était avec nous, car Carolina animait tous les vendredis matin *We need money !*, une émission au cours de laquelle une dizaine de startups venaient se présenter dans l'espoir de séduire des investisseurs, et, demain nous serions le vendredi 14 juin : elle me proposa de me rajouter à la liste des sociétés invitées pour que je vienne y parler de mon changement de tarif…mais à condition, insista-t-elle, que j'explique sans ambiguïtés aux téléspectateurs de BFM, qu'avec moi et ma société, ils ne reverraient jamais la couleur de leur argent, sinon elle risquait sa place ; je m'y engageai formellement.

Une opulente serveuse blonde amena alors nos assiettes de saumon mariné, lesquelles me rappelèrent les réveillons de Noël en famille.

Mon père, le grand ordonnateur de ces fêtes, alternait une année caviar et une année saumon fumé ; à l'époque, s'ils étaient tous les deux des produits de grand luxe, le premier s'avérait quand même plus onéreux, d'ailleurs, nous donnions sans réserve du saumon aux chiens, tandis que nous leur faisions seulement goûter quelques grains de caviar sur un toast couvert de beurre : il ne s'agissait pas de les brimer, ce n'était pas le genre de notre famille, mais nous pensions qu'ils avalaient trop vite pour saisir la subtilité de la saveur des œufs d'esturgeon…

Les années passant, le caviar, même pour un horloger suisse bien établi à Paris, devint inabordable, tandis que le saumon mua insipide produit de grande consommation, presque moins cher que du jambon !... et puis, un jour, je me retrouvai sans famille ni chiens – ce fut ma mère qui s'en alla en dernier, juste après mon oncle suisse qui m'aimait bien –, de sorte que la question caviar ou saumon ne se posa plus à quelqu'un privé de raison de fêter la Noël.

Carolina n'avait pas faim, moi non plus, parce que nous étions taraudés par un appétit bien plus puissant, celui du sexe, aussi payai-je l'addition avant que nous ne filions rapidement à mon hôtel sans avoir fini nos saumons…

Chapitre 30 – Capitalisme 2.0

Carolina et moi, le lendemain, partageâmes un taxi pour BFM, mais, quand nous fûmes à proximité, elle me fit descendre et finir le trajet à pied : il ne fallait pas que l'on nous vît arriver ensemble, sinon certains esprits envieux auraient pu croire que j'étais invité à *We need money !* parce que je couchais avec elle !… je profitai de cette promenade obligée pour, sans grands espoirs qu'Aurore en tînt compte, lui envoyer un SMS la prévenant de mon nouveau passage à la télévision.

Cinq minutes plus tard, j'entrai dans le hall tapageur de BFM et expliquai à la jolie hôtesse rousse être le fondateur d'EMG, l'une des startups invitées ce vendredi à *We need money !* Elle émit l'idée sotte que je me fusse trompé de date, arguant que les dix sociétés du jour étaient déjà là ; mais j'insistai pour qu'elle vérifiât la liste sur son ordinateur – Carolina avait sûrement eu le temps de m'y rajouter depuis son arrivée, avais-je parié – et, à sa grande surprise, l'hôtesse y lut EMG !

L'on me conduisit alors dans une salle remplie d'écrans et de miroirs, où l'on m'ordonna de m'asseoir dans un fauteuil en cuir noir. Je me retrouvai au milieu des dix autres participants, tous milléniaux, que les mains expertes de maquilleuses s'évertuaient à transcender ; et, dois-je le préciser, je n'aimais guère cette ambiance, mais il fallait bien en passer par là pour lever les fonds qui entretiendraient mes deux femmes : c'était plus pratique quand mon beau-père payait tout, soupirai-je…

Ma voisine, désireuse d'engager la conversation, m'invita à faire mon *elevator pitch*, et je lui avouai ignorer de quoi il s'agissait !... elle m'expliqua sur un ton condescendant que cela consistait à décrire sa startup dans le temps dont on disposait si, par chance, l'on montait dans le même ascenseur qu'un décideur et que l'on tentait de lui présenter son projet avant qu'il n'arrivât à son étage.

- Je vois l'idée, j'essaie !… le projet d'EMG, c'est de rejoindre le Mur de glace en bateau – l'ai-je résumé en l'équivalent d'un quart d'étage.
- Le Mur de glace, qu'est-ce que c'est ?
- L'Antarctique, la banquise qui encercle la Terre pour retenir les océans – lui ai-je répondu sur un ton tout aussi doctoral que le sien.
- L'Antarctique n'encercle pas la Terre, c'est un pôle !
- Si la Terre était ronde, vous auriez raison ; mais, nous, chez EMG, nous soutenons qu'elle est plate, c'est même la raison d'être de notre société…

Carolina fit alors irruption dans la salle de maquillage, stoppant net toutes nos discussions privées !... elle en imposait tellement la Carolina présentatrice de télé que je l'imaginai, au lit, se chargeant à ma place de faire aller et venir nos intimités en même temps qu'elle donnerait les fessées : c'était un concept que je n'avais jamais envisagé ni avec Aurore ni avec aucune escort, et j'eus une franche érection en tentant de me représenter la position hautement acrobatique qui aurait permis à ma seconde femme d'accomplir un tel exploit, ne la trouvant pas !

Nous serions appelés un par un pour défendre nos projets, nous rappela Carolina tandis que je fantasmais. Elle nous assigna notre ordre de passage : moi, je serais le numéro 11, le dernier, ce qui me convenait bien parce que j'en profiterais pour apprendre de la prestation des dix premiers, de surcroît ce n'était pas ce maudit numéro 6 dont on m'avait affublé lors du concours des petits génies.

Carolina nous souhaita bonne chance, après quoi, à l'instar du maître d'hôtel qui sélectionne le plus beau homard dans le vivier, lequel finira de ce fait ébouillanté en cuisine plus tôt que ses camarades d'infortune, elle s'empara de ma voisine, la numéro 1, l'emmenant avec elle sur le plateau…

* * *

Une jeune maquilleuse obèse vint alors s'occuper de mon cas, et, tandis qu'elle m'enduisait le visage de produits visqueux, je regardais sur un immense écran le passage au feu de mademoiselle *elevator pitch*, plus exactement je l'écoutais, parce que l'éléphantesque poitrine de ma maquilleuse, quand ce n'était pas son bras droit aussi large qu'un jambonneau, obstruait mon champ de vision.

La numéro 1 commença sa prestation en disant s'appeler Sophie Cardonna et être docteur en sciences de l'environnement, une fausse science de plus, déplorai-je… et, la startup qu'elle avait fondée avec ses complices, *Ring2Win,* avait réussi à intégrer les déjections humaines dans un cycle d'économie circulaire en milieu urbain, cet exploit constituant une innovation de rupture de portée mondiale, récita-t-elle son discours marketing aussi cosmique que bien rôdé.

Plus concrètement, compris-je de la suite de ses explications, *Ring2Win* projetait de commercialiser une caisse remplie de sciures de bois avec, comme chez les Turcs, un gros trou au milieu de sa face supérieure ; ça, c'était le produit, les vécés urbains d'économie circulaire, mais, Sophie Cardonna le reconnut elle-même, il ne valait rien sans le service associé, en l'occurrence des coursiers à vélo qui viendraient récupérer la sciure souillée chez les abonnés et, pour servir d'engrais, la disperser aux pieds des rosiers des jardins publics des environs…

Les startups suivantes présentèrent d'autres concepts aux perspectives financières aussi fumeuses que celles de *Ring2Win* – sauf, bien sûr, si elles avaient été évaluées par van Dieten & Associés –, de sorte que mon expédition vers le Mur de glace s'avérait le projet le plus réaliste de la matinée, réalisai-je un peu abasourdi… et puis, un type avec un bouc mal taillé me commanda de le suivre.

Il m'escorta sur le plateau de *We need money !* et, avant que je n'eusse eu le temps de m'asseoir – l'émission avait un rythme endiablé, comme celui du pasteur à mon mariage, c'était nécessaire pour maintenir l'attention d'un public de plus en plus sollicité –, Carolina me demanda si je préférais faire mon *elevator pitch* ou que l'on diffusât les images de l'Appel du Trocadéro ; mais, comme elle ne m'avait pas préparé à *l'elevator pitch*, j'en déduisis qu'il fallait choisir l'Appel, ce que je fis.

La régie de BFM en montra les meilleurs moments, à la suite de quoi le co-présentateur de l'émission, Paco, un millénial qui s'exprimait dans un sabir à mi-chemin entre le volapük des affaires et l'espéranto des réseaux sociaux, pas du français en tout cas, m'invita à présenter *l'executive summary* du *business plan* de l'expédition vers le Mur de glace : en clair, les chiffres clés de notre projet.

J'expliquai que notre expédition nécessiterait au moins cinq millions d'euros et que tous les donateurs potentiels pourraient très bientôt télécharger le *business plan* complet sur notre site. Je conclus en rappelant que l'on tirerait au sort dix de nos plus généreux donateurs et que les gagnants nous accompagneraient à bord du *Vérité restaurée*, ajoutant que, même si j'avais omis de le préciser lors de mon appel du Trocadéro, il y avait une participation minimum de cinquante-quatre euros pour avoir une réelle chance de gagner.

Paco me relaya alors une question de Kevin via *Twitter*, un réseau social à la mode que je ne connaissais que de nom : nous n'étions encore qu'en 2012. Kevin, qui avait donné un euro sur notre site, venait de réaliser n'avoir aucune chance de partir avec nous, si bien que ce triste sire exigeait que je lui précise dans quel délai il serait remboursé ; d'après lui, si l'on ne pouvait pas gagner avec un euro, j'aurais dû le stipuler dès le départ dans les conditions de notre tombola.

Ce juriste de pacotille, ainsi, n'avait en tête que de faire un tour en bateau et d'en avoir pour son argent : un euro !... mais, en comparaison de mes quatorze mille euros mensuels chez Maître van Dieten, pouvait-on décemment appeler un seul euro de l'argent ?... en fait, si Kevin avait été un platiste honnête, pur dans ses intentions, il n'aurait dû s'intéresser qu'à la possibilité d'entrevoir la Vérité !

Hors de moi, j'assenai à Kevin que, certes je n'avais pas évoqué cette règle des cinquante-quatre euros dès le départ, mais qu'il avait été bien naïf de croire qu'il avait une quelconque chance de gagner avec sa dérisoire mise de prolétaire de banlieue, que le monde était dur et qu'un petit être comme lui n'y avait pas sa place au Soleil, qu'avec sa mentalité et ses facultés intellectuelles limitées, tout juste pouvait-il devenir agent de sécurité dans un supermarché hard discount, et ce serait encore faire trop grand cas de son insignifiante personne !

Ma saillie envoyée, je parvins à retrouver mon calme, et, comme promis à Carolina, passant du particulier au général, j'avertis les téléspectateurs qu'il ne fallait pas nous financer dans l'espoir d'être remboursé, d'obtenir des actions EMG ni encore moins, sauf à apporter une somme digne de ce nom, d'avoir une chance de partir sur notre bateau : à l'instar du Morpheus de *Matrix*, nous nous engagions seulement à restaurer la Vérité !

Soit dit en passant, plutôt que *Matrix*, un texte classique, un truc grec ou latin ou alors du Montaigne, aurait fait un exemple plus profond, mais je n'en voyais aucun d'applicable : il est vrai que je n'en connaissais pas beaucoup, car, si je n'étais pas millénial, je n'en demeurais pas moins un X, qui, au lycée, au lieu des humanités, s'était vu proposé le délétère programme de l'Éducation nationale : évidemment, on ne proposait pas les humanités aux asperger, et, à vrai dire, aux autres élèves non plus, c'était désuet tout ça... mais, moi parce que j'avais l'impression que leurs textes entraient en résonance avec les mathématiques, j'aurais tellement voulu pouvoir citer Racine ou Molière de mémoire ou bien challenger une citation de Caton l'ancien !

Je lus aussitôt dans le regard paniqué de Carolina que j'avais dit une bêtise à propos de Kevin, pourtant je croyais bien avoir honoré la promesse de transparence que je lui avais faite… et puis, le type au bouc, comme j'avais fini de parler, me ramena dans la salle où attendaient les autres candidats, qui, soulagés d'avoir eux aussi terminé leur prestation, discutaient à bâtons rompus…

Un jeune assistant vint bientôt nous reconduire à la porte des locaux de BFM et, en nous serrant les uns après les autres la main, nous félicita quant à la qualité de nos projets : il fallait pour cela une propension à l'hypocrisie qui forçait le respect, contrairement à Kevin, ce millénial irait loin !

* * *

Il faisait très beau, aussi décidai-je de me promener dans ce quartier de Ballard que je connaissais mal – j'y venais seulement pour l'Aquaboulevard, un parc aquatique où, adolescent, j'allais contempler les filles en maillot de bain – en attendant que Carolina m'appelât : elle s'était engagée à le faire après le *débriefing* avec ses collaborateurs.

Léonard se manifesta avant elle, me demandant si un démon avait pris possession de mon âme pour que j'insulte l'un de nos donateurs : depuis mon coup d'éclat, le site n'avait plus reçu un seul euro, sans compter qu'il croulait sous des centaines de courriels injurieux et de menaces de mort !... je tentai d'expliquer à mon associé que les donateurs à un euro étaient des nuisibles qui contrariaient l'équilibre de notre business plan, mais il me raccrocha au nez !

Carolina appela quelques minutes après lui.

- Espèce de fou furieux ! – a-t-elle entamé la conversation, me faisant penser à Aurore quand elle m'avait traité de con parce que je lui avais avoué avoir maladroitement rempli un formulaire de l'armée.
- Pourquoi tu m'agresses ? – ai-je joué les innocents.
- Je sors du bureau du Directeur général de BFM, il vient de me retirer la présentation de *We need Money !* et aussi tous mes reportages, une mesure conservatoire, m'a-t-il dit… en vrai, je vais sûrement être virée et, après ce que tu as fait, je suis complètement grillée sur les réseaux sociaux, donc je suis professionnellement finie… – m'a-t-elle annoncée en sanglotant.
- Mais qu'est-ce que j'ai fait ?... à t'entendre on dirait que j'avais tué quelqu'un.
- Tu as fait bien pire : tu as insulté un twittos à l'antenne de BFM !
- Ceux qui utilisent internet et ses réseaux sociaux ne font que tout le temps s'insulter les uns les autres, on dirait que le CERN a inventé le Web juste pour qu'ils puissent se défouler !
- Kevin était un millénial qui n'avait que Twitter pour exister, et, toi, un avocat parisien invité sur un plateau de télévision, un pur produit du système bien que tu t'en défendes ; alors, du fait de la supériorité du statut de Kevin sur le tien, au moins sur les réseaux sociaux, tu aurais dû lui parler avec stupeur et tremblement, comme à l'empereur du Japon d'après ce qu'en dit Amélie Nothomb, et, au lieu de ça, tu l'as humilié !

Je n'arrivais pas à comprendre ce que me reprochaient aussi bien Léonard que Carolina, mais je finis par répondre à ma seconde femme malgré les sanglots qui, à mon tour, commençaient à me submerger.

- Je ne connais pas bien les codes des réseaux sociaux, je suis désolé, vraiment désolé, Carolina, que tu aies perdu ton émission à cause de moi !... mais, quand même, il a surréagi ton patron, parce que j'imagine que vous avez reçu seulement quelques pauvres emails d'injures, alors pourquoi vous donnez tant d'importance à ce Kevin ?
- Le « hashtag » de l'émission déborde d'insultes contre toi, mais aussi Paco, BFM et moi : ils disent tous qu'on aurait dû te renvoyer du plateau après ta réponse à Kevin ; et puis, il y a plusieurs photos qui deviennent un peu trop virales, dont une où l'on nous voit tous les deux sortir du restaurant de Giovanni et nous embrasser sur la bouche !… alors, forcément, des internautes demandent que BFM mette en ligne le dossier de sélection d'EMG pour *We need money !* et tu sais très bien qu'il n'y en a pas !... si tu n'avais pas insulté Kevin, ce ne serait jamais arrivé !
- C'est quoi un « hashtag » ? – ai-je candidement demandé à ma seconde femme avant que, à l'instar de Léonard, elle ne me raccroche au nez !

Désespéré, autant d'avoir nui à la carrière de Carolina que d'imaginer que je l'avais peut-être perdue – mon père avait raison, je n'atteindrais sans doute jamais l'envergure de Schrödinger –, je pris un taxi pour aller déjeuner chez Giovanni.

Je me dis, en chemin, qu'il serait plaisant de coucher en même temps avec Aurore et Carolina, qui étaient finalement complémentaires : DAF, malgré les jurons de docker Cégété qu'elle affectionnait, incarnait la féminité à l'état pur ; quant à Carolina c'était un général d'infanterie avec une béance entre les cuisses ainsi qu'un très joli minois !

J'arrivai lorsque Giovanni fermait son restaurant, lui narrant ce qui venait de se passer, et il compatit sincèrement !... Giovanni, en effet, me raconta-t-il, avait lui-même perdu une partie de sa clientèle étrangère à la suite d'une bourde comme la mienne : un touriste flamand ayant cru malin d'exiger un café gratuit en échange d'une bonne note sur un site de comparaison de restaurants, Giovanni lui avait fait cadeau de tout le repas, mais sans le café et en le jetant dehors avec un grand coup de pied au cul !... hélas, quelqu'un avait immortalisé cette scène de justice immanente grâce à son smartphone et l'avait diffusée sur les réseaux sociaux…

Giovanni me prépara un saltimbocca avant de me servir de la Grappa et de m'écouter tout l'après-midi – depuis l'infidélité d'Aurore, je commençai à devenir alcoolique, m'inquiétai-je –, vers dix-huit heures, je le laissai préparer son service du soir et rentrai me reposer à mon hôtel, m'y endormant aussitôt.

* * *

Un appel de la réception, peu avant minuit, m'avertit que le commissaire du 14e arrondissement désirait me parler, sans autre précision ; et, comme j'étais encore habillé, je n'eus qu'à descendre pour aller lui demander ce qu'il pouvait bien me vouloir à cette heure tardive.

En sortant de l'ascenseur art nouveau, je vis, entouré de jeunes policiers blancs, un homme noir aux cheveux gris, que je reconnus sans peine.

- Commissaire Trésor, quelle surprise !... rien n'a changé chez vous, sauf le grade, l'arrondissement où vous sévissez et sans doute un peu la teinte des cheveux ! – ai-je entamé la conversation qui scellerait nos retrouvailles.
- Rien n'a changé chez vous non plus, Monsieur Petit, sauf qu'au lieu de vous en prendre aux Noirs, désormais, votre haine s'exerce sur les internautes socialement défavorisés.
- Vous parlez de ce Kevin : vous êtes là pour lui, sérieusement ?
- Aucune loi ne réprime le mépris de classe, mais, en revanche, il n'est pas permis d'abuser de la confiance des Français ni de causer des troubles à l'ordre public : vous n'avez donc rien appris des décès de Rose et de Marc ? – a-t-il répondu à côté de ma question…
- Commissaire, vous avez sans doute entendu que j'ai clairement expliqué sur le plateau de *We need money !* que personne ne récupérerait l'argent donné à EMG, vous trouvez que ça ressemble à un abus de confiance ?
- Le principe du financement d'EMG, une société commerciale, par un appel aux dons du public assorti d'une tombola a été transmis au parquet, parce que, vous le savez parfaitement, il viole en même temps la législation sur les jeux, concours et loteries ainsi que celle de l'appel public à l'épargne, la procédure suit son cours… mais la raison de ma présence ici, c'est bien le trouble à l'ordre public !

Je lui fis remarquer que si le trouble qu'il évoquait était la manifestation du Trocadéro, alors il devait s'adresser à BFM, c'étaient eux qui avaient eu l'idée d'annoncer mon appel sur tous les réseaux sociaux… mais, il me dit qu'il parlait de l'incendie de la crèche de la rue des Mariniers, ajoutant qu'il avait déjà mis Léonard en garde à vue à cause de cet attentat et que j'allais bientôt le rejoindre !... et puis, sans rien me préciser d'autre, Trésor ordonna à ses jeunes collègues blancs de me mettre les menottes et de me jeter dans le fourgon, insigne plaisir dont il avait été privé quatorze années auparavant…

Je me rappelai qu'un jour, passant devant un sex-shop de Pigalle, j'y avais acheté des menottes pour jouer avec DAF, et que, en dépit de leur prix prohibitif, nous nous en étions lassés dès leur seconde utilisation : le commissaire, lui, malgré sa longue carrière, ne s'était pas encore blasé !

Chapitre 31 – Des effets indésirables de la célébrité

Nous arrivions vingt minutes plus tard au commissariat du 14e, où des policiers me demandèrent si je voulais être assisté d'un avocat pendant ma garde à vue et, après que j'eus refusé, m'enfermèrent dans une cellule vide qui sentait l'urine et la détresse humaine.

Je pus ainsi m'allonger sur un banc pour y finir de cuver la grappa de Giovanni ; et, bien que ce couchage improvisé ne valût pas le moelleux lit de mon hôtel art nouveau, je fus vite aspiré par le sommeil des ivrognes, lequel, chacun le sait, est moins exigeant que les autres en matière de confort.

Je ne saurais dire à quelle heure, l'on m'avait confisqué ma montre, les policiers me réveillèrent en introduisant une créature dans ma cellule, qui, si elle avait la carrure d'un rugbyman, portait une perruque de bimbo blonde et une mini-jupe en cuir noir ; l'entité se vautra sur le banc en face de moi, les jambes écartées, de sorte que je peux ajouter à sa description qu'elle avait opté pour un string ficelle, d'où, évidemment, se déversaient ses gros testicules et son pénis de taureau…

- Tu serais pas Tycho Petit, l'avocat du Trocadéro ?
- Oui, c'est bien moi – lui ai-je confirmé, comprenant d'un seul coup pourquoi des générations de Petit avaient fui la célébrité…
- Moi, c'est Priscilla… ils t'ont enfermé ici à cause de la NASA ?
- Pas du tout, c'est sans doute parce que j'ai mal parlé à un twittos.
- Ces puceaux qui se planquent derrière leurs trucs électroniques au lieu de vivre leur sexualité, on n'a pas le droit de les traîner dans la boue ?
- Normalement, si… donc je ne sais pas très bien pourquoi je suis ici.
- Ces salauds te font une erreur judiciaire, c'est comme l'affaire Lévy ! – a-t-elle affirmé tout en se grattant méthodiquement les couilles.
- Vous voulez sans doute parler de l'affaire Dreyfus ; oui, vous avez raison, mon cas y ressemble par certains côtés ; d'ailleurs, j'ai un grand-père juif...
- Moi aussi, ils me font une erreur judiciaire : je fumais tranquillement une Gitane devant une sanisette de l'avenue du Général Leclerc et ils m'ont coffré pour ça !... l'avocat qu'ils m'ont donné, le commis d'office, m'a dit que c'était du délit de racolage ; mais on l'a fait pas à l'envers à Priscilla, ce chauve mal rasé était vendu aux flics !… puisque t'étais avocat avant d'être anti-NASA, tu confirmes qu'ils se foutent tous de moi ?
- Aucune idée, je n'ai plus ouvert un Code pénal depuis l'université…

Une fois n'est pas coutume, je n'avais pas menti à Priscilla, car, à part quelques délits fiscaux, je ne connaissais rien au droit pénal ; d'ailleurs, si j'avais refusé l'assistance d'un avocat pendant ma garde à vue, c'était seulement parce que je pensais qu'il valait mieux que j'affronte seul Trésor, voyant cette épreuve comme un exorcisme de notre confrontation après la tragédie du Bois de Boulogne, ce funeste jalon qui avait marqué le début du naufrage de mon mariage.

Je n'eus pas à perdre mon temps à démontrer à Priscilla qu'un mathématicien de cabinet ne faisait pas du tout le même métier qu'un défenseur de travesti, parce qu'un policier vint me chercher pour m'emmener deviser avec le commissaire : l'exorcisme allait enfin commencer !

Le flic me fit asseoir sur une chaise en face de Trésor, lequel ne disait rien et faisait la tête d'un gros dealer le jour de l'annonce de la légalisation de toutes les drogues.

- Je peux savoir ce que vous me reprochez exactement, commissaire : c'est quoi cette histoire de crèche ? – lui ai-je demandé après une longue minute d'un silence assourdissant.
- Léonard Chasles, votre associé, quand il a rempli le formulaire pour enregistrer le nom de domaine www.expedition-mur-de-glace.com, a saisi comme adresse du titulaire 1 rue des Mariniers, qui est celle d'une crèche de mon arrondissement, au lieu d'écrire 3, son adresse, l'appartement où il exploite une armée de stagiaires en violation de toutes les règles du Code du travail.
- Je suis ici à cause de ça ?
- Oui.
- Et, arrêter les gens pour une banale erreur de saisie de quelqu'un d'autre, vous le faites souvent ?
- C'est la première fois – m'a-t-il répondu impassible.
- Vous me rassurez !… mais pourquoi ai-je eu l'honneur d'étrenner cette nouvelle politique de la police ?

Ce matin, après mon passage à *We need money !*, commença Trésor, Brandon, un millénial très en colère, s'était senti investi de la mission de venger l'honneur de Kevin, mais, après avoir vainement cherché l'adresse d'EMG – elle n'était pas indiquée sur notre site et ne figurait pas encore au registre du commerce –, il avait été frappé par la grâce : Brandon avait eu l'idée de rechercher l'adresse associée au nom de domaine de notre site, 3 rue des Mariniers donc ; puis, via les réseaux sociaux, il avait convié ses semblables « à venir y rendre la justice » .

Ainsi, pendant que moi je cuvais à l'hôtel et que Léonard, qui avait eu vent des menaces de Brandon, se terrait paniqué dans son appartement-bureau du 3 rue des Mariniers, une horde de milléniaux, tels les Wisigoths s'apprêtant à envahir la Grande Rome, s'était rassemblée devant la crèche au numéro 1 ; et, une fois en nombre suffisant, ils avaient forcé sa porte, dévasté ses trois étages – heureusement vides d'enfants à cette heure tardive – et fini par y mettre le feu !... le fait que les locaux d'une crèche ne ressemblaient pas à ceux d'une startup, même s'il y avait des similitudes dans la décoration juvénile, ne leur avait pas traversé l'esprit.

Trésor, convaincu que Léonard et moi avions fait exprès d'envoyer les milléniaux anéantir la crèche, mais sans savoir comment le prouver, au lieu de rechercher Brandon, nous avait enjôlé tous les deux…

Le commissaire avait demandé à un collègue spécialisé dans la criminalité informatique de l'aider sur cette affaire, et, Trésor venait de finir d'interroger mon associé avec lui… il en ressortait que, au grand désarroi du commissaire, Léonard n'avait sûrement pas fait exprès de saisir une adresse erronée : d'une part, nous n'étions pas encore fâchés avec les réseaux sociaux quand il avait rempli le formulaire litigieux et, d'autre part, son erreur pourrait plus tard avoir des conséquences préjudiciables pour notre société ; or, faute d'intention, il n'y avait pas de crime, voilà pourquoi Trésor était si chagrin !

Au moment de me laisser partir, le commissaire se montra encore mauvais joueur, mais, cette fois, au lieu d'invoquer la morale en vue de me culpabiliser, il me promit que, suite à ma levée de fonds frauduleuse, j'aurais très bientôt des nouvelles de ses collègues des services financiers ; d'ailleurs, m'annonça-t-il sur un ton gourmand, je pouvais vite m'attendre à une mise en examen… après, l'on me rendit ma ceinture, mon smartphone et mon Omega, et je pus quitter le commissariat.

Le soleil de juin commençait à poindre, mais comme personne ne m'attendait plus nulle part, je décidai, plutôt que de prendre un taxi ou l'un de ces nouveaux « Uber » , de remonter l'avenue du Maine à pied jusqu'à la station Montparnasse-Bienvenüe : Montparnasse pour le quartier et Bienvenüe, Fulgence de son prénom, en hommage au concepteur du métro parisien, me rappelai-je ce que m'avait appris ma grand-mère, Lucienne, celle qui s'occupait de moi les mercredis et avec qui je prenais souvent le métro ; mon autre grand-mère, la Suissesse protestante qui avait épousé un juif, Germaine, préférait les taxis lorsqu'elle venait me rendre visite à Paris : Fulgence, Lucienne et Germaine, ce trio fleurait une plus douce époque que la nôtre, un paradis perdu, sans doute, s'il n'y avait pas eu la grande guerre !

Je m'arrêtai dans une boulangerie qui venait d'ouvrir pour y acheter un croissant tout chaud ; puis, je m'assis sur un banc, et, après avoir fini de le manger, n'eus pas envie de reprendre mon chemin, restant un long moment à rêvasser…

Je me demandai quelle tournure aurait pris ma vie si, en sortant du commissariat après l'affaire du Chalet des îles, je n'avais pas appelé Maître van Dieten et finalement consenti à collaborer à son complot de l'exil de miel.

Ayant réfléchi, je conclus que, dans cette histoire alternative, j'aurais tout de suite avisé Aurore de l'accident de son professeur de tennis, lui expliquant qu'il en était le seul responsable, et, parce que cette fois je n'aurais pas porté l'étiquette du traître, elle m'aurait sans doute cru ; mais, DAF aurait sûrement estimé que rien ne serait arrivé sans mon complot anti-Mandela, de sorte qu'elle se serait sentie coupable puisque je l'avais ourdi pour sauver sa garden-party, et qu'elle aurait sombré dans la psychose et l'adultère comme elle l'avait fait dans l'histoire réelle.

J'avais beau être libre de mes actes – mes Professeurs de droit me l'avaient certifié, c'était pour cela que j'irais en prison si je me conduisais mal, sinon le système était injuste, prétendaient-ils –, mon destin, finalement, suivait une ligne tracée à l'avance que je ne pouvais même pas faire dévier d'une seconde de degré !… paradoxalement rassuré par cette tragique conclusion qui m'exonérait de toute responsabilité passée, présente ou future, je me décidai enfin à me lever de mon banc et regagner l'hôtel art nouveau.

Quand j'y arrivai, le réceptionniste qui m'avait vu partir menotté entre deux policiers était encore en service, mais il n'eut d'autre choix que de donner les clés de sa chambre au client interlope que j'étais devenu : savait-il que, dans une vie antérieure, j'étais connu pour faire uriner mes chiens devant son hôtel ?

Je m'effondrai ensuite sur mon lit avant de dormir jusqu'à midi…

* * *

À mon réveil, affamé, je résolus d'aller tout de suite déjeuner chez Giovanni ; mais, en sortant de l'hôtel, je réalisai que c'était une photo prise devant son établissement qui avait causé les ennuis de Carolina, de sorte qu'il valait sans doute mieux qu'on ne me visse plus là-bas... compte tenu de mon état de détresse psychologique, je ne pouvais guère choisir un restaurant dont je n'avais pas l'habitude, et je n'allais quand même pas marcher jusqu'à l'Hippopotamus des Ternes, la Maison du Danemark ou bien le Scossa pour m'y restaurer, m'énervai-je !

Jadis, me souvins-je opportunément, mes parents nous emmenaient souvent, les chiens et moi, dîner sur la terrasse du restaurant du musée de l'Homme, ce qui faisait d'elle un lieu familier, un sanctuaire, situé à cent mètres de mon hôtel…

Je m'installai sur cette providentielle terrasse qui, face à la tour Eiffel, surplombait le Trocadéro et le Champ-de-Mars, réalisant pour la première fois que mes parents avaient eu raison de s'extasier face à cette vue à nulle autre pareille… je me remémorai quelques bons moments passés ici avec eux, et, comme revenu à cette époque pour de vrai, regardai sous la table à la recherche de la truffe amie de Brigie, Galilée, Greta ou Copernic ; hélas, aucune d'entre elles n'y était !

Ô combien déçu, je réintégrai l'amer présent pour juger que, même si Aurore n'avait pas encore répondu à mes derniers SMS, maintenant que, grâce à mes passages à la télévision, j'étais plus célèbre qu'IBM Man, Lionel, Nuka et Bob Durand réunis, elle accepterait enfin de me parler et l'on pourrait tout arranger…

Je l'appelai aussitôt, mais elle ne décrocha pas ; et, à peine eus-je reposé mon iPhone sur la table, que j'entendis cette sonnerie caractéristique m'indiquant avoir reçu un message !... je l'attendais d'Aurore, il vint de son opérateur mobile, à qui elle avait visiblement notifié son courroux à mon égard, car il disait : « Votre correspondant ne souhaite plus être en contact avec vous, vous devez désormais vous abstenir de lui téléphoner et de lui envoyer des SMS ou des emails sous peine de poursuites judiciaires au titre du harcèlement téléphonique réprimé par l'article 222-16 du Code pénal. » Si j'avais pratiqué la boxe, j'aurais préféré recevoir un uppercut dans le ventre que ce message odieux et lâche !

Bien que ce fût encore un peu tôt pour me réconcilier avec Carolina, j'essayai quand même : à défaut d'en conquérir deux, il me fallait conserver au moins une femme !… Carolina ne répondit pas, mais, au moins, cette fois, je ne reçus aucun message me menaçant des foudres de l'article 222-16 du Code pénal… néanmoins, maintenant je pleurais, à tout le moins mes yeux se trouvaient fort humides.

J'avais, avant ces pathétiques tentatives de réconciliation, repéré un millénial qui, alternativement, scrutait l'écran de son smartphone d'un regard de toxicomane en manque, puis me fixait avec haine, après retournait à la contemplation de son écran, ensuite revenait à moi, etc… ayant bien vu que mes deux appels venaient de me terrasser, il se leva, se dirigea d'un pas décidé vers ma table et, quand il eut atteint la distance optimale, me cracha un gros glaviot à la figure avant de lâcher : « De la part de Kevin, connard arrogant, vieux con ! »

Son geste de justice accompli, il regagna sa table comme si de rien n'était...

Anéanti, je ne trouvai pas la motivation nécessaire pour aller casser la figure de ce crétin anorexique et blafard, alors même que ma force comparée à la sienne m'aurait permis de briser tous ses os sans aucun effort, et, après, je les aurais rongés avec la même passion que les chiens pour ceux d'une côte de bœuf !

Maintenant, j'étais vraiment seul au monde, hésitant entre, à l'instar d'Aurore, me laisser voluptueusement glisser vers une douce pathologie mentale ou bien me venger des milléniaux ; et ce fut à cet instant que j'eus la sublime idée de la téléréalité de la Terre plate !... une téléréalité n'était rien d'autre qu'une émission où des milléniaux venaient spontanément se faire humilier devant la France entière, il fallait donc que j'en produise une et, comme j'avais aussi une expédition vers le Mur de glace à monter, le plus rationnel semblait de fusionner ces deux projets ambitieux en un seul qui serait grandiose !

Dans téléréalité, il y avait télé, le cœur de métier de Carolina, mon concept me servirait donc aussi à renouer contact avec elle, me dis-je un instant après que mon idée eut germée ; mais, je ne voyais pas comment cette émission, qui n'avait aucun rapport avec la mode, la décoration ni le tiers-monde me rapprocherait de ma première femme, je trouverais, me promis-je.

Si je voulais récupérer mes deux femmes, il fallait donc vite avancer !... or, mon associé n'avait pas éprouvé le besoin de me téléphoner depuis notre garde à vue, et moi non plus d'ailleurs, aussi fus-je bien forcé de prendre les devants, de l'appeler ; et, contrairement à Aurore et Carolina, lui, il répondit.

- Alors, comme ça, tu n'es pas capable de saisir une adresse sur un formulaire en ligne sans te tromper ? – ai-je entamé nos pourparlers de paix.
- Tu tues mon business et après tu oses m'appeler pour m'engueuler !
- Je ne l'ai pas détruit, je l'ai créé ton business !… et, à cause de tes conneries, j'ai passé ma nuit dans une cellule avec un travesti qui se grattait les couilles en me racontant des horreurs.
- Moi, les flics m'ont enfermé avec trois des furieux qui ont détruit la crèche, et s'ils avaient compris que j'étais associé d'EMG, ils m'auraient frappé.
- Bon, un travelo contre trois milléniaux en colère, nous sommes quittes... tu te souviens que je t'ai fait transférer les cent quarante mille euros de dons sur le compte de notre société en formation et qu'ils resteront bloqués

jusqu'à ce qu'EMG soit immatriculée – ai-je habilement amené la discussion sur le seul terrain qui intéressait Léonard, l'argent !

– Oui, je m'en souviens très bien, sinon je n'aurais pas pris ton appel…

Nous nous étions compris, lui et moi, et convînmes d'un commun accord qu'il fallait d'urgence faire immatriculer notre société. Ce n'était pas très compliqué du reste, comme j'avais fini de rédiger les statuts et le pacte d'associés, il suffisait que Léonard les signât, et après il ne me resterait plus que quelques formalités administratives à accomplir.

– Quand EMG sera immatriculée, qu'est-ce qu'on va faire : on se partagera l'argent ? – m'a candidement demandé mon associé.
– Ça ne risque pas, sinon nous irions tous les deux en prison, parce que la police financière va s'intéresser à notre société : Trésor a dû t'en toucher un mot, je me trompe ?
– Oui, il m'en a parlé… alors, comment on va récupérer le fric ?

J'invitai Léonard à me rejoindre sur la terrasse du Musée de l'Homme de manière à ce que nous discutions du devenir de notre argent de vive voix, c'était plus prudent que par l'entremise de téléphones déjà sûrement sur écoute…

* * *

Léonard arriva promptement, et, après qu'il eut commandé son habituel club-sandwich, je lui annonçai que nous utiliserions les fonds pour, accompagnés de dix de nos plus généreux donateurs, partir en expédition vers le Mur de glace : en somme, ce que nous avions promis depuis le départ.

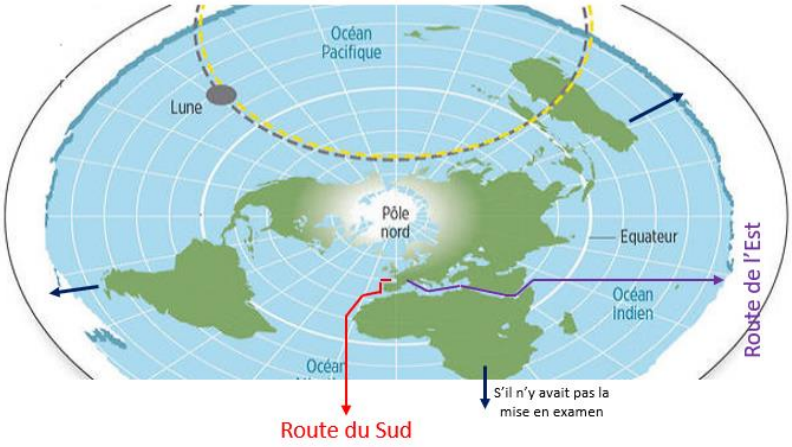
Déçu de ma solution, il s'était sûrement attendu à ce que je lui propose un montage juridique véreux pour qu'il puisse percevoir sa part du butin arraché aux platistes, mon associé me rappela que j'avais calculé qu'il nous fallait au moins cinq millions d'euros pour ce voyage et que nous en avions levé 144.666, soit environ 3 %.

Eh bien, dis-je à ce rabat-joie, grâce à notre créativité, nous accomplirions avec nos moyens ce qui en nécessitait trente-trois fois plus, par exemple, au lieu de commander le *Vérité restaurée* à un grand chantier naval, l'on rachèterait un vieux rafiot, plutôt que de recruter des marins compétents nous embaucherions un équipage de cas sociaux prêt à travailler au SMIC, nous ferions des économies sur tous les postes, etc. etc.

Maintenant qu'il connaissait ma stratégie, je demandai à Léonard d'où il envisageait que notre expédition appareillerait, car, moi, je ne maîtrisais guère la géographie platiste ; et, surmontant sa déception, il me répondit que c'était évident, qu'il fallait choisir soit Ushuaia à l'extrémité du continent américain, soit le Cap en Afrique du Sud, soit enfin Melbourne en Australie.

Mais, rappelai-je encore une fois à Léonard – il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, disait mon oncle Suisse –, nous allions bientôt être mis en examen à cause de notre levée de fonds, ce qui entraînerait une interdiction de sortir du territoire, si bien que nous pouvions seulement choisir entre les ports français : les frontières maritimes, après, on les gérerait…

Compte tenu de cette contrainte qu'il avait négligée, mon associé m'avisa des deux seules routes qui lui semblaient possibles : le Sud, à savoir que le *Vérité restaurée* partît du Sud-Ouest de la France, longeât l'Espagne, le Portugal et l'Ouest de l'Afrique avant de faire route plein Sud jusqu'au Mur de glace ; ou bien, l'Orient, c'est-à-dire appareiller du Sud-Est de la France, traverser la Méditerranée, emprunter le canal de Suez et après faire route plein Est à travers l'océan Indien…



Léonard ne pouvait pas m'indiquer le chemin le plus court, car, m'avoua-t-il, les seules représentations de la Terre plate dont il disposait étaient des vues d'artiste qui ne tenaient aucun compte des distances réelles.

Je lui dis que, dans ces conditions, nous partirions de Provence, de Saint-Tropez précisément, puisque que j'en étais familier, ajoutant que la première tâche de ses stagiaires consisterait à établir une carte fiable de la Terre plate à partir des données géographiques de la ronde, ils appliqueraient une fonction mathématique de conversion que je concevrais pour eux.

- Tu n'y crois même pas, alors pourquoi tu tiens à naviguer selon les principes de la Terre plate ? – s'est étonné Léonard.
- Ça te gêne, toi qui vénères ces principes depuis si longtemps ?
- Je pense que c'est dangereux : on risque de se perdre au milieu de l'océan si jamais elle était un peu ronde !

J'expliquai alors à mon associé, fier de ma trouvaille, que j'entendais faire de notre expédition vers le Mur de glace le summum de la téléréalité : nous allions constamment filmer les gagnants de notre tombola présents avec nous à bord du *Vérité !*... et les télévisions achèteraient à prix d'or nos images, lui promis-je, ce qui nous rendrait forcément riches et célèbres !

Mais, revers de la médaille, concédai-je à Léonard, produire une téléréalité sur la théorie de la Terre plate nous obligerait à naviguer selon ses principes, c'était une cohérence intellectuelle que nous devions à notre futur public.

En somme, lui dis-je, il ne restait plus qu'à sélectionner parmi nos donateurs, dix candidats aptes à la téléréalité avant de prendre le grand large…

Chapitre 32 – Leibnitz et son calcul infinitésimal

Les stagiaires de Léonard, parce qu'il portait toujours sur son dos un sac Samsonite contenant son pécé, l'appelaient le dromadaire ; ce pécé, il le déplia sur la table du restaurant, puis, après avoir affiché l'Excel avec nos 179.550 donateurs, me demanda si nous allions réellement en tirer dix au sort.

Je lui répondis que jamais nous ne commettrions une telle folie, qu'en vérité nous sélectionnerions dix profils stupides et singuliers, un peu comme on l'avait fait avec moi au concours des *Douze travaux des petits génies*, mais à l'envers…

Léonard voulut, pour bien fixer les critères de sélection, que je lui donne plus de détails sur mon concept, c'était en eux que se nichait le diable, me rappela-t-il, me faisant penser à mon oncle suisse, Fernand, l'amoureux des proverbes français.

Je lui expliquai que nos candidats, au début, occuperaient leurs journées comme dans toutes les émissions de téléréalité, buvant, couchant entre eux, se disputant sans raison et étalant leur crasse ignorance sous les yeux de millions de spectateurs flattés d'être plus savants qu'eux ; et puis, l'on s'éloignerait des côtes, de sorte que, guidés par notre géographie platiste, l'on se perdrait bien vite… ainsi, à la première tempête, les télévisions s'arracheraient le droit de diffuser les images de ces décérébrés qui, partis au péril de leur vie sur un vieux rafiot en quête d'un Mur de glace n'existant pas, se retrouvaient en détresse entre les quarantièmes rugissants et les cinquantièmes hurlants !

À cette époque, Mesdames et Messieurs de la Commission, je n'arrivais pas à concevoir le mal qu'il y avait à jouer ainsi avec la vie de quelques milléniaux…

L'avocat général de la cour d'assises, plus tard, citerait Hannah Arendt dans son odieux réquisitoire contre moi ; puis, une fois en prison, j'aurais tout le temps de lire cet auteur : sa thèse était que le nazi Eichmann avait pu commettre ses horreurs parce que, à sa capacité à distinguer le bien du mal, il avait substitué une soumission totale aux ordres d'Hitler, qu'elle appelait « l'absence de pensée » .

Je me dirais alors que mon cas semblait assez similaire à celui d'Eichmann, ma volonté ayant été contrainte par d'irrésistibles besoins à la fois animaux, sociaux et psychologiques, lesquels s'étaient concrètement traduits par l'impérieuse et aveugle nécessité de reconquérir mes deux femmes quoi qu'il en coûtât !

Mais ça ne faisait pas de moi un méchant comme le nazi, parce que je n'avais jamais envisagé d'exterminer mes candidats milléniaux, seulement de les humilier en vue d'assurer une bonne audience à ma téléréalité : c'était indispensable pour, à défaut de Nobel, devenir encore plus célèbre que ne l'était IBM Man et aussi gagner beaucoup d'argent, les conditions nécessaires à la reconquête de mes deux femmes.

Revenons à Léonard, qui, après avoir religieusement écouté mon exposé, avait les yeux remplis d'étincelles montrant son intérêt pour mon concept, bien que je sentisse qu'il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il affronterait lui aussi les tempêtes, et qu'il serait peut-être plus terrifié encore que nos candidats !

Quoi qu'il en soit, Léonard et moi passâmes l'après-midi, grâce aux informations qu'ils avaient indécemment étalées sur les réseaux sociaux, à sélectionner des donateurs inscrits dans le fichier d'EMG ; et, lorsque le Soleil se coucha derrière la tour Eiffel, nous étions tombés d'accord sur une cinquantaine de talents à interviewer.

Pour mémoire, les locaux d'EMG n'étaient autres que l'appartement de mon associé, celui à côté des ruines fumantes de la crèche de la rue des Mariniers, et nous ne les jugions pas assez clinquant pour notre casting, si bien que nous convoquâmes les heureux élus au restaurant du musée de l'Homme lundi, mardi et mercredi prochain ; et puis, je rentrai à mon hôtel, où je m'endormis aussitôt…

* * *

Le lendemain, levé tard, je passai mon dimanche à marcher dans les rues de Paris, mais sans destination arrêtée : me promener avait toujours stimulé mon intellect, ce qui faisait de moi un péripatéticien, au sens étymologique… je tentai de m'imaginer mes futures retrouvailles avec Aurore et Carolina et la vie qui s'en suivrait, y compris les détails pratiques, par exemple devant le pont de l'Alma, je me demandai si mes deux femmes accepteraient de dormir dans mon lit en même temps ou bien exigeraient un roulement.

Une fois arrivé aux Invalides, je réalisai que, à trois, opter pour un roulement impliquerait, soit que je couche chaque soir avec l'une de mes femmes tandis que l'autre dormirait toute seule – ce qui paraissait hautement machiste –, soit que l'on planifierait une alternance égalitaire au sein de notre triade (ce que l'on appelle aujourd'hui joliment un *trouple*), et alors mes deux femmes seraient obligées d'avoir des relations homosexuelles une nuit sur trois, ce dont elle n'avait pas forcément envie ; Schrödinger, lui, d'après ce que j'avais compris, couchait avec une seule de ses femmes à la fois.

* * *

Je retrouvai mon associé le lundi matin au restaurant du musée de l'homme, où nous avions rendez-vous à 9 h avec Jessica, notre première postulante.

À 9 h 25, l'heure où son entretien aurait dû se terminer, parce que cinq minutes plus tard nous attendions Tiphaine, nous constations que, sans même s'en être excusée, Jessica n'avait pas daigné venir !... certes, elle avait reçu notre email la prévenant de sa convocation le samedi soir pour le lundi matin, n'avait pas formellement accepté le rendez-vous et notre projet souffrait d'une très mauvaise réputation sur les réseaux sociaux, mais rien de tout cela ne justifiait de tourner le dos à l'opportunité de partir en quête du Mur de glace à bord du *Vérité restaurée*.

Son attitude nous inspirait, à Léonard et à moi, de l'étonnement, mais surtout une furieuse colère !... et, pour ne rien arranger, Tiphaine ne se montra pas à 9 h 30, achevant de nous convaincre que l'on ne pouvait pas compter sur les milléniaux !

Camille, elle, vint à l'heure… c'était une jolie brune de taille moyenne, un peu dans le genre de Carolina, caissière dans un hypermarché de banlieue, et, à en juger par son blog, se situant à la limite de la débilité profonde, aussi augurions-nous de savoureuses répliques de sa part, peut-être même une pure perle comme « Allo, t'es une fille t'as pas de shampooing, non mais allo quoi ? » , marque déposée par Nabila dans les classes 3, 9, 16, 18, 24, 25, 26, 35, 38, 41 et 44.

J'expliquai à Camille, qui, à l'instar de Kevin, n'avait donné qu'un euro à EMG, ce qui ne faisait pas d'elle l'un de nos plus généreux donateurs, qu'elle avait néanmoins été convoquée en raison de ses qualités intrinsèques, sûr qu'elle ne comprendrait pas le mot ; puis, je l'avisai que j'allais lui poser quelques questions de culture générale, rien de très difficile, et qu'après Léonard l'interrogerait sur la théorie de la Terre plate.

- Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien, Camille ? – l'ai-je, en guise d'épreuve de culture générale, confrontée à l'abyssale interrogation de Leibnitz ; l'idée m'était venue parce que c'était le seul philosophe que j'avais lu (il était l'inventeur du calcul infinitésimal que j'adorais), Arendt viendrait après (à cause du réquisitoire) et aussi Nietzsche (par hasard).
- Cette question est souvent qualifiée d'Everest de la métaphysique, il est donc difficile de la traiter sans temps de préparation, mais je vais quand même tenter d'esquisser une réponse – commença-t-elle à mon étonnement

– Leibnitz n'était pas de bonne foi quand il a formulé son interrogation, car, d'abord, on ne peut pas parler du « rien » , c'est-à-dire du néant, parce qu'en le pensant on le fait exister, ce qui est contradictoire, et puis, l'on doit se rappeler que d'après le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein : « ce dont on ne peut parler, il faut le taire » ; mais, surtout, puisqu'à l'évidence le « rien » n'existe pas (nous sommes-là, non ?), en posant le problème de cette manière, Leibnitz voulait nous forcer à admettre qu'un principe créateur avait fait qu'il y avait du « quelque chose » plutôt que du « rien » , et c'était justement son but : affermir l'existence de Dieu !… bref, moi, je préfère interpréter sa question d'une manière plus moderne en me demandant : pourquoi l'Univers a-t-il émergé du vide quantique plutôt que non ? – a-t-elle répondu, causant chez moi, non plus de l'étonnement, mais une profonde stupéfaction !

- Vous savez ce qu'est le vide quantique ?
- Bien sûr, qui ne le sait pas ?... vous voulez que je développe ?
- Non, non, je vous crois, Camille… qu'est-ce que vous avez fait comme études avant de devenir caissière dans un hypermarché Auchan ?
- Mais je suis loin d'avoir fini mes études, je travaille justement pour les financer !... j'ai eu mon Master 2 de philosophie à la Sorbonne l'année dernière et depuis je fais une thèse sur *Rationalité & complotisme*… j'ai ouvert un blog pour recueillir des témoignages d'adeptes des différentes théories du complot, c'était une idée de mon directeur de thèse, mais ça n'a pas bien marché ; alors, quand j'ai entendu parler de votre expédition vers le Mur de glace, je me suis dit qu'en me joignant à elle, j'aurai un accès direct à toute la matière nécessaire, comme une bibliothèque vivante…

J'avisai Camille qu'il ne serait pas utile qu'elle devisât avec mon associé de la théorie de la Terre plate, qu'elle viendrait avec nous sur le *Vérité Restaurée* si elle le voulait bien, et elle s'en montra tout à fait ravie.

Léonard, une fois Camille partie, m'accusa d'avoir à nouveau perdu la tête, affirmant que cette jeune femme ne pourrait interagir avec aucun de nos autres candidats, et, aussi, qu'il n'y aurait pas un téléspectateur qui la comprendrait ; en somme, l'on était à mille lieues du « Allo, t'es une fille t'as pas de shampooing, non mais allo quoi ? » dont nous l'avions initialement crue capable. J'objectai à mon associé que mélanger une jolie philosophe à un groupe de débiles profonds ne pourrait qu'engendrer de grands moments de télévision, et Léonard me reprocha d'introduire trop d'innovations à la fois au concept de téléréalité.

Philippe, le quatrième convoqué, en arrivant à l'heure, mit fin à notre houleuse discussion… avec son faciès particulièrement disgracieux, en particulier sa peau qu'on aurait dit rongée par la gale, il aurait lui-aussi bien du mal à interagir avec les autres candidats, à tout le moins sexuellement, mais nous l'avions retenu parce que ses mille cinq cents euros de dons à EMG montraient qu'il n'était pas juste un sympathisant de la théorie de la Terre plate, c'était un authentique militant, et nous en voulions quelques 'un à bord !

- Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? – lui ai-je demandé à lui aussi, une façon d'assurer l'équité dans notre processus de sélection.
- Pourquoi il y a des complots, vous voulez dire ? – a-t-il reformulé à sa manière l'interrogation de Leibnitz ; Aurore, me suis-je rappelé, souvent reformulait mes questions en les dénaturant complètement, mais elle le faisait avec sa grâce si particulière, et la grâce n'était pas l'apanage de ce pauvre Philippe, un garçon tout en lourdeur.
- Je ne sais pas, c'est votre entretien : répondez ce que vous voulez…
- Ben… au départ, c'était à cause des Juifs, des Francs-maçons et des Illuminatis qui voulaient gouverner le monde pour tous nous manger, et évidemment, il ne fallait pas que cela se sache !
- Nous manger, au sens propre ?
- Oui, surtout les enfants, ils voulaient se nourrir de leurs corps et de leurs âmes pour flatter Satan : vous saisissez l'horreur de tout cela ?
- Oh, oui, je la saisis très bien !… je voulais aussi vous demander, Philippe, si jamais, sur le bateau, il y avait une candidate qui vous proposait de faire l'amour, est-ce que vous accepteriez tout en sachant que ce sera filmé ?
- Non !... enfin, peut-être ?... en fait, ça ne m'est jamais arrivé…

Persuadé que, malgré son handicap esthétique, nous tenions un candidat de très haut vol, et puis ponctuel, lui, et motivé aussi, je laissai Léonard l'interroger sur la théorie de la Terre plate, qu'il s'avéra sans surprise maîtriser parfaitement ; il en apprit même à mon associé concernant l'expérience de Bedford.

Après Camille et Philippe, dix-sept candidats se présentèrent pendant les trois jours du casting… finalement, nous en retînmes dix : Camille, Philippe, le seul véritable platiste, et, avec eux, trois complotistes qui n'avaient pas d'idées préconçues sur la forme de la Terre, mais avaient postulé pour participer à un événement anti-mainstream, enfin cinq autres milléniaux cherchant à être sous le feu des caméras : ils auraient aussi bien pu postuler à un documentaire sur une expédition visant à soulager la misère des enfants de Calcutta…

Dix-sept interviews c'était moins que les cinquante prévues, mais suffisant pour constituer un groupe de cinq filles et cinq garçons tous aptes à éblouir le public par leur vacuité intellectuelle – sauf Camille, notre maillon faible –, duquel nous espérions qu'émergeraient un ou deux couples assez exhibitionnistes pour, lors de la première phase de notre téléréalité, s'ébattre devant nos caméras ; après, quand nous serions loin des côtes, ils divertiraient le public d'une autre façon…

Les préparatifs du voyage, ainsi, avançaient à grand 'pas et il ne nous manquait plus guère que le bateau, son équipage et sa régie audiovisuelle. Ce serait mon rôle de trouver les trois, et, pendant ce temps, Léonard, qui se ferait aider par ses stagiaires, créerait le matériel de navigation conforme à nos principes, au minimum un GPS s'appuyant sur la géographie de la Terre plate.

* * *

À l'instar d'un vulgaire millénial, je crus possible, sans bouger mon séant de l'hôtel art nouveau, d'acheter sur l'Internet un voilier assez grand pour héberger vingt personnes, réalisant vite que le prix des pires épaves de cette taille dépassait le montant des fonds que nous avions levés pour la totalité du projet…

Cinq jours plus tard, j'étais au seuil de l'abdication – mais pouvais-je renoncer à ce voyage qui me rendrait mes deux femmes ? –, quand je tombai sur l'appel d'offres d'une association écologiste cherchant à faire déconstruire la *René Dumont,* une goélette de cent-vingt pieds aux cloisons farcies d'amiante – *la* plutôt que *le*, parce que si les navires sont masculins en français, il en va différemment pour les goélettes – et, ça, un millénial n'y aurait jamais pensé, m'auto-congratulai-je !... toutefois, le règlement de la consultation stipulait qu'il fallait impérativement envoyer les dossiers de candidature avant le 25 juin 2012 à dix-neuf heures UTC, soit dans six heures !

Comme Maître van Dieten me l'avait si bien appris, je rédigeai en tout hâte un dossier à l'attention de l'association écologiste, Biodiversitas, y vantant la prétendue expertise d'EMG en matière de déconstruction navale : il me fallut rédiger pas moins de neuf faux témoignages de clients satisfaits de nos services, et il vaut mieux prendre son temps pour faire des faux de qualité, mais cette fois je n'en disposais pas, alors j'improvisai sans vérifications, en *free style*, l'approche préférée de mon moniteur de *wakeboard* de Saint-Tropez… je proposai que notre société se chargeât d'anéantir leur rafiot pour la modique somme de cent mille euros, le maximum autorisé dans le cadre de cette consultation. Finalement, exténué, j'envoyai l'email de candidature d'EMG à 19 h 59 UTC !

Le 27 juin, à ma grande surprise étant donné que c'était beaucoup trop tôt par rapport au planning de l'appel d'offres, le président de *Biodiversitas*, M. Chabert, m'appela pour m'avouer sur un ton las qu'EMG était la seule société qui avait répondu à sa consultation... il s'en lamenta parce que c'était le quatrième appel d'offres qu'il lançait en vue de faire disparaître de la surface des océans cette foutue *René Dumont*, que les trois premiers s'étaient avérés infructueux et qu'il n'avait guère envie d'en faire un cinquième !

Bref, compris-je, soit M. Chabert nous choisissait – mais il estimait la réponse d'EMG tout à fait bâclée et il l'aurait jetée à la poubelle sans ses références client exceptionnelles –, soit, il irait lui-même, sans doute à la dynamite, couler la *René Dumont* au large de son port d'attache ; et puis, après, l'on en parlerait plus, parce que, quand même, *Biodiversitas* n'allait pas consacrer son budget de l'année à se débarrasser proprement d'un navire un peu amianté : ils étaient tous pénibles avec leurs normes inapplicables, devait-il penser.

Malgré la somme proposée, mes collaborateurs et moi rêvions tous de déconstruire la prestigieuse *René Dumont* assurai-je à M. Chabert avec des trémolos dans la voix, de sorte qu'EMG emporta le marché !

Ainsi, en sus d'obtenir gratuitement son navire amiral, EMG percevrait un bonus de cent mille euros (en réalité, quatre-vingt mille euros, parce que vingt pourcents étaient payables après vérification de la déconstruction du navire), lequel servirait non pas à démanteler la goélette, évidemment, mais à racheter le matériel pour qu'elle puisse à nouveau naviguer, et tant pis pour l'amiante : on ne s'intoxiquerait pas en quelques mois de traversée…

* * *

Ancrée au port du Havre, la *René Dumont*, quand elle s'appellerait *Vérité restaurée* – j'apprendrais plus tard que cela portait malheur de rebaptiser un navire –, devrait appareiller de Saint-Tropez ; alors, puisqu'elle n'était pas en état de naviguer, je la fis partir par la route en convoi exceptionnel… et, ce saut de puce du Havre à Saint-Tropez, comparé à notre voyage jusqu'au bord de la Terre, ne coûterait pas moins de quinze mille euros à EMG, m'étranglai-je en signant le moins cher des devis des transporteurs.

J'en vins à me demander si ce n'était pas EMG qui avait été escroquée par *Biodiversitas* plutôt que le contraire !

En tout état de cause, la *Vérité restaurée* arriverait en Provence dans une semaine et je n'avais pas encore d'équipage pour la réceptionner ; mais, en ralliant Saint-Tropez au plus vite, je parviendrais peut-être à recruter un capitaine et deux ou trois matelots avant la livraison de mon bateau.

Je réussis, en haute saison à Saint-Tropez, un vrai miracle, à réserver une chambre dans un hôtel, la Ponche, d'abord parce que j'avais eu la chance d'appeler juste après une annulation, et aussi parce qu'ils se rappelaient de moi : dans le temps, je venais-là avec mes parents et nos chiens et tout le monde adorait Brigie !

Chapitre 33 – Paul et Virginie, non Yves et Esméralda !

Le lendemain, confortablement assis dans mon tégévé, mais bien vite lassé par le répétitif paysage de la campagne française – des champs, un petit village, quelques hideuses éoliennes, des champs, un petit village, une imposante centrale nucléaire, des champs… –, j'eus l'idée d'envoyer un SMS à Carolina lui exposant, bien sûr de manière très édulcorée, mon projet de téléréalité de la Terre plate.

Je l'implorai de m'aider à choisir le matériel qui permettrait de filmer mes candidats et d'envoyer ces images obscènes, puis cruelles, aux différentes chaînes de télévision ; en vérité, si j'avais réellement besoin des conseils de ma seconde femme, ce message était surtout un moyen subtil de renouer contact avec elle ; d'ailleurs, me dis-je, il était temps que je trouve aussi une idée pour, au moins moralement, associer ma première épouse à cette expédition.

Carolina répondit à ma supplique tandis que mon train s'éternisait en gare de Toulon, et, dans son message, d'abord me traitait encore une fois de fou furieux, ensuite, comme Léonard l'avait fait au Trocadéro, me demandait plus de détails sur mon concept de téléréalité ; alors, je compris qu'elle pensait à sa carrière, devinant que celui qui l'avait tuée net serait peut-être aussi celui qui, s'il l'invitait comme journaliste à bord de la *Vérité*, la ressusciterait bientôt !

Entre Toulon et Saint-Raphaël, la gare la plus proche de Saint-Tropez selon mes parents – d'aucuns disaient que c'était les Arcs-sur-Argens et cela énervait mon père –, je rédigeai pour Carolina un long SMS sur ma téléréalité ; toutefois, je m'abstins d'y préciser l'essentiel, que je produisais cette émission en vue d'assurer son confort matériel autant que celui d'Aurore, à savoir, dans notre triade à venir, sa future co-quelque chose, peut-être co-épouse ?... en fait, j'ignorais comment nommer le concept, Schrödinger n'ayant laissé aucune indication à cet égard.

Cette idée de triade me paraissait néanmoins si osée, même selon la morale très ouverte de ma mère – elle aurait rejoint les barricades de mai 1968 si elle n'avait pas été l'épouse d'un grand horloger suisse de Paris –, que je me sentais Valmont textotant à la marquise de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses,* l'un des rares romans que j'avais lus jusqu'au bout (avec *L'étranger*, qui, bizarrement, me paraissait très familier) : je n'avais guère eu le choix, c'était pour l'épreuve de français du bac, mais n'avais pas tout compris, peut-être que le texte de Choderlos de Laclos recelait un peu trop d'implicite pour moi ?

Merteuil répondit quand j'étais dans le taxi qui m'amenait à l'hôtel, me concédant qu'il faudrait que l'on parlât de mon concept de manière plus posée, qu'il présentait un certain intérêt, ajoutant que, parce qu'elle avait perdu son travail chez BFM à cause d'un flirt avec moi, plus jamais nous ne ferions l'amour ensemble, alors que, moi, je m'étais bien gardé d'évoquer ce sujet…

La dernière partie de son message traduisait sa colère, laquelle passerait vite, escomptai-je, aussi avais le cœur léger quand mon chauffeur me laissa à la porte de l'hôtel de la Ponche ; un jour où nous y séjournions, ma mère, pétrie de dévotion, m'avait révélé que Françoise Sagan y descendait souvent.

Une fois ma valise posée dans une chambre ruineuse eu égard aux moyens financiers d'EMG, je me ruai à la recherche d'un capitaine pour la *Vérité restaurée*, demandant conseil au réceptionniste de l'hôtel, lequel me suggéra de commencer mes recherches au club house de la Société nautique de Saint-Tropez.

Je connaissais ce club house depuis mes vacances enfantines, et trouvai donc sans peine son bâtiment préfabriqué défigurant le nouveau port ; mais je n'en étais pas membre, aussi le cerbère à sa porte, un chauve tatoué d'un hibou, s'enquit-il de ce que je que venais faire ici !… je lui répondis être le directeur d'une prestigieuse mission d'exploration scientifique, avoir déjà acheté son bateau sur l'Internet, une goélette de cent-vingt pieds, et maintenant chercher son équipage : il éclata d'un rire gras avant de me laisser entrer en me disant d'aller discuter avec le grand type ressemblant à George Clooney, celui qui avait un cocker avec lui.

Yves et Esméralda, respectivement le sosie de Clooney et sa chienne, m'invitèrent à leur table sans façon, et, bien qu'Yves parût déjà fort éméché, je lui payai une nouvelle bière… tandis qu'il la buvait cul sec, au goulot, je le lui annonçai que j'étais l'armateur de la *Vérité restaurée*, une somptueuse goélette de cent-vingt pieds, et que je cherchais un capitaine ainsi qu'un équipage pour la conduire au *bout* du monde, dis-je au lieu de *bord*, parce que cela aurait été prématuré.

- Vous avez de la chance, je suis disponible et je suis bien le seul à cette saison ! – s'est vanté Yves ou plutôt Ewen, qui était son prénom en breton, m'a-t-il expliqué.
- Ah oui ?... comment ça se fait ?
- Je devais skipper un off-shore qatari cet été, mais, quand je me suis présenté au travail avec Esméralda (je ne m'en sépare jamais), ils ont rompu mon contrat en disant qu'ils ne voulaient pas d'un chien sur leur bateau, c'était

à cause de leur islam ; et puis, ils m'ont aussi reproché d'être un peu bourré, ça aussi, ils prétendaient que ça n'allait pas avec leur religion... pourtant, tout le monde vous le dira ici, j'ai skippé des off-shores russes ivre mort de vodka sans aucun problème ; d'ailleurs, Igor, l'armateur du *Мое сокровище* [Mon trésor], c'est mon meilleur client, répète souvent que j'atteins le *Grand-style* seulement quand j'ai trop bu !

J'allai chercher une autre bière pour aider Yves à accéder au *Grand-style* – je ne savais pas ce que cela voulait dire à l'époque, je n'avais pas encore lu Nietzsche, mais il était probable qu'Igor et Yves non plus –, et, pendant qu'Hervé se désaltérait à nouveau, je lui garantissais que, moi, contrairement aux Qataris, j'étais athée et adorais les chiens, de sorte qu'Esméralda serait la bienvenue sur la *Vérité restaurée*, ce qui était vrai, réalisai-je !

Décontenancé d'avoir pour une fois dit la Vérité, à l'instar du chien qui lâche un pet sans l'avoir anticipé et renifle son derrière pour y voir plus clair, j'observai à trois cent soixante degrés autour de moi afin de m'assurer que personne ne m'avait entendu : j'eus alors la sensation que tout le monde espionnait notre table !... était-ce pour cela que le brouhaha avait cessé depuis que je m'y étais assis ?

Loin de se soucier de ces regards indélicats, et sans me demander ce que la *Vérité restaurée* pouvait bien avoir de si important à faire au bout du monde, Yves entama les négociations financières, exigeant trois cents euros par jour (le *Grand-style* était compris dans le forfait), c'était à prendre ou à laisser, parce qu'il s'estimait un skipper renommé aux états de service irréprochables.

Je ne discutai pas ses prétentions et lui proposai que l'on se retrouvât le lendemain pour son contrat ; mais, c'était inutile, s'insurgea-t-il, car, entre amis des chiens, l'on n'avait pas besoin de signer des papiers !... mon futur capitaine, néanmoins, quémanda deux cents euros d'avance, que je lui remis sans hésiter ; après quoi, nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain à onze heures chez Sénéquier, non pas pour signer son superfétatoire contrat, mais en vue d'avancer sur le recrutement du reste de l'équipage ; finalement, je pris congé d'Yves, qui, lesté de mon avance, se précipita acheter une autre bière…

L'heure était donc venue pour moi de quitter le club house, mais, alors que le cerbère à sa porte était supposé uniquement réguler ses entrées, il m'empêcha d'en sortir : cet homme avait quelque chose de grave à me confesser, compris-je un instant plus tard, pourtant je ne croyais pas avoir une tête de curé !

- Je vous ai fait perdre trois cents euros, parce qu'Yves va boire votre argent et que demain il ne se rappellera plus de vous !… je suis désolé, mais je ne pouvais pas deviner que vous étiez sérieux : un type qui prétend qu'il a acheté une goélette d'exploration scientifique sur Internet et vient dans un club house pour y recruter son équipage, vous comprenez que cela ne fasse pas très sérieux, non ?... vous avez bien dû vous rendre compte que tous les membres de la Société Nautique présents ce soir au club house espionnaient chacun de vos échanges avec Yves, et je vous assure qu'ils attendent que vous soyez parti pour éclater de rire !
- Ils peuvent rire tant qu'ils voudront : je suis au-dessus de ça… et vous ne m'avez rien fait perdre du tout, au contraire, grâce à vous, j'ai trouvé le capitaine de la *Vérité restaurée* et demain il va me présenter ses matelots.
- Yves n'a jamais approché un voilier de sa vie, il a toujours financé ses bières en faisant le skipper des off-shores des oligarques russes et des émirs qataris ; enfin, jusqu'à la semaine dernière quand il a été contrôlé ivre mort aux commandes d'un Cigarette russe et que les gendarmes maritimes lui ont enfin confisqué son permis !… depuis, il passe ses journées à se saouler ici en racontant des histoires racistes à ceux qui lui paient à boire.
- Il me semble que le permis c'est seulement pour skipper un bateau moteur, pas un voilier, vous confirmez ? – ai-je questionné ce zélé délateur.
- Un navire d'exploration scientifique, je ne sais pas…
- Ça reste un voilier – lui ai-je asséné en le bousculant pour sortir de là !

En chemin vers mon hôtel, je réalisai qu'Yves, parce qu'il était à la fois menteur, incompétent et alcoolique, incarnait le capitaine idéal pour mon concept de téléréalité, que j'avais eu de la chance de le trouver si vite !... je ne résistai pas à l'envie d'envoyer un SMS à Carolina pour l'aviser de l'avancement rapide du projet, après quoi j'allai dîner au restaurant de mon hôtel.

La réponse de la marquise de Merteuil se fit attendre, et comme il était encore trop tôt pour que je tente de renouer des liens avec Aurore (transposée aux *Liaisons dangereuses,* Madame de Tourvel, quoique non, Aurore était plus tourmentée qu'elle), j'allai prendre quelques heures d'un sommeil bien mérité.

* * *

J'avais oublié de fermer les rideaux en me couchant, aussi fus-je réveillé aux Aurores par le Soleil de Provence, franc et sec, contrairement à celui des tropiques que j'avais trouvé gluant quand je l'avais découvert à dix-huit ans : ma grand-mère, pour fêter ma relative réussite au bac, m'avait payé une semaine au Club Med de la Martinique, celui des célibataires ; hélas, je n'y avais pas trouvé l'amour…

Les écologistes prétendaient que nous étions dans l'*Anthropocène*, la nouvelle époque géologique se caractérisant par l'avènement des hommes comme principale force de destruction de la nature, mais je savais, moi, et plus tard le colonel Thomas, qui en tirerait les conséquences, que nous étions dans la *Smartophonocène,* guère meilleure : pour preuve, je débutais chacune de mes journées en consultant mon iPhone… ce que je fis bien sûr ce jour-là et me permit de constater que Carolina m'avait répondu au milieu de la nuit, me jugeant incapable de mener tout seul mon projet de téléréalité et se proposant de venir me rejoindre à Saint-Tropez !

Mais je n'avais pas besoin d'elle ici – c'est seulement quand j'aurais réussi ma téléréalité que je la voudrais à mes côtés à égalité avec Aurore – et, surtout, je ne pouvais pas prendre le risque que Carolina réalisât que la *Vérité* n'était qu'une épave bonne pour la déconstruction, aussi lui répondis-je qu'il était très difficile, en pleine saison, de trouver des chambres à Saint-Tropez !

Après avoir envoyé mon SMS, je réfléchis qu'elle le prendrait fort mal, que je risquais de la perdre à tout jamais !... aussi en envoyai-je un autre pour l'informer que, par chance, mon hôtel aurait une chambre à sa disposition à compter du 9 juillet (en fait, je lui donnerais la mienne et habiterais sur le bateau)… puisqu'elle voulait tant venir, s'impliquer, je ferais contre mauvaise fortune bon cœur, ainsi que l'aurait dit mon oncle Fernand, et commencerais plus tôt que prévu mes approches pour la reconquérir !... puis, j'allai à mon rendez-vous.

À onze heures précises, posté à l'une des triangulaires et rutilantes tables de chez Sénéquier, face au quai d'honneur de Saint-Tropez et ses yachts démesurés, je me languissais de mon capitaine qui n'en finissait pas de ne pas arriver ; et, compte tenu de l'oracle du videur du club house, son retard me rendait de plus en plus anxieux, comme si je pensais à des couleurs trop vives ou bien des nombres transcendants : je l'ai déjà dit, à part Pi, ils me donnaient tous la nausée !... ainsi, dans l'espoir de me calmer, je commandai une piscine, un grand verre rempli à ras bord de rosé et de glaçons, et me mis à contempler le panorama baroque.

Un gendarme, devant la terrasse, s'acharnait sur les automobilistes, surtout ceux au volant de belles voitures – il faisait montre d'un zèle particulier à l'encontre des Belges et des Suisses, remarquai-je courroucé –, les arrêtant à grands 'coups de sifflet, puis les menaçant avec son revolver pour les forcer à descendre de leur bolide et mettre les mains sur le capot !... j'en avais le cœur retourné, car, après Trésor, je voyais une nouvelle démonstration de cet arbitraire policier que l'on disait réservé aux Arabes des quartiers sensibles alors qu'il sévissait partout !

Je compris un peu plus tard, parce que les gens riaient, qu'il s'agissait d'un faux gendarme doté d'un revolver qui ne l'était pas moins, et je notai qu'il officiait sous le regard bienveillant des vraies forces de l'ordre ; ainsi, cette catharsis destinée à punir les riches étrangers pour les devises qu'ils apportaient à la région s'inscrivait dans le folklore du Sud-Est de la France, comme la corrida celui du Sud-Ouest, l'alcoolisme celui du Nord-Ouest et, bien sûr, l'inceste, celui du Nord-Est…

Le faux gendarme termina son numéro avec un Genevois heureux propriétaire d'une Lotus Esprit, puis vint quémander des subsides sur notre terrasse ; je le gratifiai d'un billet de cinq euros : j'aurais préféré ne rien donner, mais, avec son revolver factice, il mettait en joue tous ceux qui lui donnaient moins de cinq euros, ce qui était fort humiliant !… à l'instant même où, sous nos applaudissements, il quittait notre terrasse, comme dans les pièces de boulevard bien réglées que ma mère haïssait – elle avait surtout joué du Ionesco et du Beckett –, Yves et Esméralda firent enfin leur apparition !

- J'ai rendez-vous avec vous, Kasun, c'est bien ça ? – s'est enquis Yves en s'asseyant à côté de moi tandis qu'Esméralda cherchait un endroit où, entre les tables si serrées, elle aurait la place de se coucher.
- Oui, vous avez rendez-vous avez moi, mais c'est Tycho, pas Kasun…
- Vous n'avez pas l'air Arabe, Tycho – a-t-il conclu après m'avoir dévisagé en silence pendant vingt très pesantes secondes.
- C'est vrai, d'ailleurs, je ne le suis pas… pourquoi vous me demandez ça ?
- Il me semble que, hier soir, au club house, vous m'avez embauché comme skipper de votre off-shore, le *Vérité résorbée*, et, en même temps, je me souviens qu'un Qatari, Kasun, m'a aussi recruté, mais je crois que lui ou vous m'avez viré à cause d'Esméralda, ou alors c'était une question de permis bateau après une embrouille avec les Russes ?... je suis souvent un peu confus le matin, je vous prie de m'en excuser !
- Reprenons donc… je vous ai embauché hier soir au poste de capitaine d'une goélette d'exploration scientifique, pas comme skipper d'un off-shore, et Esméralda sera la bienvenue à bord de la *Vérité restaurée*, pas *résorbée*, et au féminin puisque c'est une goélette…
- Un voilier ?!! – s'est-il exclamé comme s'il avait entendu le nom de Satan.
- Oui, un voilier… d'ailleurs, vous m'avez promis de me présenter ses matelots très vite, parce que, je vous rappelle que notre goélette arrivera lundi à Saint-Tropez et qu'on ne va pas la réceptionner juste nous deux.
- Mais je ne sais pas comment ça marche, moi, un voilier !

Je lui répondis que ce n'étais pas grave, et, le garçon passant près de nous, Yves, sans gêne aucune, lui commanda une dorade grillée au prix prohibitif et un double Ricard en guise d'apéritif, alors même qu'il était bien entendu que ce serait à EMG de payer l'addition, ce qui donnait à ma société une sorte de droit de regard sur le menu, voire au moins un veto, du moins le croyais-je jusque-là…

Yves dégusta bien vite son poisson, ponctuant chacune de ses bouchées d'une rasade de Blanc de Blancs de Ott, dont il avait spontanément commandé une bouteille rien que pour lui ; et moi, au lieu de manger mon tartare, je l'initiai à la théorie de la Terre plate et aussi, bien sûr, à mon concept de téléréalité…

Une fois mon exposé terminé, Yves me demanda si je n'avais pas envie d'un digestif, et je répondis par la négative, ce qui ne l'empêcha pas d'en commander un, disant que : « Lui, si… » ; après quoi, il m'avoua qu'il croyait se rappeler avoir vu une Terre plutôt ronde que plate sur les photos de la NASA de son enfance, mais que c'était il y a longtemps et que sa mémoire depuis lui jouait souvent des tours – il buvait un peu trop d'alcool, reconnut-il –, par conséquent, la Terre pouvait aussi bien être plate comme je le soutenais…

Puis, il en vint à ma téléréalité, pour m'avouer qu'il n'avait pas tout compris – Yves n'avait pas la télévision, préférant consacrer son temps libre à se saouler au zinc des bistrots plutôt que de se laisser hypnotiser par un écran, ce qui me le rendit sympathique –, mais si ce « truc » pouvait financer sa paye en même temps que celle des matelots, ce devait être un concept formidable !

Enfin, mon capitaine me demanda si j'avais d'autres points à traiter avec lui et, comme ce n'était pas le cas, nous levâmes la séance ; avant de s'en aller, Yves me donna rendez-vous à vingt heures trente au Mazagran, le restaurant provençal dont la terrasse était à huit mètres de mon hôtel, qui était aussi souvent sa cantine : il s'engageait à me présenter mon équipage dès ce soir, une demi-journée pour le recruter, c'était bien assez selon lui…

Une fois Yves parti, à demi étonné, je constatai qu'il n'avait émis aucune réserve quant au fait qu'il serait le capitaine d'un voilier en partance pour le Mur de glace entourant la Terre plate, au contraire, il s'était volontiers chargé de recruter son équipage, de s'exposer donc... en somme, malgré son impolitesse au restaurant – parce que, oui, commander pour trois cents euros de nourriture et d'alcool quand l'on sait ne pas avoir à payer l'addition, c'est de la pure impolitesse – j'avais beaucoup de chance de l'avoir trouvé !

Les quatre piscines que j'avais bues, il m'avait bien fallu suivre le rythme effréné du capitaine de mon navire, conjuguées avec le Soleil provençal de ce début d'été, me faisaient tourner la tête, aussi rentrai-je me reposer à mon hôtel en prévision de mes fatigants entretiens d'embauche à venir…

En passant devant le Mazagran, je réservai une table pour six : Yves, les quatre marins qu'il s'était engagé à me présenter et moi… je ne doutais pas qu'Esméralda serait de la partie, mais, à ma connaissance, les cockers, contrairement aux Chihuahuas et aux Yorkshires, par exemple, n'apprécient pas d'être assis sur une chaise, aussi s'installerait-elle par terre.

Je ne croyais pas au Mur de glace, me rappelai-je en attendant le sommeil sur le canapé de ma chambre – j'étais trop ivre pour m'endormir normalement, et pas assez pour m'effondrer –, et pourtant je me tuais pour monter l'expédition qui prouverait son existence, que ne ferait-on pas par amour ?

Chapitre 34 – Un si fringant équipage !

Je me réveillai deux minutes avant que ne sonnent les fatidiques vingt-heures trente de mon dîner-entretien d'embauche, dévalant, pour arriver à l'heure, les quelques mètres de la pente qui séparait l'hôtel de la Ponche du Mazagran.

Jeune femme belle, solaire, la maîtresse des lieux me proposa de boire un pastis en attendant mes convives ; mais, à cet instant, Yves, Esméralda et les quatre impavides désireux d'embaucher sur la *Vérité restaurée* se montrèrent : s'ils avaient été des personnages d'un *blockbuster* américain, une musique aussi martiale que grandiose aurait retenti pour saluer leur arrivée !

Erwan, Enzo, Charles et Fabien, les candidats dénichés je ne sais comment par Yves, allaient me raconter l'un après l'autre leur parcours professionnel, disons plutôt leur descente aux enfers… évidemment, si je n'avais pas été aussi pressé, j'aurais organisé des entretiens d'embauche conformes aux règles de l'art, donc individuels, mais ce soir, nécessité faisant loi – c'était la devise de la DGSE, avais-je appris lors de mon mariage –, le recrutement serait collectif.

Erwan ouvrit le bal, c'était un bellâtre hirsute, barbu et breton, qui, pendant la saison d'été, végétait des aumônes qu'il recevait après avoir joué de la guitare devant les terrasses de Saint-Tropez – il me paraissait le genre de personnage qui aurait d'emblée plu à Aurore, mais je devinais qu'elle ne se joindrait pas à notre expédition, aussi ce troubadour ne risquait-il pas de me faire de l'ombre – et, comme tous les Bretons, m'assura-t-il, Erwan maîtrisait la navigation à voile pour l'avoir apprise sur un optimiste avec son père au large de Concarneau.

Si nous voulions faire cap vers le Mur de glace, il faudrait d'abord sortir du golfe de Saint-Tropez, me rappelai-je, ce qui supposait que quelqu'un maîtrisât la navigation à voile au sein de l'équipage de la *Vérité*, aussi validai-je la candidature d'Erwan…

Ce fut au tour d'Enzo de se lancer, lequel, jusqu'à la semaine dernière, travaillait pour l'école de voile de Saint-Tropez, et dont la saison s'était achevée plus tôt que d'accoutumée : comme chaque année, il avait multiplié les relations intimes avec les plus méritantes de ses élèves, mais cette fois, hélas, l'une d'elle avait moins des seize printemps requis par la loi, de sorte que leurs bouillants ébats avaient provoqué un énorme scandale, son renvoi de l'école et des poursuites pénales !

Placé dans des conditions similaires, n'importe quel esprit raisonnable aurait donné au moins vingt ans à cette fille à la poitrine si généreuse, de sorte qu'Enzo n'avait eu comme seul tort que de ne pas avoir vérifié son âge dans les fichiers de l'école, tenta-t-il de me convaincre afin que je ne le jugeasse pas défavorablement…

Enzo n'aurait pas dû essayer de se justifier, car, comme le colonel Kurtz d'*Apocalypse Now* (un film conseillé par ma professeure de philosophie de terminale, Madame Main, que j'avais adoré, le film pas Madame Main), je ne jugeai jamais personne !... je validai néanmoins la candidature d'Enzo en me disant qu'un second expert de la voile pourrait s'avérer utile, mais pas un de plus si je voulais rester dans l'épure de mon concept de téléréalité catastrophe.

Charles et Fabien, respectivement plongeur dans une pizzeria pour « suceurs de glaces » (selon la terminologie locale, les touristes à faible pouvoir d'achat de passage à Saint-Tropez, dénommés ainsi parce qu'ils sucent des glaces en se promenant au lieu d'aller se ruiner chez Sénéquier) et gardien de nuit d'un hôtel de luxe, n'avaient jamais travaillé sur un bateau, Charles souffrant même du mal de mer !… mais leur très médiocres emplois les faisaient dépérir à vue d'œil et c'était pourquoi, sauf au club house de la Société Nautique où l'on ne voulait pas voir leur tête de prolétaire du tertiaire, ils accompagnaient souvent Yves dans ses libations ; évidemment, ils ne connaissaient rien à la navigation à voile, aussi validai-je des deux mains leurs candidatures.

Il ne me restait plus qu'à négocier les rémunérations de mes quatre matelots, lesquels n'avaient guère de prétentions à cet égard : Erwan espérait seulement manger à sa faim, Enzo échapper aux foudres de la justice et Charles comme Fabien trouver un bon motif pour démissionner… ainsi proposai-je le SMIC pour tout le monde, ce qu'ils jugèrent fort généreux de ma part, si bien que l'équipage de la *Vérité restaurée* était maintenant constitué et, en tant que groupe prêt à tout donner pour sa cause, il n'avait rien à envier à la Communauté de l'Anneau de Tolkien ni à la Rébellion de Star Wars, ou si peu !

* * *

J'en suis bien conscient, Mesdames et Messieurs de la Commission, vous n'êtes pas supposés refaire le besogneux travail de la justice pénale, et, par conséquent la question de savoir si j'avais recruté une bande d'incompétents en vue d'intentionnellement noyer des milléniaux n'est pas de votre ressort ; mais, la cour d'assises, convaincue que j'avais ainsi voulu me venger du jeune amant de ma femme, a cru bon d'y répondre par l'affirmative, ce qui fait que j'aimerais bien vous donner mon sentiment à cet égard.

La Terre étant ronde et le Mur de glace n'existant pas – vous en conviendrez avec moi, je parie, Mesdames et Messieurs de la Commission – si j'avais recruté un équipage professionnel et, au lieu d'une épave, lui avais confié un navire en état de naviguer, nous aurions fait un banal tour du monde, une parodie de *Tour du monde en quatre-vingts jours*, et la *Vérité restaurée* serait revenue à son point de départ avec vingt-quatre heures d'avance ou de retard selon qu'elle aurait navigué d'Ouest en Est ou le contraire, de sorte que ces vingt-quatre heures auraient constitué le seul suspense de notre téléréalité…

À vrai dire, c'aurait même été moins qu'une téléréalité, parce que les spectateurs n'auraient pas pu s'impliquer dans l'émission en votant chaque semaine pour éliminer un candidat : il ne m'aurait pas été permis de jeter les perdants à la mer et je ne disposerais pas du budget pour les exfiltrer de la *Vérité* en hélicoptère.

À ce sujet, vous avez peut-être lu, Mesdames et Messieurs de la Commission, *Darwinisme et téléréalité*, la thèse de doctorat en sociologie de Sidonie Lemoine, qui consacre un chapitre entier à mon expédition, osant affirmer :

> « Aux termes des huit cents pages qui précèdent, nous pensons avoir démontré que la sélection darwinienne[5232] des plus aptes à survivre parmi les candidats d'une émission est bien le critère majeur, la *summa divisio*[5233], qui fait qu'un programme doit être qualifié comme appartenant au genre de la téléréalité ou n'y appartenant pas.
> Pourtant, on le sait, la *Tragique expédition de la Vérité*[5234], comme on l'a nommée, ne prévoyait aucun processus d'élimination de ses candidats[5235] : faut-il alors conclure que ce programme n'était pas une téléréalité ?
> Nous allons soutenir que *l'Expédition* correspondait bien à une téléréalité et qu'elle était d'essence darwinienne[5236], mais que, contrairement au cas général où l'on élimine les candidats via les SMS de vote du public, elle s'appuyait *in fine* sur la noyade comme processus de sélection… ainsi, cette émission ayant substitué à la mort *symbolique*[5237] (l'élimination du jeu et les pertes financières qui s'en suivent) la mort *physique* des candidats, elle doit être considérée comme la plus ultimement darwinienne des téléréalités […] »

Sans être « ultimement darwinienne » , je confesse que si mon émission n'avait pas eu quelque chose de plus que les autres téléréalité, le public s'en serait vite lassé ; or, je produisais *l'Expédition* dans l'espoir de reconquérir mes deux femmes, et, pour atteindre cet accomplissement, il fallait que ma téléréalité connût un retentissant succès, donc qu'elle fût pleine de moments forts de télévision !

J'escomptais que la médiocre qualité de mon équipage me permettrait d'obtenir ces « moments forts » , une position paradoxale que je me dois d'expliquer : la *Vérité restaurée*, une épave en partance pour la déconstruction, commandée par Yves, un skipper de off-shore alcoolique, guidée par les principes de navigation de la Terre plate et avec Erwan, Enzo, Charles et Fabien en guise de matelots se retrouverait en perdition dès qu'elle s'éloignerait un tout petit peu des côtes, là où il y aurait du gros temps... et c'était cela qui me garantirait de bien belles images de milléniaux terrorisés, lesquelles propulseraient ma téléréalité au rang de programme du siècle !

Avec mon dispositif, en outre, je m'assurai que nos problèmes surviendraient bien avant que la *Vérité* n'eût atteint le grand large, de sorte qu'aucun millénial ne mettrait réellement sa vie en danger : si une fausse manœuvre de l'équipage devait conduire à notre naufrage – au lieu de si, j'aurais dû dire quand… –, l'un des navires de la SNCM viendrait promptement tous nous repêcher, les militaires l'avaient bien fait au Chalet.

Et dire que les iniques jurés de la cour d'assises n'avaient pas voulu me donner acte qu'en recrutant un équipage incompétent, j'avais pris toutes les précautions nécessaires pour épargner la vie des milléniaux embarqués sur la *Vérité*, pire même, au lieu de me reprocher une banale mise en danger de la personne d'autrui, ce qui aurait été déjà infiniment trop sévère, ces déments m'avaient condamné pour assassinat !

* * *

À cet instant de l'histoire, je pensais que ma téléréalité connaîtrait une tout autre conclusion, que je ne me retrouverais jamais devant une cour d'assises ni après en prison ; voilà pourquoi ce fut l'esprit léger que je trinquai avec mon capitaine et mes nouveaux matelots ; mais, je l'ai appris depuis, compte tenu de la pesanteur du monde et des gens, un asperger ne devrait jamais avoir l'esprit léger !

Quand nos estomacs furent bien remplis, le mien de calamars à la provençale, excellents au demeurant, je commandai du marc de Garlaban pour toute la table ; après quoi j'expliquai à mon équipage que, par convoi exceptionnel du Havre, la *Vérité* arriverait à Saint-Tropez dans dix jours, et, qu'à compter de ce moment, ce serait à nous de jouer.

Je leur avouai aussi n'avoir aucune idée de ce qu'il convenait de faire pour que notre fier navire passât du statut d'entité en voie de déconstruction à celui de goélette prête à traverser les océans, leur demandant de me conseiller à cet égard ; notons que j'avais été transparent avec mon équipage sur l'origine douteuse de leur navire : je ne pouvais pas mentir tout le temps, c'aurait été trop fatigant !... certes, mon beau-père le faisait bien, lui, mais c'était pour honorer Protagoras et les autres sophistes, ses dieux, aussi pouvait-il faire plus d'efforts que moi.

- Je sais que c'est compliqué à cette saison, mais est-ce que vous avez réservé une place au port pour *notre* bateau ? – s'est inquiété Enzo, montrant qu'il s'était approprié la *Vérité*, qu'il la voyait déjà comme sa maison, le doux sanctuaire qui le mettrait très bientôt hors de toute atteinte des flics, des gendarmes et des juges des bonnes mœurs, son Trocadéro à lui.
- Non, mais vous avez raison, Enzo : je vais m'en occuper dès demain !
- Si vous lui trouvez une place, il va falloir l'y amener, alors est-ce que ses moteurs marchent encore ? – s'est ensuite inquiété Erwan.
- J'ignorais que les voiliers en avaient un, donc je n'ai pas demandé à *Biodiversitas*, je vais le faire : ils seront étonnés de ma question puisqu'on est supposé déconstruire leur bateau, tant pis : la vie est pleine de surprises…
- Ils vont nous livrer la *Vérité* avec tout l'équipement de sécurité à bord ? – a alors demandé Charles qui ne savait pas nager.

Non, le voilier arriverait presque désarmé, mais bien sûr qu'EMG rachèterait tout le matériel de sécurité nécessaire, répondis-je à sa question, et, après, aux cent autres que me posèrent le capitaine comme ses matelots, prenant note de chacune d'elle sur un bloc Clairefontaine à petits-carreaux ; ainsi, à la fin de cette studieuse soirée, j'avais un agenda clair, une *road map* en bon français, sur les tâches à accomplir dans les prochains jours afin de réhabiliter la *Vérité* en tant que navire d'exploration scientifique.

Là où un grand cabinet de conseil international, un McKinsey pour ne pas les nommer, aurait facturé des centaines de milliers d'euros pour nous épauler sur ce projet, la conception de la *road map* de réhabilitation de la *Vérité* n'avait finalement coûté que trois bouteilles de marc de Provence à EMG ; comme quoi, le monde serait beaucoup plus simple si l'on ne s'acharnait pas à se le faire expliquer par des professionnels de la complexité.

Bien qu'ivre mort, je parcourus sans encombre les cinquante mètres entre le Mazagran et mon doux lit à la Ponche…

Chapitre 35 – Une *Road map* exécutée avec brio

J'ignorais comment j'y étais arrivé, mais j'étais certain de me trouver désormais dans un bureau gris, assis en face d'un homme portant une hallucinante moustache, qu'on aurait pu, si elle n'avait pas été d'un blanc immaculé, confondre avec celle de Nietzsche – il est mort à cinquante-cinq ans – ; et, sans pouvoir l'expliquer, j'avais l'intuition que mon vis-à-vis occupait ses journées en tant que fonctionnaire dans une administration, une du genre très nocive et inutile…

Le superlativement moustachu, confirmant mon intuition, me pria de remplir un formulaire épais comme un volume de la Pléiade : par ordre chronologique, les mensonges de ma vie y étaient tous récapitulés, avec, en dessous de chacun d'eux, quelques lignes vierges où j'aurais à me justifier de ne pas avoir dit la vérité ; et, le premier de la liste consistait, lorsque nous étions, Aurore et moi encore à Assas, à, au lieu d'aller aux petits cours ou à l'UNEF, avoir affirmé à la première femme de ma vie que je ferais des recherches sur le nombre Pi.

- Qui vous a renseigné pour mes recherches sur Pi, il n'y a qu'Aurore et moi qui connaissons cette histoire : vous êtes de la DGSE, vous aussi ?
- Demandez-moi plutôt pourquoi je suis ici, Monsieur Petit…
- Oui, vous avez raison, qu'est-ce que vous fichez-là, d'abord ?
- Je suis venu pour vous aider à apurer votre passif de Vérité avant que vous ne réintégriez le Tout… Monsieur Petit, Tycho, je peux vous appeler Tycho et vous tutoyer ?... nous allons travailler le temps nécessaire, toi et moi, pour que tu trouves une justification sincère à chacun des mensonges de ton existence ; et, après, tu pourras, la tête haute, réintégrer le Tout !
- C'est du charabia, ça, qu'est-ce que ça veut dire « réintégrer le Tout » ?
- Que tu vas bientôt te débarrasser, en sus de ton corps, de ton âme !... tu peux l'appeler comme tu voudras : âme, ego, conscience, etc. cela ira à la poubelle de toute façon, et après tu ne feras plus qu'Un avec le Tout !... lui aussi tu peux te le représenter à ta convenance, comme un vieillard barbu flottant de nuage en nuage, ou bien la Nature à la façon de Spinoza ou encore la Force à la manière de Star Wars, c'est toi qui vois, Tycho…
- Je ne crois pas avoir une âme, alors cela ne me dérange pas qu'on l'efface, mais si je dois aussi laisser mon corps, c'est que je vais mourir !
- Au contraire, Tycho, en renonçant à être toi, tu vas commencer à être quelqu'un, enfin une partie du seul vrai quelqu'un qui compte : tu vas voir, c'est encore plus jouissif que le sexe ou l'alcool de faire Un avec le Tout !

Je me réveillai en sursaut de cet étrange cauchemar, ébloui par le Soleil de Provence, car, à cause de mon ébriété de la veille, j'avais encore oublié de tirer les rideaux… après avoir commandé au *Room service* une orange pressée et un triple expresso, je m'installai sur un transat bleu 137 du balcon pour, face à la Méditerranée, y relire le bloc que j'avais rempli la veille, ma précieuse *road map*.

Contempler un paysage de carte postale tout en esquissant, à l'instar d'un Jules César, la stratégie de la reconquête de ses femmes, c'était cela qui s'appelait vivre, les autres occupations du quotidien permettant tout juste d'exister, souvent pas complètement, et moins qu'exister ce n'était pas beaucoup…

Ma *road map* me commandait de réserver au plus vite la place où s'amarrerait la *Vérité ;* et, pour cela, je savais qu'il me fallait négocier avec le capitaine du port de Saint-Tropez : ça m'avait toujours amusé qu'un port ait un capitaine comme un navire… je m'habillai et partis à sa recherche.

Des matelots en train d'astiquer le pont d'un off-shore jaune 18 – ma synesthésie revenait, ce devait être l'effet de mes excès l'alcool – me dirent l'avoir vu se diriger vers le bout de la jetée, si bien que je finis par le trouver en pleine discussion avec le pompiste de la station Total : c'était un petit poste à essence, qui, de prime abord, ne payait pas de mine, mais, en réalité, constituait l'un des commerces les plus florissants du golfe, puisque les yachts consommaient d'énormes quantités de carburant et que c'était lui qui le leur vendait.

Mon père m'avait raconté que la compagnie Total, un jour, s'était fâchée très fort contre le général de Gaulle, et que celui-ci avait alors décidé de favoriser Elf, la firme pétrolière française concurrente. L'homme de la France libre, à cet effet, avait suggéré à un promoteur local d'assécher les marais au fond du golfe de Saint-Tropez et d'y construire une marina : elle s'appellerait les Marines de Cogolin, du nom d'un petit village plus loin dans les terres, et servirait d'écrin à une immense station essence Elf qui trônerait à son entrée, brisant ainsi le monopole d'approvisionnement des yachts jusque-là détenu par la station Total de Saint-Tropez !... eh oui, les grands de ce monde ont aussi leur cour de récréation.

En écoutant le capitaine, je me rendis compte que je connaissais cet homme, Sylvain Daubat s'appelait-il, c'était un ami de ma famille ; enfin, disons plutôt que mon père, quand Sylvain n'était encore qu'une petite main débrouillarde et ambitieuse du port de Saint-Tropez, lui avait versé beaucoup de pots-de-vin en échange de places pour les off-shores de ses clients et amis…

J'attendis patiemment que Sylvain eût fini de deviser avec le pompiste Total – à l'instar de tous ses *alter ego* de France, ce dernier portait une salopette crasseuse, mais, lui, peut-être était-il millionnaire ? –, puis, je me présentai au capitaine comme l'armateur de la *Vérité restaurée*, une prestigieuse goélette d'exploration scientifique, et lui demandai une place pour elle à compter du 2 juillet.

- Elle mesure combien, ta *Vérité*, Tycho ? – m'a-t-il demandé, montrant qu'il se rappelait lui aussi de moi.
- 120 pieds.
- Alors, il ne me reste que le Quai d'honneur, parce qu'il ne faut pas rêver Tycho, malgré mon amitié pour ton père, nous sommes en haute saison, et, paradoxalement, il n'y a qu'au Quai d'honneur que j'ai un vrai turn-over : elles sont si chères que les yachts ne les occupent que quand leur armateur est à bord, ça crée un joli *turnover*…

Le Quai d'honneur était celui en face de chez Sénéquier, là où les milliardaires amarraient leurs yachts de manière à ce que les suceurs de glace vinssent espionner chacun de leurs faits et gestes ; et, compris-je une fois que le capitaine m'eut avisé des tarifs en vigueur, ces personnes fortunées versaient des milliers euros par jour de redevance d'amarrage pour bénéficier du droit de subir cette constante violation de l'intimité de leur vie privée ; mais, hélas, EMG n'en avait pas les moyens.

- Vous êtes sûr – même s'il le faisait lui, je n'osais pas le tutoyer – que vous n'avez pas une place plus à l'écart de la foule, parce que nous avons prévu de faire des travaux sur la *Vérité* et que le bruit risque de déranger les touristes des terrasses…
- La *Vérité* va rester longtemps à Saint-Tropez ? – m-a-t-il alors demandé d'une voix qui montrait qu'il allait me proposer une autre place loin du Quai d'honneur, était-ce parce que j'avais bien joué ou par reconnaissance pour mon père ?
- Il faut qu'on prépare la *Vérité* à un tour du monde, je pense que nous pourrons appareiller début septembre.
- Qui sera ton capitaine, je le connais ?
- Yves – lui ai-je répondu, me rendant compte que j'ignorais son nom de famille et me disant que peut-être ce seul prénom évoquerait quelque chose au *deus ex machina* du port, car Saint-Tropez, malgré ses millions de touristes en saison, demeurait un village de quelques milliers d'âmes en hiver.
- Yves, l'alcoolique qui ne se sépare jamais de son cocker ?
- Oui, c'est bien lui !

- Et il va skipper une goélette de trente-six mètres ?
- Il reste discret là-dessus, mais il est issu d'une famille de Bretons qui sont de grands marins, son frère a même navigué avec Tabarly – ai-je inventé.
- Si tu le dis… la place 111 au Quai Estienne d'Orves vient de se libérer, tu pourras la garder jusque mi-septembre, après j'en ai besoin pour les *Voiles*[8].

Je remerciai vivement Sylvain, puis consultai mon bloc Clairefontaine pour y lire ma prochaine tâche de la matinée, qui était de m'enquérir de l'état du moteur de la *Vérité* ; donc, je rappelai le président de *Biodiversitas*.

- Bonjour Monsieur Chabert, c'est Tycho Petit de la société EMG, désolé de vous déranger sur votre mobile un samedi, mais j'ai une petite question à vous poser à propos de la *René Dumont*.
- Vous n'allez pas déclarer forfait vous aussi et refuser de vous occuper d'elle ? – s'est-il tout de suite inquiété !
- Non, non, rassurez-vous... je voulais juste savoir si elle avait un moteur.
- Évidemment, presque tous les voiliers ont un moteur, comment est-ce qu'ils pourraient revenir sinon : vous vous voyez tirer des bords au milieu d'un port ?... je crois que ses deux moteurs marchent encore, ce sont des Volvo Diesel de 350 chevaux, mais d'origine, alors ils ne valent plus que le poids de la ferraille à mon avis…

J'avançais tellement vite sur ma road map que, si le prix avait existé, l'on aurait dû me décerner celui du plus efficace des producteurs juniors de téléréalité !

J'aurais bien voulu me vanter de mes exploits auprès d'Aurore ou de Carolina, mais ma première femme ne m'aurait pas répondu et il ne fallait pas risquer de précipiter la venue de la seconde à Saint-Tropez ; ainsi, faute de mieux, j'envoyai un SMS à Léonard, lui faisant part de tout ce que j'avais accompli pour EMG depuis mon arrivée, et lui demandant si ses stagiaires progressaient rapidement sur la conception de notre matériel de navigation platiste.

Il me répondit qu'il avait déjà réussi à introduire dans un GPS maritime de la marque Garmin la géographie de la Terre plate, mais, se plaignit mon associé – il ne savait que geindre, Léonard –, les premiers résultats n'étaient guère encourageants…

[8] Une série de régates de voiliers classiques et modernes, qui avant s'appelait la *Nioulargue*. Elle fut renommée parce qu'elle était avant organisée avec le même amateurisme que *l'Expédition vers le mur de glace*, et que, quand il y eut un mort, l'on se rendit compte que personne n'avait eu l'idée de souscrire une assurance…

Quand mon associé s'était promené avec ce GPS rectifié, l'appareil lui avait indiqué qu'il se trouvait au beau milieu du palais du Louvre, alors qu'il était en réalité, en tout cas s'il pouvait se fier à ses yeux, sur le parvis du Centre Pompidou !... il fallait donc admettre que la Terre n'était pas aussi plate que ne le prédisait la théorie, qu'il y avait peut-être un soupçon de rotondité quelque part, conclut-il son larmoyant compte-rendu.

J'exhortai Léonard à poursuivre ses efforts, le rassurant que lui et son équipe de stagiaires disposait encore de deux mois pour finaliser le GPS qui guiderait la *Vérité* jusqu'au Mur de glace… après quoi, je consultai à nouveau mon bloc Clairefontaine, lisant que ma *road map* du Mazagran me commandait de maintenant racheter l'équipement de sécurité de mon navire.

Je gagnai l'un des shipchandlers de Saint-Tropez, celui à côté du chantier naval avec plein de choses rares dans sa vitrine, en particulier un magnifique gilet de sauvetage fluorescent pour chien, et exposai à son vendeur squelettique que j'avais besoin d'acheter tout le matériel de sécurité requis par la réglementation maritime pour une goélette d'exploration scientifique de cent-vingt pieds.

- Vous comptez emmener la *Vérité* jusqu'à quelle distance d'un abri ? – commença-t-il son interrogatoire en vue de me donner un devis.
- D'un abri ?
- Disons, pour faire simple, des côtes… si vous envisagez de vous en éloigner de plus de 60 milles marins, alors vous avez besoin de tout le matériel pour la navigation hauturière, c'est-à-dire des kilos de gadgets ; et, moi, je pense qu'il faut en toute chose privilégier la légèreté : vous voyez, je suis svelte aujourd'hui, mais j'ai été trois ans obèse, alors vous comprenez que je me soucie toujours du poids !
- Vous avez bien raison… seulement, nous devons nous éloigner le plus loin possible des côtes, c'est justement cela l'objet de notre expédition.
- Bon… bon… je vais vous vendre le matériel nécessaire, même s'il est pesant, puisque vous n'avez pas le choix...

L'anorexique énuméra alors la liste des matériels requis en catégorie hauturière, laquelle me fit l'impression d'un inventaire à la Prévert : équipement individuel de flottabilité – une bouée canard en français –, dispositif lumineux, moyens mobiles de lutte contre l'incendie, dispositif d'asséchement manuel, dispositif de remorquage, ligne de mouillage, annuaire des marées, pavillon national, trois feux rouges à main, etc. etc.

Moi, le poids de ces articles ne m'importait guère, c'était leur prix qui m'effrayait, et si certains des équipements imposés par la réglementation m'apparaissaient peu onéreux, j'en jugeais d'autres inabordables, en particulier le radeau de survie agréé pour vingt personnes qui valait la modique somme de 9.219 euros TTC ; certes, EMG aurait dû récupérer la TVA, mais je savais de par mon ancien métier que, pour une jeune société qui n'a pas encore de chiffre d'affaires, c'était une gageure de se faire rembourser par le Trésor Public une créance de TVA.

Et, radeau de survie compris, il y en avait pour 23.238 euros TTC !... or, il me restait encore à financer une régie audiovisuelle, des caméras, un émetteur satellite, des provisions, de l'alcool, les salaires de l'équipage et bien sûr les faux frais…

Je ne pouvais pas, dans ces conditions, délester la trésorerie d'EMG de dix mille euros pour un bateau pneumatique autogonflant qui différait de celui que m'avait offert ma mère – elle l'avait fait par délégation de la petite souris, des années plus tôt, quand j'avais perdu une dent à la Ponche – d'une part, par sa taille, et, d'autre part, par le fait qu'il n'y avait pas de photo de *Flipper le dauphin* ornant sa proue.

C'était décidé, en lieu et place d'un engin de survie conforme à la réglementation maritime, j'achèterais une dizaine de pneumatiques de plage *Flipper le dauphin* ; finalement, je me tiendrais bien à cette idée, mais, en dépit de fastidieuses recherches dans tous les bazars des environs, je ne trouverais pas de pneumatiques à l'effigie de *Flipper le dauphin* – ils étaient tous décorés de *Spiderman*, le personnage à la mode cette année-là – et je me contenterais dudit *Homme Araignée*.

Vous avez sûrement lu, Mesdames et Messieurs de la Commission, l'inique arrêt de la cour d'assises me concernant, et vous savez donc déjà que cette optimisation des achats d'EMG, les pneumatiques *Spiderman*, me serait reprochée par le jury !... il en inférerait la preuve de mon intention criminelle quant à la noyade des milléniaux : une blague quand l'on sait que des milliers d'acheteurs professionnels sont rémunérés pour faire tous les jours ce que j'avais tenté une seule fois dans ma vie, et que personne ne songe à les jeter en prison en leur prêtant une quelconque intention criminelle !... peut-être à tort ?

Quoi qu'il en soit, nous étions déjà samedi soir, et, comme Hercule en son temps, j'avais mené à bien tous les travaux répertoriés sur mon bloc Clairefontaine avant l'arrivée de la *Vérité* à Saint-Tropez lundi midi, aussi m'autorisai-je à passer mon dimanche à la plage, un repos bien mérité qui me replongerait dans mes souvenirs d'enfance, quand j'avais encore des parents aimants et des chiens d'exception.

Chapitre 36 – L'appareillage de la *Vérité*

Mesdames et Messieurs de la Commission, je vous épargnerai les détails de la suite de la réhabilitation de la *Vérité*, car, d'une part, vous en savez déjà beaucoup et, d'autre part, il me faudrait plus que les neuf cents pages de la thèse de sociologie de Sidonie Lemoine pour en fidèlement rendre compte ; aussi me focaliserai-je désormais sur les événements les plus marquants de cette industrieuse période.

Et, parmi eux, je dois commencer par le fait que, après le périple routier de notre goélette du Havre jusqu'à Saint-Tropez, sa mise à l'eau fut épique, au point que son safran fût abîmé ; et puis, je ne peux le passer sous silence non plus, quand nous pûmes enfin visiter l'intérieur de la *Vérité*, nous n'y trouvâmes que des hublots fissurés, des parois constellées de trous béants donnant sur des plaques d'amiante et des dizaines de coussins moisis jusqu'à l'os : une vraie désolation !

Ce délabrement prononcé, alors que Carolina arriverait bientôt, nous obligea, l'équipage et moi, à déployer de considérables efforts en vue de rendre la *Vérité* moins rebutante ; pendant ces jours de grand nettoyage, je faisais toujours une pause dans l'après-midi – sans cela, j'aurais mentalement explosé –, laquelle consistait à aller boire quelques piscines de rosé chez Sénéquier.

Le 6 juillet, je ne dérogeai pas à la règle, et, passant devant l'étal du marchand de journaux du port, je lus à la une de *la Provence*, qui d'ordinaire se souciait plus de concours de tee-shirts mouillés que de physique des particules, que le CERN avait la veille confirmé à 99,999 % l'existence du boson de Higgs, la particule qui conférait de la masse à toutes les autres, la particule de Dieu avait-on dit !... ainsi, pendant que je faisais semblant d'aider mes matelots à reboucher des trous – le patron doit toujours être avec ses ouvriers, répétait mon oncle –, le cartel perçait l'un des grands secrets de l'univers : j'eus un pincement au cœur, vous le comprendrez aisément, Mesdames et Messieurs de la Commission…

* * *

Malgré nos méritoires efforts, lorsque Carolina débarqua à Saint-Tropez le 9 juillet, elle fut si épouvantée par ce qu'elle y vit, qu'elle faillit repartir à Paris le jour même, me traitant cette fois de psychopathe qui escomptait faire naviguer une épave !... mais chacun des protagonistes de ce que la postérité nommerait *la Tragique expédition de la Vérité,* certes pour des raisons différentes, avait intérêt à ce que mon voyage eût bien lieu ; aussi, nous nous retroussâmes tous les manches et convoquâmes une armée d'artisans de tous les corps de métier…

* * *

Finalement, le 11 septembre 2012, la *Vérité restaurée* se trouva enfin prête à appareiller... certes, nous aurions dû choisir une autre date, mais aucun d'entre nous n'avait mesuré la charge symbolique de celle-ci, ce n'était pas notre sujet, même Léonard avait dépassé le complot de l'attentat des tours jumelles.

Et, exception faite des pneumatiques Spiderman, mon navire disposait bien d'équipements de sécurité aux normes, d'une cabine « régie audiovisuelle » , de nombreuses caméras destinées à constamment filmer les candidats, en fait, de petites webcams peu onéreuses (tant pis si leur résolution était inférieure à celles de professionnels, elle restait acceptable, et, de toute façon EMG n'avait pas les moyens d'en acheter d'autres, sauf deux pour filmer le pont et une la cabine d'intimité ; je reviendrai sur cette cabine), d'un émetteur satellite qui permettrait d'envoyer les images de notre programme aux télévisions et d'une cambuse débordant de provisions comme d'alcool bon marché…

Quant aux candidats, cette fois prévenus à temps, ils étaient arrivés la veille à Saint-Tropez, aucun des dix ne manquant à l'appel ; et, moulé dans une mini-jupe écossaise, le postérieur de Camille, ma belle philosophe, resplendissait comme un Soleil !... ce qui me fit me demander s'il était convenable de désirer trois femmes à la fois, concluant que rien n'attestait que Schrödinger y aurait trouvé à redire ; au contraire, lui, d'un chat il en faisait d'eux, certes l'un vivant et l'autre mort – je vous renvoie, Mesdames et Messieurs de la Commission, à la fameuse expérience de pensée du chat de Schrödinger –, c'était à se demander s'il n'était pas devenu bigame afin que ses vies professionnelles et personnelles restassent cohérentes.

Carolina, elle, malgré ses réticences initiales, nous accompagnerait jusqu'au bord du monde en tant que journaliste exclusive de la *Vérité ;* en revanche, comme je l'avais redouté, Aurore, bien que je l'eusse formellement invitée – ne pouvant plus lui téléphoner, je lui avais envoyé une jolie carte postale avec un épagneul breton qui disait dans une bulle en forme de cœur : « J'aime la Provence ! » –, n'avait pas daigné venir ce 11 septembre pour nous souhaiter bon vent… cela dit, je n'avais pas plus besoin d'elle que de Carolina pendant ce voyage, c'est l'après qui, espérai-je, marquerait les retrouvailles de notre triade !

Si ma première femme nous snobait, ce n'était pas le cas des médias, lesquels avaient tous, qu'ils fussent de la presse écrite, de la radio, de la télévision ou de l'Internet, envoyé l'une de leurs équipes couvrir l'appareillage de la *Vérité*.

Cependant, en dépit de ce déferlement médiatique, aucune chaîne n'avait encore acheté les droits de diffuser notre téléréalité : elles se retranchaient toutes derrière d'obscures arguties juridiques, par exemple le fait que les fondateurs d'EMG se trouvaient mis en examen pour de minuscules entorses au droit boursier et que nous n'avions donc pas le droit de quitter le territoire français.

Je n'étais pas inquiet, car, grâce à notre liaison satellite, nous resterions joignables à tout instant, y compris évidemment pour négocier des contrats de diffusion de notre programme, aussi pensai-je que nous signerions vite une foultitude de chaînes clientes dans le monde entier ; du moins, l'espérai-je, parce que EMG n'aurait bientôt plus un sous pour payer ses dépenses courantes !

* * *

Ce mardi 11 septembre 2012, à midi précise, sous les objectifs des caméras de télévision et les vivats des suceurs de glace, la *Vérité restaurée*, majestueusement, se glissa hors de la place du quai Estienne d'Orves qu'elle occupait depuis juillet, le temps non pas de sa déconstruction, mais de sa résurrection…

Enzo eut l'honneur de barrer la goélette, étant le seul avec Erwan à savoir comment s'y prendre et ayant bien plus d'expérience que lui ; mais cela n'empêcha pas Yves de faire mine de commander la manœuvre, lequel agitait ses grands bras dans tous les sens en hurlant des ordres incohérents qu'il avait lus dans des romans de mer du XVIII^{e} : mon capitaine, imperméable aux charmes de la télévision, je l'ai déjà indiqué, quand il n'était pas en train de se saouler au Yacht Club, dévorait de vieux livres qu'il se procurait on ne sait-où.

On le devinait un peu, en fait, la rumeur prêtant à Yves une liaison avec l'une des employées de la bibliothèque municipale de Cogolin, mais c'était une Arabe, très belle disait-on, et, dans la mesure où Yves militait pour le Front National, comme presque tout le monde dans la région, cette relation devait rester discrète.

Et puis, pour se donner bonne figure, Yves ne s'était pas seulement nourri de vieille littérature, il avait aussi cru bon d'acheter un uniforme de capitaine de la marine marchande ainsi que la casquette qui allait avec.

Certes, rien ne disait que la *Vérité restaurée*, goélette d'exploration scientifique, relevait dudit statut de la marine marchande – moi, j'étais sûr du contraire –, et puis, à supposer que ce fût le cas, l'uniforme d'Yves aurait dû être bleu nuit ; mais, comme il se rêvait en blanc, je l'avais autorisé à acheter son habit au magasin

de costumes et cotillons de Saint-Tropez, celui qui, en saison, fournissait toutes les villas des milliardaires pour leurs bals masqués et autres soirées débridées… c'est pourquoi, à l'instar du capitaine de *La croisière s'amuse*, Yves se pavanait tout de blanc vêtu sur le pont de la *Vérité* !

Enzo parvint à sortir notre goélette du port avec brio, mais, à vrai dire, à part barrer de manière à ne percuter aucun des yachts de milliardaires, tâche dont il s'acquitta fort bien, le seul autre enjeu de la manœuvre était de ne pas oublier de décrocher et ranger dans leurs coffres les défenses, ces grosses bouées en caoutchouc qui, quand *la Vérité* était à quai, protégeaient ses flancs ; notons que Charles, chargé de s'occuper de celles du tribord, à cause de son inexpérience, faillit tomber à l'eau, mais c'était à la sortie du port, loin des caméras des télévisions, de sorte que son sauvetage n'aurait pas servi à faire de belles images…

Pour le premier jour, nous décidâmes de ne pas nous éloigner des côtes, ce qui revenait à traverser le golfe de Saint-Tropez jusqu'à Sainte-Maxime, puis à faire cap vers Monaco ; mais, alors que la réglementation maritime m'avait obligé à acheter des jumelles, notre expédition ne passerait pas devant les plages nudistes de mon enfance, lesquelles se trouvaient sur la route opposée ; tant pis déplorai-je.

Nous gagnâmes Sainte-Maxime au moteur, puis j'avisai le capitaine qu'il serait peut-être temps de hisser les voiles – un honnête Mistral soufflait –, lequel, n'ayant aucune idée de la marche à suivre, répercuta l'ordre à Enzo.

- Est-ce que vous ne pourriez pas demander aux candidats d'aller jouer à l'intérieur ? – me supplia alors Enzo
- Mais pourquoi ?
- Ils sont là à se promener et faire des selfies sur le pont comme si nous étions encore au port : ils risquent de gêner la manœuvre et de se foutre à l'eau !
- Vous avez raison, je vais leur demander de descendre…

À Assas, je n'avais vu que des fourmis en guise de Professeurs, entendant leur voix à travers les haut-parleurs du grand amphithéâtre ; plus tard, une autre voix avait enjoint aux invités de mon mariage de déguerpir du Chalet des îles ; enfin, ces dernières semaines, visionnant moult programmes de téléréalité pour m'en inspirer, j'avais découvert *Secret Story* et sa voix venue de partout et de nulle part qui jaillissait pour donner des ordres aux candidats… alors, mon cerveau un peu particulier avait synthétisé tout cela pour en tirer la quintessence, et il m'était apparu évident qu'une « Voix » guiderait nos candidats !

J'avais donc fait poser des haut-parleurs dans toutes les cabines de la *Vérité* et aussi sur le pont (ceux-là étaient très onéreux, car ils devaient résister aux embruns et donc au sel de mer), et ce serait moi la voix qui parlerait dedans : je serais la voix de la Voix, en quelque sorte…

Je descendis discrètement dans la cabine régie audiovisuelle, c'était là qu'il y avait le micro raccordé au système qui transformait ma voix, lui donnant un timbre similaire à celui de Dark Vador dans la version française de la saga *Star-Wars*, après quoi elle était diffusée via tous les haut-parleurs du bord, devenant la Voix.

- Candidats, écoutez-moi, je suis la Voix ! – ai-je commencé mon annonce, me concentrant très fort pour ne pas éclater de rire : la voix de Dark Vador, pour dire ce que j'avais à dire, reconnaissez que c'était fort décalé !
- Vous allez tous descendre dans la cabine principale de manière à laisser les marins travailler tranquillement… puis, vous sortirez deux *Monopoly* (ils sont rangés dans les casiers sous les banquettes) ; après vous y jouerez jusqu'à nouvel ordre… vous pouvez aussi prendre trois bouteilles de Vodka dans la cambuse, ne touchez pas à la *Zubrowka*, elle n'est pas pour vous, et rappelez-vous de boire avec modération !... c'est tout pour l'instant.

J'avais acheté des jeux de société à caractère érotique, que j'aurais pu choisir au lieu des *Monopoly*, et trois bouteilles de Vodka pour dix candidats, ce n'était pas cela qui les saoulerait !... mais, pour l'instant, aucune chaîne n'ayant acheté notre téléréalité, il n'y aurait personne dans la cabine régie audiovisuelle pour filmer nos candidats, aussi n'était-ce pas l'heure pour les grands moments de télévision : je voulais juste un peu de calme !

Je remontai ensuite sur le pont, manquant d'être écrasé par une horde de candidats qui se ruait à l'intérieur ; peut-être que, avec son timbre de Vador, la Voix les avait impressionnés ?

Je vis qu'Erwan et les matelots tentaient de hisser une voile sur le grand mât, celui à l'arrière – il y en avait un second, plus petit, le mât de misaine, m'avait-on dit –, comme ils n'y parvenaient pas, sans doute parce qu'ils s'étaient trompés de voile, Enzo leur dit de tout recommencer avec celles au bon gabarit, tandis qu'Yves hurla un ordre incompréhensible, soit pour se donner bonne conscience, soit pensant vraiment que cela faciliterait la manœuvre…

Esméralda, pour sa part, était descendue jouer au *Monopoly* avec les candidats – elle adorait côtoyer ces jeunes gens moins alcoolisés que son maître – , et son choix m'avait rassuré parce que je n'aurais pas su quoi faire si elle était tombée à la mer, et que j'aurais été vraiment anéanti si elle s'était de surcroît noyée !

J'estimai avoir fait ma part du travail – c'était épuisant d'incarner la Voix –, aussi les laissai-je tous se débrouiller et allai-je m'asseoir sur le banc en teck à côté de ma belle journaliste... elle prenait des notes sur un bloc Clairefontaine à grands carreaux : était-elle en train de décrire le burlesque ballet de mes matelots sur le pont, s'interrogeait-elle sur la portée philosophique de notre expédition ou encore tout autre chose ?... je voulus lire ce qu'elle écrivait par-dessus son épaule, mais elle se tourna pour m'en empêcher ; quoi qu'il en soit, j'avais un peu l'impression de me trouver dans mon rêve de l'infirmerie du Palais des Congrès, voire à Assas au temps où je contemplais la plastique de l'étudiante Aurore.

Mon équipage de pieds nickelés, finalement, parvint à hisser une voile sur chacun des mâts et réussit même à déployer deux focs à la proue ; après quoi, Yves ordonna de couper les moteurs de la *Vérité*, laquelle continua sa course propulsée par la seule force du Mistral…

Si les vieux moteurs diesels poussifs de la *Vérité* ne lui permettaient pas de dépasser 6 nœuds, avec ses voiles restaurées, elle pouvait en atteindre 12 – la vitesse maximum théorique, V_{mt}, en l'occurrence 14,7 nœuds, étant régie par l'équation $Vmt = \sqrt{L}\ x\ 1{,}34$, où L est la longueur de la coque en pieds – ce qui créait un souffle rafraîchissant sur le pont chauffé par le Soleil de septembre, encore vivace en Provence ; et, du fait de cette brise, du silence revenu qui permettait de jouir du suave sifflement de notre navire glissant sur la mer, de Carolina assise à côté de moi, même si ma première femme me manquait, j'étais heureux !

* * *

Peu de temps après, comme Desgrolard l'avait fait à mon mariage, Léonard vint briser ce moment de quiétude pour m'annoncer que, d'après notre GPS revisité, nous approchions de Monaco : si cela se vérifiait dans la réalité, alors ce serait la première preuve expérimentale de la théorie de la Terre plate, dit-il sans enthousiasme…

Il était déçu, Léonard, que nous n'ayons pas encore signé un contrat de diffusion avec une grande chaîne de télévision : il rêvait de TF1, celle adulée par sa grand-mère, laquelle le tenait pour un incapable indigne de porter le prestigieux nom de Chasles, ce serait donc une revanche !

- D'après le GPS de la Terre plate, Monaco doit être là-bas ! – ai-je avisé Enzo en lui montrant un port du doigt.
- Non, Tycho, ça c'est Cannes… entre le moteur et la voile, nous avons fait une moyenne de huit nœuds et la *Vérité* a appareillé il y a trois heures, donc nous approchons de Cannes, c'est parfaitement normal.
- C'est tout sauf normal, Enzo, parce que notre GPS indique sans ambiguïtés que nous arrivons à Monaco !... Yves, toi qui emmènes souvent tes Qataris et tes Russes y déjeuner, tu es bien d'accord ?
- Euh… oui, il y a du béton sur le front de mer, ça pourrait être Monaco – a répondu Yves sans faire montre d'une assurance démesurée.
- Mais, enfin, je connais la région et on arrive à Cannes ! – s'est entêté Enzo…
- Donc, Enzo, vous ne pouvez pas vous tromper ?... et sur l'âge de la fille de votre club de voile, vous avez été infaillible, n'est-ce pas ?

Je ne saisissais guère l'acharnement d'Enzo à faire valoir son point de vue… j'étais déjà allé à Cannes avec le off-shore d'un client de mon père – le vent, cumulé à la vitesse, avait arraché les lunettes de soleil Emmanuel Kahn de ma mère pendant la traversée : on lui avait pourtant dit de ne pas tourner la tête quand nous serions plein gaz ! –, de sorte que, moi aussi, je voyais bien que nous arrivions à Cannes et non pas Monaco, mais je ne faisais pas autant d'histoires qu'Enzo !

Néanmoins, afin de maintenir la cohérence de notre concept, je suggérai à Yves de vite faire hisser le pavillon de courtoisie[9] monégasque, rappelons que Monaco ce n'est pas la France, ou pas complètement.

Mon père m'avait raconté l'histoire de Paul Allen, l'associé de Bill Gates chez Microsoft, lequel s'était fait construire un bateau aussi immense que laid, et, un jour, avait voulu que son imprescriptible crime contre l'esthétique navale mouillât au port de Monaco ; mais, son équipage avait oublié de hisser le pavillon de courtoisie en entrant dans le chenal, la bévue, la grosse bévue !

Qu'advint-il ?... malgré la montagne d'argent qu'incarnait Paul Allen, la laideur de son bateau conjuguée à sa fatale erreur d'étiquette fit que ce navire fut tout simplement refoulé du port de Monaco…

[9] C'est le pavillon des eaux territoriales du pays dans lequel le bateau se trouve. En droit français ainsi qu'en droit international aucun texte ne régit le pavillon de courtoisie. Il s'agit d'un usage universel et cet usage doit être respecté comme toutes les coutumes maritimes. Certains pays considèrent que le non-respect du pavillon de courtoisie est assimilé à un outrage au pavillon national et constitue de ce fait une infraction. Il peut même arriver que l'accès à un port soit refusé en cas d'absence de pavillon du pays d'accueil (extraits de Wikipédia).

Notre bateau n'étant pas plus avenant que celui d'Allen, Yves répercuta à Erwan mon ordre de, au plus vite, hisser le pavillon de courtoisie monégasque à bâbord ; après quoi, non sans difficulté, l'équipage affala les voiles de la *Vérité* et redémarra ses moteurs diesels, puis nous entrâmes dans le chenal du port.

Yves et moi descendîmes alors au poste de commandement intérieur, là où siégeait la VHF [la radio pour communiquer pas trop loin des cotes], et, en passant par la cabine principale, nous vîmes les candidats sagement jouer au *Monopoly* tout en buvant sans excès de la vodka *low cost* ; heureusement que cette première journée de notre téléréalité n'avait pas été vendue à une chaîne de télévision, soupirai-je…

Yves régla la VHF sur le canal 9, qui, par convention, était celui de toutes les capitaineries des ports de plaisance.

- Capitaine de la *Vérité restaurée* à capitainerie de Monaco – éructa Yves dans le micro de la VHF, n'obtenant aucune réponse…
- Capitaine de la *Vérité restaurée* à capitainerie de Monaco, nous sommes la goélette verte dans votre chenal, nous faisons cent vingt pieds, nous avons hissé votre pavillon, avez-vous une place pour nous ! – a-t-il répété sur un ton énervé.
- Capitainerie de Cannes, nous vous voyons la *Vérité*, vous vous trouvez bien dans notre chenal, mais vous n'êtes pas à Monaco, vous pouvez donc baisser leur pavillon… – a annoncé une voix au ton se situant entre l'énervement, sûrement par rapport à ce qu'ils prenaient pour de l'incompétence, les professionnels de la mer n'aimant guère que des guignols fussent en responsabilité, et la rigolade…

Léonard et moi échangeâmes un regard qui devait signifier : la vérité éclate un peu trop tôt, avant même que notre programme ne fût diffusé à la télévision !... alors, qu'est-ce que nous allons bien pouvoir inventer pour maintenir le suspense vis-à-vis de nos futurs spectateurs et aussi de nos candidats ?

Je repris la conversation, je le croyais salutaire : Yves, en effet, avait été humilié par la capitainerie et sa susceptibilité aurait pu nuire à ses talents de diplomate, d'autant qu'il avait commencé à boire, de sorte que nous aurions pu être refoulés, non pas du port de Monaco, mais de celui de Cannes, un exploit pour un bateau battant pavillon français !

- Je suis l'armateur de la *Vérité restaurée*, une prestigieuse goélette d'exploration scientifique de cent-vingt pieds, peu importe que nous soyons à Cannes ou à Monaco, est-ce que vous avez une place dans votre port pour mon navire ?
- Oui, *Vérité*, continuez droit devant vous, on envoie un zodiac…

Le zodiac de la capitainerie et ses marins, après nous avoir escortés jusqu'à notre place, doutant du professionnalisme de notre équipage, nous assistèrent pour toutes les manœuvres d'amarrage, ce fut une aide providentielle…

Et, une fois que tout fut fini, Yves me dit que je devais donner cinquante euros de pourboire à chacun des marins ; à ce rythme-là, EMG déposerait son bilan avant même que nous eussions quitté le littoral français : il était grand 'temps que nous signions une première télévision !

Chapitre 37 – Une canonique salade niçoise

Une heure après notre amarrage réussi, sûrement lassés du Monopoly, à moins qu'ils ne fussent à court de vodka, les candidats – Esméralda, telle une égérie Cégété, se trouvant en tête de leur cortège – vinrent aux nouvelles sur le pont… moi qui pensais que les chiens, ces êtres charmants et si prompts à défendre la propriété de leurs nonos, se situaient ontologiquement à droite !

Quand ils furent tous rassemblés en cercle autour de moi, pas trop près afin de préserver ma bulle d'intimité, je leur expliquai que la « Production » - ce serait ma seconde identité après « la Voix » - avait choisi Cannes comme première escale.

Philippe, le seul candidat à avoir fait montre d'intérêt pour notre GPS de la Terre plate quand nous l'avions présenté à Saint-Tropez (en même temps, c'était le seul véritable platiste du bord), voulut savoir si notre innovant appareil affichait bien la ville de Cannes sur son écran, puisque nous y étions... mentir aurait pu s'avérer dangereux par la suite, car les candidats se seraient intéressés à notre GPS dépourvu de sens de l'orientation, mais dire la vérité les aurait tous épouvantés, aussi ne savais-je pas quoi lui répondre ; Sabrina, une candidate prometteuse, fit alors diversion, sauvant ma mise sans avoir aucune idée qu'elle l'avait fait.

- Cannes, genre la ville du festival, c'est ça ?... en mode avec des célébrités à tous les coins de rue ?... trop frais ! – s'est-elle en effet exclamée.
- Oui, Sabrina, sauf erreur de ma part, il n'existe qu'une seule ville de Cannes sur le territoire français.

Pour occuper leurs soirées avant que nous n'affrontions le large, j'avais prévu de beaucoup faire boire les candidats, de les nourrir de quelques olives et deux ou trois chips, puis de leur dire d'aller jouer au strip-poker sous le mât de misaine, si possible jusqu'au lever du Soleil… j'en j'attendais de belles images qui auraient servies de *teaser* pour les chaînes encore indécises sur la qualité de notre émission.

Toutefois, mon bref échange avec Sabrina m'avait convaincu que nous aurions risqué une mutinerie si, alors que la *Vérité* se trouvait à quelques mètres du palais des festivals – c'est-à-dire l'équivalent de Jérusalem, plus la Mecque, plus le Gange pour des milléniaux d'obédience *people* –, la Voix avait ordonné le confinement à bord des candidats... je décidai donc de changer le programme que j'avais imaginé pour la soirée et descendis à la régie pour que la Voix puisse l'annoncer.

- Candidats, la Voix vous parle !... elle vous autorise exceptionnellement à aller vous promener à Cannes ce soir, mais jusqu'à une heure du matin, pas une minute de plus... c'est tout pour l'instant.

Lesdits candidats ne se firent pas prier, même Philippe suivit le mouvement, si bien que nous nous retrouvâmes Carolina, Esméralda, mon équipage et moi seuls sur le pont de la *Vérité*…

Je proposai qu'EMG nous payât un bon dîner pour fêter la réussite de notre appareillage... Yves fut le premier à adhérer à mon idée, et avec joie, nous disant qu'il emmenait souvent à Cannes le bateau de l'un ses clients réguliers, un homme d'affaires genevois aussi cultivé qu'affable, lequel exigeait toujours d'aller déjeuner à *l'Ondine*, un restaurant sur les plages de la Croisette, et cet établissement ouvrait aussi le soir, précisa-t-il à toutes fins utiles.

L'avis hors l'Internet d'un compatriote, pour moi, avait infiniment plus de valeur que les recommandations biaisées d'un site de comparaison de restaurants, biaisées parce qu'elles étaient toutes rédigées, contre quelques centimes d'euros, par des tâcherons des pays francophones du tiers-monde qui n'avaient jamais mis les pieds dans les établissements qu'ils évaluaient ; Antoine et moi, au moins, connaissions les filles que nous notions, réifions, pardon…

J'appelai *l'Ondine*, qui avait une table de sept libre ce soir et acceptait les chiens ; nous nous y dirigeâmes donc, prenant le temps de flâner dans les rues du vieux Cannes : il était dix-huit heures et j'avais réservé pour vingt heures trente, ce qui semblait l'heure du goûter sur la Côte d'Azur…

Finalement, le centre historique de Cannes – en fait, il me semblait n'y avoir rien vu de « vieux » – me parut nettement moins attrayant que celui de Saint-Tropez, mais, possible autiste Asperger, j'avais peut-être le jugement altéré dans la mesure où j'étais familier de Saint-Tropez et pas de Cannes.

* * *

Dès que nous fûmes assis à l'*Ondine* et qu'Esméralda eut trouvé un coin de sable confortable sous notre grande table sur la plage, Yves entama les hostilités…

- Je ne veux pas plomber l'ambiance, mais votre GPS ne marche pas !
- Je dirais plutôt qu'il est imprécis – ai-je recadré mon capitaine.

- Imprécis ?... il se trompe d'au moins cinquante pourcent !... tant qu'il confond Cannes et Monaco, ça n'a pas beaucoup de conséquences, mais quand il prendra Bombay pour Athènes, on sera nettement plus ennuyé…
- Mettons qu'on en soit là, qu'est-ce que vous proposez, Yves ?
- Il faut que nous allions acheter un GPS de la Terre ronde demain matin chez un shipchandler de Cannes…
- Ce serait contraire à l'éthique de notre téléréalité – ai-je prétendu ; en vérité, à l'instar d'une cafetière à dosette ou d'une imprimante à jet d'encre, le GPS ne coûtait presque rien, mais ne serait d'aucune utilité si nous n'achetions pas, en plus de lui, les cartes marines électroniques de chacune des zones que nous allions traverser : il y en aurait pour quinze mille euros, plus que le solde du compte courant d'EMG, d'autant qu'il allait ce soir être diminué du montant de la note de l'*Ondine.*

Un serveur de l'*Ondine* nous donna alors la carte de la maison, ce qui reporta heureusement à plus tard, à jamais espérai-je, la polémique relative au GPS… les hommes autour de la table choisirent des plats consistants, tandis que Carolina, la seule femme, jeta son dévolu sur une « salade façon niçoise » .

Les femmes, à cette époque, participaient déjà depuis longtemps aux repas d'affaires, raison pour laquelle les roboratifs plats en sauce avaient été remplacés par des salades ou autres abominations *diets* ou *vegans*, le vin par de l'eau minérale et les digestifs par de mornes infusions ; quant à l'usage d'aller fêter la signature d'un juteux contrat avec de plantureuses escorts payées par le fournisseur, il était, lui, tout simplement tombé en désuétude…

L'on nous apporta vite le jéroboam de Minuty rosé que j'avais commandé, et nous trinquâmes à notre irréprochable appareillage, mais, aussitôt après, Yves, qui se montrait décidément pénible ce soir-là, relança la discussion sur le GPS : il se plaignit que le capitaine d'un navire engageait sa responsabilité s'il prenait la mer en sachant n'avoir aucun moyen fiable de se repérer !

Il y avait un soupçon de vérité dans ce qu'il disait, mais je le trouvais néanmoins hypocrite, mon capitaine, car un officier de la marine marchande – s'il en était un – engageait déjà sa responsabilité en acceptant de commander un navire tout en sachant n'en avoir aucunement la compétence, le costume et la casquette blanche n'y changeaient rien, alors un peu plus ou un peu moins…

Yves fit valoir que si la téléréalité avait une éthique, la marine marchande n'en était pas non plus dépourvue et qu'il n'entendait pas la violer : ce serait contraire au *Grand-style* qui le caractérisait !... ce à quoi j'objectai que Christophe Colomb, était parti découvrir l'Amérique alors qu'il croyait faire cap aux Indes, et que cela ne l'avait pas empêché d'entrer dans l'histoire.

L'arrivée en fanfare de nos assiettes suspendit à nouveau la polémique, et, l'alcool aidant, j'espérai que le sujet du GPS serait clos pour la soirée… tous, nous jugeâmes excellents les plats que nous avions choisis, surtout ceux qui avaient optés pour le gratin de langouste, sauf Carolina : sa salade « façon niçoise » ne contenait pas un gramme mozzarella, selon elle, un oubli intolérable !

Mon équipage, provençal de naissance, sinon de cœur, fixa la belle journaliste, n'osant toutefois pas verbalement l'affronter, jusqu'à ce que Charles lui avouât que l'*Ondine* lui avait bien servi une niçoise canonique : la mozzarella n'avait pas sa place dans la vraie recette, même pas en rêve…

Carolina, exaspérée qu'un ancien plongeur de restaurant pour suceurs de glace osât contredire une ex-journaliste star de BFM, répondit à Charles sur un ton hostile qu'il se trompait, qu'à Paris il y avait de la mozzarella dans les salades niçoises : elle était bien placée pour le savoir puisque c'était ce qu'elle commandait chaque fois au restaurant, et elle fréquentait tous les jours les meilleures tables de la capitale – puisque, comme je l'ai dit, les femmes participaient désormais aux repas d'affaires, ce qui d'ailleurs exaspérait mon beau-père –, ces tables qui comptaient plus que les bouges de province, conclut-elle !

Mais Charles, qui n'était pas seulement l'ancien plongeur d'une pizzeria, comme le croyait Carolina, mais aussi le descendant et porteur du prénom du comte Charles Laurenti Robaudi, un patriote niçois d'extrême gauche – l'on pouvait être patriote et gauchiste à cette époque, les temps changent… – qui avait lutté contre l'annexion du Compté de Nice par la France de Napoléon III, une sorte de héros municipal en somme… de sorte que son petit-petit-petit-petit-petit-fils (j'aurais bien écrit petit^{5}-fils, mais j'aurais alors été le premier) se montrait sourcilleux en matière de défense de la recette de la salade niçoise.

Alors, sans surprise, Charles s'emporta contre Carolina, lui disant en synthèse que la salade niçoise que *l'Ondine* lui avait servie était ontologiquement niçoise, et que, les restaurateurs de Paris, de Londres ou de New-York n'avaient aucune légitimité pour en altérer l'essence, qu'ils allassent tous se faire f***** !

Puis, Yves s'en mêlât : si le goût des Parisiens exigeait que l'on mît de la mozzarella dans tout ce qui se mangeait, explosa-t-il, au lieu de profaner la salade niçoise, ils n'avaient qu'à, directement, et par l'anus tant qu'à faire, ingurgiter leur pâte molle et visqueuse avec des tomates, de l'huile et du basilic !... il était déjà un peu ivre, Yves, quand il avait insulté les Parisiens, dois-je le préciser ?

Je savais bien qu'évoquer le conflit israélo-palestinien à une table mêlant Juifs et Arabes n'était guère prudent, mais je découvrais que parler de salade niçoise avec des Provençaux et des Parisiens provoquait à peu près le même indescriptible chaos !… j'avais passé toute la soirée à attendre que mon capitaine fût assez ivre pour oublier le problème de GPS, et ce fut moi, qui, pour prévenir un pugilat, dus replacer ce pénible sujet au cœur de nos débats.

J'affirmai à mes camarades qu'une mauvaise interprétation de la salade niçoise ne ferait pas un bon sujet pour une tragédie grecque, contrairement à nos soucis de GPS, et que l'idée d'en développer un conformément aux principes de la Terre plate, même si c'était moi qui l'avait stupidement proposée, à la réflexion, s'avérait absurde : je m'étais rendu compte, en effet , que ma fonction mathématique de conversion des données géographiques de la Terre ronde en coordonnées de la Terre plate ne pouvait pas fonctionner, car la question était plus compliquée que je ne l'avais imaginée au départ.

Nous fîmes alors le serment de garder secret cet échec cuisant pour ne pas discréditer notre expédition…

- Comment on va faire pour trouver le Mur de glace dans ces conditions ? – s'est inquiété Enzo, ce qui m'a plongé dans un abîme de perplexité : cet homme moralement laxe, mais plutôt intelligent, croyait-il au Mur de glace ou bien se fichait-il de moi ?
- Il suffit qu'on aille toujours à l'Est pour tomber sur le Mur de glace, ce n'est pas une navigation très compliquée… – ai-je d'abord rappelé l'évidence.
- Mais vous nous avez dit qu'on ne pouvait pas se fier aux boussoles ni aux compas parce que si l'antarctique est un mur, cela veut dire que la notion de pôle fait partie du complot et qu'il n'y a donc pas de pôle magnétique !
- C'est vrai, Enzo, les pôles n'existent pas en navigation platiste, mais rien ne nous empêche d'ajuster notre trajectoire tous les soirs en regardant la position des étoiles.

Cela convint à tout le monde, sauf Yves, qui avoua n'avoir aucune maîtrise de la navigation astronomique ; pour sa défense, il plaida qu'il n'était pas Viking ni encore moins Arabe – à l'époque, des civilisations très en avance dans ce domaine –, et que son métier consistait à skipper des off-shore à grande vitesse et en plein Soleil, qu'il avait donc autre chose à faire pendant son travail que de compter les étoiles dans le ciel !

Enzo proposa que nous recherchions sur l'Internet un « tuto » traitant de la navigation astronomique, après quoi l'ensemble de l'équipage s'y formerait de manière à soulager Yves ; et, sans réserve, nous adhérâmes tous à sa proposition, même moi, pourtant j'ignorais en quoi consistait un « tuto » ; alors, nous bûmes encore quelques verres de marc avant de regagner nos cabines à bord de la *Vérité*…

Celles de Carolina, du capitaine et la mienne étaient petites, mais individuelles ; il y en avait aussi une avec cinq couchettes destinée aux candidates et une autre, plus petite, dotée de cinq hamacs pour les candidats.

La *Vérité*, en outre, disposait d'une « cabine d'intimité » destinée aux couples qui voudraient s'aimer loin du regard des autres, mais évidemment, pas de celui des millions de voyeurs nichés derrière les caméras, les téléspectateurs devait-on poliment les nommer : j'appelais bien les escrocs du cabinet des clients, après-tout.

Enfin, je dois aussi attirer l'attention de votre Commission sur l'existence de la « cabine CSA » où, pour ne pas être filmés pendant trente minutes, les candidats pouvaient aller se réfugier : j'avais consenti à cette inutile perte de place parce que sinon aucune télévision n'aurait acheté notre émission – toujours ces contraintes juridiques… –, mais je craignais que des couples n'allassent s'y aimer en cachette, profitant ainsi d'une indécente et déloyale intimité !

Malgré nos disputes concernant le GPS ainsi que l'ontologie de la salade niçoise, l'on pouvait finalement qualifier cette soirée de conviviale et constructive, me dis-je en titubant vers la *Vérité* en compagnie de tous mes camarades ivres mort.

* * *

À cause de l'alcool, je me réveillai assoiffé d'eau au milieu de la nuit, et, comme par réflexe, *Smartophonocène* oblige, je commençai par consulter mes emails, découvrant dans ma boîte un message de la directrice des programmes de divertissement de M7, laquelle se disait prête à acheter trois jours de notre téléréalité, pour voir, pour tester !

Finalement, même si je n'avais pas avancé d'un angström dans ma démarche de re-séduction de Carolina, j'avais eu bien raison de la laisser venir à bord, parce que ce contrat M7 c'était à elle que nous le devions !

Depuis des semaines, j'aurais dû harceler les chaînes de télévision pour tenter de les convaincre de la magnificence de mon programme, mais je n'avais trouvé ni le temps ni le courage de rédiger les documents marketing nécessaires, si bien que j'attendais qu'elles me contactent spontanément… et Carolina, par intérêt – elle espérait que le livre qu'elle publierait sur notre téléréalité serait l'ouvrage qui la relancerait –, à mon insu, avait activé tout ce qui lui restait de réseau.

Elle réussit ainsi à reprendre contact avec Agrippine Jørgensen, la directrice des programmes de divertissement de M7, une lesbienne qui était amoureuse d'elle depuis qu'elles s'étaient croisées pendant leur scolarité à l'ESSEC : c'était donc ainsi qu'il convenait d'avancer, faire jouer le réseau, plutôt que d'attendre un miracle ; dire que je le savais déjà…

Agrippine m'avait adressé pléthore de documents techniques que je renvoyais électroniquement signés sans les lire, n'en ayant pas la compétence ; elle m'avait aussi envoyé un projet de contrat, et il y avait au moins dix de ses pages où M7 stipulait qu'EMG, ainsi que moi et Léonard à titre personnel, garantissions de rembourser la chaîne si elle venait à être condamnée suite à quelque problème que ce soit lié à notre téléréalité ou nos ennuis judiciaires.

Je n'étais pas expert en droit des contrats, mais le Professeur Terré – celui qui, à Assas, nous parlait de sa vie dissolue en extrême orient, et dont j'avais appris qu'il était membre du très droitier Club de l'Horloge et intime de Maître van Dieten – nous avait expliqué que la France n'était pas un pays de cow-boys, de sorte qu'on ne pouvait pas à loisir transférer sa responsabilité à quelqu'un d'autre, même en rédigeant des clauses de dix pages, car, en dernier ressort, c'était le juge qui décidait conformément à la loi de Napoléon, celle qui défendait l'ordre public ; donc, si M7 voulait diffuser les images tournées par des délinquants, elle en paierait les conséquences avec nous en cas de problème ; de sorte que j'acceptai ce contrat verbeux, contrefaisant la signature de mon associé – puisqu'il devait s'engager à titre personnel – sans chercher à en négocier une seule virgule…

Et puis, n'y tenant plus, je me ruai à la porte de la cabine de Carolina pour lui annoncer la divine surprise : il devait être quatre heures du matin… je frappai une fois, deux fois, trois fois… faute de réponse de sa part, j'éprouvai la poignée de

sa porte pour voir si elle était verrouillée – elle ne l'était pas –, aussi entrai-je sans autre forme de procès !... toutefois, l'obscurité aidant, je glissai sur quelque chose et m'affalai sur le corps assoupi de la belle journaliste, ce qui la réveilla en sursaut !

Je vous épargnerai, Mesdames et Messieurs de la Commission, les trésors de diplomatie autant que de rhétorique que je dus déployer pour convaincre Carolina que je n'étais pas venu la violer, mais juste lui annoncer que nous venions de signer M7 et que c'était grâce à elle !... notons seulement que j'y parvins.

- Maintenant qu'une chaîne a signé, on change de braquet… – m'a lancé Carolina sur un ton encore un peu hostile, réservé à tout le moins.
- Comment ça, je te signale que nous sommes déjà à fond !
- À fond ?... tu ne comptes pas vendre à Agrippine des images de dix djeuns qui jouent au *Monopoly* en sirotant quelques gouttes de vodka ?
- Mais il y aura bientôt la panique des milléniaux face aux quarantième rugissant, un vrai spectacle inédit pour la télévision française !
- Bientôt, c'est quand ?
- Je dirais qu'il faut trois semaines d'entraînement si on ne veut pas couler le bateau dès qu'on s'éloignera des côtes.
- Moi, je dirais plutôt cent ans et M7 t'a donné trois jours si j'ai bien compris !
- Qu'est-ce qu'on fait alors ?
- À défaut de quarantième rugissant, pour fidéliser l'audience, il faut qu'il y ait deux candidats qui baisent dans la cabine d'intimité dès demain.
- Et qui tu vois dans ces rôles sacrificiels ?
- Camille, elle est jolie et ne demande qu'à offrir son cul pour faire avancer sa thèse, et, bien sûr, ce monstre abruti de Philippe… en plus ce sera un dépucelage, je ne crois pas que cela ait été déjà diffusé *en live*.
- Pas Camille et encore moins avec Philippe ! – me suis-je exclamé, révolté par l'idée ô combien répugnante d'un tel coït résolument contre nature !
- Ne me dis pas que tu es amoureux de cette gamine ?

Je ne savais quoi répondre à ma seconde femme : je ne lui avais pas encore annoncé que nous formerions une triade avec Aurore – enfin, si mes plans aboutissaient évidemment –, aussi était-ce un peu trop tôt pour discuter d'une relation à quatre, ce que les jeunes appellent un « quad » , comme les motos avec des grosses roues, pauvres milléniaux, et que j'aurais volontiers nommé « quatrillade » ou peut-être « quatrille », cela semblait euphoniquement supérieur, qu'en pensez-vous Mesdames et Messieurs de la Commission ?

Bref, je renonçai au sublime corps de Camille : à vrai dire, je n'étais pas vraiment amoureux d'elle, c'était juste que je pensais qu'elle aurait pu apporter un peu de fraîcheur intellectuelle et charnelle à notre quatrille en devenir…

Et, de retour dans ma cabine – Carolina ne m'avait pas proposé de finir la nuit dans la sienne, et je n'avais pas cru opportun de quémander cette faveur à cet instant–, je décidai de consacrer les quelques heures qui restaient avant l'aube à définir comment la Voix aiderait Philippe à se positionner dans le lit de la philosophe : j'étais bien altruiste… et, comme il me faudrait aussi du personnel en régie audiovisuelle pour filmer leurs ébats, et que je n'en disposais pas, je me promis de traiter également ce problème.

* * *

Quand le soleil se leva, j'avais seulement trouvé la solution pour la régie audio-visuelle, que je mis immédiatement en application...

Je convoquai Charles et Fabien, leur disant que j'en étais bien désolé, mais qu'ils ne seraient désormais plus matelots : Erwan et Enzo se débrouillaient très bien tous seuls sur le pont, et, la téléréalité débutait pour de bon, nous venions de signer M7 !... EMG n'entendait pas les virer pour autant, les renvoyer dans la fange d'où ils venaient : non, ils seraient désormais maîtres de la régie audiovisuelle, douze heures l'un et douze heures l'autre, à eux de s'organiser, c'était une promotion.

L'astreinte de douze heures par jour du lundi au dimanche les rebuta quelque peu, ils faillirent même faire des remarques désagréables en invoquant quelque chose qu'ils appelaient le code du travail – mais, Maître van Dieten comme mon père m'avaient toujours enjoint de tenir ce torchon communiste comme inexistant –, alors je leur rappelai que c'était beaucoup moins que ce qu'ils faisaient dans leurs précédents emplois, et ils finirent par accepter la proposition de reclassement d'EMG. J'étais un *manager* résolument paternaliste, on ne se refait pas !

Je pris le temps nécessaire pour les former au maniement des caméras du pont et des webcams qui truffaient les cabines, ainsi qu'au système d'envoi des images par satellite ; et, ils maîtrisèrent vite ces dispositifs beaucoup mieux que moi.

Maintenant, je n'avais plus qu'à trouver l'idée qui susciterait une romance entre Philippe et Camille, la filmer, vendre les images à M7 et ainsi restaurer l'équilibre financier de notre expédition et, plus tard, Rome ne s'était pas faite en un jour, renouer avec mes deux femmes, oui deux, pas trois, hélas…

Chapitre 38 – Au commencement, il y avait une caméra !

Dans la mesure où les prochaines vingt-quatre heures n'avaient pas d'autre finalité que d'exhiber aux téléspectateurs de M7 le dépucelage de Philippe, je fixai des objectifs peu contraignants à mon équipage, exigeant seulement d'Yves, donc par délégation d'Enzo, qu'il amenât la *Vérité* de Cannes jusqu'à Monaco, au moteur ou à la voile, ce serait à sa convenance.

La modeste traversée, à la voile finalement, se déroula dans les meilleures conditions, montrant qu'Enzo avait de vraies compétences de marin, qu'il aurait dû exploiter à meilleur escient que pour trousser ses jeunes élèves de l'école de voile de Saint-Tropez…

* * *

Ainsi, à seize heures, la *Vérité* était amarrée au port de Monaco ; et, tandis que nous étions encore en mer, j'avais enfin trouvé la stratégie qui ferait que Camille tomberait inexorablement dans les bras de Philippe !... elle était fort simple ladite stratégie : la Voix allait annoncer que Camille et Philippe avaient gagné les épreuves de la veille, leur récompense étant de dîner en tête à tête, au caviar et au champagne, dans la cabine d'intimité, voire plus si affinités !

Certes, hier, la Voix n'avait pas indiqué qu'il y aurait des épreuves dans la journée ni en quoi elles consisteraient, c'était donc une décision digne des élections des pays d'Afrique qui obnubilaient ma première femme… mais, puisque tout était truqué et scénarisé dans les téléréalités, il n'y avait pas de raison que *l'Expédition vers le Mur de glace* dérogeât à la règle, c'aurait été l'innovation de trop !

Je partis en quête de caviar et de Champagne, des produits qui ne figuraient pas à l'inventaire de la cambuse de la *Vérité* ; et, à côté du port, je trouvai une épicerie fine dont, bien que d'un âge vénérable, la patronne s'habillait comme une starlette des années soixante.

- Vous me trouvez ridicule ? – m'a-t-elle demandé alors que, ayant payé, je m'apprêtai à quitter son magasin avec mes onéreuses emplettes.
- Comment ça ridicule ?... pas du tout : pourquoi vous seriez ridicule ?
- J'ai soixante-sept ans et je porte un top minimaliste conçu pour une gamine de vingt ans à la poitrine en acier…

Brigitte, c'était son pseudo, ou Monique de son vrai prénom, me narra qu'elle était venue faire la starlette à Cannes en 1965 – elle avait vingt-ans et suivait une formation de sténodactylo à Montreuil qui la vidait de sa substance vitale –, et qu'elle avait alors eu la chance de partager pendant une semaine le lit d'un producteur de premier plan : il lui avait promis le rôle de Madeleine Forestier dans une adaptation du *Bel-Ami* de Maupassant, un grand projet, Delon devait y jouer Georges Duroy ; j'avais lu le roman, mais pas elle, sinon elle se serait rendue compte qu'une starlette ne pouvait pas interpréter le rôle de Madeleine.

Bien entendu, une fois le tapis rouge replié, son producteur avait disparu sans laisser d'adresse ni de téléphone ; mais, grand seigneur, il avait payé leur nid d'amour au Martinez jusqu'au lendemain, de sorte que Monique ne serait pas tout de suite jetée dehors du palace… au lieu de profiter de cette largesse, elle avait fait une pseudo-tentative de suicide avec des laxatifs, et, comme les faits s'étaient déroulés dans la suite du producteur, il avait été avisé de ce geste désespéré…

Après s'être maudit de sa trop grande générosité envers une starlette – quelle idée folle cela avait été que de lui laisser l'usage de sa suite ? –, le producteur, contre toute attente, s'était mis à culpabiliser ou alors il avait craint que Monique n'eût risqué de contacter son épouse légitime, une actrice en vogue très jalouse ?

Toujours est-il que ce bienfaiteur fit remettre à Monique, en compensation de ses espoirs perdus, une grosse somme d'argent : il l'avait calculée sur la base de sept nuits de call girl au tarif de Madame Claude, c'est dire sa générosité !

Monique, d'abord, s'était sentie humiliée, puis elle avait réfléchi qu'elle n'avait aucune envie de retourner à Montreuil finir sa formation de sténodactylo, mais qu'elle n'avait pas nécessairement les qualités requises pour devenir une grande actrice internationale ; si bien que, passant de Cannes à Monaco, elle avait utilisé l'argent pour s'acheter le fonds de commerce de la petite épicerie dans laquelle nous nous trouvions ; et, depuis, elle n'avait jamais cessé de le faire fructifier.

Je lui demandai, essayant de le formuler avec tact, pourquoi elle m'avait raconté sa vie, et elle me répondit que je ressemblais trait pour trait à son producteur, un homme fort beau, dit-elle avec nostalgie ; et, je quittai son magasin en la remerciant de son compliment : la dernière femme qui m'avait dit que j'étais beau, à part Carolina, c'était Aurore, depuis je ne l'avais entendu que d'escorts préalablement mitraillées de flirtons, lesquelles, évidemment, ne pouvaient être ni sincères ni lucides et ne comptaient donc pas !

En revenant de ses courses chez la starlette senior, la Voix fit une annonce :

- Candidats, hier, vous avez été évalué et, bonne nouvelle, personne n'est éliminé du jeu à ce stade, mais Camille et Philippe sont les seuls à avoir obtenu des points : les autres, ressaisissez-vous !
- Camille et Philippe – ai-je repris après avoir marqué une longue aposiopèse, le nom du silence en rhétorique –, vous avez gagné le droit de dîner au caviar et au Champagne, en tête-à-tête, dans la cabine d'intimité, soyez-y à vingt-heures trente… les autres, vous mangerez du foin, la Production est indulgente, la Voix vous aurait laissé jeûner ; c'est tout pour l'instant !

* * *

Conformément aux instructions de la Voix, à l'heure dite, Philippe, vêtu d'un smoking – ce corniaud devait l'avoir amené dans ses bagages… –, retrouva Camille devant la cabine d'intimité, puis il fit coulisser sa porte en bois et se mit galamment en retrait de manière à laisser passer une si belle femme.

- Je suis très contente d'avoir gagné Philippe parce que c'est le même jour que toi, cela nous fait un moment à partager tous les deux – a menti Camille comme jadis Hitler expliquant pourquoi il avait envahi des Sudètes.
- Moi aussi, pareil ! – Philippe, tétanisé, a-t-il réussi à bégayer.
- Tu t'intéresses depuis longtemps à la Terre plate, Philippe ?
- Je scrute depuis toujours LEURS complots d'un œil vigilant... tu te rends compte qu'ILS veulent sucer la cervelle de nos enfants pour plaire à Lucifer !
- ILS, c'est qui ILS ?
- Ben, ceux qui font des complots… les Illuminatis, les Francs-macs, Bill Gates, etc. tous ces malfaisants aux ordres de Satan !
- C'est vraiment terrifiant, et en plus personne n'arrive à les stopper... tu ouvres la bouteille de Champagne ou tu préfères que je le fasse ?

Philippe, se rendant compte qu'il avait manqué à tous ses devoirs, s'empressa de déboucher le Champagne avant d'en remplir deux coupes et de trinquer avec Camille… à la suite de quoi, Camille et Philippe dégustèrent le caviar osciètre que la Voix avait acheté pour eux moyennant une fortune ; certes, comme il n'y avait pas de grille-pain à bord, ils durent se contenter de pain de mie Jacquet industriel et non toasté – la Voix en avait trouvé au Petit Casino sur son chemin – et de beurre doux : il n'y avait pas de demi-sel au Petit Casino ; et, d'ailleurs, devait-on mettre du beurre salé sur des toasts de caviar ?... ma mère l'affirmait, contrairement à mon père qui soutenait que le caviar était déjà bien assez salé comme ça.

Camille avoua à Philippe, et donc aussi à tous les téléspectateurs de M7, qu'elle goûtait du vrai caviar pour la première fois de sa vie – d'habitude, c'était des œufs de lompe à l'anniversaire de sa tata d'Angoulême –, puis, prétendant avoir froid, elle alla se glisser dans le sac de couchage en fourrure synthétique posé sur la couchette King-size de la cabine d'intimité.

À l'instar d'un ours polaire que des maltraitants auraient abandonné au milieu du Sahara, Philippe, qui ignorait la conduite à tenir, paraissait complètement perdu !… Camille lui suggéra de tout simplement venir la rejoindre dans le sac de couchage : ils continueraient ainsi à deviser de théorie du complot, mais plus confortablement et en buvant quelques coupes de champagne pour se réchauffer…

N'importe quel psychologue, psychanalyste ou psychiatre, à partir de là, aurait pu observer et analyser une névrose à l'état pur : les instincts primordiaux de Philippe l'enjoignaient de se ruer dans ce sac de couchage, tandis que son éducation le lui interdisait – pas comme ça, ni le premier soir, ni avec une Marie-couche-toi-là –, de sorte qu'il faisait un pas vers l'extase, puis reculait, avant de mieux retenter quelques instants plus tard et ainsi de suite... en fait, il me faisait penser à Desgrolard essayant de s'approcher de notre attelage nordique, parce que c'était son rôle, mais n'y parvenant pas à cause de sa phobie des chiens !

Camille se plaignit qu'elle demeurait frigorifiée – il est vrai que les nuits de septembre en Provence étaient plutôt fraîches et que nous n'avions pas activé le chauffage du bord, mais, à l'évidence, elle surjouait son inconfort thermique – et ordonna à Philippe de venir séance tenante se blottir contre elle pour la réchauffer !... cette fois, les instincts primordiaux l'emportèrent sur la timidité et la bienséance, Philippe se ruant dans le sac de couchage en fourrure Léopard !

Carolina, Léonard et moi étions dans la cabine régie audiovisuelle avec Charles, de permanence ce soir-là, et je dis à mes camarades : « Nous avons remporté une victoire, mais pas encore gagné la guerre, parce que je vous signale qu'ils sont tous les deux habillés dans leur sac de couchage, les charognes… »

Et puis, il y eut un long baiser, suivi, autant que nous pouvions en juger d'après les mouvements du sac de couchage, par ce qui ressemblait à une entreprise de déshabillage, la victoire poignait-elle ?... soudain, le sac de couchage se mit à monter et descendre tandis qu'en même temps Camille émettait de petits cris de plaisir ; certes, ce n'était pas encore des hurlements orgasmiques, mais il n'y avait plus aucun doute : nos candidats faisaient bien l'amour !

Charles, tel un pianiste virtuose, jouait des boutons du mélangeur vidéo, l'appareil qui permettait de passer d'une caméra à une autre, cherchant à rendre le plus érotique possible les ondulations de ce sac de couchage : il faisait du bon travail, Charles, sûrement parce qu'il était pour une fois motivé par la tâche que son patron lui avait confiée, et je jugeais excellentes les images qu'il fournissait à M7.

Je lâchai : « Cette fois on a gagné ! » quand mon mobile sonna, c'était Agrippine, aussi m'attendais-je à des félicitations et une prorogation de notre contrat pour toute la durée de notre expédition !

- Vous vous foutez de moi ? – a-t-elle commencé en guise de félicitations.
- Pardon ?
- Nous sommes en 2012, n'est-ce pas ?... alors, un ado, c'est notre public, qui a envie de mater un orang-outang sodomisant une écolière en gros plan, il peut le faire sur le Net sans problème ; vous le savez ça ?
- J'avoue que je ne regarde pas ce genre de vidéo…
- Et vous, EMG, vous nous donnez des images d'un sac de couchage qui monte et qui descend parce ce qu'un couple, possiblement, baise à l'intérieur... vous m'aviez presque promis un *snuff movie*[10], on est à des années-lumière de vos engagements de qualité de service !
- Quand même, le dépucelage d'un *elephant man* complotiste par une jolie philosophe, c'est du jamais vu à la télévision française !
- Alors, vous auriez dû marquer sur le sac de couchage, et en très grosses lettres, parce que, en plus, beaucoup de vos caméras ont une résolution pourrie contraire au cahier des charges technique que vous avez signé hier : « Attention dépucelage en cours à l'intérieur de ce sac ! » : moi, désolée, je vois juste un sac de couchage kitch qui monte et qui descend !
- Vous avez raison !... on les fera recommencer demain sans ce foutu sac, ils seront nus, et, je vous rappelle qu'on a une caméra haute résolution en cabine d'intimité : vous pourrez compter chaque poil autour de leur sexe, je vous donne ma parole d'honneur !
- Non, on ne recommencera rien du tout, vous valez que dalle en tant que téléréalité érotique subversive, mais je m'en doutais…
- Je dois comprendre que vous ne prorogerez pas notre contrat ?
- Ça dépend, votre histoire de quarantièmes rugissant, personne ne l'a jamais tentée avant vous : ce truc pourrait faire beaucoup d'audience.

[10] Snuff movie et snuff film sont des termes désignant une vidéo ou un long-métrage mettant en scène la torture, le meurtre, le suicide ou le viol d'une ou plusieurs personnes. Dans ces films clandestins, la victime est censée ne pas être un acteur mais une personne véritablement tuée ou torturé (Wikipédia).

- Mais, on n'a pas prévu de partir en haute mer avant la fin de votre contrat, nous ne sommes pas du tout prêts, ça pourrait être dangereux !
- Moi, je vous préviens juste que je ne suis pas obligée de le proroger, même si Carolina me sort le grand jeu… - a méchamment lâché Agrippine avant de me raccrocher au nez.

Je demandai alors à Carolina si sa copine Agrippine était sérieuse, si je devais réellement mettre la vie de vingt personnes en danger pour lui assurer quelques points d'Audimat supplémentaires, des points qui me firent penser « aux petits sous de plus » provoquant la faillite des banques décrite par Piccoli dans sa fameuse tirade du *Sucre* de Jacques Rouffio, le film préféré de mon père à égalité avec *Coup de torchon* de Tavernier, des œuvres extrêmement cyniques, et cela ne ressemblait pas au caractère de mon géniteur.

Carolina m'avisa qu'Agrippine était la reine des salopes, qu'elle avait sans doute encore moins d'empathie pour les milléniaux que moi, et alors même qu'elle n'avait pas eu de problème d'adultère avec eux… toutefois, conclut Carolina, compte tenu des liens particuliers qu'elle entretenait avec elle – est-ce à dire qu'elle avait couché avec Agrippine ?... elle ne le précisa pas, et c'était bien dommage parce qu'alors j'aurais pu, peut-être, intégrer sa copine de l'ESSEC dans nos futures relations, revenir au format quad… -, elle se faisait fort de l'amadouer quelques jours.

Je regardai mes camarades et leur annonçai que nous allions bien profiter de ces « quelques jours », et que nous serions après parés pour le grand large !... et puis, nous allâmes tous nous coucher, la nuit porterait sans doute conseil, en tout cas c'est ce qu'aurait dit mon oncle Fernand.

* * *

A dix-heures, le lendemain, comme promis, Carolina appela Agrippine, plaidant que les téléspectateurs devaient prendre le temps de s'attacher à nos candidats avant que nous ne les fassions se confronter à des situations extrêmes, qu'il était donc souhaitable que nous cabotions encore quelques jours ; et, non sans avoir arraché la promesse d'un dîner de retrouvailles avec Carolina dès le retour de notre expédition, Agrippine y consentit.

Midi passé, nous fîmes cap vers Menton, moitié au moteur, les vents n'étaient guère favorables, moitié à la voile, faisant ainsi une moyenne de sept nœuds ; de toute façon, il n'y avait que neuf kilomètres à vol d'oiseau…

En passant au large de Cap Martin, il y eut un incident : nous déplorâmes une femme à la mer, en l'occurrence Sabrina, celle qui, avec sa question idiote sur Cannes, m'avait sauvé la mise pour le GPS de la Terre plate.

Rodolphe, un bellâtre qui ne vivait que pour ses « posts » Instagram – la fonction « story » n'arriverait qu'en 2013, et il serait décédé, Rodolphe – était à blâmer plus que cette décérébrée de Sabrina ; Rodolphe, en effet, avait eu la brillante idée d'amener Sabrina à l'avant de la *Vérité*, lui faire escalader les bastingages, fermer les yeux, écarter les bras et, à l'instar de Scarlett Johansson dans *Titanic*, se transformer ainsi en figure de proue de la *Vérité* !... seulement, au lieu de sécuriser sa partenaire d'égocentrisme comme Di Caprio l'avait fait, il l'avait laissée en équilibre sur les bastingages, reculant de dix pas pour mieux la filmer avec son smartphone, de sorte que la pauvre était tombée à l'eau !

Nous étions au moteur, si bien qu'Enzo amena facilement la *Vérité* assez près de Sabrina pour qu'on pût la repêcher ; en définitive, il y eut plus de peur que de mal et l'incident nous fournit de bien belles images pour M7 ; bravo Rodolphe !

* * *

À quinze heures, c'aurait dû être plus tôt sans les malheurs de Sabrina, la *Vérité* était amarrée au port de Menton à côté de la frontière franco-italienne.

Et cette fois, il ne fut pas question d'aller se promener pour les candidats, la Voix leur rappelant que, s'ils voulaient gagner des points, ils devaient jouer aux jeux de société érotiques qu'on leur avait donnés et aussi beaucoup se saouler ; et, sans discuter, ils suivirent ces improbables consignes.

Ainsi, à minuit, leurs corps gisaient plus ou moins nus, à moitié inconscients pour les plus ivres, sur les banquettes de la cabine principale… j'aurais voulu tous leur donner des points, mais je n'avais hélas pas établi de barème.

- Tu ne crois pas qu'on devrait envoyer Carolina et Philippe se détendre en cabine d'intimité ? – ai-je demandé à Carolina.
- Après le dépucelage raté, tu veux fournir à M7 les images d'une panne sexuelle de Philippe, qui est à la limite du coma éthylique, tu es fou ?

* * *

Le lendemain, nous fîmes cap sur Monaco, vous l'aurez noté, Mesdames et Messieurs de la Commission, nous revenions sur nos pas… *officiellement*, parce que, compte tenu des conditions météorologiques, c'était le cap idéal pour nous permettre de régler les voiles de la *Vérité* ; mais, *officieusement*, nous ne souhaitions pas, ni Léonard ni moi, passer la frontière entre la France et l'Italie à proximité des côtes : comme nous n'avions pas le droit de mettre un orteil en Italie à cause de notre contrôle judiciaire, celui lié au financement d'EMG par une loterie, il nous semblait prudent de la franchir, cette frontière, plus loin, en zone hauturière…

Hélas, cette modeste traversée ne présenta aucun intérêt, personne ne tombant à l'eau ni se dépucelant, de sorte que nous n'avions rien à livrer à M7 ce soir-là.

- Je vais appeler Agrippine et la faire fantasmer sur la jupe en cuir que je porterais pour notre futur dîner de « retrouvailles » : comme toi, elle est très SM… - s'est résignée Carolina.
- Tu as raison de l'appeler, il n'y a plus rien d'autre à faire… mais, pour ta gouverne, je ne suis pas du tout SM : je reconnais que j'aime bien donner des fessées, mais ça ne fait pas très mal, ça ne blesse pas, donc cela n'a aucun rapport avec le SM – ai-je remis les pendules à l'heure, le minimum qu'on pouvait attendre d'un descendant d'horloger.
- Un soir, parce que j'avais un service à lui demander, j'ai accepté un dîner avec Agrippine, et elle m'a dit la même chose que toi : son truc, c'était de punir ses partenaires en les enfermant nues dans des placards, et cela ne faisait pas mal, disait-elle, donc ce n'était pas du SM, juste de « la discipline conjugale lesbienne », c'était son expression… je n'achète pas plus avec elle qu'avec toi ce déni de réalité, mais il n'en demeure pas moins que j'ai pris beaucoup de plaisir à tes fessées, très professionnelles, donc je dois avoir quelques tendances maso, mais je les avoue, moi !

Carolina appela Agrippine, comme prévu, lui disant qu'elle porterait une jupe en cuir le soir de leur dîner, et aussi que, si d'aventure elle n'était pas sage, elle accepterait avec plaisir d'être enfermée nue dans un placard.

Malgré la puissance d'évocation de Carolina quand elle parla de la manière dont sa jupe en cuir moulerait son divin fessier – c'est vrai qu'il valait presque celui d'Aurore –, Agrippine ne succomba pas, donc, il nous revenait finalement de choisir entre la haute mer pour nos candidats dès le lendemain ou bien la non-prorogation du contrat…

Chapitre 39 – Cap sur la Corse, haut les cœurs !

Aux aurores, le lendemain, je convoquai une réunion de crise avec l'équipage, qui, de manière à assurer sa confidentialité vis-à-vis des candidats, se tint dans un café du port ; mais, c'était inutile, car ils dormaient tous profondément, ce n'étaient pas des gens qui se levaient tôt pour aller pointer à l'usine.

M7 exigeait du gros temps tout de suite, sinon elle ne prorogerait pas notre contrat, expliquai-je à mon équipage, et sans ce contrat EMG se trouverait en cessation des paiements – une option inacceptable –, aussi allions-nous descendre vers la Corse, soit à plus de cent vingt-quatre milles nautiques, largement au-delà des soixante milles des plaisanciers, il s'agirait donc d'une véritable navigation hauturière, un notable changement de braquet selon l'expression de Carolina.

Yves, il fallait bien qu'il servît à quelque chose, était aller consulter la météo marine placardée à la capitainerie de Monaco, et, il y avait vu un avis de « tempête » (force 10 sur l'échelle de Beaufort) en plein sur notre route ; certes, nous voulions filmer nos candidats aux prises avec une mer démontée, mais nous aurions préféré commencer par un « grand frais » (force 7), voire un « coup de vent » (force 8), car le mieux est l'ennemi du bien aurait dit mon oncle Fernand ; hélas, les cartes de la Terre ronde montraient qu'il n'y avait pas d'autre cap que la Corse pour nous éloigner des côtes depuis Monaco, et nous n'escomptions guère, si elles avaient existé, que celles de la Terre plate eussent un avis différent…

Yves, Enzo et Erwan me conjurèrent de revenir sur ma décision, arguant qu'il y aurait de la « bonne brise » (force 5) du côté de Monaco et que cela suffirait pour rendre nos fragiles et citadins candidats malades à crever, et puis, s'agissant des grosses vagues, il serait possible de les simuler en filmant la mer avec l'angle de vue adéquat : Charles avait du talent, il saurait faire !

Je rejetai leur proposition à cause de mon éthique de la téléréalité ; à vrai dire, par-delà l'éthique, c'était plutôt que, après le dépucelage raté et la journée où il ne s'était rien passé, force 5 ne suffirait pas à sauver notre contrat avec M7.

La messe était donc dite, ou presque, parce qu'Enzo insista encore pour qu'on achetât un GPS marin de la Terre ronde, et je lui avouai qu'il y en avait pour quinze mille euros de cartes marines et qu'EMG ne disposait pas des fonds nécessaires.

* * *

Nous appareillâmes à onze heures, hissant les voiles dès la sortie du port et atteignant vite onze nœuds avec un vent qui se renforçait constamment…

Après avoir distribué des gilets de sauvetage aux candidats, je leur ordonnai de s'asseoir sur les bancs en teck du cockpit, même si, à dix, ils seraient un peu serrés ; et, pour les occuper, je leur dis qu'ils devraient prendre des photos avec leurs smartphones, cela constituerait la documentation scientifique de l'expédition, et les plus belles rapporteraient à leurs auteurs des points… ce sur quoi, ils me demandèrent pourquoi ce n'était pas la Voix qui avait annoncé le programme : elle était enrouée, la Voix, répondis-je à ces pauvres crétins !

* * *

Trente minutes plus tard, la côte avait disparu, et si ce n'était pas encore la haute mer, laquelle commençait à deux cents milles marins – d'après Enzo –, cela y ressemblait bien ; d'autant que, compte tenu de l'avis de tempête, il n'y avait pas un seul navire à perte de vue, ce qui accentuait l'impression de solitude et de grandiose que confèrent les espaces infinis…

- Tu ne trouves pas ça bizarre, Phillipe, qu'on ne puisse plus voir la côte ? – ai-je entendu Camille interroger notre expert ès Terre plate ; elle était assise collée à lui, excitant son pénis à travers son ridicule pantalon de *gentleman farmer* en velours vert.
- C'est tout à fait normal : on est trop loin pour la voir.
- Selon la théorie globuliste, ça s'explique facilement, parce que la rotondité de la Terre implique qu'on ne voit pas au-delà de l'horizon… mais comment ça se fait en théorie platiste ?
- Ce n'est pas une question de théorie, notre œil ne porte pas aussi loin !
- Bien sûr, tu as raison, comme tu es brillant ! - lui a-t-elle répondu sur un ton qui signifiait tu es vraiment un abruti de compétition, un champion du monde, tu surpasses même ceux qui pensent que la Terre est gouvernée par des lémuriens : Philippe, tu seras le héros de ma thèse !… et, même si je n'ai pas joui, je ne regrette pas de t'avoir offert mon intimité l'autre soir.

Pendant que les tourtereaux devisaient, sans préavis, le vent passa de « grand frais » à « tempête », et si Enzo barrait à merveille, Erwan, chargé, lui, de régler les voiles, fut complètement dépassé ; ni Charles ni Fabien n'auraient fait mieux, et puis ils étaient dans la cabine audiovisuelle – il y avait tant à filmer ! –, de sorte que la *Vérité* se trouvait déstabilisée, manquant de chavirer à chaque rafale !

Je voulus m'en entretenir avec son capitaine, mais il avait déserté le pont : Esméralda avait paniqué, aussi était-il descendu avec elle à l'intérieur pour la réconforter : c'était pour la bonne cause, je ne pouvais pas lui en tenir rigueur.

C'est alors que je vis avec effroi le safran s'arracher d'un seul coup de la poupe de notre navire !... il emporta avec lui quelques centimètres de coque, provoquant une voie d'eau, laquelle risquait de causer le naufrage de la *Vérité* encore plus rapidement que les philosophes déconstructionnistes, c'était Madame Main, ma professeure de philo de terminale qui m'avait parlé d'eux et de leurs délires.

Nous n'étions pas maudits, en tout cas, comme le hurlaient Enzo et Erwan, qui me rappelaient Magdaléna à mon mariage ; la vraie raison de nos problèmes était que notre safran avait été endommagé lors de la livraison du bateau à Saint-Tropez, qu'il avait été mal réparé et que toutes nos manœuvres erratiques lui avait fait subir des contraintes exceptionnelles, jusqu'à qu'il ne s'arrachât ; il n'empêche que cette avarie nous laissait aussi embêtés que le jour où Aurore était arrivée en retard à la mairie, pauvre Monsieur Taittinger, et maintenant pauvre de nous…

En l'absence du capitaine, j'ordonnai moi-même à Enzo d'affaler les voiles, l'on avait bien assez de belles images pour M7 !... privée de son safran, la *Vérité* se mit spontanément face au vent, le bon angle pour descendre les voiles, aussi Enzo hurla-t-il respectivement, à Erwan, d'aller tourner la grosse poignée, un winch je crois, qui ferait descendre la voile du mât de misaine, à Carolina de s'occuper de l'autre, quant à moi, je devrais me charger des deux focs ; je ne savais comment faire, si bien qu'Enzo mit le pilote automatique et vint m'aider.

Pendant ce temps, terrorisés, les candidats rejoignirent le capitaine de la *Vérité* et sa chienne à l'abri dans la cabine.

Nous réussîmes la manœuvre, mais, privée de gouvernail, la *Vérité* ressemblait à un bateau ivre, un fétu de paille ballotté par le Mistral au milieu d'une mer déchaînée !… après tout, me rassurai-je, il n'y avait rien à des milles et des milles, aussi ne risquions-nous pas une collision : il fallait voir le verre à moitié plein aurait dit mon oncle, qui commençait à m'exaspérer avec ses conseils posthumes.

Carolina, Enzo, Erwan et moi, exténués par nos efforts, fermement agrippés sur les bancs du cockpit pour ne pas être emportés par le Mistral, rincés par les hautes vagues qui nous giflaient constamment, tentâmes de reprendre notre souffle : nous nous regardions sans parler, trop heureux d'être encore de ce monde…

Cinq minutes plus tard, Enzo estima le moment venu d'aller évaluer les dégâts à l'intérieur.

* * *

Il y avait déjà trente centimètres de Méditerranée dans la cabine, nous la préférions à l'extérieur, et Enzo se rendit vite compte que nous ne pouvions pas, en pleine tempête, colmater la voie d'eau…

Enzo demanda alors à Yves : « Pourquoi tu n'as pas activé la pompe de cale ? » (elle servait à évacuer l'eau du bateau en cas d'avarie), lequel lui répondit : « La pompe de cale, bien sûr, je n'y avais pas pensé !... moi, tu sais – ajouta-t-il sur un ton léger – si l'un des off-shores de mes clients devait un jour avoir un accident, il exploserait en mille morceaux, alors il n'y aurait plus grand 'chose à pomper… »

Enzo se précipita sur l'interrupteur qui activerait cette providentielle pompe, pour constater qu'elle ne fonctionnait pas !… je me gardai de lui avouer, mais je me rappelai que c'était l'une des réparations que j'avais jugé aussi onéreuse qu'inutile, ce qu'il devina, me lançant un regard très réprobateur.

Lorsque la pompe électrique faisait défaut, l'on s'en remettait aux pompes à main, et nous en avions deux, qui, elles, étaient en parfait état de marche ; aussi Enzo ordonna-t-il aux milléniaux de pomper de toutes leurs forces, ça nous ferait gagner un peu de temps et à eux des points.

Cette démarche qui consisterait à pomper l'eau provenant d'une fuite qu'on ne cherchait pas à colmater, aux yeux des milléniaux, sembla digne de la philosophie des Shadocks, aussi grommelèrent-ils, finissant quand même par s'atteler à la tâche, c'était une question de survie ; mais soit que les pompes ne fussent pas très efficaces, soit qu'ils n'y missent pas assez d'entrain, ils avaient beau pomper, le niveau de l'eau ne cessait de s'élever dans la cabine de la *Vérité*…

Pendant ce temps, Yves, qui avait retrouvé de sa superbe, s'était mis à la VHF – ça, c'était un exercice digne du *Grand style* qui le caractérisait – et expliquait sur le canal 16, celui des secours, à qui voudrait bien l'entendre, que la *Vérité* était en perdition ; heureusement, le CROSS Med [lesdits secours] finit par lui répondre.

- Ici CROSS Med, *Vérité*, vous confirmez que vous êtes en détresse ?
- Oui, nous avons une voie d'eau irréparable et nous sommes en train de couler… – leur a répondu Hervé d'un calme olympien qui m'impressionna ; il est vrai qu'il avait trouvé à boire dans la cambuse, donc, en ce qui le

concernait, tout était pour le mieux et dans le meilleur des mondes…

- Où êtes-vous *Vérité* ?
- Je peux juste vous dire qu'on est parti de Monaco il y a un peu moins de trois heures et qu'on a sans doute fait cap vers la Corse à onze nœuds…
- Sans doute ???... regardez votre GPS, bordel !
- D'après lui, nous sommes au Palais des papes à Avignon, et, vous le savez sûrement, il n'y a pas la mer là-bas !
- Comment c'est possible ???
- En fait, nous avons un GPS un peu particulier, un GPS conçu conformément à la théorie de la Terre plate : notre expédition devait démontrer que c'est la forme de la Terre… visiblement, il n'est pas encore tout à fait au point !
- Gamin, si tu es en train de faire une blague au CROSS Med avec la VHF de ton papa, et si on te retrouve, tu vas prendre une grosse raclée et ensuite tu iras en maison de correction ! – a répondu le CROSS Med après une longue aposiopèse.
- Est-ce que j'ai une voix de gamin ?
- Vous avez vraiment pris la mer sans moyen sérieux pour vous repérer ?
- On comptait faire de la navigation astronomique, mais on n'a pas eu le temps de voir la nuit depuis notre départ.
- Est-ce que vos téléphones ont encore du réseau[11] ?
- Non et depuis longtemps…

Le CROSS Med pesta, puis nous dit de tenir bon, qu'ils cherchaient une solution, notre cas leur paraissait un peu singulier.

* * *

De temps à autre, le CROSS faisait entendre sa voix dans la radio pour nous rassurer, mais il n'avait encore rien trouvé : il ne pouvait pas décemment, en pleine tempête, envoyer des secours sillonner toute la zone qui correspondait à trois heures de mer à onze nœuds en partant de Monaco, soit environ onze mille kilomètres carrés, mille cinq cent terrains de football moyens…

Désespéré par tant d'efforts et de stress, par la patente mauvaise volonté du CROSS Med, et alors que l'eau s'élevait maintenant à soixante centimètres, Ricardo, un millénial plus vif que les autres – au royaume des aveugles les borgnes sont rois, disait aussi mon oncle Fernand, qui allait devoir limiter ses interventions – proposa à ses semblables de cesser de pomper et d'évacuer la *Vérité* !

[11] Les smartphones n'ont pas de GPS, ils savent où nous sommes parce que les opérateurs ont maillé le monde entier d'antennes relais (les bornes) et que le système fait que notre téléphone accède au réseau via l'une bornes les plus proches de lui ; quand nous sommes trop loin des bornes, plus personne ne peut nous repérer…

- Vous avez des radeaux de sauvetage, hein ? – me questionna Ricardo sur un ton digne d'un inquisiteur.
- Bien sûr, mais ce sont des pneumatiques Spiderman, les trucs des enfants pour s'amuser à la plage : donc il faut les gonfler…

Ricardo voulut me mettre son poing dans la figure, me traitant de « connard » parce que nous n'avions pas d'engin de survie qui se gonflait automatiquement, alors qu'il en avait vu sur *Youtube* !... mais Enzo s'interposa, expliquant à ce millénial peu urbain qu'il était hors de question de quitter un bateau qui pouvait encore se maintenir des heures à flot pour, avec rien de plus que des pneumatiques de plage, aller se jeter dans une tempête : c'était le plus sûr moyen de se noyer !

Ricardo ne voulut rien savoir et partit en quête des pneumatiques, après quoi, au risque de perdre des points dans notre téléréalité, voire d'en être exclu sans autre forme de procès, les milléniaux désertèrent les pompes, préférant gonfler les radeaux pour enfant !... de sorte que, à leur place, Yves, Enzo, Charles, Fabien et moi dûment nous relayer aux deux pompes.

Vingt minutes plus tard, les milléniaux eurent achevé leur grand-œuvre, et, magnanimes, proposèrent à mon équipage, Léonard et Carolina de leur faire une place dans les embarcations Spiderman ; mais pas à moi, pas à moi, Mesdames et Messieurs de la Commission : je pouvais me noyer, ils s'en fichaient bien !

Enzo et Yves tentèrent de les raisonner une dernière fois, leur répétant qu'ils n'étaient pas encore en danger sur la *Vérité* – la tempête allait bientôt se calmer et les secours arriveraient –, mais qu'ils se noieraient à coup sûr s'ils embarquaient dans ces grotesques pneumatiques sur une mer démontée !

Léonard et nos dix milléniaux, qui ne savaient plus à quel saint se vouer – y compris Camille, ce qui me déçut –, finalement, choisirent de déserter la *Vérité*.

Enzo tenta bien de les stopper par la force, lâchant quelques baffes bien senties, mais il fut bien le seul et n'y parvint pas, si bien que tous nos milléniaux, Léonard avec eux, quittèrent la *Vérité* dans des radeaux de fortune.

Nous, les gens qui connaissions un peu les dangers de la nature, de la mer en particulier, nous continuâmes de pomper sans relâche, la seule attitude rationnelle : les Shadocks avaient bien raison…

* * *

À une heure du matin, le CROSS Med nous dit que le vent se calmerait dans les prochaines heures, mais qu'il ne pouvait pas envoyer des hélicoptères de repérage la nuit, qu'il nous faudrait donc impérativement maintenir la *Vérité* à flot jusqu'au lendemain… en retour, nous l'avisâmes de la triste désertion de dix milléniaux accompagnés d'un complotiste chevronné, et notre interlocuteur à la radio nous traita de criminels de ne pas avoir réussi à les retenir…

* * *

À trois heures, il y avait encore beaucoup de vent et déjà un mètre d'eau dans les cabines de la *Vérité*, de sorte que ses banquettes étaient immergées et qu'Esméralda n'avait plus d'endroit où se blottir : Yves et moi lui aménageâmes alors un lit douillet en hauteur, une sorte de hamac canin.

* * *

À cinq heures, la tempête s'était enfin arrêtée, mais il faisait nuit noire, et donc les hélicoptères ne pouvaient pas décoller.

L'eau s'élevait à un mètre vingt et nous devions encore attendre jusqu'au lever du Soleil… Carolina virait hystérique : elle n'aurait jamais dû accompagner un psychopathe qui ne faisait que nuire à sa carrière, répétait-elle en boucle ; certes, l'on ne pouvait nier que maintenant elle était un peu compromise, sa carrière, reconnus-je sans peine, mais ce n'était pas le moment de nous faire chier… tiens, j'avais réussi à lâcher un mot grossier, constatai-je très fier de moi !

Ceux d'entre nous qui n'étaient pas de corvée de pompe, montaient attendre sur le pont avec Esméralda (nous l'avions, par sécurité, exfiltrée de son hamac), car ce n'était guère confortable d'être aux deux-tiers immergé dans l'eau froide.

* * *

À neuf heures, un radieux Soleil s'était levé depuis une demi-heure, et nous étions tous sur le pont, parce qu'il y avait maintenant trop d'eau à l'intérieur pour accéder aux leviers des pompes et respirer en même temps.

C'est alors que nous fûmes survolés par un hélicoptère de la marine nationale !... il était impossible, me dis-je, que des moyens de recherche aériens nous eussent repéré en quelques minutes dans un périmètre de onze mille mètres carrés, d'autant que le Soleil venait à peine de se lever ; j'appris plus tard qu'ils avaient réussi cet exploit en triangulant les ondes émises par notre VHF.

Quoi qu'il en soit, une heure après l'hélicoptère, un puissant bateau de la SNSM – le CROSS c'était l'État et la SNSM une association privée qui possédait et armait les bateaux de sauvetage en mer, mon père m'avait expliqué cet étrange écosystème de la sécurité maritime – se montra, une authentique délivrance !

Nous montâmes à bord du SNS 152, ce qui ne fut pas sans difficulté, parce que si le vent était tombé, il y avait encore beaucoup de houle… à vrai dire, ce fut surtout le transfert d'Esméralda qui s'avéra compliqué.

Quelques instants après notre sauvetage, avec force glouglous, la *Vérité* s'enfonça définitivement dans la Méditerranée : il était fort dommage que M. Chabert, président de *Biodiversitas*, n'assistât pas à cette apothéose, déplorai-je…

Si les sauveteurs furent bien disposés envers Esméralda, et même s'ils nous offrirent un café et des couvertures de survie pour qu'on puisse retirer nos vêtements trempés, ils se montrèrent très inamicaux envers mon équipage et moi ; d'évidence, ils nous reprochaient quelque chose, sans doute de ne pas être parvenus à retenir nos candidats milléniaux à bord de la *Vérité*.

- Peut-être que ça vous intéresse : on n'a pas encore repéré vos « candidats » – m'a avisé un sauveteur bourru et barbu.
- Ce n'est qu'une question d'heures… – lui ai-je répondu sur un ton blasé.
- Oui, vous avez raison, on retrouvera sans doute leurs corps échoués en France dans quelques jours, ou bien sinon sur d'autres plages à l'autre bout du monde, ça dépend des courants en fait.
- Pourquoi leurs corps ?
- Parce qu'ils n'avaient aucune chance dans cette tempête…

Et puis nous arrivâmes enfin à Marseille, et je me rappelai que Maître van Dieten, singeant le colonel Kurtz dans *Apocalypse Now*, celui qui suggérait « Drop the bomb » en guise de solution ultime pour régler la guerre du Vietnam, était d'avis qu'il fallait vitrifier cette ville d'un petit coup d'arme atomique, car il la trouvait beaucoup trop bigarrée à son goût.

Chapitre 40 – Maintenant, cap sur les Baumettes…

Le SNS 152 s'amarra dans un port moderne au Sud de Marseille, la Pointe Rouge, et ce fut à mon grand désespoir !

Je rêvais depuis longtemps de contempler les couleurs du vieux port de Marseille, parce que je les avais cent fois vues en noir et blanc sur la télévision de mes parents : ils avaient acheté leur premier magnétoscope en 1978, c'étaient des précurseurs, et avaient utilisé le lot de cassettes vierges livrées avec l'appareil pour, quand elle était passée sur Antenne 2, enregistrer la trilogie de Pagnol, qui, rappelons-le, était en noir et blanc, un improbable format pour des milléniaux ; après, faute de pouvoir se procurer d'autres cassettes en France, ils passaient *Marius*, *Fanny* ou *César* chaque fois qu'il n'y avait rien d'intéressant à la télévision, c'est-à-dire souvent avec seulement trois chaînes publiques à notre disposition.

Nous tombâmes, en débarquant du SNS 152, sur un comité d'accueil qui nous attendait de pied ferme : hélas, ce n'étaient pas des journalistes venus nous interviewer, mais la police judiciaire de Marseille… ils nous passèrent les menottes à tous, sauf à Esméralda – elle, la pauvre, irait nous attendre à la fourrière – avant de nous emmener au commissariat du 1er arrondissement ; pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre s'agissant d'infractions commises en mer, je n'en savais rien.

Après nous avoir prêté de vieux vêtements moisis qui n'étaient pas à notre taille, les policiers nous enfermèrent dans des cellules séparées, où nous attendrions d'être interrogés par le commissaire, et ce fut long, très long !

* * *

- J'ai déjà relâché tout votre équipage ainsi que Madame Ligeti : vous voulez savoir pourquoi ? – m'a demandé *la* commissaire, une belle blonde aux yeux bleu acier qui avait l'air très cruelle : je regrettais déjà Trésor.
- J'imagine que vous aviez de bonnes raisons…
- Oui, selon moi, il n'y a que vous qui êtes responsable de la tragédie… pourquoi avez-vous fait ça ?
- Qu'est-ce que vous entendez par « ça » ?
- Ça ?… c'était armer une goélette avec des pneumatiques Spiderman en guise d'engins de survie, y faire embarquer vingt personnes, foncer tête baissée sans GPS au cœur d'une tempête et, au pire moment, laisser vos candidats semi-débiles aller se tuer dans ces pneumatiques !

À compter de là, ma commissaire n'eut de cesse que de tenter de me faire avouer que, pour me venger du millénial qui avait eu une relation adultère avec Aurore – je me demandais bien qui lui avait donné cette information –, j'avais planifié l'extermination de tous les milléniaux que comptait l'humanité, commençant par noyer mes dix candidats, le galop d'essai de ma version personnelle de la solution finale, rien de moins… elle avait dû bizarrement lire les livres d'histoire, cette belle femme, pour oser une comparaison aussi grotesque et insultante pour mon grand-père, mais le juge d'instruction, puis la Cour, la suivraient sur ce terrain-là, pauvres fous !

Elle tenta de me convaincre de sa thèse lunaire pendant deux fois vingt-quatre heures, la période de garde à vue plus son extension (elle essaya aussi de m'étiqueter « terroriste », ce qui lui donna plus de temps, en vain) : j'étais interrogé trois heures par elle ou l'un de ses collègues, qui tous me répétaient inlassablement mes négligences en tant que producteur de l'émission et armateur de la *Vérité*… si ce n'était pas de la préméditation, ça y ressemblait beaucoup, répétaient-ils inlassablement.

Une fois lesdites trois heures passées, quand j'étais bien exténué et aussi déshydraté – l'on ne me permettait pas de boire pendant les interrogatoires –, ils me renvoyaient dans ma cellule, me disant que je pourrais enfin dormir l'équivalent d'une nuit… et puis, une heure plus tard, avec quelques coups de pied dans le dos, l'on me réveillait en sursaut pour reprendre mon interrogatoire, me faire repréciser quelques points que j'avais déjà dix fois développés…

Malgré ces traitements aussi dégradants qu'inhumains, je n'avouai rien et restai sur ma position : j'avais besoin d'argent et de notoriété pour reconquérir mes femmes, M7 voulait des images spectaculaires, ni la chaîne ni moi n'avions réfléchi que nous prenions le risque de noyer nos candidats, il ne fallait donc n'y voir rien de plus qu'un banal accident de téléréalité, un impondérable !

* * *

Les quarante-huit heures passées, ma belle commissaire me dit sur un ton vicieux, qu'en dépit d'aveux, je serais sûrement inculpé pour assassinat avec préméditation de onze personnes, et aussi que j'allais prendre la perpétuité avec une longue période de sûreté ; pour l'heure, elle avait obtenu du substitut du procureur que je fusse incarcéré à la prison des Baumettes, où j'allais partir tout de suite… et elle prit congé de moi en me lançant : « Allez pourrir en enfer, Cher Monsieur Petit... vous me faites vraiment regretter que la peine de mort soit abolie ! »

Je me mis à regretter, moi, de ne pas avoir choisi d'être assisté par un avocat pendant ma garde à vue, peut-être aurait-il pu trouver un vice de procédure, ou un truc de ce genre, qui m'aurait permis de sortir libre de ce commissariat ?... sinon, à tout le moins, il aurait pu moucher cette garce : je lui en aurais été gré !

Quoi qu'il en soit, je pris la direction des Baumettes dans un tardif fourgon de gendarmes ; et, arrivé là-bas, entamai mon circuit d'entrée… l'on me confisqua ma montre, mon iPhone et mes lacets, puis l'on prit mes empreintes digitales, ce qui ne m'ébranla guère, commençant à être habitué à ce cirque humiliant depuis tout ce temps ; je fus plus impressionné, en revanche, lorsqu'un gros gardien moustachu me mit son doigt ganté dans le trou du cul, pardonnez-moi l'expression, afin de s'assurer qu'il ne s'y trouvât ni drogue ni carte SIM.

Comme il n'y avait rien de tout cela caché dans mon derrière, après qu'on m'eut donné mon numéro d'écrou – moi qui, comme Paul Macgowan, le *Prisonnier*, ne voulait pas être réduit à un numéro –, je pus enfin aller dormir ; et, ce fut dans une cellule individuelle, privilège rare de ceux qui, à la fois, n'étaient pas encore condamnés et bénéficiaient du statut VIP, laquelle mesurait cinq mètres carrés…

* * *

Après tout ne fut plus qu'une longue et ennuyeuse attente, si ennuyeuse qu'elle en devenait une torture mentale – j'imaginais que c'était fait exprès, que l'administration pénitentiaire voulait me punir avant même que la justice ne m'eût condamné, et j'aurais tenté de me suicider si je n'avais pas eu la faculté de m'évader dans les mathématiques, dans les nombres premiers plus précisément…

En entrant aux Baumettes, je les connaissais par cœur jusqu'à 7993, et, quand le Conseiller pénitentiaire me convoqua – c'était une sorte d'assistant social pour les prisonniers, un type sans aucun intérêt –, trois jours après ma nocturne arrivée, j'avais atteint 105.667.

Une fois dans son bureau, je constatai sans surprise que mon Conseiller pénitentiaire était un clone d'Humbert, sauf que, lui, il ne semblait pas encore blasé par ses fonctions ; notons qu'il était plus jeune qu'Humbert et portait des cheveux aussi longs que pelliculés ainsi que quelques tatouages visibles, dont une hache.

- Tycho Petit, donc – a-t-il commencé, me convainquant que les bouddhistes avaient raison : l'histoire n'est qu'un éternel recommencement jusqu'à ce

que l'on parvienne à s'en extraire, que l'on atteigne le Nirvana…

- Oui, Tycho, comme l'astronome danois qui a inventé la première horloge décomptant les secondes.
- Ah, il a fait ça ?... je vous le précise tout de suite : nous n'avons pas d'atelier d'horlogerie ici, et pourtant il va falloir que vous travailliez.
- Mais pourquoi ?
- Vous n'avez plus de famille, sauf une femme avec qui vous êtes en instance de divorce, donc personne ne vous enverra de l'argent, et il en faut en prison : pour louer un réfrigérateur et une télévision, pour acheter tout ce que l'administration ne vous fournit pas, etc… on appelle cela « cantiner » ; bref, vous n'avez pas d'autre choix que de travailler… qu'est-ce que vous voudriez faire ? – m'a-t-il asséné comme le regretté Consigliere en son temps, vivement le Nirvana…
- Il y a quatre domaines ou j'excelle : les mathématiques, la physique des particules, les évaluations d'entreprises et la téléréalité complotiste…
- Je crains que ces talents, et ce sont sûrement de vraies compétences, et de haut niveau, ne soient pas très utiles ici… ça vous dirait d'intégrer l'atelier pli du courrier commercial ?

Cet atelier, c'était là où des prisonniers usaient leur substance vitale à glisser les dépliants publicitaires des entreprises de la région dans des enveloppes pour gagner un euro de l'heure – l'obligation de payer au moins le SMIC n'avait pas encore atteint les grilles de la prison –, ce travail leur permettant de louer la télévision avec laquelle, la nuit, ils s'abrutissaient pour oublier les innombrables répétitions de leurs fordistes gestes de la journée.

Certes, j'avais bien compris que, si je déclinais sa proposition, je serais privé de télévision, mais, moi, je n'étais pas comme les autres prisonniers : j'avais les mathématiques !... de sorte que je priais mon Conseiller pénitentiaire de mettre fin à cet inutile entretien et me laisser regagner ma cellule afin que je pusse continuer à explorer l'univers infini des nombres premiers ; après, me dis-je, il me resterait celui des nombres réels, ô combien plus grand : oui, contrairement à l'intuition, les mathématiques modernes ont montré qu'il y a des infinis plus vastes que les autres…

Le Conseiller, dépité – touchait-il, à l'instar d'un avide « chasseur de têtes », une commission sur chaque recrutement ? –, me laissa partir en me précisant qu'il serait bon que j'eusse un entretien avec le psychiatre de la prison ; mais je ne le vis jamais ce psychiatre, j'en vis d'autres dans le cadre de l'instruction.

* * *

Mes journées, après cet épisode avec le Conseiller, se résumèrent à, allongé sur le matelas maculé de sperme séché qu'on m'avait concédé, recenser les nombres premiers ; mais, qu'aurais-je bien pu faire d'autre ?

Je n'avais toujours pas les moyens de me payer la télévision, le sport – à savoir ici soulever de la fonte – ne m'intéressait guère, et je n'avais aucune envie d'aller me risquer à côtoyer les autres prisonniers pendant la réglementaire heure de promenade : j'avais appris d'un gardien que la rumeur disait que j'étais un sérial killer de milléniaux et un abominable raciste ; or, il y avait plus de milléniaux que de seniors parmi les prisonniers et beaucoup semblaient issus de l'immigration, c'aurait donc été un peu dangereux d'aller les provoquer…

Bref, la vie carcérale suivit son cours, toujours aussi ennuyeuse, sans aspérités ni espoirs ; de surcroît, l'instruction en vue de mon procès n'avait même pas commencé : je n'avais pas d'argent pour me payer un avocat, j'en voulais un cette fois, et il y avait eu raté dans ma demande d'aide juridictionnelle, de sorte que ma juge d'instruction, que je voyais au mieux une fois par mois, ne voulait pas aborder le fond du dossier tant que je n'aurais pas de Conseil ; et, dois-je le noter, je restai sans plus de nouvelles de Carolina que des autres membres de mon équipage.

*
* *

Un jour glacial de janvier – je le sus parce que le chauffage marchait mal dans ma cellule, sinon cela aurait été un jour comme les autres –, un gardien me donna un courrier d'Aurore : je m'attendais à tout sauf à cela !

« *Tycho, mon pauvre ange déchu, mon tout petit Satan,*

La façon dont tu as exterminé ces dix milléniaux est résolument abjecte, dégueulasse et sans doute impardonnable ; d'ailleurs, c'est toute ta vie qui a été marquée par de tragiques erreurs dans tes choix éthiques et moraux, sans compter ta manière de fuir tes responsabilités environnementales, sociétales, en termes de diversité, etc.

En vrai, finalement, tu es un monstre fasciste comme mon père, et c'est lui, plutôt que moi, que tu aurais dû épouser si vous n'aviez pas été tous les deux résolument homophobes : je t'assure pourtant que votre union aurait eu de la classe… bon, elle était impossible à

cause de vos odieux préjugés, alors n'en parlons plus !

Au-delà des malheurs du tiers-monde que j'ai échoué à réparer, je pense que je suis autant responsable des dérives de mon père que des tiennes ; hélas, mon nouveau psychiatre, le docteur Pinçon-la-Roulette, ne m'aide pas beaucoup à cet égard : il menace de me faire interner à Sainte-Anne chaque fois que nous évoquons cet épineux sujet…

Entends-moi bien, Tycho, quand je revendique être, au moins en partie, responsable de ton massacre de milléniaux, je n'assume pas pour autant ce que tu appelles mes « relations adultères », car, toi, tu as dû fréquenter mille escorts pendant que je te trompais une à deux fois par semaine avec nos différents décorateurs : Claire me présentait ton téléphone à pute toutes les semaines, lequel n'était même pas protégé par un code secret, c'est dire ta désinvolture à cet égard…

Non, je me place à un niveau bien plus élevé, un niveau « cosmique » ai-je envie de dire, mais je connais les limites de ce mot : je fréquente désormais un groupe qui se consacre à la spiritualité védique, et son leader, Sacha – un cosaque très beau –, m'assure que je n'en suis qu'au grade « Minuscule poussin qui s'éveille à la conscience universelle », c'est-à-dire trente-deux grades en dessous de « Guide intersidéral », le sien.

Bref, puisque je suis responsable de tout, je ne veux pas que tu souffres à cause de moi.

J'ai écrit à la maison d'arrêt des Baumettes en leur proposant que, dans l'attente de ton procès d'assises, ils m'emprisonnent à ta place ; et, ils m'ont répondu que ce n'était guère possible, que la procédure pénale en vigueur aujourd'hui en France s'y opposait, ce foutu droit positif que critiquaient nos professeurs à Assas…

Alors, j'ai saisi un grand avocat pénaliste, maître Régis Marcaillou (d'ailleurs c'est lui qui s'occupera aussi de ton dossier, si tu y consens, bien sûr…) et peut-être que Régis parviendra à me faire incarcérer à ta place ; je dois t'avouer qu'il n'est guère optimiste…

Quoi qu'il en soit, je viens de virer deux cent mille euros sur ton compte de prisonnier – j'aurais voulu t'envoyer plus, mais les œuvres de Sacha me coûtent très cher –, et, avec cette somme, tu pourras « cantiner » , c'est le mot m'a-t-on dit, assez confortablement.

S'agissant de tes besoins sexuels de quarantenaire (ils ne doivent pas être complètement éteints), quand tu auras touché mon argent et pourras donc t'acheter des timbres – Marcaillou m'a dit que, dans sa grande largesse, la prison a dû t'en donner un, tu pourrais le faire tout de suite –, écris-moi pour me proposer les dates où tu souhaites que je m'offre à toi ; ensuite, Marcaillou fera en sorte de nous obtenir les parloirs appropriés, notre maudit

couple y a droit, m'a-t-il assuré, et je viendrai à Marseille.

Bien sûr, dans le contexte, j'ai suspendu notre instance de divorce ; Tycho, tu resteras mon mari jusqu'à ce que j'aie réparé toutes mes fautes envers toi, les autres humains – en particulier les Noirs –, les animaux et la Transcendance…

Ta bien coupable épouse, qui t'embrasse très fort : tiens-bon, Tycho ! »

Chapitre 41 – Une instruction rondement menée

Le procès : c'est le procès d'un nazi, il prend le max

en prison, il va lire les philosophes, baiser Sidonie et Aurore, discuter avec elles de ce qu'il voit à la télé.

La perte de la vérité à compter du COVID associée aux dangers des réseaux sociaux connus depuis les gilets jaunes. Tout le monde se met à raconter n'importe quoi, exemple Raoult.

La montée du docteur Martin, un héros de l'APHP. Un héros du COVID.

Son élection à la présidence.

L'abolition de toute pensée critique avec la commission et la censure

Puis, il sort, et doit aller devant la Commission pour retrouver du crédit social.

Niveau 0 « Nexus Veritas » : pas d'accès aux réseaux sociaux, peut utiliser les sites marchands et ceux de l'Etat à l'exception de tout autre.
Niveau 1 « Plebeius » : acc
Niveau 2 « Patricius »
Niveau 3 : « Oraculum »

Rédige son mémoire dans un monde où il ne peut rien faire avec son faible niveau de crédit social.

Démontre que les réseaux sociaux aboutissent forcément à la négation de la vérité et au chaos. D'où la législation instituée par le Président Martin.
Mais à l'époque de l'expédition vers le mur de glace cela n'existait pas.
Or, la loi pénale ne peut pas être rétroactive. Et puis, ce n'est pas lui qui a provoqué le buzz en parlant de l'expédition sur les réseaux sociaux, c'est BFM.

Mais, lui, répond la Commission : le droit pénal n'a rien à faire ici, on ne rejuge pas les fautes passées de Tycho, il a déjà payé sa dette à la société, on essaie d'évaluer sa dangerosité pour le futur.
Donc son mémoire et ses observations orales sont complètement HS, voire ils ont tendance à l'enfoncer.

La Commission lui dit, mais nous ne sommes pas vos juges, on veut juste savoir si on peut vous upgrader votre niveau de crédit social pour que vous finissiez votre vie sereinement.

On le fout dehors, il va aux Indes avec tous les chiens travailler sur l'équation de l'Indien, l'effet Casimir.

la juge d'instruction à un fils autiste